

Joachim Bouflet

Encyclopédie des phénomènes extraordinaires dans la vie mystique

Tome 2



Phénomènes subjectifs

- *Inédie, jeûne mystique*
- *Communion miraculeuses*
- *Multiplication des pains*
- *Marcher sur l'eau*
- *Salamandres humaines*
- *Pêches miraculeuses*
- *Pouvoir sur les éléments*

2^{ème}
édition

Le jardin des Livres

RÉFÉRENCE

Joachim Bouflet

Encyclopédie des
phénomènes
extraordinaires dans la
vie mystique Tome 2



Le jardin des Livres
Paris

Site Internet : www.lejardindeslivres.com

*Sur ce site, vous pouvez télécharger plus d'une
centaine de pages d'extraits des trois volumes
de Joachim Bouflet.*

*Il suffit de cliquer sur ses couvertures ou d'aller dans
la section « livres » pour choisir entre
les formats Word, Star, Unix, Pc, Mac, Rtf,
Windows, Html, Txt, etc.*

Encyclopédie des Phénomènes
Extraordinaires dans la Vie Mystique Tome 2
© 2001 - 2004 Joachim Bouflet

Editions Le jardin des Livres ®
243 bis, Boulevard Pereire – Paris 75827 Cedex 17
Attachée de Presse : Marie Guillard

ISBN : 2-914569-05-X

EAN : 9-782914-569057

Toute reproduction, même partielle par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable. Une copie par Xérogaphie, photographie, support magnétique, électronique ou autre constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 et du 3 juillet 1995, sur la protection des droits d'auteur.

Du même auteur :

- **Agnès de Langeac**, Paris, DDB, collection *Petites Vies*, 1994.
- **La stigmatisation**, réédition critique de l'ouvrage d'Antoine Imbert-Gourbeyre, Grenoble, Jérôme Million, 1996.
- **Les stigmatisés**, Paris, Le Cerf, coll. *Bref*, 1996.
- **Joseph et Asnath - Une vision d'Anne-Catherine Emmerick**, in *Egyptes, anthologie de l'Ancien Empire à nos jours*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1997.
- **Guide des lieux de silence**, Paris, Hachette, collection des *guides Sélène*, 1997 (paru dans le Livre de Poche en 2000, coll. *Tourisme*)
- **Un signe dans le ciel, les apparitions de la Vierge** (en collaboration avec Philippe Boutry) , Paris, Ed. Grasset, 1997.
- **Les apparitions de la Vierge**, Paris, Ed. Calmann-Lévy, 1997.
- **Edith Stein, philosophe crucifiée**, Paris, Presses de la Renaissance, 1998.
- **Thérèse Neumann ou la paradoxe de la sainteté**, Paris, Ed. du Rocher, 1999.
- **Eugénie Joubert - Une force d'âme**, Paris, Ed. Saint-Paul, 1999.
- **Medjugorje ou la fabrication du surnaturel**, Paris, Ed. Salvator, 1999.
- **Les faussaires de Dieu**, Paris, Presses de la Renaissance, 2000.
- **Padre Pio**, Paris, Presses de la Renaissance, 2002.

- **Encyclopédie des Phénomènes Extraordinaires dans la Vie Mystique Tome 1**, réédition mise à jour et augmentée, Paris, Ed. Le jardin des Livres, 2001, disponible.

- **Encyclopédie des Phénomènes Extraordinaires dans la Vie Mystique Tome 3**, Paris, Ed. Le jardin des Livres, 2003, disponible.

Avant-propos

Après un volume traitant des phénomènes objectifs extraordinaires qui signalent parfois l'expérience mystique, ce deuxième tome aborde la présentation et l'étude des phénomènes *subjectifs* : ceux où la volonté, le désir ou une simple inclination semblent favoriser la survenue de certains prodiges, qui seraient en quelque sorte la concrétisation de souhaits plus ou moins explicites des sujets concernés ou de leur entourage. A cause précisément du caractère subjectif (en partie) de ces manifestations insolites, le discernement en est rendu plus délicat, quand bien même l'élément objectif ne manque jamais, qui inscrit les faits dans la réalité. Il semble que nous soyons là à mi-chemin entre les phénomènes objectifs et la gamme de pouvoirs encore mal connus du psychisme - du *mental* -, comme le sont par exemple la télépathie, la précognition, parfois si aiguë qu'elle devient authentique prophétie, la vue à distance, la lecture des consciences, les expériences aux frontières de la mort, etc. qui feront l'objet du troisième tome, dès lors qu'elles s'inscrivent dans un contexte religieux, plus précisément chrétien, et qu'elle revêtent une portée charismatique.

Si *subjectifs* qu'ils soient, les phénomènes abordés dans ce deuxième tome intéressent encore l'activité physique, corporelle, de ceux qui les expérimentent : l'inédit touche les fonctions organiques que sont la nutrition et l'excrétion ; les apports télékinésiques - qu'ils soient ceux de l'hostie consacrée ou d'objets inanimés - se déroulent sur le plan spatio-temporel du

sujet, de même que la bilocation ; le pouvoir sur les éléments est exercé, par les serviteurs de Dieu qui en sont favorisés, dans le cadre concret de leur vie, dans la réalité de l'incarnation. Les bénéficiaires de ces phénomènes subjectifs apparaissent comme des médiateurs entre le visible et l'invisible, et ce rôle est souligné par les médiations dont ils sont eux-mêmes les témoins, tantôt étonnés, tantôt anxieux : aussi n'est-il pas étonnant que l'on voie intervenir dans ce type de manifestations des intermédiaires ou des envoyés du Ciel, les plus connus étant les anges¹. Mais les saints - en premier lieu la Vierge Marie - sont également présents et agissants dans le déroulement de ces *phénomènes subjectifs extraordinaires dans la vie mystique*, les ramenant, pour le plus grand bien des hommes, à leur source et cause première qui est Dieu.

Joachim Boufflet

¹Au sujet du rôle et de l'intervention des anges auprès des hommes, on lira avec profit le livre de Pierre JOVANOVIĆ, *Enquête sur l'Existence des Anges Gardiens 600 pages*, nouvelle version, Paris, Le Jardin des Livres, 2001. Cette enquête, qui se lit comme un roman policier, a été qualifié par Luc Adrian, de *Famille Chrétienne*, comme « Le premier livre sérieux [depuis longtemps] sur les anges ». Voir aussi le tome 3 de cette série « Les Anges et leurs Saints ».

ch a p i t r e 1

Jeûne religieux

&

Inédie mystique

Alors Jésus fut emmené au désert par l'Esprit, pour être tenté par le diable. Et, après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, finalement il eut faim. Et, s'avançant, le tentateur lui dit : "Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains". Répondant, il dit : "il est écrit : ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme, mais de toute parole qui sort par la bouche de Dieu". (Mt 4, 1-4).

Le jeûne est une ascèse connue dans l'Eglise dès les origines. Loin d'avoir été inventée par le christianisme, cette pratique existait déjà dans les religions archaïques du Moyen-Orient, où elle était étroitement liée à des rites magiques de *passage* : d'une année à l'autre, de la puberté à l'âge adulte, de la vie à la mort. Elle véhiculait des notions de renouvellement, d'initiation, de transformation. Repris par le judaïsme et débarrassé de ses entours magiques, le jeûne est devenu un des actes religieux essentiels de la piété d'Israël ; rite pénitentiel avant tout, il traduit le repentir de l'homme qui, par le péché, a brisé l'alliance avec Dieu, et sa volonté de voir rétablie cette alliance : il manifeste donc une disposition intérieure à recevoir le pardon divin, afin d'en être renouvelé, restauré dans un état de grâce. Dans ce contexte religieux où toute épreuve est considérée comme un châtiment divin, la signification du jeûne s'élargit : associé à la prière de supplication, il est « *le compor-*

tement typique de quiconque ne compte plus que sur le secours de Dieu »¹, et il acquiert une dimension d'imploration, parfois étendue aux autres comme signe d'intercession pour eux (cf. *Esther* 4, 16). Cette fonction de médiation pour le peuple se retrouve dans les jeûnes de 40 jours et 40 nuits effectués par Moïse (cf. *Exode* 34, 28 et suivants) et par Elie (*1 Rois* 19, 8), qui se préparaient ainsi à la rencontre avec Dieu : ascèse de la créature, le jeûne est une démarche d'humilité et de dépendance en face de la sainteté du Créateur dont on attend le salut. Dans cette perspective, les juifs pieux consacraient au jeûne plusieurs jours de l'année, en dehors de l'abstinence obligatoire de la fête des Expiations (cf. *Lév.* 16, 29) et des jeûnes de précepte institués après l'Exil.

Dimension religieuse du jeûne dans le christianisme

Sous l'influence des prophètes, cette forme d'ascèse sous-tendue par la prière se doubla d'oeuvres de miséricorde qui lui conféraient une valeur encore plus spirituelle, dans la mesure où elle était ainsi directement ordonnée aux préceptes fondamentaux de la charité fraternelle et d'une justice sociale accrue :

N'est-ce pas ceci le jeûne que j'aime - oracle du Seigneur Yahvé - : détacher les chaînes injustes, dénouer les liens du joug, renvoyer libres ceux qui sont maltraités, rompre tous les jougs ? N'est-ce point partager ton pain avec l'affamé, prendre chez toi les malheureux sans asile, couvrir celui que tu vois nu, et à ta propre chair ne pas te dérober ? (Is. 58, 6-7).

Le jeûne de Jésus au désert - le texte ne précise pas s'il s'agit d'une absolue privation de nourriture et de boisson durant quarante jours, c'est-à-dire d'une *inedia* ² - récapitule les dimensions du jeûne tel qu'il était perçu et pratiqué par les juifs pieux, en particulier les '*Anawim* ou pauvres de Yahvé.

Bien plus, cette quarantaine a une signification prophétique :

¹P. Pie RÉGAMEY, *Redécouverte du jeûne*, p. 17.

²L'inedie est la capacité de se passer totalement de nourriture solide et liquide. L'opinion courante, fixée par la Tradition, est que le jeûne de Jésus au désert fut une véritable inédie, à l'exemple du jeûne de Moïse dont il est écrit : "Moïse fut là avec Yahvé quarante jours et quarante nuits ; il ne mangea pas de pain et ne but pas d'eau" (Exode 34, 28a).

C'est par un jeûne que le Seigneur se prépare à son ministère et à l'accomplissement du mystère pascal. Il indique qu'un rôle vraiment structural revient donc au jeûne dans les deux grandes fonctions chrétiennes de l'illumination et de la sanctification .

La dimension prophétique de ce jeûne apparaît à l'évidence dès lors que l'on établit le parallèle avec Moïse : le Christ est le nouveau Moïse, qui vient apporter à son peuple la loi parfaite et la délivrance définitive.

Fondements scripturaires du jeûne chrétien

Si, durant son ministère, Jésus observa les préceptes de la Loi relatifs au jeûne, les Evangiles ne mentionnent point d'abstinences extraordinaires auxquelles il se serait soumis¹. Par l'exemple et les enseignements qu'il en a donnés dans sa vie terrestre, le Seigneur a conféré au jeûne une signification nouvelle, en blâmant le côté extérieur, ostentatoire, dont les pharisiens s'étaient fait une spécialité :

Quand vous jeûnez, ne vous donnez pas un air sombre comme font les hypocrites : ils prennent une mine défaite pour que les hommes voient bien qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis, ils tiennent déjà leur récompense (Mt 6, 16).

Pour Jésus, le jeûne est affaire privée entre l'âme et Dieu. Il n'en condamne pas l'expression dès lors que celle-ci n'est pas motivée par la recherche de la vaine gloire :

Si le but de ces techniques (des hypocrites mentionnés supra, n.d.a.) avait été d'entraîner toute la personne dans un réalisme corporel de l'humiliation, Jésus ne les aurait pas dénoncées ; mais il s'agissait de se faire remarquer des hommes, c'est-à-dire de ravir à Dieu la gloire de juge qui lui appartient².

La fin surnaturelle du jeûne est donc la glorification de Dieu. Jésus l'entend bien ainsi lorsqu'il affirme :

¹P. Pie REGAMEY, *op. cit.*, p. 26.

²Contrairement à ce que laisse entendre Jean-Jacques Antier dans son livre écrit en collaboration avec Jean Guilton, *Les pouvoirs mystérieux de la foi*, Paris, Perrin, 1993, p. 73, qui pour le moins sollicite le texte de Jn 4, 31 sq, lorsqu'il fait allusion à un jeûne excessif de Jésus.

³P. BONNARD, *L'Evangile selon saint Matthieu*, Neuchâtel, 1970, p. 88-89.

*Mon aliment, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a
envoyé et d'accomplir son oeuvre (Jn 4, 34),*

élargissant ainsi la réponse qu'il a faite au Tentateur
dans le désert :

*Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme, mais de
toute parole qui sort par la bouche de Dieu (Mt 4, 4b).*

En disant que sa nourriture est de faire la volonté du
Père, le Christ annonce son engagement résolu dans la voie
d'obéissance filiale qui le mènera jusqu'à la mort sur la croix :
c'est au Calvaire que s'accomplit la volonté du Père, l'oeuvre du
Père, le don du salut aux hommes dans la personne du Christ
crucifié et glorifié.

Evolution du jeûne dans le christianisme

Reprenant l'exemple et l'enseignement du Sauveur,
l'Eglise élabore dès l'origine sa doctrine du jeûne en relation
avec la personne du Christ, en particulier dans le mystère
central qu'est la Rédemption. Déjà au II^e siècle, des jeûnes
réguliers sont institués, en étroite connexion avec le mystère du
Christ : jeûne préparant le catéchumène au baptême (cf.
Didachè 8, 4) - sacrement qui incorpore le fidèle au Christ
crucifié et glorifié - ; jeûnes du mercredi et du vendredi, se
substituant aux jeûnes juifs du lundi et du mercredi, et
présentés en relation explicite avec la Passion du Christ,
comme le développent nombre de Pères grecs et latins, "car
c'est le mercredi que le Sauveur a été trahi, le vendredi qu'il a
été crucifié". Au III^e siècle apparaît le jeûne pascal, qui précède
d'au moins deux jours (vendredi et samedi) la célébration de
la Résurrection du Christ ; il est vécu moins dans une dimen-
sion afflictive que comme préparation jubilatoire à la Résurrec-
tion :

*Ce jeûne était essentiellement "une intense préparation à
la joie spirituelle du laetissimum spatium", de la cinquantaine
pascalle (de Pâques à la Pentecôte, n.d.a.). L'Eglise jeûne
tandis que l'Epoux lui est enlevé (cf. Mt 9, 15), moins dans
un sentiment de tristesse que pour se préparer à la parousie sacra-
mentelle et au dernier avènement qui aura lieu, selon une tra-*

dition qui plonge ses racines dans le judaïsme, au temps de Pâques¹.

Comme le souligne l'auteur, ce jeûne pascal est le jeûne eucharistique par excellence, il est

*un état de concentration spirituelle sur ce qui va venir.
La faim physique correspond ici à l'attente spirituelle de l'accomplissement, à l'ouverture de tout l'être à la joie qui approche².*

Cette dimension jubilatoire du jeûne, que l'Eglise redécouvre depuis quelques années, fut expérimentée par des inédites contemporaines, telles Theres Neumann et Teresa Palmi-nota. L'institutionnalisation, au IV^e siècle, du jeûne quadragésimal, infléchit la conception du jeûne dans un sens plus ascétique, plus pénitentiel : il devient tout à la fois commémoration de l'*inedia* de Jésus au désert et participation à la Passion et à la croix du Sauveur, dans lesquelles le baptisé est invité à opérer sa propre conversion, sa *metanoia*, ce que résume le pape saint Léon le Grand au V^e siècle :

Ces jeûnes solennels sont institués afin que, par une commune participation à la croix du Christ, nous aussi nous coopérons à ce qu'il a fait pour nous, comme dit l'Apôtre : Si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui³.

A partir du V^e siècle, la doctrine de l'Eglise est pratiquement fixée : la dimension ascétique du jeûne prend le pas sur toute autre considération, et c'est dans cette perspective de pénitence en vue de la *metanoia* qu'il évoluera au fil des âges, sans renier pour autant sa référence au mystère de la Rédemption.

Dès lors, sous l'influence du monachisme notamment, le jeûne devient un instrument de la sanctification requise de tout baptisé en vue de sa *déification* dans le Christ crucifié et glorifié :

Le jeûne, qui ne peut s'accomplir finalement qu'avec cette grâce (de Dieu), est donc aussi le signe de la déification commencée du corps humain, qui échappe partiellement aux

¹Placide DESEILLE, *op. cit.*

²*Ibid.*, citant A. SCHMEMMANN, "Great Lent", St Vladimir Seminary, 1969.

³Saint Léon le Grand, *Sermo 34* (47), 9, in "Sources Chrétiennes" 49, Paris, Beauchesne, 1957, p. 70.

*servitudes de sa condition corruptible par la présence en lui de l'Esprit de vie.*¹

A plus forte raison, l'inédie mystique apparaît comme *signe de la déification commencée du corps humain*. Mais si le jeûne a été très tôt institutionnalisé dans l'Eglise, celle-ci est toujours restée fort prudente quant à ses modalités, cherchant avant tout à diriger les fidèles dans la voie commune et s'efforçant de discerner, dans le cadre de certaines vocations particulières, les authentiques motions de l'Esprit. Cela n'a parfois pas été sans mal : lorsque des âmes aussi vertueuses et équilibrées que Maria Maddalena de' Pazzi ou Veronica Giuliani ont cru percevoir un appel intérieur à entreprendre des jeûnes exceptionnels confinant à l'inédie, l'autorité ecclésiastique est intervenue avec sagesse pour contenir de telles pratiques ascétiques dans les limites du *raisonnable*. C'est précisément sur ce critère du "raisonnable" que s'évalue le charisme de l'inédie mystique qui, si excessif, contre-nature, puisse-t-il paraître, ne porte jamais la moindre atteinte à l'intégrité physique et psychique du sujet, non plus qu'à son équilibre spirituel.

En sa grande sagesse, l'Eglise a toujours recommandé aux fidèles comme aux pasteurs la prudence et le discernement dans l'application pratique de sa doctrine sur le jeûne ; ainsi, même dans le cadre des ordres monastiques les plus austères - dont la Règle préconise une perpétuelle abstinence d'aliments carnés, par exemple -, jamais un engagement formel au jeûne n'a été requis. A plus forte raison, le jeûne n'a jamais fait dans l'Eglise l'objet d'un vœu quelconque : tout au plus, certaines âmes éprises d'ascèse auront-elles pu s'engager, à titre privé et avec l'accord de leur directeur spirituel, à observer des jeûnes plus ou moins longs, plus ou moins sévères. Et surtout, jamais l'Eglise n'aura admis qu'aucun de ses membres, fût-il d'une envergure spirituelle peu commune, fit vœu d'inédie : ce serait présomption de la part du jeûneur que de s'engager à une telle performance, et folie de la part de l'autorité ecclésiastique que de cautionner ce genre de démarche. Aussi ne peut-on absolument pas souscrire à l'affirmation de Jean-Jacques Antier, lorsqu'il écrit : « *On distingue les inédiques volontaires qui ont fait vœu de jeûne absolu, et ceux à qui cela est imposé* »².

¹ Placide Deseille, op. cit., col. 1172.

² Jean-Jacques Antier et Jean Guittou, op. cit., p. 70.

Aucun des inédiques catholiques n'a jamais émis le *vœu de jeûne absolu*, ils ont vécu ce phénomène faisant irruption dans leur existence à la fois comme une proposition divine et, dans ses modalités, comme une contrainte imposée à leur nature, leur permettant, la grâce aidant, d'évoluer vers un état de parfait abandon à l'indéchiffrable dessein de Dieu. Ils ont perçu dans l'*inedia* un appel à vivre quelque chose de mystérieux en quoi ils apprirent progressivement à rejoindre le mystère de l'espérance dans son objet : le Christ ressuscité et les biens de la vie à venir. Ne plus être en mesure de se nourrir a été pour le plus grand nombre d'entre eux une douloureuse épreuve, d'ordre psychologique autant qu'organique. Ils y ont connu la souffrance de la faim et de la soif, parfois les tentations de la gourmandise ; ils y ont expérimenté des abîmes insoupçonnés de pauvreté, de dépendance et d'humiliations ; mais aussi, ils ont touché du doigt à l'évidence la vérité des paroles du Christ, pour les avoir vues se réaliser, s'incarner en eux, communiquant ainsi à leur vécu hors normes une portée de *signe*, une dimension charismatique pour l'Eglise et leurs frères.

Du jeûne religieux à l'inédie mystique

L'inédie, au sens strict du terme, est la privation absolue de toute nourriture, liquide ou solide. Elle se distingue du jeûne, et même de formes d'abstinence extrêmement sévères qui ont existé dans le monachisme primitif. Elle ne saurait être assimilée à l'anorexie, dont les effets comme les causes sont radicalement différents. L'inédie des mystiques est un phénomène *extraordinaire* qui résulte d'un ensemble de mécanismes complexes d'ordre biologique et psychologique, mis en branle simultanément et dont chacun des éléments considéré indépendamment des autres est susceptible de recevoir une explication naturelle. Mais si les causes sont explicables - au moins en partie -, leur agencement offre un caractère déroutant qui, à défaut de prouver l'origine surnaturelle du prodige, nous invite à nous poser la question d'un ordre providentiel en action. Un rapide tour d'horizon chronologique nous permettra de circonscrire et de préciser le phénomène, somme toute bien plus rare qu'on l'imaginait a priori.

Les Pères du désert (IV-VI^e siècles) ne semblent pas avoir connu l'*inedia*. Dans la démarche ascétique qu'était la leur, ils ont accompli de véritables prouesses d'abstinence, mais Hélène Renard a montré que ces formes extrêmes du jeûne - poussé parfois, au péril de leur vie, jusqu'à ses limites ultimes -, n'avaient rien de surnaturel ¹, sinon leur motivation. Citons à titre d'exemple saint Syméon Stylite qui, une fois,

se fera murer dans une cabane pour le Carême et restera 40 jours sans toucher aux pains qu'on lui avait fournis, si bien que lorsqu'on enfonça la porte au bout de ces quarante jours, on trouva le saint couché par terre, sans parole et sans mouvement, comme privé de vie².

Ayant passé la fin de son existence sur une colonne, à Qala'at Sema'an en Syrie - ce qui lui valut son surnom -, il n'en poursuit pas moins ses terribles macérations, au point que lorsqu'il s'incline pour adorer Dieu,

[il] parvient à toucher avec son front les doigts de ses pieds, car, comme il ne mange qu'une fois par semaine, son ventre est si plat qu'il n'a nulle peine à se courber !³.

Si adonnés à la pénitence qu'ils fussent, les saints du désert avaient besoin d'un minimum vital en matière de nourriture ; leurs excès les faisaient parfois tomber d'inanition, mais aucun ne se laissa jamais mourir de faim - c'eût été une forme de suicide -, et aucun n'a franchi la limite qui sépare le jeûne le plus austère de l'inédie à proprement parler. La mésaventure que connut un autre stylite l'illustre bien :

Saint Paul de Latres - dont le disciple (qui le ravitaillait, n.d.a.) partit un mois entier pour faire la moisson - faillit mourir de faim et fut ranimé in extremis par un voyageur de passage !⁴.

En réalité, pour excessives que paraissent certaines pratiques d'abstinence et de jeûne des saints du désert, la règle générale qui modérerait les performances dont certains de ces

¹Hélène RENARD, *Des prodiges et des hommes*, Paris, Philippe Lebaud Editeur, 1989, p. 20-22.

²Jacques LACARRIÈRE, *Les hommes ivres de Dieu*, Paris, Librairie Arthème Fayard, collection Points Sagesse, 1975, p. 186.

³*Ibid.*, p. 189.

⁴*Ibid.*, p. 193.

ascètes pouvaient être tentés - au point d'indisposer leurs compagnons ou visiteurs -, est contenue en cette maxime de saint Marcien, ermite dans la solitude de Chalcis au IV^e siècle :

Nous estimons le jeûne plus que la nourriture, mais nous savons aussi que la charité est plus agréable à Dieu que le jeûne, parce que sa loi nous le commande, alors que le jeûne dépend de nous : or il n'est pas douteux que nous devons estimer les commandements de Dieu bien plus que nos austérités.

Le jeûne, fût-il poussé jusqu'à ses limites extrêmes, non plus que l'inédie mystique, ne sauraient se substituer à la charité : contrairement à celle-ci, ils ne font pas l'objet d'un commandement de Dieu. Tout au plus, le jeûne fait l'objet d'un précepte en vue de la perfection dans la charité, à laquelle il est ordonné. Quant à l'inédie, grâce d'un ordre particulier et souvent de portée charismatique, elle est également au service de la charité.

Brève histoire de l'inédie

Un des premiers exemples d'inédie que l'on rencontre dans l'histoire de l'Eglise en Occident est peut-être au XI^e siècle celui du moine d'Eynsham, près d'Oxford, signalé par Thurston :

Son estomac abhorrait tellement le manger et le boire que parfois, neuf jours de suite, ou même plus, il ne pouvait absorber qu'un peu d'eau chaude. Et aucun remède d'homme de l'art, aucune drogue de rebouteux qu'on pût tenter pour le soulager ou le guérir, rien n'y faisait, mais allait de mal en pis¹.

Inédie ou anorexie ? Il est difficile d'en juger. Un peu plus tard, l'ermite et thaumaturge GIRARD de Saint-Aubin est réputé n'avoir strictement rien mangé ni bu durant les sept années qui précédèrent sa mort en 1123, mais le fait n'est pas attesté de façon suffisamment convaincante.

A partir de là, chaque siècle a été illustré par divers cas d'inédie. Il ressort toutefois d'une rigoureuse étude des documents que nombre des faits allégués reposent sur des données

¹Herbert THURSTON, *Les phénomènes physiques du mysticisme*, Paris, Gallimard, coll. Aux frontières de la science, 1961, p. 411-412.

fragiles, et les cas bien attestés sont rares. De nos jours encore, il arrive ça et là que l'on fasse mention d'un jeûneur, ou plutôt d'une jeûneuse, car ce sont presque toujours des femmes. Ainsi, lorsque la stigmatisée Marthe Robin mourut, le 6 février 1981, les médias mentionnèrent l'événement en la présentant comme une inédique, insistant sur le fait qu'elle était réputée n'avoir absorbé aucun aliment - liquide ou solide - depuis plus de 50 ans. Et le père Laurentin a consacré en 1993 un gros livre à une certaine Madame « R » - Rolande N., aujourd'hui décédée - qui aurait été une des plus remarquables inédiques du XX^e siècle¹. La plupart des biographies de mystiques (le plus souvent stigmatisées) qui paraissent de nos jours font une large part à l'inédie réelle ou supposée des sujets, tant il est vrai que, dans notre société de consommation imprégnée de matérialisme, le fait de ne pas se nourrir semble une aberration hors du commun, sinon scandaleuse.

Légendes et réalités du Moyen Age

Sainte ALPAÏS est l'une des plus anciennes inédiques dont on connaisse bien la vie. Fille de paysans, elle contracta durant son adolescence une lèpre qui inspirait à ses proches une insurmontable répulsion ; sa mère lui lançait de loin les quignons de pain d'orge qui constituaient sa nourriture, et finalement ses frères interdirent qu'on s'occupât de cette bouche désormais inutile. Alpaïs, qui était pieuse et simple, supporta son jeûne forcé et finit par s'y habituer. Au terme de plusieurs années de maladie, elle fut guérie miraculeusement lors d'une apparition de la Vierge Marie, qui l'assura qu'elle vivrait désormais sans nourriture. Il en fut ainsi : s'étant faite recluse dans l'église des augustins de Cudot - où l'on venait la visiter pour s'édifier à son contact -, Alpaïs passa les dernières années de son existence dans un jeûne absolu, hormis la sainte eucharistie. Elle mourut en 1211, âgée de quelque 60 ans. Ce qui fait l'intérêt de ce cas, bien documenté, est le contrôle de l'inédie par une commission que nomma l'archevêque de Sens².

¹René LAURENTIN, *La Passion de Madame « R » - Journal d'une mystique assiégée par le démon*, Paris, Plon, 1993.

²Les sources de l'histoire de sainte Alpaïs, dont le culte fut confirmé en 1874, sont un mémoire rédigé au XIII^e siècle par un cistercien des Echarlis, monastère voisin de Cudot ; il se trouve dans les *Acta sanctorum*, novembre, 2, 1, pp. 1607-209, Bruxelles, 1894.

Contemporaine d'Alpaïs et comme elle recluse, la bienheureuse MARIE D'OIGNIES fut sujette à divers phénomènes extraordinaires qu'étudia son confesseur et biographe Jacques de Vitry. Elle connut des périodes de jeûne prolongé pendant lesquelles elle n'absorbait pour toute nourriture que l'eucharistie, notamment une fois durant trente-cinq jours, et une autre fois pendant les cinquante-trois jours qui précédèrent sa mort, en 1213. Le témoignage de Jacques de Vitry, homme d'une vaste intelligence et d'une conscience aiguë, ne saurait être écarté aisément ¹ ; mais un jeûne de cinq semaines, si impressionnant que soit l'exploit, n'a rien d'absolument impossible, et la deuxième période d'inédie - plus longue - s'est terminée avec la mort de Marie :

Pendant sa maladie, elle ne pouvait absolument rien prendre, elle ne pouvait même pas supporter l'odeur du pain ; malgré cela, elle recevait le Corps de Notre-Seigneur sans aucune difficulté. Et ceci, se dissolvant et passant dans son âme, non seulement réconfortait son esprit mais soulageait tout de suite sa faiblesse corporelle. Deux fois, pendant sa maladie, en recevant l'hostie consacrée son visage fut illuminé de rayons de lumière. Nous avons un jour essayé de lui faire prendre une parcelle non consacrée, mais elle se détourna à l'instant, ayant en horreur l'odeur du pain. Un petit morceau avait touché ses dents : la peine et le malaise furent si grands qu'elle commença à pousser des cris, à vomir et à cracher, à haleter et à sangloter comme si sa poitrine allait éclater. Elle continua ainsi à pleurer un long moment, et bien qu'elle se rinçât la bouche avec de l'eau mainte et mainte fois, elle ne put guère dormir de toute la nuit. Si infirme de corps qu'elle fût, si faible et épuisée que fût sa tête, car au cours des 53 jours précédant sa mort, elle ne prit absolument rien, elle put toujours supporter la lumière du soleil, et ne ferma jamais les yeux pour se défendre de son éclat et de sa splendeur ².

On ne peut exclure qu'il s'agissait, pour partie au moins, de désordres pathologiques, assumés et *reclus* dans le cadre d'une authentique expérience mystique, surtout quand on prend en considération les manifestations d'ordre psychosomatique - hyperesthésie olfactive et gustative, insensibilité à la lumière et au bruit - qui accompagnaient cette privation de

¹Au sujet de Marie d'Oignies, cf. H. THURSTON, *op. cit.*, p. 409-411.

²Vita, par Jacques de Vitry, citée par H. THURSTON, *op. cit.*, p. 410.

nourriture. Dans ces divers exemples, les témoins se limitent à mentionner le prodige et à décrire les phénomènes qui éventuellement l'accompagnent, sans pousser plus avant l'investigation sur les causes et le mécanisme de ces jeûnes prodigieux.

Parmi d'autres exemples d'abstinence extraordinaire, la figure emblématique du jeûne mystique au Moyen Âge est sans conteste sainte CATHERINE DE SIENNE (1347-1380), dont le biographe Raymond de Capoue, qui fut son confesseur, s'est efforcé d'exposer la dimension spirituelle :

Le premier jeûne extraordinaire de la sainte dura depuis le Carême, pendant lequel arriva la vision racontée plus haut, jusqu'à la fête de l'Ascension. Pendant tout ce temps, la vierge, remplie de l'Esprit de Dieu, ne prit aucune nourriture ou boisson matérielle, sans cesser d'être toujours alerte et joyeuse. Ce n'est pas étonnant, puisque l'Apôtre nous assure que « les fruits de l'Esprit sont charité, joie et paix ». La Vérité première nous dit elle-même, que « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Et n'est-il pas encore écrit, que « le juste vit de la foi ». Au jour de l'Ascension, Catherine put manger, ainsi que le Seigneur le lui avait annoncé, avertissement dont elle avait fait part à son confesseur. Elle mangea du pain, des légumes cuits et des herbes crues, c'est-à-dire des aliments de Carême, car il était impossible au miracle aussi bien qu'à la nature de faire pénétrer dans ce corps une nourriture plus délicate. Après quoi, elle se remit au simple jeûne ordinaire¹.

L'inédie de la grande Siennoise, amorcée après sa stigmatisation invisible, suscita étonnement et réprobation :

Je vous dis tout cela à propos du murmure général soulevé par le jeûne de la sainte. Les uns disaient : « Nul n'est plus grand que son Maître. Le Christ Seigneur a mangé et bu, sa glorieuse Mère a fait de même, et les apôtres aussi ont mangé ; le Seigneur leur avait même dit « Mangez et buvez ce qui se trouve chez vos hôtes. » Qui peut les surpasser ou même les égaler ! » D'autres affirmaient que, d'après l'enseignement donné par tous les saints, dans leurs paroles et leurs exemples, il n'était jamais permis de se singulariser par son genre de vie, mais qu'on devait

¹Bienheureux RAYMOND DE CAPOUE, *Vie de sainte Catherine de Sienne*, Paris, Pierre Téqui Editeur, 2000, p. 179.

garder en tout la voie commune. Certains murmuraient discrètement que tous les excès ont toujours été et sont toujours mauvais, et qu'une âme craignant Dieu les fuit. Il s'en trouvait aussi, dont nous avons déjà dit un mot, qui, pour ne pas se départir de leurs charitables intentions, attribuaient cette conduite aux illusions de l'antique ennemi. Enfin, les hommes charnels et les détracteurs notoires répétaient que c'était là pure feinte, pour acquérir de la gloire¹.

Elle reprit peu après son jeûne surnaturel, qui aurait - selon les tenants d'une explication par l'anorexie - contribué à abréger ses jours. Mais elle vécut encore huit ans sans prendre aucune nourriture ni boisson, ce qu'elle-même et son biographe attribuaient à la volonté de Dieu :

Le jeûne de la sainte était l'oeuvre d'une providence toute spéciale du Seigneur ; qui pourrait donc objecter ici la loi prohibant la singularité ? C'était cette même pensée, revêtue du voile d'une humilité sincère, que notre vierge opposait à ceux qui lui demandaient pourquoi elle ne prenait pas, comme les autres, d'aliments corporels. Elle disait : « Dieu m'a frappée, à cause de mes péchés, d'une infirmité toute particulière, qui m'empêche absolument de prendre aucune nourriture. Et moi aussi, je voudrais bien manger, mais je ne puis pas. Priez pour moi, je vous en conjure, afin que Dieu me pardonne les péchés pour lesquels je souffre tout ce mal. » C'était dire ouvertement : « C'est l'oeuvre de Dieu et non la mienne. » Mais, pour éloigner toute apparence de vanité, elle attribuait tout à ses péchés. Et, en cela, elle ne parlait pas contre sa propre pensée, car elle croyait fermement que Dieu l'avait ainsi exposée aux murmures des hommes, pour la punir de ses péchés².

L'hagiographie avance aussi les exemples de de la bienheureuse clarisse ELENA ENSELMINI, de Padoue (+ 1242), qui aurait passé « un long temps » en ne se nourrissant que de l'eucharistie, et de la tertiaire franciscaine ANGÈLE DE FOLIGNO (1248-1309), que des *legendae* tardives créditent d'une inédie d'une douzaine d'années : les franciscains, exaspérés par la popularité de Catherine de Sienne, cherchaient un modèle féminin à lui opposer, qui eût porté plus haut la performance.

¹*Ibid.*, p. 181-182.

²*Ibid.*, p. 183-184.

Ils évoquaient encore la bienheureuse ELISABETH ACHLER de Reute (1386-1420), également franciscaine, dont le jeûne total se serait prolongé pendant quinze années. Par ailleurs, la bienheureuse LYDWINE DE SCHIEDAM (1380-1433) était réputée n'avoir absorbé aucune nourriture durant 28 ans ! Dans tous ces cas, les preuves irréfutables font défaut, alors que l'inédie de NICOLAS DE FLÜE (1417-1487), le saint ermite du Ranft, patron de la Confédération Helvétique, semble bien attestée :

Frère Klaus commença de s'abstenir de nourriture et persévéra dans ce jeûne jusqu'au onzième jour. Alors, il me fit venir et en secret me demanda conseil pour savoir s'il devait manger ou continuer l'épreuve.

Il avait toujours désiré vivre sans manger pour être plus séparé du monde. Alors je le palpai, en bas et en haut. Il avait très peu de chair, car celle-ci était consumée jusqu'à la peau ; ses joues étaient amaigries et ses lèvres gercées.

Et quand, après mûre réflexion, j'eus vu et compris que son désir venait d'un bon et juste motif d'amour divin, je lui donnai le conseil, puisque Dieu l'avait conservé en vie ainsi jusqu'au onzième jour, et qu'il avait pu supporter cela sans mourir de faim, de continuer à essayer : ce qu'il fit et ce en quoi il persévéra pendant dix-neuf ans et demi, jusqu'à sa fin'.

Le cardinal Journet a analysé avec finesse la signification de ce jeûne étonnant :

Je crois donc au jeûne absolu de Nicolas de Flue. Je suis, en outre, persuadé qu'il n'y aurait plus personne pour en douter si, d'aventure, les études sur les processus de la désintégration moléculaire permettaient à la physiologie de l'avenir d'avancer que, dans certaines conditions, la vie sans nourriture est possible, sans miracle, comme l'estimaient déjà les vieux médecins de Bologne [...] Le jeûne de Nicolas de Flue est choisi sous la pression d'une vocation intérieure, approuvée au dehors par le prêtre qu'il consulte à ce propos. Il lui laisse toute sa vigueur d'esprit. Il ne le rend ni sombre, ni morose, ni amer aux autres. Il est pour lui non pas un prétexte d'orgueil, mais une occasion d'humilité. Il n'entrave ni ses veilles ni ses prières ni ses

¹Kirchenbuch von Sachseln (1488), p. 468, cité par le cardinal Charles Journet, dans *Saint Nicolas de Flue*, Fribourg, Editions Saint-Paul, 1980 p. 151-152.

bienfaisances ; au contraire, il contribue à le délivrer des contraintes de la matière et à faire de cet homme un ange sur la terre. En conséquence, il nous apparaît comme le rayonnement extérieur, miraculeux, constatable, d'une sainteté intérieure, mystérieuse, secrète. Nous ne voyons pour nous, pas d'autre explication raisonnable, qui tienne compte à la fois des données de l'histoire et de celles de la psychologie¹.

Dans le cas de Nicolas de Flue, il ne saurait être question d'anorexie mentale, non plus d'ailleurs que de miracle : l'inédie surnaturelle est un signe apologétique manifeste la sainteté du sujet, qui est le seul véritable miracle de la grâce.

Phénomènes plus que saints ?

Dès le XVI^e siècle, la mode est aux jeûneurs. Le plus souvent, ce sont des enfants ou des adolescents, hormis quelque cas comme celui de la réformatrice dominicaine DOMENICA NARDUCCI (1473-1553) de Florence, dite communément *Dominique du Paradis*, du nom de son village natal, Paradiso : elle aurait connu une inédie de 20 ans, mais là encore, les témoignages ne sont pas d'une solidité à toute épreuve. Elle n'en fut pas moins une sainte femme, imitatrice de Catherine de Sienne et disciple de Jérôme Savonarole, et sa cause de béatification est à l'étude. Une autre dominicaine, française cette fois-ci, également émule de la grande Siennoise, a présenté durant quelques mois un jeûne extraordinaire : l'attachante AGNÈS DE LANGEAC (Agnès de Jésus Galand, 1602-1634), béatifiée en 1994. Chez elle aussi, l'inédie, passagère mais dûment attestée, fut « *le rayonnement extérieur d'une sainteté intérieure* ».

Mais que signifie l'abstinence de toute nourriture et boisson - totale, prolongée - d'une MARGARETHE SEYFRIT à Rodt, dans le Palatinat, d'une APOLLONIA SCHREIER, en Suisse, d'autres encore qu'étudia la commission médicale instituée à cet effet par le cardinal Prospero Lambertini, futur pape Benoît XIV, qui travaillait alors à sa grande oeuvre *De beatificatione* ? La première vivait à Rodt, près de Spire, et avait environ douze ans quand elle cessa d'absorber la moindre nourriture. Sujette à

¹*Ibid.*, p. 150-151, 153.

des migraines et à des maux de ventre, couverte de furoncles, elle n'était cependant pas grabataire. Soumise en 1541 à une étroite surveillance sur ordre de l'évêque de Spire, elle fournit la preuve durant dix jours qu'elle ne mangeait ni ne buvait strictement rien. Un nouveau contrôle de douze jours, effectué l'année suivante sur ordre du roi Ferdinand, frère de Charles-Quint, par son médecin Gerhard Bucoldianus, démontra qu'elle était incapable d'avaler ne fût-ce qu'une gorgée d'eau, même au plus fort de l'été : essayait-elle de le faire, à la demande des hommes de l'art, qu'elle la recrachait aussitôt. Quant à Apollonia Schreier, elle vivait à Golz, près de Berne, clouée au lit par une étrange maladie qui paralysait la moitié inférieure de son corps et qui semble avoir été à l'origine de son jeûne absolu. Soignée par ses parents, elle fut étudiée par le docteur Paul Lentulus et mise sous observation durant trois semaines à l'hôpital public : malgré une surveillance rigoureuse, il fut impossible de découvrir la moindre supercherie. Cette inédie, amorcée au début de l'année 1601, durait toujours trois ans et demi plus tard, quand Lentulus publia ses observations sur le cas. En France, c'est le petit JEAN GODEAU (1602-1616), de Vauprofonde, dans le diocèse de Sens, qui présentait le même type de phénomène : il fut étudié à loisir par Siméon de Provençères, médecin du roi, et examiné à la cour de Louis XIII. Alerté et d'esprit éveillé, il ne semblait pas souffrir le moins du monde de son jeûne insolite, qui dura quatre ans, jusqu'à ce qu'une pneumonie l'emportât à l'âge de 13 ans.

Dans aucun de ces trois cas l'inédie ne présente de caractère religieux, non plus que celle, au siècle suivant, d'une jeune fille russe de confession israélite qui vécut de septembre 1724 à juin 1726 sans manger et presque sans boire, ou plus tard en France de LOUISE GUSSIE, d'Anglefort en Bugey, dont le jeûne fut étudié par son médecin, monsieur de la Chapelle :

L'on ne peut soupçonner aucun charlatanisme dans ce phénomène ; la maison qu'elle habite est une pauvre cabane, sur la croupe d'une montagne rapide, hors de la portée des curieux, où l'art de tromper n'a jamais pénétré, et où cette ruse ne procurerait pas six sous d'aumône par an ; une fontaine claire est dans le voisinage, c'est là où l'on puise l'eau dont elle se nourrit, on ne peut soupçonner cette eau d'être chargée d'aucune particule

*minérale ; elle est limpide, inodore, sans aucun goût, plus elle est froide, plus la malade la boit avec plaisir*¹.

Après n'avoir consommé que de l'eau pure pendant deux ans, Louise finit par s'abstenir même de toute boisson ; l'inédie dura de janvier 1770 à août 1773 au moins, date à laquelle le médecin rédigea le rapport de son enquête.

En Ecosse, JANET MC LEOD attira l'attention des hommes de science par une inédie de plus de quatre ans, consécutive à une succession de crises d'épilepsie. Malade depuis l'âge de quinze ans, elle fut réduite progressivement à un état de paralysie qui en fit une grabataire, soignée avec dévouement par ses parents :

*L'état de leur fille leur est une grande mortification, cela est connu et regretté de tous leurs voisins*².

La famille, qui habitait à Kincardine en Ross-Shire, était très estimée du voisinage, les pères et mère tenus pour « *des personnes de bonne foi qui n'essaient pas de tromper* ».

Le jour de Pentecôte 1769 - Janet avait alors 28 ans -, les mâchoires de la malade se bloquèrent, empêchant toute prise de nourriture ou de boisson ; son père les écarta à l'aide d'un couteau pour lui faire avaler un peu de bouillie, mais elle la rejeta :

*A partir de cette date, et pendant plus de quatre ans, elle ne prit aucune nourriture et en perdit même l'envie, sauf à deux reprises, où ses mâchoires se relâchèrent et elle demanda de l'eau. Tous les processus normaux d'excrétion furent suspendus, excepté, bien entendu, les poumons et la peau. Le médecin qui analyse ce cas déclare que, lors de sa première visite, la jeune fille n'était pas du tout émaciée. Elle était confinée au lit, les jambes pliées sous le corps, mais elle dormait beaucoup, et il ajoute : « à présent (c'est-à-dire en 1767), aucune force humaine ne peut lui ouvrir les mâchoires »*³.

Ainsi qu'ils l'expliquèrent au médecin, ses parents s'efforcèrent plusieurs fois de la faire manger, en vain :

¹Histoire de l'Académie Royale des Sciences, 1774, p. 17, cité par H. THURSTON, *op. cit.*, p. 431.

²Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 424.

³*Ibid.*, p. 423.

Au cours d'une tentative pour lui ouvrir les mâchoires, deux des incisives inférieures furent brisées ; par cette ouverture, on essaya souvent de lui faire prendre quelque liquide clair, nourrissant, mais sans résultat, car le liquide coulait au-dehors par les coins ; il y a environ un an, ses parents tentèrent d'introduire un peu de bouillie d'avoine par cette brèche des dents : elle la garda quelques secondes, puis la restitua avec quelque chose comme un effort pour vomir, sans en avaler la moindre parcelle ; la famille ne pense pas, bien qu'elle surveille tout signe de déglutition, que Janet ait absorbé depuis quatre ans rien d'autre qu'une petite gorgée d'eau de Braemar et la pinte (un demi-litre) d'eau pure, qu'elle prit en juillet 1765 ¹.

Finalement, en 1770, elle commença à ingurgiter un peu de galette d'avoine émiettée qu'on introduisait par la brèche entre les dents et, deux ans plus tard, ses mâchoires s'étant détendues, elle connut une existence plus normale. A la même époque vivait près de Genève une jeune invalide, JOSÉPHINE DURAND, totalement paralysée et aveugle, qui présentait le même phénomène des mâchoires serrées convulsivement. Très pieuse, elle avait demandé qu'on lui arrachât une dent, pour pouvoir communier :

Nous avons appris que rigoureusement attachée aux pratiques de la foi catholique, elle communie assez fréquemment, environ une fois le mois. Elle reçoit alors le fragment d'hostie tel qu'il peut passer par l'intervalle de la dent arrachée ; et la présence de cette petite quantité de solide dans l'oesophage ne paraît pas y exciter les mêmes convulsions que produit l'action du solide²

Elle fut étudiée par une commission médicale de Genève :

Elle fit, à notre demande, l'essai d'avalier environ une demi-cuillerée d'eau pure ; expérience qui la fatigue et l'incommode toujours plus ou moins. On fit couler le liquide par l'ouverture de la dent ; la déglutition en parut difficile et douloureuse, et sa présence dans l'oesophage occasionna dans l'instant une convulsion qui repoussa toute l'eau au-dehors.

¹Ibid., p. 423-424.

²Ibid., p. 425.

*Cette expérience fut suivie d'une sorte d'angoisse qui dura près d'un quart d'heure, en diminuant par degrés*¹.

Jusqu'à sa mort en 1794, Joséphine Durand impressionna les médecins, protestants, qui suivirent le cas pendant plusieurs années :

*Le caractère moral de cette créature malheureuse inspire un vif intérêt et une véritable admiration ; sa patience et sa résignation sont extrêmes comme ses maux l'ont été. Gisante depuis quatre ans, couchée sur le dos, dans la même attitude, tourmentée de douleurs et quelquefois de la faim et de la soif pendant des intervalles qui durent souvent plus d'un mois ; réunissant en quelque sorte en sa personne l'abrégé de toutes les misères humaines, elle ne voulait point que nous la plaignissions ; elle cherchait à nous prouver qu'il y avait beaucoup de gens peut-être encore plus malheureuse qu'elle ; elle détournait la conversation ; elle essayait même de nous égayer par quelques plaisanteries qui n'étaient pas sans délicatesse, et l'on voyait un sourire errer sur ses lèvres, flétries par l'habitude de la douleur*².

Avec Joséphine Durand, nous retrouvons la dimension religieuse de l'inédie : non pas dans ses causes, mais dans la manière toute surnaturelle d'assumer une pathologie gravement invalidante et très douloureuse. La jeune femme était vénérée comme une sainte par les paysans de la contrée, qui par ailleurs admiraient la simplicité, la droiture et le total désintéressement de ses parents. A la suite des observations effectuées par la commission médicale de l'Académie de Bologne, nommée à cet effet, le cardinal Lambertini avait établi pour principe que des jeûnes prolongés ne doivent jamais être tenus pour miraculeux quand ils débutent par une forme quelconque de maladie, ou quand ils interdisent au jeûneur de poursuivre l'exercice d'une pleine activité physique. Cette réserve amène à considérer comme prodigieux, mais non *miraculeux*, la plupart des phénomènes d'inédie relevés dans la vie de saints personnages, même canonisés, notamment des mystiques grabataires que furent Anne-Catherine Emmerick et Louise Lateau au XIX^e siècle, Marthe Robin au XX^e siècle, quand bien même elles assumèrent dans une perspective religieuse leur jeûne prolongé.

¹*Ibid.*, p. 425.

²*Ibid.*, p. 425.

Le cas récent de Marthe Robin, par exemple, pose la question d'une approche critique du phénomène et surtout propose à l'investigation diverses *pistes de lecture* : il importe en effet non seulement de constater et de contrôler le prodige, mais encore d'en interpréter la signification. Un livre a été consacré par l'historien américain Rudolph M. Bell à l'inédie ¹, qu'il appelle *anorexie sacrée*. L'ouvrage présente deux défauts majeurs : le premier est de n'approcher le phénomène que par le biais de la psychologie et de n'envisager d'explication que d'ordre psychosomatique ; le second est d'assimiler à des inédiques un grand nombre de femmes - il omet de signaler saint Nicolas de Flue, un des rares hommes dont l'*inedia* est solidement établie - qui, si elles se livrèrent à des jeûnes d'une extrême rigueur, ne cessèrent pas pour autant de s'alimenter. L'étude de quelques cas modernes et contemporains rend possible la lecture du prodige comme un *signe* d'ordre charismatique qui s'insère harmonieusement dans le déroulement d'une vie mystique de haut niveau.

Trois allemandes au XIX^e siècle

Le XIX^e siècle est sans doute celui où le phénomène de l'inédie fut le plus largement appréhendé par la médecine et la théologie mystique : à partir de l'opposition - de pure forme parfois - entre les tenants de la *raison scientifique* et ceux du *surnaturel*, il arriva que l'examen de telle femme réputée n'absorber aucune nourriture donnât lieu à des controverses et polémiques d'une ampleur déroutante, à la faveur desquelles l'inédique (souvent stigmatisée) se trouvait ballottée d'un contrôle à une contre-expertise, soumise à des traitements à la limite de la torture physique et morale. Il suffit d'évoquer les pénibles enquêtes médicales et ecclésiastiques qu'eurent à subir Anne-Catherine Emmerick et Louise Lateau, pour ne citer qu'elles. Dans presque tous les cas, on fut en mesure d'établir la réalité objective des faits et d'étudier ceux-ci en tant que tels, quand bien même les interprétations sur leurs causes et leur origine restaient radicalement divergentes.

La vénérable ANNE-CATHERINE EMMERICK (1774-1824) est devenue, à cause des grâces extraordinaires dont elle fut

¹Rudolph M. BELL, *Holy anorexia*, Chicago, The University of Chicago Press, 1985.

gratifiée, des révélations qu'on lui attribua, et des souffrances effroyables qu'elle endura avec une force et une patience héroïques, comme l'image emblématique de la stigmatisée grabataire dont Louise Lateau, puis Marthe Robin, sont les exemples les plus connus.

Ayant dû quitter le couvent d'Agnetenberg à Dülmen, où elle était religieuse augustine, Anne-Catherine est hébergée modestement par de pieuses personnes amies. Tombée gravement malade, elle reçoit les stigmates en décembre 1812, et parvient à en garder le secret pendant deux mois. La nouvelle s'en étant ébruitée, elle fait l'objet d'une enquête ecclésiastique du 28 mars au 30 juin 1813, d'autant plus qu'elle est réputée ne pas s'alimenter. Le point culminant en est le rigoureux contrôle auquel la soumet une équipe de médecins :

Les hommes qui s'étaient relayés pour assurer le contrôle, firent part de leurs conclusions que l'on versa au dossier. Ils affirmèrent que la malade, du jeudi 10 juin 1813 le soir à 8 h au samedi 19 juin à midi, avait été surveillée sans interruption par eux-mêmes, qui s'étaient relayés à son chevet suivant l'ordre prescrit. Durant ce temps, nul n'avait eu accès à elle, hormis les personnes qui en avaient reçu l'autorisation, et même dans ce cas, Anne-Catherine Emmerick avait été contrôlée. Ils se déclarèrent à l'unanimité convaincus de son jeûne total durant tous ces jours, ainsi que du saignement des plaies les 15 et 18 juin, le vendredi 18 juin et le samedi 19 dans la matinée. Elle avait enduré de vives douleurs dans les plaies et, tous les soirs entre 10 h et minuit, elle avait eu une extase¹.

Bien que les conclusions aient été concluantes, les autorités civiles exigent en 1818 que l'on procède à une seconde investigation, encore plus rigoureuse et plus longue que la précédente. Le résultat en est identique, pour les stigmates comme pour l'inédie. Anne-Catherine en ressort brisée physiquement et psychologiquement, à cause de la brutalité des enquêteurs, qui veulent à tout prix la convaincre de supercherie : ils se refuseront toujours à publier les procès-verbaux et le rapport définitif de leurs travaux, certains n'hésiteront pas même à laisser entendre qu'elle est une fraudeuse. La stig-

¹Hermann Josef SELLER, o.e.s.a., *Im Banne des Kreuzes - Lebensbild der stigmatisierten Augustinerin A. K. Emmerick*, Ashaffenburg, Paul Pattloch Verlag, 1974, p. 184.

matisée survivra quatre ans à l'épreuve, n'aspirant plus qu'à la mort. Elle s'éteindra sereinement le 9 février 1824, en grande réputation de sainteté. Jusqu'à sa mort, elle n'aura pratiquement rien mangé, ça et là la pulpe d'une cerise, qu'elle recrachait après l'avoir sucée, ou un minuscule morceau de pomme qu'elle mâchait pour le rejeter presque aussitôt ; elle buvait également très peu, ne pouvant garder ce qu'elle venait d'absorber, sinon un peu d'eau pure de temps à autre.

Sans être stigmatisées, Juliana Engelbrecht et Maria Fürtner, deux Bavaroises qui ont vécu plusieurs années après Anne-Catherine Emmerick, ont connu aussi le phénomène de l'inédie.

Née en 1835, JULIANA ENGELBRECHT est la sixième enfant d'humbles paysans de Burgweinting, un hameau proche de Regensburg. Rien d'exceptionnel ne marque son enfance, dans ce milieu aux moeurs patriarcales où s'harmonisent robuste bon sens et religiosité sans éclat. Sa première communion, le 7 avril 1845, est l'occasion d'une rencontre intime avec la personne de Jésus Crucifié : dès cet instant et jusqu'à sa mort, huit ans plus tard jour pour jour (le 7 avril 1853), elle ne prend plus aucun aliment, ni solide, ni liquide. Une étrange maladie la frappe, en faisant une grabataire : crampes et convulsions disloquent son corps, des attaques cardiaques - qui, mystérieusement, connaissent leur apogée le vendredi - épuisent ses forces ; les souffrances sont alors si aiguës que la fillette ne peut se retenir d'émettre des gémissements et même des cris de douleur. Les médecins s'avouent impuissants à la soulager, il est impossible de lui faire absorber la moindre goutte d'eau : tout effort dans ce sens provoque des nausées, des vomissements spasmodiques accompagnés de frissons et de sueurs diffuses. Ces tourments cessent instantanément chaque dimanche au moment de la communion hebdomadaire, que le curé vient lui apporter ; alors son visage se transfigure, elle connaît durant toute la journée une phase de bien-être corporel et de jubilation intérieure.

Jusqu'à son décès, Juliana restera une adolescente équilibrée, d'une saine piété. Jamais elle n'implorera de Dieu sa guérison, demandant seulement de n'être pas à charge à ses parents et de *devenir sainte*. De tempérament contemplatif, joyeuse malgré de lancinantes souffrances morales - une

"agonie sans fin" dont elle ne fait part qu'au curé -, elle exerce bien au-delà du cercle familial et des limites de son village un rayonnement extraordinaire : on vient de toutes parts la visiter, se recommander à sa prière, chercher auprès d'elle réconfort et conseils, s'édifier de sa patience et de sa ferveur communicative.

L'autopsie demandée par l'évêque de Regensburg au docteur Heinrich Schäffer apporte la preuve matérielle d'une inédie totale durant plusieurs années : l'estomac vide et aplati semble adhérer à la colonne vertébrale et, bien entendu, il n'y a eu depuis huit ans aucune fonction d'excrétion. Malgré cette incroyable abstention de toute nourriture, Juliana est restée jusqu'à la fin de sa vie fraîche et rose, sans amaigrissement excessif ; contrairement à d'autres inédiques, elle n'a jamais manifesté de répugnance pour les aliments ni n'a été incommodée par leur proximité ; jamais non plus elle n'a souffert de la faim ou de la soif. Elle n'a connu que la faim de l'Eucharistie - le seul aliment que son estomac ne rejetait pas - et la nostalgie du ciel. Elle s'est éteinte à peine âgée de 18 ans, s'endormant littéralement en Dieu, sans agonie, sans souffrance, un sourire aux lèvres.

L'autre jeûneuse, MARIA FÜRTNER, est née en 1819 à Frasdorf. Elle aussi fille de paysans, elle connaît une enfance heureuse. D'une piété simple, elle manifeste de bonne heure une particulière ferveur eucharistique et communie aussi souvent qu'on l'y autorise (la communion fréquente n'est pas encore dans les mœurs, à l'époque). A la puberté, elle subit diverses maladies - en partie d'origine psychosomatique - qui provoquent un dégoût croissant pour toute forme de nourriture solide, au point qu'elle en arrive progressivement à n'absorber plus que de l'eau. Ce comportement inquiète ses parents, ils font appel à un médecin, puis à un autre, en vain. Après l'avoir prise durant quelques années pour une excentrique, son entourage finit par s'habituer à ce mode de vie pour le moins déconcertant, d'autant plus que la jeune fille est désormais en excellente santé et qu'elle se livre avec ardeur aux tâches de son état : elle s'active aux champs, à l'étable, elle file et coud, etc.

Intrigué par le phénomène, le médecin traitant de Maria parvient en 1844 (il y a huit ans qu'elle n'absorbe plus que de l'eau) à la convaincre de se soumettre à un examen en milieu hospitalier ; ses parents y ayant consenti - c'est quand même un instrument de travail qui leur est momentanément retiré -, elle est internée dans une clinique de Munich et confiée à la garde de religieuses qui, durant trois semaines, la surveillent nuit et jour : la jeune fille n'absorbe que de l'eau fraîche, refusant avec amabilité tout aliment solide et toute autre boisson ; il est certain qu'il n'y a eu aucune supercherie. Finalement, Maria obtient de regagner son village, car elle a le mal du pays. Elle y vivra encore 40 années, toujours aussi alerte, vaquant avec ferveur à ses devoirs religieux et ne consommant que l'eau fraîche qu'elle va elle-même puiser à une source proche de son domicile.

Contrairement à ce qu'avance Thurston, Maria Fürtnner est bel et bien un cas d'inédie mystique : catholique zélée, elle mène une vie de piété et de labeur exemplaire, expliquant en une phrase lumineuse la cause de son abstinence totale : "La communion est ma nourriture". D'ailleurs, prêtres et visiteurs ne s'y trompent pas, qui la tiennent en haute estime et viennent trouver à son contact édification, conseils et encouragements. Quand elle meurt, en 1884, elle jouit d'une réelle réputation de sainteté, due à ses remarquables vertus bien plus qu'à son inédie.

Thurston a cru que "*le cas ne fut jamais considéré comme ayant un caractère religieux*" parce qu'il a mal traduit une note du docteur von Schakhaükl, qui étudia le phénomène et publia un essai sur la question : "L'examen n'avait, *pour moi*, absolument rien à voir avec un motif d'ordre mystique ou religieux ; il s'agissait simplement de mettre en évidence un fait déterminé"¹. Dans le cas de Maria Fürtnner comme dans celui de Juliana Engelbrecht, on doit souligner le souci de discrétion des deux femmes et le parfait désintéressement de leurs familles, qui jamais n'acceptèrent un pfennig des multiples visiteurs attirés par la réputation de sainteté des jeûneuses autant que par le caractère prodigieux de leur existence.

¹Dr. Karl E. von SCHAKHAÜKL, *Ein physiologisch-medizinisches Räthsel : die Wassertrinkerin Jungfrau Maria Fürtnner*, Munich, Herder, 1885, p. 10. Cf. Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 427, note 2.

L'Addolorata de Capriana

Plus que toute autre, l'expérience de DOMENICA LAZZERI (1815-1848) permet d'entrevoir comment l'inédit - prodige qui n'est pas a priori surnaturel - est susceptible d'être assumée dans une dimension autre que pathologique, au point de devenir un *signe* du divin dans l'existence humaine à partir de ce que celle-ci a de plus immédiatement matériel : la nécessité de se nourrir pour subsister.

Parmi diverses femmes jouissant d'une comparable réputation de sainteté¹, Domenica Lazzeri est une des célèbres *stigmatisées du Tyrol*, que l'on venait alors visiter de l'Europe entière. Jean-Jacques Antier l'expédie en une trentaine de lignes dans l'enfer des faux mystiques² ; se limitant à la documentation fragmentaire colligée naguère par Thurston (il va jusqu'à lui emprunter l'orthographe erronée *Lazzari*), il en tire argument pour développer une interprétation tendancieuse qui dessert gravement la Servante de Dieu. Domenica naît en 1815 à Capriana, pittoresque village du Haut Adige, au diocèse de Trente. Entre ses parents, le meunier Bartolo Lazzeri et sa femme Margherita, et ses cinq frères et soeurs aînés, elle connaît une enfance choyée ; sans être riche, la famille jouit d'une relative aisance qui permet à la mère de se consacrer exclusivement à son foyer.

La fillette est la préférée de son père et le lui rend bien. Il faut dire qu'elle est attachante : jolie brunette aux yeux bleus, d'un tempérament éveillé et même parfois espiègle, elle se révèle précocement douée, ainsi qu'en font foi les témoignages recueillis auprès de ses contemporains.

Comme tous les enfants de la localité, elle fréquente l'école communale et le catéchisme paroissial durant quelque trois années :

Elle était bien élevée et fort bonnête. Lorsque j'inspectais les classes, c'était toujours elle la meilleure élève (...)

Elle était capable de concevoir avec justesse tous les sujets, même dans leurs relations les uns aux autres.

¹Notamment Kreszentia Nierklutsch (1816-1855), Maria von Möri (1813-1868) et Magdalena Gschirr (1798-1869). La cause de béatification de Domenica Lazzeri a été introduite le 9 février 1995.

²Jean GUITTON et Jean-Jacques ANTIER, *op. cit.*, pp. 164-165.

Ses questions et ses réponses étaient si claires et si exactes que plus d'une fois son maître de religion en fut littéralement sidéré¹.

Bien plus tard, lorsqu'elle sera - à cause de ses stigmates et de son inédie - taxée par ses adversaires de simulation, voire d'hystérie, le docteur Leonardo Cloch lui rendra encore ce témoignage, auquel souscrira sans réserve l'archevêque de Trente, qui connaissait fort bien sa diocésaine :

Dès son plus jeune âge, elle a fait preuve d'un bon discernement et d'une mémoire sûre ; elle s'est toujours montrée reconnaissante envers ceux qui la conseillaient, s'empressant de mettre humblement en pratique les avis qu'on lui donnait ; elle fut toujours d'une nature simple et prudente, menant une vie retirée et modeste².

Ayant fait sa première communion à l'âge de douze ans, Domenica se montre dès lors d'une remarquable piété : messe quotidienne, exercices de dévotion à la paroisse, confession chaque semaine et communion mensuelle, selon l'usage du temps. La réception des sacrements suscite dans sa vie une évolution visible : la fillette alerte et pétulante s'intériorise, sans rien perdre de sa gentillesse, de sa vivacité native, de sa joie de vivre. Elle est mise en service pour quelques mois dans une ferme voisine dont les propriétaires écriront plus tard :

Elle s'est toujours montrée aimable, soigneuse, animée d'un authentique esprit de sacrifice. Sous son oreiller, elle gardait en permanence un livre traitant de la Passion du Christ. Lorsqu'elle revint ensuite chez ses parents, elle continua de travailler avec beaucoup d'application³.

Très tôt donc, elle s'est employée à méditer la Passion du Sauveur. On sait par ailleurs que ses lectures préférées étaient les textes de saint Alphonse de Liguori. Comment prétendre alors que "*La malade est vertueuse et pieuse, sans plus. Elle*

¹Témoignages de l'abbé don Pietro Divina et du docteur Leonardo Cloch (forme usuelle de son patronyme véritable : dei Cloche), médecin traitant de Maria Domenica Lazzeri, cit. dans *Dominika Lazzeri, die Stigmatisierte aus Capriana in Fleimstal* (Provinz Trient), biographie compilée à partir des sources historiques par l'abbé Ignaz GRANDI, Trento, 1978, p. 14.

²Témoignage du docteur Cloch, *ibid.*, p. 14. L'archevêque de Trente était Johann Nepomuk de Tschiderer von Gleifheim (1777-1860), béatifié le 30 avril 1995.

³*Ibid.*, p. 15.

ne se concentre pas sur la Passion"¹ ? Un autre témoignage restitue la véritable figure de l'adolescente :

Elle avait auprès des habitants du village la réputation d'être une jeune fille prudente, pleine de bon sens, et d'excellente conduite. Elle aidait souvent au moulin de son père et, pendant qu'elle attendait le moment où il fallait à nouveau engrener le blé, elle s'adonnait à la prière, ou bien lisait un récit de la Passion de Jésus pour nourrir sa contemplation. Elle agissait de même durant les pauses des travaux aux champs, quand elle y était occupée à couper l'herbe ou à ramasser le foin. Elle évitait avec soin toute conversation futile, surtout avec les hommes. Elle était en toutes choses modeste et naturelle, ne se montrant d'aucune façon importune ou bigoté².

En 1828, elle perd son père, décédé brutalement. Le choc est terrible, elle pleure pendant quatre jours et quatre nuits, refusant de manger quoi que ce soit. Puis elle se ressaisit, mais reste inconsolable.

La maladie

Peu après la mort de son père, Domenica subit un traumatisme (elle l'appellera la *grande frayeur*) qui occasionne une étrange maladie. Déconcertés, et faute de pouvoir cerner la nature du mal, les médecins traitants parleront de *fièvre intermittente* :

Se manifestant tel jour dans toute sa violence, la maladie semblait avoir totalement disparu le lendemain, et ainsi de suite. On distinguait de la sorte des jours de rémission et des jours de souffrances, comme un flux et un reflux. Mais pendant les jours de rémission, Domenica se sentait si épuisée et dolente qu'elle pouvait à peine quitter son lit. Aux jours de souffrances, la maladie débutait par de vives douleurs accompagnées de vertiges et de frissons, tandis que la gorge était sèche et brûlante ; puis venaient des convulsions qui, durant environ une heure trois-

¹Jean GUITTON et Jean-Jacques ANTIER, *op. cit.*, p. 165. Écrivant dans les années 30, Thurston n'avait pu avoir accès aux documents concernant Domenica Lazzeri, et on conçoit qu'il se soit forgé à son sujet une opinion erronée ; mais depuis, les travaux antépréparatoires en vue de la béatification de la stigmatisée ont été publiés (1978), et il est loisible à tout chercheur de les consulter.

²Ignaz GRANDI, *op. cit.*, pp. 16-17.

quarts, tordaient tout le corps et occasionnaient de graves désordres respiratoires, au point qu'elle fut plusieurs fois en danger de s'étouffer ; d'autres fois, on percevait l'accélération du pouls jusque dans le système artériel, en particulier dans les battements du coeur ; quand l'accès se faisait particulièrement violent, on voyait les veines palpiter sous l'épiderme, tantôt à un endroit, tantôt à l'autre. Dès que ces symptômes régressaient ou disparaissaient, elle se plaignait d'éprouver une sensation d'oppression dans la région stomacale et son visage jusque là tout rouge devenait subitement d'une extrême pâleur. Lorsque le mal cessait, elle restait prostrée, avec l'impression d'avoir les jambes brisées, si bien qu'elle devait se tenir allongée, immobile, incapable même de dire un seul mot¹.

Plus tard, récapitulant la pathologie de Domenica, le docteur Cloch mit en évidence le caractère psychosomatique de ces troubles :

Des états d'anxiété provoquaient un grave désordre dans le système circulatoire. Le médecin traitant définissait les douleurs évoquées plus haut comme des accès de fièvre intermittente. Mais nous ignorons s'il s'agissait vraiment de fièvre périodique récurrente. Déjà à cette époque, tout le corps était en proie à des accès convulsifs, avec des crampes spasmodiques qui se produisaient le plus souvent tous les deux jours. Dans l'intervalle, la malade n'était pas pour autant exempte de souffrances, elle était épuisée et oppressée. Nous ignorons encore bien des choses qu'il nous serait important de savoir : en effet, en ces jours de détente le pouls était régulier et la couleur de la peau normale, ce qui indiquait la disparition des signes secondaires de la fièvre ; nous supposons néanmoins qu'ils persistaient, se traduisant par ce sentiment de fatigue et de prostration symptomatique qui, plus tard, induisit bien souvent les médecins en erreur. Cette pathologie ne correspondait pas aux souffrance qu'elle éprouvait en réalité. Dans cet état, elle se sentait très faible, avec l'impression que sa tête était écrasée, enserrée par un étai ; sa respiration était difficile et courte, le bas-ventre douloureux, avec des nausées et des vomissements... Nous nous autorisons à en déduire que, dans les jours de répit, les symptômes de la maladie s'estompaient, mais non la maladie elle-même. Lorsque plus tard les

¹Relation du docteur Ioris - *Ibid.*, pp. 20-21.

*souffrances cessèrent de façon évidente, ce ne fut à notre avis qu'un simulacre de guérison, la maladie elle-même suivant son cours de façon larvée*¹.

Domenica étant alors dans sa quatorzième année, on inclinait à voir en ces troubles des désordres liés aux premières menstruations ; mais le rapport du docteur Cloch signale que l'adolescente était déjà réglée à la mort de son père. L'explication réside sans doute dans la nature de la *grande frayeur* ; or Domenica s'est toujours refusée au moindre commentaire à ce sujet. Ce n'est assurément pas une peur banale : à l'âge de six ans, elle était tombée dans une mare et, ayant dû se débattre pendant un quart d'heure pour éviter la noyade, elle avait eu très peur, mais l'accident n'avait pas déterminé de réaction de choc comparable. Ce n'est certainement pas non plus un traumatisme lié à une tentative de viol ou à un incident de cet ordre : lorsque à l'âge de dix-huit ans la jeune fille sera confrontée à ce type d'expérience brutale, elle en subira violemment le contrecoup, mais elle n'hésitera pas à en parler sans fausse pudeur.

Au bout de quelques mois, l'adolescente est rétablie, et elle reprend avec entrain son travail et ses devoirs religieux. D'ailleurs, durant sa maladie, le curé n'a pas manqué de lui apporter chaque mois la communion ; elle-même s'est appliquée à approfondir sa méditation de la Passion du Sauveur en se servant, comme elle en a l'habitude, de solides ouvrages de piété. Or, peu après son rétablissement survient un incident - ignoré de Thurston (il n'a été révélé qu'en 1929, à l'occasion du dépouillement des archives concernant la stigmatisée) - qui peut-être se situerait dans la ligne de la *grande frayeur* initiale :

Un jour, elle dut se rendre au hameau de Rover, en contrebas du moulin, pour y chercher le blé de la dîme destiné à la fabrication des hosties. Il lui fallait traverser une étroite vallée, lugubre et obscure. Au retour, elle se sentit soudain si lasse et si faible qu'elle ne pouvait plus faire un pas. Il lui semblait qu'une puissance ténébreuse voulait lui arracher la gerbe qu'elle portait. Dans sa candeur d'enfant, elle s'imaginait que cela arrivait parce qu'elle n'était pas digne de porter le froment dont on allait confectonner les hosties. Finalement, au prix d'efforts considérables,

¹Relation du docteur Cloch - *Ibid.*, pp. 22-23.

ayant dû s'arrêter presque à chaque pas pour poser son fardeau par terre, elle atteint le moulin en pleine nuit, complètement éreintée et angoissée¹.

Il n'est pas exclu que les peurs initiales de Domenica découlent de mystérieuses confrontations avec les puissances du Mal, car plus tard elle subira - comme Marthe Robin - de violentes attaques diaboliques et connaîtra d'atroces tentations de désespoir. Quoi qu'il en soit, cet étrange incident ne la trouble pas outre mesure.

Le surnaturel

La vie continue, sans problème particulier. Domenica a pris la succession de son père au moulin et se débrouille plutôt bien. Elle a dix-huit ans lorsque a lieu un événement d'une portée décisive. Avant de le relater, notons bien qu'elle n'est jusque là qu'une jeune fille pieuse, vaillante au labeur, sans visions ni phénomènes extraordinaires : ce qu'elle a expérimenté en matière de maladies ou de traumatismes semble ne constituer que des parenthèses qui, si elles ont exacerbé sa vive sensibilité, n'en ont pas moins été parfaitement assumées.

Le soir du 3 juin 1833, son travail la retient dans le moulin annexe, situé à un quart d'heure du village. Elle ne s'en formalise pas, étant habituée à y passer la nuit si cela s'avère nécessaire ; ce ne sera pas la première, ni la dernière fois. Soudain, dans l'obscurité, des voix s'élèvent au-dehors, et on frappe avec rage contre la porte cadénassée. S'approchant d'une fenêtre, Domenica voit des ombres indistinctes qui s'acharnent contre le vieux moulin. Le tapage durera toute la nuit. Au matin, on retrouvera la jeune fille prostrée dans un coin, en état de choc, traumatisée par ce qu'elle n'appellera plus que *la nuit abjecte*. A partir de ce jour, elle se plaint de ressentir des douleurs fulgurantes dans les os et dans l'abdomen, elle éprouve un dégoût insurmontable pour toute forme de nourriture solide ou liquide. Mais elle n'en continue pas moins à assurer la bonne marche du moulin, et à approfondir sa vie de prière. Elle ne peut pourtant presque plus rien ingurgiter, vomissant tout ce qu'elle s'efforce d'avalier.

¹*Ibid.*, pp. 23-24.

Le 12 juin, travaillant aux champs, elle est soudain ravie en extase : durant une heure, ses compagnes la contemplent immobile, le visage radieux. Revenue à elle, elle est incapable de bouger et on doit la transporter chez elle, la déshabiller et la coucher : la "*longue, douloureuse et très mystérieuse maladie de notre Domenica*" vient de débiter. Autant elle se taira sur la *nuît abjecte* - elle-même ne saura jamais s'il s'agissait de malfaiteurs qui auraient projeté de la violer, ou d'un véritable assaut diabolique (elle est assez réaliste pour envisager la première éventualité et en parler sans fausse honte) -, autant elle évoquera avec émotion et reconnaissance cette extase en plein champ, qu'elle dira avoir été une *montée au Thabor* la préparant à entrer dans le mystère de la Passion du Christ.

Les jours suivants, Domenica souffre d'une toux tenace et de douleurs irradiantes dans le ventre. Le docteur Ioris lui fait une saignée, qui calme ces maux ; en même temps, il s'efforce de lui rendre l'appétit, en lui prescrivant du carbonate de potassium dilué dans du jus de citron, du sulfate de quinine et des applications de baume du Pérou... médications tout à fait inefficaces. Pendant dix mois, la malade se traîne, connaissant des périodes de répit qui lui permettent de vaquer encore à sa tâche, et des phases de maladie de plus en plus longues ; après une grippe contractée en soignant ses proches lors de l'épidémie d'août 1833, elle est dans un tel état de prostration qu'elle ne peut plus quitter son lit, des douleurs aiguës lui taraudent les mains, les pieds, la tête et le côté ; abandonnée à la volonté de Dieu, elle ne trouve de soulagement qu'en méditant la Passion du Christ et en laissant de temps à autre échapper une longue plainte déchirante : "*Oh Dio !*" Enfin, à partir du 10 avril 1834, elle n'absorbe strictement plus aucun aliment.

Depuis 1828, elle souffrait d'inappétence, mais se sustentait encore. Depuis la *nuît abjecte* (1833), elle éprouvait une répugnance incoercible pour la nourriture, mais se soumettait de bon gré aux efforts de son entourage et des médecins, qui tentaient de la faire manger : elle n'absorbait plus, une fois par mois, qu'un peu de pain trempé dans un demi-verre d'eau. C'est désormais l'inédie - accompagnée d'une absence quasi totale de sommeil - qui durera jusqu'à sa mort le 4 avril 1848 : Domenica ne se nourrira plus que de l'hostie de sa communion hebdomadaire, seul aliment supporté par son organisme,

qu'elle recevra toujours avec ferveur et allégresse. Le phénomène s'accompagne d'une vive répulsion pour toute forme de nourriture et d'une hyperesthésie peu commune : un jour, voulant lui faire sucer un petit morceau de sucre, le docteur Cloch ne parviendra qu'à provoquer une crise spasmodique avec des nausées si violentes qu'elle manquera d'en étouffer ; la seule odeur du pain grillé entraîne convulsions et pertes de connaissance ! L'inédie de Domenica Lazzeri ne peut être mise en doute, elle a été constatée par plusieurs médecins, et même a été mise en évidence en 1838 par un singulier incident que relate l'archevêque de Trente :

En août, Domenica reçut le sacrement de l'autel ; à peine le prêtre eut-il posé la sainte hostie sur sa langue, qu'elle fut saisie de crampes incoercibles. Alors l'hostie resta sur sa langue, y demeurant intacte durant 41 ou 42 jours, car la pieuse fille était dans l'incapacité de l'avalier, et le prêtre ne pouvait la retirer, à cause de la violence des convulsions. Le curé demanda à l'Ordinaire ce qu'il convenait de faire ; il reçut l'avis d'avoir à retirer l'hostie et de la conserver dans le tabernacle jusqu'à la messe suivante. Mais cela fut impossible, à cause de l'état convulsif ininterrompu de la malade et c'est ainsi que pendant un long temps celle-ci fut rendue semblable à un tabernacle vivant. Entre-temps, on avait disposé sur son lit un corporal. Le 24 septembre, elle fut prise d'une sorte de hoquet, et deux ou trois fragments de l'hostie tombèrent sur le corporal, tandis qu'elle pouvait ingurgiter le reste¹.

Des milliers de personnes - habitants du village et visiteurs - furent témoins du prodige ; on y perçut comme une réponse péremptoire aux détracteurs de Domenica, qui faisaient courir sur elle les bruits les plus fantaisistes, la traitant d'hystérique, l'accusant de simulation et d'automutilation (elle était stigmatisée depuis janvier 1835, ce qui lui valut le surnom d'*Addolorata de Capriana*). Elle mourut le 4 avril 1848, à l'âge de trente-trois ans.

¹Ignaz GRANDI, *op. cit.*, p. 122-123. Les passages sont soulignés dans le texte original.

La sainteté

Le souvenir de celle que déjà de son vivant on appelait *la beata Meneghina* (diminutif de *Domenica*) s'est conservé jusqu'à nos jours ; sa durable réputation de sainteté, que semblent accréditer plusieurs grâces de conversion et de guérison attribuées à son intercession, a incité l'ordinaire de Trente à entreprendre en 1978 les premières démarches en vue de sa béatification. Ce cas est exemplaire : en lisant ce qui concerne l'inédit de Marthe Robin ou de Thérèse Neumann, par exemple, on y retrouvera bien des similitudes avec l'expérience de *Domenica Lazzeri*. Par ailleurs, il convenait de réhabiliter cette stigmatisée jusqu'alors méconnue - en France du moins - et de rétablir la vérité en face d'attaques purement gratuites. Laissons à la mystique contemporaine *Adrienne von Speyr* - qui avait reçu de Dieu la grâce de pénétrer de l'intérieur la prière des saints - le soin de conclure :

Lorsqu'elle médite la Passion du Seigneur, elle se sent prier un peu comme la Mère de Dieu, qui connaît et mesure la souffrance de son Fils. Il lui est parfaitement clair qu'elle s'est rendue délibérément à l'endroit où se tient la Mère, afin de contempler les souffrances de la Croix et d'y apporter, par sa présence, quelque soulagement. Mais lorsqu'elle a terminé sa méditation, elle demeure dans un état de souffrance et de peur, ou peut-être plutôt d'anxiété. Cette anxiété revêt deux aspects. D'une part, elle craint d'avoir fait acte de présomption en se mettant à la place de la Mère : à proprement parler, cela ne se peut pas, cela n'est pas faisable, elle aurait dû chercher un autre chemin pour s'approcher de la Croix ; cette témérité de sa part lui donne comme mauvaise conscience. D'autre part, il persiste en elle une anxiété, et même une crainte, qui n'est pas en relation avec Marie, et dont elle ne peut s'expliquer l'origine.

*Elle n'est capable de se faire des réflexions que sur la première crainte, celle d'avoir été présomptueuse. Quant à la seconde, elle la considère comme une sorte de châtiment pour sa témérité. Cette deuxième crainte perdure et va s'intensifiant, et *Domenica* commence - dans cette crainte précisément - à entrevoir le Fils sur la Croix, lui-même en proie à l'angoisse. C'est alors qu'elle comprend, soudain, qu'il lui est accordé par là de participer au mystère même de la Croix. Mais pour arriver à cette*

connaissance, elle aura dû passer par une angoisse qu'elle n'aura longtemps considérée que comme quelque chose de purement naturel, et qui pourtant n'était autre que l'angoisse de la Croix : elle l'expérimentait mystérieusement, la recevant peu à peu, afin de n'en être pas trop violemment effrayée ; et afin aussi de ne pas éprouver, en ce qui concerne la Passion du Christ, une angoisse comparable à celle qu'elle ressentait quand elle participait au mystère de Marie : il serait téméraire d'avoir compassion de la Vierge Marie. D'ailleurs, tout ce qu'elle éprouve est fonction de cette angoisse. Elle sait bien qu'elle aime, et elle veut aimer. Mais elle se livre également à cette angoisse, elle y acquiesce, parce que Dieu la lui a proposée et imposée ; elle n'en craint pas moins atrocement ce sentiment d'angoisse. De plus, il lui est toujours très difficile de revenir de Dieu au monde, de la prière aux occupations d'ici-bas ; cela est rendu d'autant plus ardu que son angoisse, si motivée soit-elle - et elle l'est toujours -, l'accompagne en toutes choses. C'est pour cela que Maria Domenica donne l'impression d'être extraordinairement timide, impressionnable et craintive.

Mais peut-être ne lui est-il pas du tout demandé d'être considérée de l'extérieur comme un "porte-drapeau" ; peut-être cela est-il permis avec une telle intensité pour l'enfoncer dans sa propre humilité, pour la faire vivre entre la douleur et l'humilité. Elle ne fait absolument aucun cas d'elle-même et se tient pour parfaitement indigne de porter les signes de la présence de Dieu, les stigmates sur son corps. Mais même le fait de "ne faire aucun cas d'elle-même" la tourmente, parce que tout ce qu'elle ressent et expérimente lui est imposé de façon à nourrir son angoisse. Elle y persévère fidèlement, il n'y a aucune possibilité de fuite. Les gens qui l'entourent la regardent comme une personne craintive et n'ont aucune idée de la grandeur et de la démesure de son angoisse, qui est une authentique participation à l'agonie du Christ en croix¹.

Bouleversant itinéraire mystique, qu'Adrienne von Speyr a su exposer avec la force et la pénétration qui sont les siennes, et qui donnent la mesure de l'authentique sainteté de l'*Addolorata* de Capriana.

¹Adrienne von SPEYR, *Das Allerheiligenbuch*, erster Teil, Einsiedeln, Johannes Verlag, 1966, p. 211-212 (traduction de l'auteur).

Figures contemporaines

Dans son ouvrage, déjà cité, Jean-Jacques Antier déclare : *le XX^e siècle ne compte que deux grandes inédiques religieuses : Marthe Robin et l'Allemande Thérèse Neumann*¹. C'est faire abstraction d'autres cas dûment contrôlés, qui auront échappé à ses investigations. La documentation hagiographique de notre époque est pourtant assez fournie en la matière, et aisément accessible ; il n'est que de la consulter pour rétablir le phénomène dans ses justes proportions. Plusieurs exemples d'inédie se rencontrent au XX^e siècle, dont l'un au moins est aussi probant que celui de Theres Neumann, et bien mieux attesté que celui de Marthe Robin : il s'agit d'Alexandrina da Costa, une laïque portugaise morte en 1955, dont la cause de béatification est à présent bien avancée. Récemment, René Laurentin a consacré une étude à ROLANDE N., faisant connaître au grand public la figure de cette femme - laïque également, disparue depuis peu - qui aurait présenté, dans le cadre d'une mission expiatrice, de curieux épisodes d'abstention quasi totale de nourriture et de boisson liés pour partie à des attaques diaboliques². D'autres saintes personnes ayant vécu au siècle dernier sont réputées, à juste titre, n'avoir pas absorbé le moindre aliment durant de longues périodes, aussi ne peut-on limiter le phénomène de l'inédie aux seules Theres Neumann et Marthe Robin, si emblématiques soient-elles. Peu auparavant, CATHERINE-AURÉLIE CAOUPETTE, fondatrice des Soeurs canadiennes du Précieux-Sang morte à l'orée du XX^e siècle, a connu de longues périodes d'inédie qui furent contrôlées par des médecins :

A partir du 9 août 1854, Catherine-Aurélien n'a rien mangé, et, à partir du 19 du même mois, elle n'a rien bu. A plusieurs reprises, elle a fait des essais pour manger ou boire, mais, à chaque fois « elle vomit avec douleur le pain et l'eau qui lui sont donnés. Ces aliments ne paraissent pas descendre dans l'estomac ». La seule vue ou l'odeur même éloignée des viandes lui donne la nausée. Elle est incapable de garder même quelques gouttes d'eau, incapable même de se gargariser la gorge trop asséchée ; l'eau mise dans sa gorge provoque le vomissement.

¹Jean GUITTON et Jean-Jacques ANTIER, *op. cit.*, p. 78.

²René LAURENTIN, *La Passion de Madame « R »*, journal d'une mystique assiégée par le démon, Paris, Plon, 1993.

Cependant, malgré cette abstinence totale de toute nourriture et de tout breuvage, « elle continue à marcher, aller à l'église, travailler, etc. Tous les soirs, elle chante des cantiques à l'église à un exercice qui s'y fait en l'honneur de Marie »¹.

Cette inédie dure jusqu'au 28 décembre 1854, soit quatre mois et demi. Les médecins en sont stupéfaits :

Quelques médecins de Montréal ou de Québec furent consultés au sujet de cette abstinence prolongée. Le Docteur E. H. Trudel de Montréal affirme que « pour lui, il lui est impossible d'expliquer physiologiquement cet état extraordinaire Il est porté à croire à du merveilleux ».

Le Docteur Munro, de l'Hôtel-Dieu de Montréal, avait été prévenu ; il rencontre Catherine-Aurélie et déclare ensuite à l'abbé Raymond que :

« son extérieur et ses paroles indiquent la franchise, l'innocence et la simplicité ; que la science physiologique ne peut en aucune façon rendre raison de sa longue abstinence, qui était alors de 50 jours, et qu'il regarde cet état comme surnaturel ».

Le Docteur Landry, de Québec, déclare, lui aussi « qu'on ne peut expliquer physiologiquement cette abstinence prolongée » de Catherine-Aurélie « avec la conservation de ses forces et que la situation où elle se trouve lui paraît merveilleuse et tenant du surnaturel »².

Cette performance, dûment éprouvée par les hommes de l'art, ne présente rien de commun avec l'anorexie. Plus d'une fois, durant sa longue vie et jusque dans ses dernières années, Catherine-Aurélie (1833-1905) connaîtra de longues périodes d'inédie totale, souvent en relation avec les temps liturgiques de l'Avent et du Carême.

Theres Neumann ou la preuve par les dents

L'inédie de THERES NEUMANN (1898-1962) serait restée ignorée si, dans les années trente, les médias n'avaient suscité autour du cas de cette stigmatisée une polémique d'une rare violence, publicité dont il n'est pas certain qu'elle l'apprécia ! Nous disposons donc, à son sujet, d'une information d'autant

¹Dom Georges MERCIER, o.s.b., *Auréli Caouette, femme au charisme bouleversant*, Montréal, Editions Paulines, 1982, p. 161.

²*Ibid.*, p. 162-163.

plus solide que les pièces - pour et contre - en ont été rendues publiques.

C'est à la fin de l'année 1922 que Theres cesse d'un coup de s'alimenter ; elle va alors sur ses 25 ans, et se trouve dans un état de délabrement physique pitoyable. Le tableau clinique des maux dont elle souffre à cette époque est impressionnant. Cette robuste paysanne, dotée d'une santé solide -et d'un bon coup de fourchette !-, s'était fait le 10 avril 1918 un tour de rein très grave : déboîtement des deuxième et troisième vertèbres lombaires, avec étranglement d'un cordon nerveux central. Mais on ne sait pas alors diagnostiquer précisément la nature du mal, ni surtout en mesurer la gravité, si bien que son état général va empirant, au rythme des efforts qu'elle s'impose pour prendre sa part des tâches familiales.

Cinq chutes accidentelles - deux causent un traumatisme crânien - finissent par la clouer au lit en mars 1919. A une paralysie évolutive s'ajoutent de violentes crises spasmodiques et convulsives, qui raidissent son corps en catalepsie durant des heures, voire des jours ; ayant perdu peu à peu la vue, elle est désormais complètement aveugle, et elle devient bientôt sourde et muette ; elle souffre d'escarres profondes, d'une affection purulente de l'oreille interne. Enfin, elle est en proie à des troubles stomacaux qui, s'ils rendent l'ingestion de nourriture mal supportable, n'ont en rien émoussé l'appétit non plus que la sensation de faim :

Elle a décidé d'abrégé d'elle-même sa première hospitalisation, d'avril-mai-juin 1918 (suite à une chute ayant occasionné un traumatisme crânien et la cécité progressive, n.d.a.), parce que la diète, à laquelle l'avait soumise le Docteur Goebel, lui était intolérable, malgré les abondants suppléments que ses soeurs et des amis lui apportaient en cachette. Elle disait qu'on la laissait mourir de faim ¹.

Or, vers Noël 1922, Theres Neumann cesse du jour au lendemain de s'alimenter. Les circonstances de ce jeûne sont intéressantes ; Ennemond Boniface, que je viens de citer, affirme que le phénomène a une origine mystique. Il s'inscrit en effet dans un contexte spirituel précis : Theres a appris qu'un séminariste est atteint d'un mal de gorge rebelle à tout traite-

¹Ennemond BONIFACE *Thérèse Neumann, la crucifiée de Konnersreuth, devant l'histoire et la science*, Paris, Ed. P. Lethielleux, 1979, p. 176.

ment qui compromet ses études, et donc l'heureuse issue de sa vocation ; aussi demande-t-elle à Dieu de pouvoir prendre sur elle cette maladie, afin que le jeune homme en soit délivré. Elle est exaucée et, de son côté, le séminariste se trouve guéri aussitôt. Dès lors, Theres souffre d'une douloureuse enflure de la gorge et du cou, qui lui rend impossible l'ingestion du moindre aliment solide, fût-ce une hostie (c'est à partir de ce moment qu'on la communie avec une minuscule parcelle d'hostie humectée). Ce jeûne, quelque peu forcé, est lié - à l'origine, du moins - à ce mal de gorge enrayant le processus mécanique d'ingestion et de déglutition. Theres en souffre pendant plus de huit ans, jusqu'au 30 juin 1931, jour où le jeune homme, devenu prêtre, célèbre sa première messe ; guérie instantanément à l'heure de la célébration, elle ne recommence pas à manger, pour autant.

En effet, depuis le 6 août 1926, elle n'absorbe plus même de liquide, suite à une vision qu'elle a eue de la Transfiguration et dont elle dira par la suite : *"J'ai laissé toute faim et toute soif sur le Thabor"*. On peut en déduire que jusque là, même étant dans l'impossibilité de manger, elle a souffert de la faim. On peut aussi penser que le liquide qu'elle absorbait suffisait à la sustenter, lui apportant les éléments nutritionnels indispensables à la vie : outre l'eau et le lait qu'elle buvait régulièrement, on ne peut faire abstraction de la valeur calorique d'un bol de bouillon, d'un peu de vin, voire de quelqu'une de ces bonnes soupes roboratives dont les fermières allemandes ont le secret. Aussi n'est-il pas adéquat de parler, avant le 6 août 1926, d'inédie. En revanche, il est certain qu'à partir de cette date Thérèse Neumann n'absorbe plus aucun aliment solide ou liquide - à l'exception de la parcelle d'hostie consacrée qu'elle reçoit chaque jour - : son inédie a donc duré trente-six ans (1926-1962). On suit aisément l'évolution du jeûne : à partir de Noël 1922, Theres n'ingurgite plus de nourriture solide, mais absorbe encore des aliments liquides. Jusqu'en 1926, elle consomme environ une tasse de liquide par semaine (café, jus de fruit, bouillon). Puis jusqu'en septembre 1927, elle n'avale plus qu'une cuillerée à café d'eau pour déglutir la parcelle de sa communion. Enfin, dès septembre 1927, c'est l'inédie absolue, hormis la parcelle d'hostie quotidienne.

Les fonctions organiques de digestion et d'excrétion disparaissent peu à peu, parallèlement à la cessation progressive de manger et de boire.

Il n'y a pas anorexie mentale, ni dégoût des aliments : jusqu'à la fin 1931, la maladie de la gorge empêchant la déglutition, Theres ne peut *mécaniquement* pas manger ; à partir de 1926, elle n'a plus ni faim ni soif, ni ne connaît de troubles de l'appétit. L'inédie n'aura jamais aucune incidence sur sa santé : point de défaillance, de malaise, d'évanouissement. Des tentatives de nutrition par sonde gastrique n'aboutiront qu'à provoquer de violents et douloureux vomissements.

L'apparition des stigmates, en 1926-1927, a attiré l'attention sur Theres, et par là sur son jeûne réputé miraculeux. La rumeur s'en étant répandue, Mgr Anton von Henle, évêque de Regensburg, charge le docteur Seidl, chirurgien-chef directeur de l'hôpital de Waldsassen et conseiller sanitaire d'arrondissement, de procéder à une enquête rigoureuse sur l'inédie de la stigmatisée. L'observation est un modèle du genre ; je renvoie, pour plus de détails, à l'ouvrage déjà évoqué d'Ennemond Boniface, ou à celui que j'ai consacré à la stigmatisée¹. L'examen eut lieu à domicile et fut contrôlé par le docteur Seidl, du 13 au 28 juillet 1927 ; il se déroula dans les meilleures conditions, sous la surveillance de quatre soeurs de Mallersdorf. Il fut prouvé que, durant quinze jours, la stigmatisée n'avait absorbé strictement aucun aliment solide ou liquide, hormis la parcelle d'hostie humectée de sa communion quotidienne ; qu'elle n'avait eu, durant ce laps de temps, aucune excrétion d'aucun genre ; qu'au terme du contrôle, elle pesait le même poids qu'au premier jour, et qu'elle jouissait d'une parfaite santé physique et psychologique. Plus tard, l'autorité religieuse requit une deuxième observation dans un hôpital ou un monastère - donc en dehors du contexte familial -, mais les parents s'y refusèrent, par crainte de voir leur fille traitée comme l'avait été Anna Maria Goebel (cf. *infra*)

Le prodige, attesté par de nombreux témoins, durera jusqu'à sa mort. Il est d'autant plus remarquable que, toute sa vie, Theres Neumann a été une femme fort active, se livrant à de multiples occupations physiques et intellectuelles, et non

¹Joachim BOUFLET, *Thérèse Neumann ou le paradoxe de la sainteté*, Paris, Editions du Rocher, 1999, p. 129-148.

une stigmatisée grabataire. Les observations faites par le docteur Diener, chirurgien-dentiste qui soignait Theres Neumann, semblent apporter une preuve de l'inédie de la mystique bavaroise :

En regardant cet état de choses, les formes bizarres des dents, je fus moins impressionné par les faits cités que par la constatation que cet état de ruines avait un tout autre aspect que dans d'autres dentitions : les dents détruites et ayant pris toutes sortes de formes brillaient, étaient lisses et sans dépôt. L'uniformité de l'aspect de tous ces restes de dents était unique en son genre. Je croyais voir des pierres sous une cascade. D'après mes réflexions, il avait dû y avoir dans cette dentition depuis quelques années - et en disant cela on peut penser à 1926, début de l'absence de nutrition - une stagnation du processus de décomposition qui avait fortement commencé. [...] Cette stagnation de la carie n'aurait pas pu se produire si la flore bactérienne normale avait été présente dans la bouche, celle-ci entraînant la décomposition et la putréfaction. Il ne devait plus y avoir dans la bouche de Resl de facteurs engendrant des caries. Car c'est la nourriture de l'homme qui est porteuse de micro-organismes détruisant les dents [...] Nous nous trouvons, en ce cas, devant l'absence de nutrition¹.

Ces observations, effectuées en 1931 et dans les années suivantes, ont fait en 1964 l'objet d'un rapport qui a été versé au dossier de la procédure ordinaire en vue de la béatification de Theres Neumann.

Marthe Robin mangeait-elle ?

Il reste délicat, à l'heure actuelle, d'aborder le *sujet* MARTHE ROBIN (1902-1981). D'une part, la documentation relative à cette figure spirituelle contemporaine reste, pour la plus large part, confidentielle : discrétion nécessaire au déroulement serein de la procédure ouverte en vue de la béatification de la servante de Dieu. D'autre part, certaines personnes qui s'imaginent avoir une sorte de *droit de propriété* sur cette stigmatisée et, partant, un *droit de regard* sur toute publication la concernant, se montrent fort chatouilleuses quand on tente

¹Ennemond BONIFACE, *op. cit.*, p. 477-478.

d'étudier la question de façon indépendante, fût-ce dans le cadre ecclésial du procès de béatification. Il est à espérer que l'heureuse conclusion de la cause, introduite le 24 mars 1991, permettra une approche sereine et objective de cette grande mystique encore mal connue, sur laquelle on a écrit tout et n'importe quoi.

L'inédie de Marthe Robin a fait, de son vivant déjà, l'objet d'appréciations diverses : il ne manqua point d'*esprits forts* pour crier à la supercherie, à la simulation. Fait insolite, il n'y eut pas d'examen rigoureux du phénomène ; force nous est donc de nous fier au témoignage des personnes qui ont vécu auprès d'elle, et au sien propre. La parfaite intégrité morale de Marthe, la qualité humaine et spirituelle de son entourage immédiat, leur discrétion au sujet d'un prodige qui eût pu aisément devenir sensationnel, sont autant de facteurs de crédibilité : il est certain qu'on ne saurait à la légère nier le sérieux et la force des témoignages relatifs à l'inédie, et il semble bien qu'aucun chercheur de bonne foi n'ait seulement songé à le faire. Il n'en est pas moins vrai qu'on ne saurait passer sous silence certains éléments qui vont à l'encontre du postulat de cette inédie.

Pour couper court aux rumeurs qui commencent à se faire jour, Mgr Pic, évêque de Valence, invite deux praticiens lyonnais à examiner Marthe. Les docteurs Jean Dechaume, psychiatre des hôpitaux et professeur à la faculté de médecine, et André Ricard, chirurgien des hôpitaux, passent auprès de la stigmatisée la journée du 14 avril 1942. C'est fort peu, en comparaison de l'examen rigoureux auquel a été soumise Theres Neumann. Du rapport des médecins, il ressort en ce qui concerne l'inédie, que Marthe n'aurait plus absorbé aucun aliment solide ni liquide depuis 1932 :

*Depuis 1932, Mademoiselle Robin dit ne plus dormir. Depuis la même époque, dit-elle, elle ne mange plus. Elle éprouvait, quelque temps déjà avant cette époque, de très grosses difficultés à s'alimenter, elle ne pouvait presque plus avaler et vomissait à peu près tout (...) Depuis 1932, plus de sommeil, plus d'alimentation*¹.

¹Rapport médical, cité par Gonzague MOTTET, entre autres, dans *Marthe Robin, la stigmatisée de la Drôme - Etude d'une mystique du XXe siècle*, Toulouse, Editions Erès, 1989, pp. 170 et 172.

Comme elle n'aurait pas mangé davantage jusqu'à sa mort en 1981, son jeûne total se serait prolongé durant près de 50 années. Mais le père Finet, directeur spirituel de Marthe Robin, faisait remonter l'inédie à une date plus ancienne, ainsi qu'il le précisa dans une conférence donnée à Châteauneuf-de-Gaulaure le 12 février 1961. On célébrait le 25^e anniversaire de la fondation du Foyer de charité, et le Père déclara :

Depuis 1928, elle ne mange pas, ne prend aucun liquide, pas même une simple goutte d'eau. L'eût-elle voulu, elle ne le peut pas. Tout mouvement de déglutition lui est impossible. Etant paralysée, aucune simulation n'est concevable, d'autant que sa vie est exposée au regard de toute la communauté¹.

Le prodige aurait donc duré 52 ans. Sans doute un écart de quelque deux-trois années n'a-t'il guère d'importance sur une période aussi longue, mais on eût apprécié davantage de rigueur. En fait, dès lors que l'on étudie le processus suivant lequel s'établit le plus souvent l'inédie, on peut trouver un début d'explication à cette divergence de données chronologiques.

Toujours selon le rapport des médecins, Marthe aurait connu en 1927 "*quelques troubles digestifs*", puis en octobre 1927 un "*accident grave, hématemèse et mélèna, hématurie. On a parlé d'ulcère gastrique (...) en novembre 1928, nouvel accident du même ordre, mais moins grave*"².

Comme chez nombre d'autres inédiques, la faculté de ne plus absorber aucun aliment solide ni liquide se serait révélée chez Marthe Robin à la faveur de troubles cliniques constituant une sorte de *préparation*, de cadre pathologique dans lequel s'insérerait le phénomène :

Le début de l'anorexie totale a été très brutal (1928 pour le P. Peyret, 1932 pour le rapport médical), mais des troubles de l'alimentation existaient auparavant. Déjà dans son enfance, Marthe avait peu d'appétit. Au cours de l'épisode léthargique de 1928, il n'est plus question d'avaler aucun aliment, excepté le sacrement de communion qu'on lui apportera toutes les semaines³.

¹Jean GUITTON et Jean-Jacques ANTIER, op. cit., p. 80.

²Gonzague MOTTET, op. cit., p. 171. L'hématemèse est un vomissement de sang, mélèna et hématurie sont des évacuations de sang par voie anale et urinaire.

³Ibid., p. 46.

Il semble avéré que, dès 1928, Marthe était dans l'incapacité *mécanique* de manger et de boire, ayant perdu la possibilité de déglutir. Diverses hypothèses ont été avancées pour expliquer cette singularité :

La déglutition (...) est un acte réflexe réglé par un centre nerveux situé dans le bulbe rachidien. Chez Marthe, il peut y avoir paralysie résultant d'une lésion cérébrale ; ce blocage a pu aussi être induit lors de ses crises d'ulcères gastriques de 1926 et maintenu par engramme cérébral. Il peut aussi avoir une cause psychique à connotation religieuse. Le Dr Assailly, psychiatre très connu, qui a examiné Marthe et demeure convaincu de son inédie totale, nous a dit que "le virus avait sans doute atteint son glossopharyngien et divers circuits, d'où son impossibilité de déglutir, toute cuillerée de liquide ressortant par les narines aussitôt"¹.

Quelle qu'en soit la cause, le fait était là, Marthe ne pouvait plus rien avaler, suite aux troubles engendrés par l'encéphalite virale dont elle fut atteinte en 1918 : la fameuse *grippe espagnole*. Quand elle en prit conscience, elle dut avoir une période de flottement avant de se rendre à l'évidence : la nature a du mal à avaliser ce qui lui est contraire.

Par ailleurs, Marthe eut certainement l'intuition d'être confrontée à un mystère qui se déroulait non plus seulement dans son âme, mais jusque dans son propre corps et qui, s'il la déroutait, troublait également son entourage familial. Aussi n'est-il pas surprenant qu'elle ait fait des tentatives d'ingestion, ne fût-ce que pour l'amour de ses parents, qu'elle voyait désolés :

Marthe ne mange plus. Ce qu'elle tente d'avalier, elle le rejette immédiatement. Sa mère lui donne à sucer des fruits et lui humecte les lèvres à sa demande (...) En dehors de l'hostie que l'abbé Faure lui apporte deux fois par semaine, il lui est impossible d'ingurgiter quoi que ce soit. Même le café à l'odeur délectable, que sa mère lui tend en tremblant d'espoir, ne "passe" pas dans sa gorge².

¹Jean GUITTON et Jean-Jacques ANTIER, *op. cit.*, p. 80.

²Monique de HUERTAS : "Marthe Robin, la stigmatisée", Paris, Editions du Centurion, 1990, p. 53.

Quelques années plus tard, le Père Finet se heurtera à la même difficulté :

Pour tenter de la faire boire, le père Finet humectait sa langue avec un peu de liquide : vin blanc et eau mêlés, café... Le liquide retombait ensuite sur un petit plateau placé sous le menton de Marthe et finissait dans le lavabo. Ainsi Marthe ne buvait pas¹.

Ces particularités expliquent sans doute que Marthe ait daté de 1932 le début de son jeûne : sa parfaite droiture lui aura fait considérer comme une période d'incertitude les trois ou quatre années durant lesquelles son entourage s'efforça encore ça et là de lui faire absorber quelques gouttes de liquide, ne fût-ce que pour soulager la soif dévorante qui lui brûlait la gorge et les lèvres. Soif d'autant plus torturante qu'elle y voyait un piège diabolique : "*Le démon m'attaque par la soif*", disait-elle en 1930.

En dépit de son inédie, Marthe n'éprouva jamais la moindre répulsion pour la nourriture, au contraire : à défaut de boire du café, dont elle raffolait jadis, elle prenait plaisir à en respirer l'arôme ; des anecdotes, souvent humoristiques, nous la montrent faisant allusion aux aliments qu'elle appréciait autrefois ; le soin qu'elle prenait à faire garnir de denrées ou de friandises - choisies par elle-même - les paquets destinés aux prisonniers ou aux pauvres, dénote un intérêt certain pour une alimentation appropriée aux besoins de chacun, et donne de précieuses indications sur ses goûts personnels.

A lire les biographies consacrées depuis une vingtaine d'années à Marthe Robin, tout est clair : elle fut une authentique inédique. Pourtant, divers éléments du portrait que l'on trace d'elle doivent être revus dans un sens moins *hagiographique*. En premier lieu, il est évident que l'unique examen médical auquel elle fut soumise, reste très en deçà d'un contrôle scientifique rigoureux : se contentant des affirmations de Marthe, probablement aussi de celles du père Finet, qui la dirigeait, les deux médecins n'ont procédé à aucune vérification objective du jeûne. Par ailleurs, on sait que Marthe gardait auprès d'elle en permanence et à portée de main une cruche remplie d'eau, qui servait - disait-on - à maintenir une certaine humidité dans l'air de la chambre. On déposait aussi à côté de

¹Gonzague MOTTET, op. cit., p. 46.

son lit, à l'occasion, une coupe remplie de fruits de toutes sortes dont elle humait le parfum. Aucun contrôle n'a jamais été effectué sur ces aliments, car on partait du principe totalement faux que Marthe était immobilisée par la paralysie. Certains faits relatés dans les pièces du procès en vue de la béatification¹, permettent pour le moins de se poser des questions : la cruche d'eau renversée sur le lit, la découverte par ses proches de petits excréments dans sa chambre - incidents attribués un peu vite au démon -, amènent à envisager la possibilité d'une alimentation par à-coups, en quantités très minimales, suffisantes pour survivre. Il n'y aurait rien de choquant à ce que Marthe Robin se fût nourrie quelque peu, dans un légitime instinct de conservation et sans en avoir peut-être pleinement conscience. Cela n'ôterait rien à sa sainteté, d'autant plus que nul, depuis la visite médicale de 1942, ne l'a jamais entendue affirmer qu'elle ne mangeait pas. Il n'est pas impossible non plus que le père Finet, dans son souci de « *faire coller* » Marthe à l'icône idéalisée de la mystique grabataire inédique - dont le modèle était Anne-Catherine Emmerick -, ait quelque peu enjolivé la réalité : il était un merveilleux et enthousiaste conteur. Assurément, ce que j'avance là pourra surprendre, voire scandaliser, certains lecteurs. A tort, car la sainteté ne repose pas sur les manifestations extraordinaires, mais sur la pratique solide et fidèle des vertus.

A sa mort, Marthe Robin était « *une pauvre vieille* » (c'est son expression) très amaigrie, décharnée et édentée. Il est évident que si elle s'est nourrie -les pièces du procès ordinaire en vue de la béatification l'indiquent-, ce fut de façon extrêmement parcimonieuse. Mais cela suffit à infirmer la thèse selon laquelle elle aurait été à strictement parler une inédique.

Dans la lumière de Fátima

La mystique portugaise *Alexandrina Maria Da Costa*, une laïque habitant le village de Balazar, est morte le 13 octobre 1955 en réputation de sainteté. La réalité de son inédie est établie. Inlassable apôtre du Coeur Immaculé de Marie et du message de Fatima, appelée à participer à la Passion du Christ,

¹Je dois préciser que j'ai eu, grâce à l'obligeance des membres de la Postulation, accès à la totalité du dossier.

elle est une des plus remarquables mystiques du XX^e siècle. Elle aussi s'arrêta soudain de s'alimenter, pour correspondre à ce qu'elle interprétait comme la volonté de Dieu ; elle aussi fut clouée au lit, dès l'âge de quinze ans, par une paralysie consécutive à un traumatisme vertébral. Le 27 mars 1942 - il y avait plus de 20 ans qu'elle était grabataire, se nourrissant néanmoins de façon normale, fût-ce frugalement -, elle se sentit appelée intérieurement à ne plus manger ni boire :

Tu ne t'alimenteras plus sur cette terre. Ta nourriture sera ma chair ; ton sang sera mon Sang divin. Ta vie sera ma vie : tu la reçois de moi quand j'unis ton coeur à mon Coeur. Je ne veux pas que tu aies à prendre de remèdes, sinon ceux auxquels on ne peut attribuer de valeur alimentaire ¹

Les tentatives qu'elle fit pour se sustenter (elle n'était pas femme à prendre pour argent comptant ses motions intérieures, et son directeur spirituel voulut les éprouver) se soldèrent par de pénibles vomissements. A partir de ce jour, elle ne fut plus capable d'ingurgiter que l'hostie consacrée : cette inédie dura jusqu'à sa mort, soit treize ans et sept mois. A la demande de l'archevêque de Braga, Alexandrina fut soumise à un contrôle médical qui se déroula du 10 juin au 20 juillet 1942 à l'hôpital de la Foce, à Douro. Rien ne lui fut épargné : isolement absolu dans une chambre blindée, surveillance de tout instant, visites réduites au maximum, et toujours en présence de témoins. Mais au bout de 40 jours, la conclusion du corps médical était d'une éblouissante clarté :

Nous attestons (...) qu'elle a séjourné du 10 juin au 20 juillet de cette année à l'hôpital pour les Enfants Paralysés à Douro, sous la direction du Dr. Gomez de Araujo, surveillée nuit et jour par des personnes compétentes qui se sont efforcées d'établir la vérité ; il a été avéré que durant tout son séjour à l'hôpital, l'abstention de nourriture, tant liquide que solide a été absolue ; que le poids d'Alexandrina n'a subi aucune modification, non plus que la respiration, la pression artérielle, le pouls, la circulation sanguine ; que ses facultés mentales se sont révélées constamment normales et en éveil, et qu'elle n'a cessé de

¹Umberto M. PASQUALE, *Sotto il cielo di Balazar - Profilo biografico della Serva di Dio Alexandrina M. da Costa*, Roma, Postulazione Generale Salesiana, 1979, p. 68.

faire preuve d'une lucidité évidente. Durant ces quarante jours, il n'y a eu en outre aucune excrétion intestinale non plus qu'aucune fonction urinaire (...) Des faits nous laissent perplexes, à cause de leur importance fondamentale d'ordre biologique (comme la durée de l'abstinence de liquide et l'anurie), et nous attendons une explication qui nous apporterait la lumière nécessaire (...)

Les résultats de l'analyse de sang effectuée trois semaines après la date de son entrée à l'hôpital sont joints à cette attestation. On constate ainsi que, en référence à l'abstinence de tout aliment solide et liquide, la science ne peut expliquer naturellement les conclusions de cet examen. De même, la survie de la malade malgré l'inédie absolue durant les quarante jours de son internement ne peut être expliquée, si l'on se réfère aux connaissances actuelles en matière de physiologie et de biochimie.

On doit ajouter à cela que, durant ce temps, la malade a répondu chaque jour à de nombreux interrogatoires et a été soumise à de multiples conversations, en quoi elle a fait preuve des meilleures dispositions et d'une parfaite lucidité d'esprit. En ce qui concerne les phénomènes observés le vendredi, vers 15 heures environ (il s'agit de participations extatiques à la Passion du Christ, n.d.a.), nous pensons qu'ils relèvent de l'étude de la mystique, laquelle doit se prononcer à ce sujet ¹.

Tout le reste de sa vie - plus de treize années - se déroula dans cet état extraordinaire d'inédie absolue, attestée par les nombreux médecins qui eurent l'occasion de l'approcher et de la contrôler.

En 1954, un an avant sa mort, Alexandrina fut encore examinée par le professeur Ruy Joao Marques, qui déclara :

Cette inédie absolue qui dure si longtemps - quelque quatorze années - n'est pas compatible avec la survie, et encore moins avec la conservation d'une température et de fonctions respiratoires normales, avec le maintien d'une tension artérielle et d'un pouls réguliers, etc. Même les fonctions intellectuelles auraient dû normalement se dégrader rapidement, mais c'est

¹Extrait du procès-verbal rédigé le 26 juillet 1945 et signé par les docteurs Carlos Alberto de Lima et Manuel Augusto Dias de Azevedo, intitulé : "Un cas exceptionnel d'inédie et d'anurie mis en évidence par le Pr. Enrique Gomes de Araujo, de l'Académie Royale de Médecine de Madrid, directeur de l'hôpital pour la paralysie infantile, spécialiste des maladies nerveuses et articulaires", cité in Umberto M. PASQUALE, op. cit., p. 74-75.

exactement le contraire qui se produisit : sa vivacité intellectuelle était très nette, ses pulsions affectives demeuraient normales, ses facultés et ses sens se présentaient dans leur parfaite intégrité. Aussi s'agit-il là d'un cas extraordinaire, qui ne peut d'aucune manière être expliqué par des causes purement naturelles, ni en l'état actuel des connaissances scientifiques¹.

Comme pour Theres Neumann, nous possédons sur ce cas les garanties irréfutables d'une inédie mise en évidence pendant une durée d'au moins 40 jours. Il faut souligner que, dans l'un et l'autre cas, les patientes n'absorbèrent aucun aliment solide, mais non plus aucun liquide, fût-ce une gorgée d'eau (on pesait l'eau nécessaire à leur toilette, et jusqu'à celle qu'elles utilisaient pour se laver les dents !).

Si l'on replace ce phénomène dans son contexte mystique, on constate qu'il intervient une semaine avant l'entrée de l'extatique dans une phase qu'elle nomme *mort mystique* : un état de profonde souffrance spirituelle et physique qui débute le 4 avril 1942 et qui débouche deux ans plus tard sur la communion à la Passion intime de Jésus, bien plus âpre et douloureuse que la participation aux souffrances physiques du Sauveur. En cela, l'inédie d'Alexandrina n'est pas comparable à celle de Theres Neumann : l'extatique portugaise, si elle ne ressent aucunement la faim, est en proie à une soif ardente continue que rien ne peut étancher, et à de terribles nausées. A quoi correspond cette phénoménologie douloureuse ? Le Christ le lui explique, un an jour pour jour avant sa mort :

Je t'ai ôté l'alimentation. Je t'ai fait vivre de moi seul, et je continue de le faire, pour démontrer clairement aux hommes ma puissance, mon existence" (13 octobre 1954).

Les faits ayant été exposés, illustrés par ces cas tout à la fois très semblables et portant néanmoins chacun un cachet d'originalité qui lui est propre, il est intéressant d'approfondir la réflexion pour tenter - dans la mesure du possible - de mettre en lumière les causes et les mécanismes qui régissent l'inédie mystique.

¹Attestation du docteur Ruy Joao Marques, professeur à la faculté des sciences médicales et doyen de l'Université de Recife, spécialiste des questions nutritionnelles, cité par Mariano PINHO, s.j. dans *Alexandrina Maria da Costa, ein Sühnopfer der Eucharistie*, Stein a. Rhein, Christianaverlag, 2^e éd., 1977, p. 94-95.

Quelles causes pour quels mécanismes ?

En étudiant les circonstances dans lesquelles l'inédie survient chez les mystiques, on reste assez décontenancé devant la multiplicité des mécanismes qui induisent le phénomène : autant le prodige, en lui-même, paraît à première vue se répéter sous des formes invariables d'un sujet à l'autre, autant sont diverses les modalités selon lesquelles il *se met en place*. Leur étude, à défaut d'expliquer l'origine de l'inédie, permet de la différencier de l'affection que l'on connaît sous le nom d'anorexie mentale.

Ainsi que l'explique Hélène Renard, l'anorexie mentale est une maladie complexe que l'on ne saurait réduire à une affection psychosomatique. On le croyait voici quelques années encore - ce qui l'avait fait appeler à l'origine *anorexie hystérique* -, mais la science médicale a pu établir que

*L'anorexie mentale, contrairement à ce qu'on a un peu trop vite affirmé, n'est pas une maladie "psychosomatique" où seul le psychique serait en cause. On sait aujourd'hui qu'un dérèglement des fonctions endocriniennes est certainement à la source de cette maladie*¹.

Les causes et les effets de l'anorexie mentale sont, à l'examen, fort différents de ceux de l'inédie mystique ; il arrive que celle-ci se greffe, en quelque sorte, sur une pathologie qui déborde largement le cadre clinique de l'anorexie, mais il est des cas où le phénomène survient chez un sujet tout à fait sain, sans provoquer le moindre désordre organique.

De l'inappétence à l'aversion pour la nourriture

Dans tous les cas d'inédie mystique, le processus s'amorce par une inappétence *involontaire*, souvent progressive : nous l'avons relevé chez les saintes femmes dont j'ai tracé à grands traits le profil biographique. En revanche,

L'anorexie mentale se caractérise par une farouche détermination à se sous-alimenter volontairement. Elle touche surtout les femmes et, parmi elles, les adolescentes ou les jeunes filles prépubères. L'anorexique refuse de s'alimenter mais garde

¹Hélène RENARD, *op. cit.*, p. 30.

une excellente activité physique et intellectuelle. Son poids diminue de façon alarmante mais cela n'entame pas sa vitalité¹.

Les causes de l'inappétence initiale des inédiques sont fort variables. Dans un certain nombre de cas, ce sont des troubles gastriques ou hépatiques qui déterminent la déperdition de l'appétit, le fait de s'alimenter devenant une véritable corvée, voire l'occasion de souffrances intolérables.

Quand la tertiaire franciscaine allemande VIKTORIA HECHT (1840-1890) éprouva les premières répugnances pour la nourriture, elle souffrait depuis quelques mois de maux inexplicables :

La grave maladie dont elle ne devait pas se relever débuta par des maux de tête et de vives douleurs, comme des élancements, dans la poitrine, qui provoquaient des crampes et des convulsions. Il s'y ajoutait un gonflement de tout le corps, si bien que le médecin crut y voir les premiers signes d'une hydropisie.

Le côté droit, où siégeait l'origine de la maladie et dont Viktoria souffrait en permanence, était parfois paralysé, tandis que la main droite, la jambe droite et le côté se mettaient à enfler, lui occasionnant de grandes douleurs qui, à partir de l'estomac, s'étendaient à gauche et à droite jusqu'au dos.

Pendant ces accès, elle n'avait aucun appétit et lorsque la faim la contraignait à se sustenter, elle ne trouvait de soulagement qu'à manger quelques aliments sans sel et sans graisse. Ce qui lui réussissait le mieux était quelque mets froid.

Elle ne dormait presque plus. Quelques années plus tard, elle fut sujette à des convulsions si violentes que l'on dut l'attacher à son lit².

Stigmatisée en 1869, elle connut dès lors chaque année durant l'Avent et le Carême une inédie presque totale, n'absorbant alors qu'un peu d'eau fraîche et ça et là une très fine tranche de pomme, qu'elle rejetait aussitôt. Très souvent, ce jeûne extraordinaire se prolongeait bien au-delà de Pâques, accompagné d'une hypersensibilité au bruit et à la lumière. Elle mourut paisiblement le 17 février 1890, après avoir parlé pour la dernière fois quinze jours auparavant, car elle « jeûnait aussi

¹*Ibid.*, p. 30.

²Jürgen Lutz, *Viktoria Hecht, 1840-1890*, Wolpertswende, Kath. Pfarramt St. Gangolf, s.d., p. 4-5.

en paroles », tout absorbée dans des extases douloureuses au cours desquelles elle contemplait la Passion du Sauveur, les mains croisées sur la poitrine, le visage transfiguré, d'abondantes larmes coulant de ses yeux. Elle n'en rendait compte, d'une voix à peine audible, qu'à son confesseur.

Sa compatriote ANNA MARIA GOEBEL (1886-1941) présentait depuis quelque 20 ans un impressionnant tableau clinique lorsqu'elle cessa de s'alimenter : rhumatisme articulaire avec complications cardiaques, insuffisance surrénale, troubles hépatiques et biliaires nécessitant, en 1917, l'ablation de la vésicule (qui contenait 66 calculs !). Anna Maria avait perdu l'appétit, mais elle absorbait encore un minimum de nourriture. Enfin, elle souffrait depuis 1920 d'un cancer gastro-intestinal plusieurs fois diagnostiqué par les médecins, jusqu'à sa disparition soudaine lorsqu'elle reçut les stigmates en 1923. L'inédie, qui débuta en 1924, présentait la particularité de s'interrompre à l'occasion de certaines fêtes liturgiques :

A cause de ses abondantes pertes de sang (causées par les stigmates et de fréquents vomissements de sang, n.d.a.), la malade souffre une soif des plus effroyables, à laquelle elle ne peut toutefois apporter aucun soulagement. Elle ne prend aucune nourriture, ni solide, ni liquide, et ce durant des mois, parfois pendant six mois d'affilée. Elle ne ressent nullement la faim, mais en revanche une soif dévorante¹.

Dûment suivis et contrôlés, ces phénomènes furent jugés inexplicables par divers médecins. Le biographe d'Anna Maria, un prêtre, hésite néanmoins entre un "cas paranormal" et un "miracle mystique". Il est certain que cette inédie s'inscrit dans un cheminement spirituel ponctué de manifestations extraordinaires. Soumise durant cinq semaines à une pénible enquête théologique et médicale (1926), la stigmatisée fut en fin de compte déclarée *hystérique* : c'était à la mode. Cette conclusion négative fut contestée par les praticiens qui eurent à traiter durant plusieurs années ce cas exceptionnel, car Anna Maria ne présentait aucun des symptômes de l'hystérie qui, en elle-même, eût d'ailleurs été insuffisante à rendre compte d'une semblable phénoménologie.

¹Robert ERNST, *Anna Maria Goebel, die stigmatisierte Opferseele von Bickendorf (Eifel)*, Eupen, Markus-Verlag, 1956, p. 47-48.

La même accusation a été portée contre Theres Neumann, ce qui de toute façon n'eût rien changé à la réalité des phénomènes qu'elle présentait, non plus qu'à la lecture surnaturelle que son entourage et elle-même en faisaient :

Nous n'excluons pas a priori la possibilité chez Thérèse (Neumann) d'une hystérie organique : nous nions seulement que cette hystérie puisse être (...) la cause adéquate de l'ensemble de ses phénomènes et de son rayonnement surnaturel¹.

Moins spectaculaire, l'inédie partielle de BERTHE PETIT (1870-1943), l'apôtre belge de la dévotion au Coeur Dououreux et Immaculé de Marie, débuta de manière semblable. Pendant treize années, elle endura les souffrances causées par une endocardite, une jaunisse chronique qui évolua en abcès hépatique avec évacuation de matières par la bouche, une angine pultacée aggravée de vomissements de sang, sans compter d'autres maux plus *communs* tels que périostite, ulcère à l'estomac et défaillances cardiaques. Déjà encline à manger fort peu - elle n'en avait pas moins une réputation de fin cordon bleu -, elle manifesta à partir de 1908 une intolérance alimentaire quasi absolue :

Elle vécut donc de 38 à 73 ans, d'une tasse de café noir le matin - rejeté environ une heure après -, d'un peu de vin blanc l'après-midi, et le soir, au coucher, d'un verre d'eau citronnée (le jus d'un demi-citron). Vers la fin de sa vie et alors que ses forces faiblissaient, le Divin Maître lui demanda de tenter de prendre un aliment solide. Elle s'efforça alors, par obéissance, d'absorber chaque jour une cuillerée ou deux de purée de légumes, mais le goût de tout mets, si agréable fût-il, devenait aussitôt nauséabond et lui faisait horreur. Seul le Pain Eucharistique était toléré et la vraie faim qu'elle ressentait était celle de cet aliment divin.²

Si l'on ne peut parler d'inédie au sens strict du terme, cette forme de jeûne poussé à l'extrême n'en reste pas moins remarquable. Pendant longtemps, Berthe Petit avait supplié vainement le Seigneur de lui rendre une existence "*normale*", car elle ne voulait pas se singulariser. La bienheureuse AGNELA

¹Gustave THIBON, dans *La Vie spirituelle*, supplément au tome XLI, octobre-décembre 1934, p. 104.

²R.P. I. Duffner, m.s.c., *Berthe Petit, tertiaire franciscaine (1870-1943) et la Dévotion au Coeur Dououreux et Immaculé de Marie*, 4e Edition, 1955, Bruxelles, Secrétariat de la Dévotion, p. 34.

SALAWA (1881-1922), une humble servante polonaise qui connut des grâces mystiques très élevées, ne pouvait pas non plus celer à son entourage son incapacité à s'alimenter :

Quand elle avait faim, elle aurait bien voulu se restaurer. Mais, quoi qu'elle mangeât, il s'ensuivait douleurs et vomissements. Je ne pourrais affirmer qu'au cours d'une journée elle ait mangé seulement un petit pain ou bu un litre de lait ¹.

Certaines autres pieuses femmes qui ont la réputation d'avoir été des inéduqués, n'ont pas été sujettes auparavant à des troubles de santé. Ainsi MARIE-LOUISE BRAULT (1856-1910), une mère de famille canadienne, stigmatisée :

De même Madame Brault semblait affranchie de la loi de la nutrition. Elle avait une répugnance instinctive pour la nourriture, et son jeûne était presque continu. Chaque année, depuis le mercredi des cendres jusqu'à Pâques, depuis le 2 novembre, jour des Morts, jusqu'au 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, et tous les vendredis, elle ne prenait aucune nourriture. Pendant un carême, le docteur qui la soignait l'avait obligée à prendre un peu de breuvage ; elle dut le rejeter au bout de quelques instants ; cela la rendait plus malade. Cependant elle ne maigrissait pas et garda ; elle gardait son léger embonpoint et ses belles couleurs ². Elle veillait soigneusement à ne pas se faire remarquer :

Elle se mettait à table avec son mari et ses enfants, toujours joyeuse et pleine d'entrain. « Elle était attentive à nous servir, dit Evangéline, s'occupant de nous et nullement d'elle-même ; elle faisait parfois semblant de grignoter quelque chose, mais elle ne mangeait rien ou presque rien. » Son directeur lui avait demandé un jour quelle nourriture elle prenait, elle lui répondit : « Je prends quelques bouchées (les restes des enfants) le matin ; le midi, rien ; le soir, rien ou un morceau de pain sec. Souvent je ne prends que quelques bouchées de pain sec dans toute la journée. Cependant lorsque je suis ailleurs, j'évite d'être remarquée, et je prends suffisamment pour ne pas paraître singulière ³.

¹Albert WOUTCZAK, *Angela Salawa*, Rome, Postulazione Generale degli O.F.M. Conventuali, 1984, p. 258

²Louis BOUHER, p.s.s., *Une mystique canadienne - Vie extraordinaire de Madame Brault*, Montréal, Éditions M. Kolbe, 1987, p. 119.

³*Ibid.*, p. 119.

La mystique autrichienne - très controversée - GABRIELE BITTERLICH (1896-1978) était, elle aussi, une laïque, mère de famille jouissant d'une bonne santé et fort active. Elle aurait présenté des stigmates visibles, et connu une inédie complète pendant chaque carême. Mais les éléments d'un jugement objectif font défaut. Quoi qu'il en soit, les cas où l'inédie ne s'inscrit pas dans une pathologie sévère du sujet restent l'exception.

Entre névrose et sainteté ?

Toutes ces mystiques se distinguent, malgré les phénomènes extraordinaires qu'elles ont expérimentés et les souffrances que souvent elles ont endurées, par un grand équilibre psychologique, une force morale hors du commun et, la plupart du temps, une très grande transparence reflétant leur humilité. D'autres femmes, prétendument douées de charismes identiques, ont fait montre - jusque dans l'affirmation de leur inédie supposée - d'un langage ambigu qui, davantage qu'il recouvrirait une fraude, trahit peut-être un déséquilibre psychique, voire des désordres imputables à une névrose plus ou moins profonde. MARIE-ROSE FERRON (1902-1936), une stigmatisée canadienne, semble appartenir à cette dernière catégorie. Il est probable que l'existence de troubles à caractère névrotique soit à l'origine du refus catégorique par l'autorité ecclésiastique d'ouvrir sa cause de béatification. Celle-ci a pourtant été réclamée par de nombreux prêtres et fidèles de son pays, mais aussi de Taiwan et des Philippines - où son renom est très grand -, mais elle se heurte à de sérieuses difficultés. La moindre n'est pas le soupçon de fraude qui plane sur divers phénomènes extraordinaires qu'elle aurait expérimentés, ou l'incertitude quant à leur origine surnaturelle, particulièrement sur son inédie : sur ce dernier point, l'étude des documents se révèle très décevante.

Marie-Rose est réputée n'avoir absorbé durant les dix dernières années de sa vie aucune nourriture solide hormis l'Eucharistie (qu'elle recevait plus ou moins fréquemment dans la semaine, selon la disponibilité de ses directeurs spirituels). Dans la journée, elle avalait ça et là quelque gorgée d'eau, pour atténuer la soif qui la consumait ; pendant le carême, l'inédie

était absolue. Telles sont, dans les grandes lignes, les faits qu'attestaient les personnes proches de la stigmatisée. Il semble que l'on doive, avec le recul des années et au terme d'un examen critique des témoignages, faire preuve de beaucoup de circonspection dans l'appréciation de la réalité.

Comme Marthe Robin - et à la même époque -, Marie-Rose Ferron connut, dans le cadre d'une pathologie complexe, de graves désordres gastriques qui lui rendaient l'ingestion de nourriture extrêmement pénible :

Des troubles digestifs l'ont empêchée de prendre de la nourriture solide pendant les dix dernières années de sa vie. L'hostie consacrée seule pouvait trouver refuge dans son estomac. Quelquefois, surtout durant le Carême et le mois du Précieux-Sang, elle ne pouvait même pas garder quelques gouttes d'eau. Contrairement à d'autres mystiques, Rose conserva la faim et la soif, qui devenaient d'autres souffrances aiguës¹.

Marie-Rose aurait été atteinte d'un cancer à l'estomac, assumé pour en soulager ou en délivrer l'abbé Adrien Gauthier, son premier directeur spirituel :

Rose souffrait intensément et elle vomissait des "grains de café", symptôme classique du cancer d'estomac (...) Cela expliquerait aussi toutes ses difficultés à garder la nourriture et le breuvage pendant une dizaine d'années, tout en gardant l'aiguillon de l'épreuve de la faim et de la soif².

L'impossibilité de se nourrir, provoquée par cette maladie, était aggravée par une contracture des mâchoires et une pyorrhée qui, ayant fait tomber toutes ses dents, avait nécessité la pose d'une prothèse. Outre sa fonction esthétique, la dentition est nécessaire à une élocution correcte, autant qu'à la manducation des aliments, aussi ne saurait-on taxer Marie-Rose de coquetterie. Il semble toutefois que son inédie n'a pas été aussi radicale ni aussi complète que ce que l'on en a dit ou écrit, et son médecin traitant se montre très nuancé :

Le Dr Gendron dit que pendant les nombreuses années qu'il a visité Rose, il a observé qu'elle prenait de moins en moins

¹Jeanne SAVARD-BONIN, *Une stigmatisée, Marie-Rose Ferron*, Montréal, Ed. Paulines, 1987, p. 54.

²*Ibid.*, p. 94.

*de nourriture. De temps en temps, on versait une cuillerée d'eau dans sa bouche qu'elle disait être sèche. La nourriture et le sommeil étaient complètement supprimés quand Rose était en extase*¹.

Il n'y a pas d'attestation médicale de l'inédie de Marie-Rose Ferron, qui - si elle fut réelle - paraît en fin de compte n'avoir été qu'épisodique :

*On lui conseillait de manger au début de sa vie contemplative, mais à mesure qu'elle progressait, les aliments la rendaient très malade, et elle passa même trois mois sans prendre aucune nourriture, ni eau. Ses extases étaient si fréquentes que son estomac aurait été dans un état d'irritation constante et de douleur"*².

On se demande bien pourquoi l'extase - au cours de laquelle sont suspendues ou abolies les fonctions organiques (ce que la citation précédente expose comme une singularité) - aurait eu de telles conséquences sur le système gastrique de la stigmatisée ! Mais il y a plus troublant que ces imprécisions et ces maladresses d'interprétation : malgré le désir maintes fois exprimé par l'ordinaire du lieu, très bienveillant envers la stigmatisée, et par divers prêtres dont certains la dirigèrent, les parents de Marie-Rose Ferron s'opposèrent toujours avec la plus grande énergie à ce qu'elle fût examinée selon un protocole de contrôle médical. On est donc tout à fait fondé à dire qu'il n'existe aucune preuve de la réalité de cette inédie de dix années.

Ces éléments un peu flous et des facteurs d'un autre ordre ont incité l'évêque de Providence, diocèse des Etats-Unis où vécut et mourut Marie-Rose Ferron, à écarter fermement toute velléité de faire introduire sa cause de béatification :

Ses dévots insistent pour que soit initiée auprès de la Sacrée Congrégation des Rites la cause de béatification de Marie-Rose Ferron. Deux enquêtes ont été menées dans le diocèse de Providence sous ma direction. Les résultats des deux enquêtes sont en majorité négatifs. Aussi est-ce avec un profond regret que nous concluons que toute action ultérieure en vue de favoriser cette cause n'est pas souhaitable. Nous enjoignons à tous ceux qui ont

¹*Ibid.*, p. 138-139.

²*Ibid.*, p. 139.

*manifesté quelque intérêt pour cette cause de mettre fin à leurs activités et de s'unir à notre prière, afin qu'il soit accordé à cette âme pieuse de trouver sa place parmi la myriade de saints dont l'Eglise n'a pas proclamé officiellement la gloire et qui n'en jouissent pas moins au ciel de la vision béatifique*¹.

Nous nous trouvons là en présence d'un cas limite où névrose et sainteté s'imbriquent trop étroitement pour qu'il soit possible de faire, dans la phénoménologie même, la part des choses entre ce qui est d'ordre psychopathologique et ce qui relève d'authentiques interventions surnaturelles. Il est significatif que le bienheureux André Bessette, thaumaturge canadien contemporain de Marie-Rose, se soit montré fort réservé sur elle², ce qui n'empêcha point l'entourage de la stigmatisée, sinon elle-même, de mentionner avec autant de complaisance que d'indiscrétion les nombreuses visites qu'il aurait effectuées auprès d'elle.

En réalité, le frère André rencontra très rarement Marie-Rose et se détourna bien vite d'elle et de son cercle.

Les mêmes questions se posaient déjà au XIX^e siècle au sujet de la stigmatisée italienne MARIA ROSA ANDRIANI (1786-1848) qui, au cours de ses extases, aurait arraché de sa poitrine des os tout chauds ! Elle est créditée d'une inédie totale qui, ayant débuté avec sa stigmatisation, le 8 juin 1820, aurait duré 28 ans. Mais les preuves d'un contrôle sérieux font défaut, et les seules affirmations du trop crédule docteur Imbert-Gourbeyre ne sauraient suffire³. Là encore, toutes les démarches entreprises pour introduire une cause de béatification se sont heurtées à un refus catégorique de la part de l'autorité religieuse compétente.

Des causes surnaturelles ?

Chez certaines mystiques, l'abstinence complète de toute nourriture semble résulter d'une expérience perçue comme un *ordre divin* de ne plus manger. Ainsi, Alexandrina Da

¹Etienne CATTÀ, *Le Frère André (1845-1937) et l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal*, Montréal, Ed. Fides, 1965, p. 616, note 5. Décret de Mgr Russell J. McViney, évêque de Providence, en date du 9 janvier 1964.

²Cf. *ibid.*, p. 775.

³Docteur (Antoine) IMBERT-GOURBEYRE, *La stigmatisation* (1894), édition établie par Joachim Boufflet, Grenoble, Éditions Jérôme Million, 1996, p. 461-463.

Costa n'absorbe plus, du jour au lendemain, aucun aliment solide ou liquide : dans une vision, le Christ l'invite à ne plus se sustenter, et elle obéit aussitôt, sans se poser trop de questions, amorçant une inédie de plusieurs années.

On rencontre cette démarche chez soeur AMBROGINA D'URSO (1909-1954).

Inspirée en octobre 1949 d'entreprendre un jeûne absolu, elle n'absorbe durant 40 jours qu'un peu d'eau, une bouteille d'un litre lui suffisant pour une semaine, ainsi que l'atteste soeur Biagina, chargée de l'assister.

Le prodige ayant été rigoureusement contrôlé, la supérieure écrit le 20 novembre 1949 à la Mère Générale de l'institut :

Les conditions de santé de notre soeur Ambrogina vont empirant de jour en jour. Il y a plus de 20 jours qu'elle ne prend aucune nourriture, seulement quelques gorgées d'eau la nuit ou le jour. Elle se lève ou se tient assise dans son lit, comme à l'accoutumée, toujours souriante et tranquille, et résignée à la volonté de Dieu¹.

Ce jeûne quasi total de 40 jours n'a aucune incidence sur l'état de santé de la religieuse, atteinte pourtant de tuberculose osseuse, affection douloureuse et gravement invalidante.

En revanche, LOUISE LATEAU (1850-1883), la célèbre stigmatisée belge du XIX^e siècle, cesse peu à peu de s'alimenter dès le jour où elle reçoit les stigmates - cela lui a été demandé par Jésus -, mais sa santé déjà fragile se dégrade au point qu'elle est bientôt obligée de garder le lit :

Le 30 mars 1871 fut le dernier jour où Louise put manger et digérer une nourriture solide sans douleurs aiguës : elle faisait de son mieux quand sa mère ou son confesseur insistaient pour lui faire prendre quelque aliment, mais (...) si elle se forçait, avec de grandes difficultés, à avaler quelque chose, son estomac le rejetait presque immédiatement. Le Dr Warlomont, en examinant du lait absorbé et restitué de cette façon, observa qu'il n'avait pas commencé à cailler : preuve que les sécrétions gastriques n'existaient pratiquement plus².

¹Fernando SPARAGNA, *Una vita per l'Eucaristia : Suor Ambrogina di S. Carlo*, Postulazione, Pontone-Cassino, 1989, p. 135-136.

²Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 418.

L'inédie de Louise Lateau suscita une vive polémique au sein de l'Académie Belge de Médecine, les uns tenant pour la réalité du phénomène, les autres criant - sans aucune preuve - à la supercherie. De fait, nul ne fut jamais en mesure de démontrer, en dépit de toutes sortes d'observations et de surveillances, qu'elle mangeait ou buvait quoi que ce soit. Le prodige, qui se prolongea une douzaine d'années, fut contrôlé sur une durée de sept ans. A la veille de mourir, Louise réaffirma solennellement la réalité de son jeûne absolu au docteur Lefèvre, investi des pleins pouvoirs par l'évêque de Namur :

« Louise, puisque vos forces s'en vont rapidement, puisque vous êtes près de mourir, en présence de Dieu dont le Tribunal vous jugera bientôt, dites-moi si vous avez mangé ou bu quoi que ce soit pendant ces sept dernières années ? »

A quoi elle répondit :

« En présence de Dieu qui sera mon juge, devant la mort que j'attends, je vous assure que je n'ai ni mangé ni bu depuis sept ans »¹.

Enfin, il arrive que le phénomène survienne à partir d'une affection organique qui serait elle-même d'origine mystique : Theres Neumann prend sur elle les maux de gorge d'un séminariste et se retrouve à partir de là dans l'incapacité presque absolue de manger, première étape de l'inédie totale qui s'établit quelques années plus tard. Nous retrouverons ces *maladies de substitution* dans un autre chapitre.

Le plus souvent, le phénomène s'établit progressivement à la faveur de pathologies complexes dont la symptomatologie n'entre dans le cadre d'aucune maladie connue à l'époque. Avec le recul, on est porté à envisager des affections telles que la spasmophilie et la tétanie dans leurs formes les plus aiguës. Ainsi pour Domenica Lazzeri, dont la mystérieuse maladie initiale ne fut jamais diagnostiquée avec précision. Soulignons que ces inédiques se soumièrent de bon gré aux prescriptions de leurs médecins traitants, et que souvent - dans les premiers temps, du moins - elles tentèrent d'elles-mêmes de manger et de boire, fût-ce en quantité minime : il n'y avait donc pas cette "farouche détermination à se sous-alimenter volontai-

¹*Ibid.*, p. 419-420.

rement" qui caractérise l'anorexie mentale. On ne peut cependant exclure la possibilité d'un refus *inconscient* de se nourrir, sorte de défense réflexe contre les souffrances causées par l'ingestion d'aliments solides, voire liquides.

La question des causes mêmes de l'inédie se révèle donc singulièrement complexe. Si les mécanismes du phénomène sont à peu près connus - inappétence évoluant, pour diverses raisons organiques ou psychosomatiques, en partie explicables naturellement, vers l'aversion pour toute forme de nourriture, et le rejet pur et simple du moindre aliment ingéré -, il reste à l'heure actuelle encore très difficile d'en cerner le facteur déterminant. Peut-être les éléments de réponse se trouvent-ils non pas tant dans la recherche d'une cause précise, que dans la *signification* du prodige et son insertion dans la vie spirituelle du sujet.

Signification du phénomène

Presque tous les inédiques ont perçu, parfois grâce à une révélation surnaturelle, la signification du phénomène qu'ils étaient invités à expérimenter. Nous avons relevé l'explication qu'en donnait le Christ à Alexandrina Da Costa :

Je t'ai ôté l'alimentation. Je t'ai fait vivre de moi seul, et je continue de le faire, pour démontrer clairement aux hommes ma puissance, mon existence.

Est-ce à dire que l'inédie n'aurait qu'une signification apologétique ? En instrumentalisant en quelque sorte le sujet, elle le rend au milieu du monde témoin et signe de la transcendance divine qui régit - et donc peut modifier ou dépasser - les lois naturelles.

Mais, de l'aveu même des inédiques, il importe de dépasser cette première lecture du prodige, pour y voir un mode privilégié d'union à la Personne du Christ, qui l'expliquait à Alexandrina dans les termes suivants :

Plus jamais tu ne t'alimenteras sur la terre. Ta nourriture est ma chair ; ton sang est mon sang divin ; ta vie est ma vie : c'est de moi que tu la reçois, lorsque je te communique ma chaleur, lorsque j'unis ton corps à mon Coeur.

Je ne veux pas même que tu uses de remèdes qui auraient une valeur alimentaire. Il est grand, le miracle de ta vie !¹.

On retrouve ces thèmes, avec de semblables accents, dans l'expérience mystique de Berthe Petit :

Souvent elle suppliait le Divin Maître de lui rendre une existence "normale", afin, précisément, d'écarter les curiosités indiscretes et les suppositions malveillantes. "Ta vraie nourriture, c'est Moi", lui avait-Il dit au début de son jeûne, en lui interdisant de faire encore de vains efforts pour tenter de prendre des aliments solides. (...) en 1910, il avait insisté ainsi : "Sais-tu que ta vie, c'est Moi et rien que Moi ?"².

Quelques années plus tard - le 30 mars 1916 -, le Christ lui dit :

J'ai voulu être ton unique nourriture parce qu'ainsi en a décidé mon amour et que cela entre dans mes vues³.

Les mystiques vivent donc l'inédie comme modalité d'une grâce d'union particulière à la Personne du Christ, comme signe de l'amour vivifiant du Christ se communiquant à eux. Ils l'expérimentent à la lumière du signe ou *sacrement* du plus grand amour : l'Eucharistie. C'est pour cela qu'il y a toujours, lorsqu'il s'agit d'une inédie authentiquement mystique, une relation directe entre le prodige et le sacrement de l'Eucharistie. Cette relation entre inédie et eucharistie est ressentie à travers l'épreuve de la faim et de la soif naturelles, organiques, que la communion sacramentelle rassasie et étanche de façon étonnante ; ou bien dans une faim eucharistique torturante que comble la réception de l'hostie consacrée.

Mais chez d'autres, c'est la perception sensible de la présence des espèces eucharistiques restant intactes d'une communion à l'autre, qui souligne le lien entre inédie et eucharistie. Ainsi chez la stigmatisée MARIA DE LA TRINIDAD (1604-1690), chanoinesse augustine de Salamanque :

Elle nourrit une brûlante dévotion envers l'eucharistie, perçoit les saintes espèces incorrompues en elle d'une communion à

¹Umberto M. PASQUALE, *op. cit.*, p. 172 - Paroles du Christ le 7 décembre 1946 (l'inédie totale durait depuis plus de quatre ans).

²R.P. I. DUFFNER, *op. cit.*, p. 35.

³*Ibid.*, p. 35..

*l'autre, connaît des périodes d'inédie et de totale privation de sommeil*¹.

Cette étroite relation entre inédie et eucharistie se retrouve de façon évidente chez Theres Neumann qui, d'un jour à l'autre, dès le moment où les espèces eucharistiques se dissolvaient, éprouvait le besoin - peut-on parler de faim dans son cas ? - de recevoir de nouveau le sacrement, ce qui fera écrire à un de ses biographes :

*Pour moi, le phénomène du jeûne absolu s'éclaire en dernière analyse par son intime connexion avec ceux, également extraordinaires, de la vie eucharistique de Thérèse : "Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage"*².

Presque toutes les inédiques - ce sont, à une majorité écrasante, des femmes - ont vécu, à la faveur d'une phénoménologie eucharistique extraordinaire, cette parole de Jésus. Leur existence est en quelque sorte rythmée par le sacrement de l'autel, elle en est transfigurée, tout étant ramené à l'Eucharistie, sommet de la vie chrétienne et source de charité : l'inédie mystique devient ainsi un instrument de sanctification.

Forme ultime du jeûne eucharistique

Lorsque, en 1949, soeur AMBROGINA D'URSO se sent inspirée d'entreprendre un jeûne complet, elle ne se pose pas de question, mais s'efforce d'obtenir l'assentiment de ses supérieurs ecclésiastiques pour correspondre à ce qu'elle interprète comme la volonté de Dieu. Au terme de cette inédie presque totale - elle n'aura absorbé en tout et pour tout qu'un litre d'eau par semaine -, on constate que le prodige a duré 40 jours, et chacun pense aussitôt au jeûne de Jésus dans le désert. La religieuse a vécu l'expérience dans une paix profonde, avec une ferveur et une faim eucharistiques accrues, perçues comme autant d'invitations à entrer dans le mystère de la Passion et de la Résurrection du Sauveur.

¹Miguel CEREZAL, *Agustinas devotas de la Pasión*, El Escorial, Ed. Agustinianas, 1929, p. 275.

²Benoît-Marie LAVAUD, o.p., dans *La Vie spirituelle*, supplément au tome XLI

En 1940, la religieuse TOMASINA POZZI (1910-1944) reçoit du Christ l'ordre de se soumettre durant 40 jours à un jeûne absolu. Elle est dans un état pitoyable, épuisée par la tuberculose et l'abondant saignement de ses stigmates, si bien que la supérieure lui interdit de jeûner. Prudence compréhensible et tout à fait louable. Mais Tomasina *ne parvient plus* à manger : malgré sa bonne volonté et son désir d'obéir à la supérieure, elle régurgite instantanément et au prix de douloureuses convulsions ce qu'elle avale, fût-ce une gorgée d'eau. L'épreuve dure une semaine. De guerre lasse, la supérieure cède, d'autant plus que le confesseur de la stigmatisée conseille de laisser faire : on verra bien.

Durant cinq autres semaines, soeur Tomasina n'absorbe strictement rien, sinon chaque matin l'hostie consacrée. Cette inédie est marquée d'incidents notables : jamais les stigmates n'auront saigné autant, et pourtant la soeur se porte bien, récupérant ses forces au fur et à mesure ; malgré des attaques sensibles du démon, elle est dans une grande paix intérieure, et la quarantaine se conclut par une extase de trente-six heures au terme de laquelle, ayant repris conscience, elle réintègre sans difficulté la vie commune et ses trois repas quotidiens... Là encore, la référence au jeûne de Jésus dans le désert est évidente.

Un phénomène identique s'est produit plusieurs années auparavant chez la stigmatisée MARIA DELLA PASSIONE TARALLO (1855-1912) :

Au début du Carême 1895, le Seigneur demanda à soeur Maria della Passione de ne se nourrir durant trois années que de pain et d'eau [...] Etant un jour au réfectoire, tandis qu'elle tendait la main pour prendre le plat posé devant elle, elle sentit qu'on lui frappait le bras, tandis qu'une voix lui disait : « Tu ne veux pas obéir ! Je t'ai dit de jeûner durant trois années, je t'en récompenserai ». Alors la servante de Dieu s'effondra sur la table en pleurant. La supérieure locale la conduisit hors du réfectoire et lui demanda la cause de son trouble et de ses larmes. La servante de Dieu hésita, mais par l'obligation que lui en faisait l'obéissance, elle révéla que le Seigneur lui avait commandé de jeûner au pain et à l'eau pendant trois ans, et qu'elle ne pouvait obtempérer à la volonté de Dieu pour ne pas manquer

*à l'obéissance qui l'obligeait à partager les repas de la communauté*¹.

Perplexes, les supérieurs lui refusent l'autorisation de jeûner de cette façon. Alors se produit un phénomène étrange : dès que la religieuse absorbe la plus infime quantité de nourriture, elle la rejette au prix de violentes douleurs et de vomissements de sang.

Dès que la permission est accordée, tout se passe pour le mieux, soeur Maria della Passione recouvre ses forces, renouvelées par la réception de l'eucharistie qui, parfois, lui est donnée selon un mode extraordinaire : aux jours où il n'y a pas de communion pour la communauté (la pratique de la communion quotidienne n'existait pas encore, même chez les religieuses), elle affirme qu'un ange y pourvoit, et plus d'une fois l'hostie s'échappe des mains du prêtre pour voler jusqu'à ses lèvres.

Un fort intéressant phénomène d'inédie "*en série*" en relation avec le sacrement de l'eucharistie a été signalé dans le contexte des apparitions de la Vierge et du Christ à KIBEHO (Rwanda, 1981-83). Trois des voyants furent invités par leurs interlocuteurs célestes à entreprendre durant le carême 1983 des jeûnes extraordinaires. Anathalie Mukamazimpaka (18 ans) vécut de la seule Eucharistie pendant huit jours, les six jours suivants elle but un peu d'eau ; son jeûne, presque total, couvrit la période du 16 février au 2 mars. Agnès Kamagaju (23 ans) amorça le 27 février une inédie qui prit fin au bout de huit jours, le 6 mars. Enfin, [Emmanuel] Segatashya (16 ans) n'absorba pendant sept jours strictement rien, sinon l'Eucharistie, puis il prit un peu de liquide durant les onze jours qui le séparaient de la vigile de l'Annonciation, date à laquelle il devait mettre un terme à l'expérience. Outre cette quasi totale abstinence de nourriture, il devait se livrer à divers exercices pénitentiels - dormir à la dure, ne pas parler -, et il était devenu sourd. A la demande de l'évêque du lieu, ces phénomènes furent contrôlés, pour Anathalie et Segatashya, par une commission de médecins qui estimèrent les faits inexplicables :

¹Domenico FRANGIPANE, *La serva di Dio Suor Maria della Passione, delle Crocifisse Adoratrici di Gesù Sacramentato (1866-1912)*, San Giorgio a Cremano, Suore Crocifisse Adoratrici di Gesù Sacramentato, 1949, p. 126.

Après une surveillance attentive du jeûne d'Anathalie, nous avons constaté qu'elle a passé 98 heures 45 minutes (du 19 février 1983 à 17 h 15 au 23 février 1983 à 20 h) sans manifester de signes cliniques et biologiques de déshydratation ; nous l'avons vu vaquer à quelques activités journalières, telles que participer à la prière communautaire, faire sa chambre, se laver, lire, recevoir et accompagner ses visiteurs.

Nous constatons que ceci est contraire aux lois physiologiques, parce que l'organisme humain ne peut supporter un apport nul en boissons (et une diurèse nulle) pendant quatre jours sans présenter des signes cliniques et biologiques de déshydratation ¹.

Le jeûne total n'avait donc entraîné ni dommage pour la santé, ni cessation des activités quotidiennes. Segatashya était davantage prostré et inactif, à cause sans doute des handicaps qui accompagnaient son jeûne :

Conclusion de la Commission médicale :

1) On peut affirmer avec certitude que Sagatashya a observé un jeûne total de sept jours, c'est-à-dire du 7 au 14 mars 1983. Ceci ne trouve pas d'explication physiologique.

2) La reprise brutale de l'alimentation normale et abondante sans aucune complication est aussi étrange.

3) Le fait que pendant la période de jeûne total la diurèse s'est maintenue ne trouve pas d'explication.

4) La surdité complète et transitoire ne trouve pas non plus d'explication ².

Les voyants eux-mêmes exposèrent la signification de ces pratiques insolites :

Les voyants, interrogés, nous disent que ces jeûnes avaient été demandés par Jésus et la Vierge Marie pour concrétiser la participation à la Passion de Jésus et actualiser le message de pénitence communiqué à Kibeho. C'était aussi une façon d'imiter le jeûne de Jésus dans le désert où il eut faim et soif, s'appliquant à la prière et à la méditation dans une parfaite soumission à la volonté de son Père.³

¹Gérard GETREY, *Kibeho ou la face cachée de la tragédie rwandaise*, Paris, François-Xavier de Guibert, 1998, p. 104.

²*Ibid.*, p. 106.

³Gabriel MAINDRON, *Des apparitions à Kibeho - Annonce de Marie au cœur de l'Afrique*, Paris, Ed. O.E.I.L., 1984, p. 74. Le caractère surnaturel des apparitions de Kibeho a été reconnu le 29 juin 2001 par Mgr Augustin Misago, évêque de Giko-

La référence est explicite, soulignée encore par le fait que cette inédie a été demandée aux voyants pour le temps de carême et que le total des jours de jeûne de chacun d'entre eux donne un nombre de 40 jours. Or le jeûne de Jésus, par sa dimension prophétique, nous tourne vers l'Eucharistie : durant le temps qu'il passa au désert, il se prépara à son ministère, qui devait culminer dans l'accomplissement du mystère pascal.

L'inédie, mode d'union au Christ crucifié et glorifié

Comme explication de leur jeûne temporaire, les voyants de Kibeho ont avancé, entre autres, la participation à la Passion du Sauveur. A compulsier les documents relatifs aux mystiques qui ont connu l'inédie, on relève dans tous les cas l'existence du trinôme : inédie - souffrance - eucharistie. Les inédiques sont des personnes menées par une voie ascético-mystique douloureuse, qui les conduit à la suite du Crucifié en vue de la Résurrection.

Le phénomène lui-même est générateur de souffrances spécifiques. Si assez peu d'inédiques connaissent la torture d'une soif dévorante ou d'une faim insatiable, tous doivent assumer les inévitables désagréments qu'occasionne leur singulier mode d'existence. Outre l'angoisse de voir en quelque sorte leur corps leur échapper dans ses fonctions les plus vitales, ils ont à dépasser les humiliations que leur vaut la singularité de leur condition : interrogations et indiscretion, impuissance désolée de leurs proches en face de leur refus de se sustenter, soupçons de fraude qui parfois pèsent sur eux etc. Les lamentations de parents qui n'y comprennent rien, les tentatives effectuées pour les faire manger ou boire à tout prix malgré leur aversion pour la nourriture, les réactions de tristesse ou d'impatience que provoque leur état, tout contribue à les *stresser*, en les culpabilisant d'être à l'origine de la souffrance ou du malaise de leur entourage. De plus, l'inédie survient habituellement dans un contexte d'épreuves physiques et spirituelles qui, exacerbées par la distanciation s'opérant entre le sujet et son entourage, constituent les rudes purifications nécessaires à

rongo, pour les voyantes Alphonsine, Anathalie et Marie-Claire. Deux des « jeûneurs », Agnès et Sagatashya, n'ont pas été retenus comme voyants authentiques. Que penser alors de leur jeûne ?

l'âme pour acquérir la *sagesse de la croix* : il est frappant de constater chez les authentiques inédiques un accroissement - parfois jusqu'à l'héroïsme - des vertus qui sont celles-là même que manifeste le Christ durant sa Passion : patience et force, douceur, discrétion, silence, sollicitude envers les autres. Fait remarquable, elles illustrent la définition que le bienheureux père Antoine Chevrier donnait du prêtre : « Le prêtre est un homme mangé ». Les inédiques sont *mangées, dévorées* par les âmes qui font appel à leur charité, venant auprès d'elles solliciter conseils, encouragements, consolations. Il n'est que d'évoquer l'inlassable disponibilité d'une Marthe Robin, d'une Theres Neumann, qui ont reçu au cours de leur existence des milliers de pèlerins en quête de réconfort spirituel.

Avec les souffrances morales et spirituelles qu'elle engendre, l'inédie intervient souvent comme la phase ultime d'un total délabrement de la santé, où accidents organiques, désordres fonctionnels et troubles psychosomatiques se multiplient et s'imbriquent jusqu'à constituer des tableaux cliniques d'une ampleur terrifiante. Ces pathologies - nous en avons rencontré suffisamment d'exemples - constituent des épreuves en lesquelles les mystiques voient autant d'occasions de rejoindre Jésus en sa Passion, quand bien même ils en portent de surcroît les stigmates. L'inédie revêt alors une dimension réparatrice, dans la mesure où elle s'inscrit dans cette dynamique de la souffrance rédemptrice du Christ, qui lui confère une signification surnaturelle. Ainsi, chez Juliana Engelbrecht, la première communion détermine l'inédie absolue, mais aussi les souffrances réparatrices qui dès lors donnent sens à une vie brisée à la fleur de l'âge et en apparence totalement inutile.

Cette dimension réparatrice de l'inédie est tout aussi explicite chez ANGELINA PIRINI, morte à l'âge de dix-huit ans : durant le mois précédant son décès (2 octobre 1940), elle connaît - au sortir de la *nuit de l'esprit* - les sommets de l'union au Christ crucifié, qui est marquée par une inédie de 30 jours, et culmine avec la participation à la Passion du Sauveur le vendredi 16 septembre :

Du 5 septembre jusqu'à sa mort, elle n'eut d'autre nourriture que la sainte communion, rejetant tout autre aliment, si minime en fût la quantité. Elle ne conservait que la sainte

*hostie. Durant cette période, elle endura des souffrances vraiment épouvantables*¹.

Cette inédie n'entraîne ni aggravation de l'état de la malade, ni cachexie ; au contraire, ses forces reviennent visiblement à chacune de ses communions, la stimulant dans son ardeur à s'offrir à Jésus en victime de propitiation pour les prêtres, et c'est littéralement consumée d'amour qu'elle rend son âme à Dieu, tout comme Juliana Engelbrecht. L'exemple le plus impressionnant d'une inédie réparatrice est celui - peu connu - de la stigmatisée italienne TERESA PALMINOTA (1896-1934). Elle fut dirigée par Mgr Volpi ; dominicain, ancien évêque d'Arezzo, qui avait eu pour pénitente sainte Gemma Galgani et était très versé dans la théologie mystique. Les circonstances dans lesquelles Teresa devint inédique sont fort originales et méritent d'être relatées.

Elle mangeait déjà bien peu lorsque, dans une apparition, le Christ lui demanda de se livrer durant tout le carême 1931 à "un jeûne rigoureux et absolu, sans aliment solide, ni même une goutte d'eau". Elle soumit à Mgr Volpi ce qu'elle pensait être une inspiration divine. Celui-ci, dans son extrême prudence, crut devoir refuser l'autorisation, mais, devant l'insistance de Teresa, qui lui faisait part d'apparitions répétées du Christ la poussant à réitérer la demande, il finit par lui accorder la permission à titre d'essai pour quelques jours :

Mgr Volpi lui accorda en hésitant et à titre d'expérience l'autorisation de s'abstenir de toute nourriture et boisson durant quelques jours au début du carême 1931 : si cela ne présentait aucun inconvénient pour sa santé, elle continuerait. La voyant plus en forme que jamais, il donna l'autorisation pour tout le carême.

Le jeûne se poursuivit donc, rigoureux, durant tout le carême, jusqu'au Samedi saint. A Pâques, Jésus lui-même fit savoir à Teresa qu'elle devait se nourrir comme les autres, et elle obéit ; mais, le même jour ou le lendemain, il lui dit de reprendre le jeûne absolu et de le poursuivre jusqu'à la fin de sa vie. Et la jeune fille, en ayant demandé et reçu l'autorisation de Mgr Volpi, ne s'alimenta plus jusqu'à sa mort, c'est-à-dire d'avril 1931 au 22 janvier 1934 : une période de plus de 33 mois.

¹ Témoignage de Don Marchi, in Filippo D'AMANDO, c.p., *Angelina Pirini, un dono del Signore alla sua Chiesa*, Recanati, Ed. ECO, 1985, p. 119.

*Durant ce temps, elle ne vécut que du pain eucharistique, et des faveurs célestes que Jésus lui accordait de temps à autre pour la maintenir en vie*¹.

Elle souffrit de la faim et de la soif - comme cela lui avait été annoncé dans ses visions -, sans que cela eût la moindre incidence sur sa santé : elle conservait sa bonne mine et vaquait à ses occupations, expérimentant la promesse que lui avait faite le Christ : "*C'est moi-même qui te nourrirai de moi*". A partir de Pâques, faim et soif naturelles disparurent pour faire place à une faim eucharistique torturante, qu'exacerbait une incoercible répulsion pour tout aliment ou toute boisson, fût-ce seulement de l'eau pure.

Le prodige n'était pas facile à gérer car Teresa vivait dans sa famille, et ses proches, surtout sa mère, se lamentaient depuis longtemps déjà de son peu d'appétit. Par obligation ou convenance, elle était tenue de s'asseoir à la table commune ; pour détourner l'attention, elle se chargeait du service, mais il arrivait qu'on insistât pour qu'elle mangeât quelque chose : surmontant la nausée, elle absorbait une ou deux bouchées, qu'elle vomissait presque aussitôt au prix de grandes souffrances. Cela créait une situation peu commode qui augmentait encore les peines de la stigmatisée, conformément à ce qui avait été annoncé par le Christ : « *Ce jeûne sera un jeûne de pénitence et de souffrances de tout genre, en expiation de tant de péchés qui se commettent continuellement* ».

Teresa fut soumise à un contrôle très strict chez les Oblates de Sainte Françoise Romaine auprès desquelles elle se retira durant une semaine, sous prétexte d'exercices spirituels : il était en effet difficile de la soustraire au milieu familial, qui la couvrait littéralement à cause de sa santé fragile, et surtout à l'affection excessive que lui vouait sa mère. On put alors mettre en évidence qu'elle n'absorbait strictement aucun aliment, ni solide, ni liquide, et qu'elle n'avait plus aucune excrétion ; cette inédie s'étendait jusqu'aux médicaments qui parfois lui étaient prescrits, et qu'elle vomissait aussitôt. On constata que sa santé était d'autant plus florissante qu'on ne la forçait pas à manger - argument de poids auprès de sa mère qui, se réjouissant des bienfaits de ces *retraites*, fut dorénavant plus encline à les

¹ Luigi FIZZOTTI, c.p., *Il segreto di Teresa - La direzione spirituale di una grande mistica*, San Gabriele, Edizioni Eco, 1979, p. 91.

admettre - : Teresa disait être nourrie par l'Eucharistie et par la liqueur qu'elle buvait lorsqu'elle était invitée par Jésus à poser ses lèvres sur la plaie du côté. Mais cette inédie *réparatrice* de Teresa, par les souffrances physiques et morales qu'elle occasionna, fut une des dernières épreuves dans son existence.

Dimension pascal de l'inédie

Malgré son aspect pénitentiel, l'inédie des mystiques n'est pas régression. Au contraire, elle est tension de l'être en son entier vers le jour que fait lever le mystère pascal, elle est participation à ce mystère qui débouche sur la vie éternelle, elle est signe d'espérance et annonce du salut éternel. Aussi ne peut-on souscrire aux affirmations de Rudolph M. Bell qui, citant comme inédiques Umiliana de' Cerchi ou Marguerite de Cortone, parle à leur propos - et à celui de leurs émules - de *masochisme extatique* :

Ainsi, elles avaient déclaré à leur corps une guerre sans merci, portant leur masochisme ascétique à des niveaux que l'on ne connaît pas chez les vierges souffrant d'anorexie sacrée, et par là échappant de près aux profondeurs schizophréniques contre lesquelles elles luttaien¹t.

Que ces femmes aient été de grandes pénitentes, c'est certain. Mais elles n'ont jamais été inédiques, et encore moins atteintes de schizophrénie, ainsi que l'attestent la cohérence de leur existence et la profondeur de leur spiritualité. Et si certains psychanalystes estiment que l'anorexie mentale est une forme particulière de schizophrénie, on ne peut en dire autant de l'inédie mystique, qui n'a somme toute pas grand chose à voir avec l'anorexie.

Plusieurs saints personnages sujets à l'inédie - à commencer par Nicolas de Flue, cité plus haut - ont souligné la dimension pascal de leur jeûne, la perspective *glorieuse* que celui-ci leur découvrait . L'une des plus grandes mystiques fran-

¹Rudolph M. BELL, *op. cit.*, p. 113. La bienheureuse Umiliana de' Cerchi (1220-1246) est une jeune veuve de Florence qui devint la première tertiaire cloîtrée franciscaine ; elle cessa de s'alimenter 22 jours avant de mourir, un cancer de l'estomac rendant toute ingestion de nourriture impossible. Sainte Marguerite de Cortone (1247-1297), tertiaire franciscaine, pénitente et comblée de révélation¹s surnaturelles, mena une vie très austère, ne mangeant que des légumes crus, du pain et des noix, et ne buvant que de l'eau ; elle n'est donc nullement inédique.

caises du XX^e siècle, SYMPHOROSE CHOPIN (1924-1983), vivait son jeûne presque total - elle n'absorbait que de l'eau, ça et là une gorgée de vin - sur un mode jubilatoire, malgré les avanies et les suspicions qu'il lui occasionnait. Elle y voyait une libération des contraintes de la nature matérielle, la participation anticipée à la condition des corps glorieux. Elle n'éprouvait ni faim ni soif, et s'il arrivait qu'elle fût invitée à séjourner chez des amis, elle prenait place à la table commune sans partager le repas : les intimes le savaient, qui lui épargnaient la gêne de se trouver devant une assiette qu'elle n'eût pas utilisée. Lorsqu'elle était en compagnie de personnes qui ignoraient sa situation, elle faisait mine de manger, régaland discrètement à l'occasion le chien de la maison, s'il s'en trouvait un. Parfois, elle se trouvait dans l'obligation d'avaler quelque chose - de quoi nourrir un moineau -, et alors elle s'éclipsait bientôt discrètement, pour régurgiter, au prix de vives douleurs et de vomissements de sang, le peu qu'elle avait dû absorber. Theres Neumann a connu également cette dimension festive du jeûne, tout comme la stigmatisée anglaise THERESA HELENA HIGGINSON (1844-1905), qui vécut cinq ans sans prendre le moindre aliment :

Le Saint Sacrement était sa nourriture, et elle n'en prenait aucune autre. Elle se mettait à table avec les autres et paraissait prendre les aliments ordinaires ; toutefois, si on l'observait de très près, on ne la voyait jamais rien avaler¹.

Si elle tenait son inédie pour un signe de sa participation au monde céleste, elle n'en souffrait pas moins du côté des hommes :

Quant à mon abstention de nourriture, etc., je ne crois pas que Notre-Seigneur la considère comme une preuve de la vérité des révélations (sur la dévotion au Chef Sacré), mais je crois qu'il veut par là me rendre capable de souffrir et d'endurer certaines choses qu'il me serait impossible, sans cela, d'apprendre ni de supporter. Je veux dire que je ne pourrais avoir cet autre sens, ou science, ou sensibilité spirituelle qui nous donne une connaissance constante de Dieu et des choses spirituelles, et qui est plus que tous les sens du corps réunis en un, de même que les Anges connaissent et voient sans voir des yeux².

¹Lady Cecil KERR, *Thérèse Héléna Higginson, ou la vie merveilleuse d'une institutrice libre anglaise*, Saint-Cénéré, Editions Saint-Michel, 1971, p. 263.

²*Ibid.*, p. 206-207, lettre au Père Snow.

Après la grâce du mariage mystique (1887), Theresa revint à un régime plus « normal », toutes proportions gardées :

Mais après le Mariage Spirituel qui est le plus haut état d'union sur la terre, un changement s'opère et l'âme sent que le corps a besoin de s'alimenter pour être capable de répondre aux desseins de Dieu ; alors elle se demande si ce sentiment n'est pas une tentation de sensualité. Thérèse éprouva ce doute et me consulta. Toute la question est traitée par Saint Jean de la Croix. Je dis à Thérèse qu'elle pouvait en toute sécurité prendre ce qui lui serait nécessaire. Dès lors, elle prit des aliments : un peu de thé, de pain et de beurre et, vers midi, une assiette de purée de pommes de terre ¹.

Nous sommes très loin des symptômes de l'anorexie mentale. La dimension pascalle de l'inédie atteint sa pleine signification chez ANFROSINA BERARDI (1920-1933). Cette fillette italienne issue d'un milieu modeste, heureuse de vivre et d'une saine piété, devint inédique alors qu'elle n'avait pas douze ans, à la suite d'une appendicectomie qui provoqua une occlusion intestinale incurable. Elle perdit l'appétit, au point de n'être plus en mesure d'avaler quoi que ce soit, fût-ce une gorgée d'eau : chaque tentative d'ingestion se soldait par des crises convulsives extrêmement douloureuses, seule l'hostie consacrée pouvait être absorbée sans dommage. Si les causes naturelles du phénomène sont mal connues, on peut aisément - à partir des déclarations de l'enfant, et de ses réactions - faire la part des choses entre les facteurs pathologiques et un élément mystérieux, d'un tout autre ordre : Anfrosina était convaincue qu'elle *ne devait plus* manger ni boire. Un jour, son frère aîné et son père prétendirent lui faire avaler quelques cuillerées de soupe ; faisant montre d'une force étonnante - elle était gracie, et de surcroît épuisée par sa maladie -, elle leur échappa et, se plantant devant eux, leur dit avec détermination : "*Je ne peux pas manger. La Madone ne veut pas. Laissez-moi !*"

Un peu plus tard, à son frère qui, ne pouvant se résoudre à la voir dépérir, mettait en oeuvre tous les moyens pour soigner ce mal incompréhensible, elle déclara avec conviction :

¹Ibid., p. 263, lettre du Père Snow au Père O'Sullivan, o.s.b.

Ecoute-moi ! Il est temps que tu mettes fin à tes insistances. Pour moi, ni médecins, ni remèdes, ni cures, ni piqûres ne servent à rien. Je suis bien comme cela. Ne veux-tu pas comprendre que je dois mourir et aller au Paradis ? Mes médecins et mes remèdes, ce sont uniquement Jésus et la Madone. Si tu continues d'agir ainsi, je ne te considérerai plus comme mon frère, et tu devras oublier que je suis ta soeur. Tu es si bon, au fond, pourquoi te montres-tu aussi méchant avec moi ?¹.

Ce n'est pas une farouche détermination à ne pas s'alimenter qui la faisait réagir de la sorte, mais le souci de correspondre à une exigence divine qu'elle percevait intimement, et aussi le besoin de préserver sa propre liberté intérieure. Durant les mois qui lui restaient à vivre, Anfrosina assumait son inédie dans la joie, édifiant son entourage et les nombreux visiteurs qui, attirés par son renom de sainteté, venaient s'édifier à son contact. Elle voyait en ce jeûne extraordinaire qui dura près de deux ans les prémices de son union indissoluble à Jésus et à Marie dans la félicité du paradis.

Sans être inédique, le saint PADRE PIO DA PIETRELCINA (1887-1968) mangea toujours très peu. Mais, dans les premiers temps de son sacerdoce, il connut une période de totale abstention de nourriture quand, envoyé au couvent de Venafrò pour y reprendre la vie commune avec ses confrères capucins, il se mit aussitôt à rejeter toute nourriture :

Malade depuis trois ans désormais, son estomac ne peut retenir aucun aliment, excepté lorsqu'il se trouve dans son village natal. Durant près de deux ans, il a respiré l'air natal et n'a jamais souffert le moindre vomissement, alors qu'à chaque fois qu'il est retourné dans un couvent, ne fût-ce que pour une journée, il a subi de graves malaises, notamment de douloureux vomissements. Il y a un mois et demi qu'il est ici, et je peux dire sincèrement qu'il n'a jamais retenu le moindre aliment plus d'un quart d'heure : il est alité depuis 16 ou 17 jours, et ne garde pas même une cuillerée d'eau².

¹P. VENANZIO DA CASACANDITELLA, *Anfrosina Berardi, Giglio purpureo delle vette*, Ed. Cantagalli, Siena, 1978, p. 101.

²FERNANDO DA RIESE PIO X, *Padre Pio da Pietrelcina*, San Giovanni Rotondo, Edizioni « Padre Pio da Pietrelcina », 1998, p. 89.

Ce jeûne absolu de près de deux mois fut contrôlé par ses supérieurs ecclésiastiques et par les médecins. Là encore, il s'agit d'une inédie « voulue par Dieu » et perçue comme telle par l'intéressé : il y voyait une intervention surnaturelle pour le retenir dans le monde malgré l'avis contraire de ses supérieurs, l'empêchant de regagner un couvent de son Ordre avant l'heure fixée par la Providence.

Chez MARIA MADDALENA DELLA PASSIONE STARACE (1845-1921), fondatrice près de Naples des religieuses servites de la Compassion de Marie, le jeûne ajoute au caractère providentiel, « voulu par Dieu », une dimension réparatrice particulière :

L'abstinence de nourriture débuta en 1880, quand bien même elle n'était encore pas totale. La soeur prenait quelque bout de pain imbibé de vinaigre, quelque fruit ou légume cru, un peu de café au lait. Mais elle resta 70 jours sans absorber d'autre nourriture que la sainte communion¹.

Cette inédie a été attestée par Mgr Sarnelli, évêque de la religieuse, et par les médecins qu'il avait chargés de contrôler les faits. Elle s'accompagnait de manifestations étranges : dès que soeur Maria Maddalena voulait avaler quelque chose, car elle était tenaillée par une faim lancinante, elle rejetait aussitôt le moindre aliment, fût-ce de l'eau, dans des vomissements extrêmement douloureux et épuisants. De plus, les médecins découvrirent que son corps était par endroits criblé d'éclats de verre, d'échardes de bois, de bouts de fil de fer, introduits sans laisser de marques sous son cuir chevelu, dans ses oreilles, sous la peau de son ventre etc. Et, fait plus inquiétant, la période de jeûne absolu fut ponctuée de crises effroyables semblables à celles des possessions diaboliques, tandis que des meubles s'abattaient avec fracas sur la religieuse, que des voix et des cris lugubres se faisaient entendre autour d'elle. On comprit bien vite que cette inédie voulue par Dieu provoquait un déchaînement des forces du mal, à cause de sa signification réparatrice soulignée par les souffrances qui l'accompagnaient. Il y avait en quelque sorte, en Maria Maddalena Starace, une lutte inexpiable entre Dieu et le Mal, dont son corps était en quelque sorte constitué le *lieu*, le théâtre. C'était si évident que la pauvre

¹Paolo A. ORLANDI, *I Fenomeni fisici del misticismo*, Milano, Gribaudi, 1996, p. 172.

soeur ne pouvait parfois pas même recevoir la communion, qui était son seul soulagement :

La figure de soeur Maria Maddalena est le symbole de la présence du mal autour de nous, mais avant tout en nous-même. Les forces du mal sont actives dans le monde, mais également à l'intime de chaque homme. Les limites entre le bien et le mal ne sont jamais fixées définitivement, elles ne séparent jamais de façon nette les bons des mauvais, elles se situent plutôt à l'intérieur de chaque personne. A tout moment, chacun est appelé à faire le choix entre le bien et le mal : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, celui qui ne récolte pas avec moi, perd tout » Si nous excluons Dieu de notre vie, nous finissons par héberger le Malin, que nous nous en rendions compte ou non. Si notre visage ne se transfigure pas peu à peu en la Face de Dieu, il finit par devenir le masque du démon, et nous nous trouvons la proie de Satan, sans même nous en apercevoir².

Les périodes d'inédie de la servante de Dieu, contrôlée d'autant plus rigoureusement qu'elles se déroulaient dans l'obéissance à l'évêque, constituaient une réponse à l'action diabolique, une pénitence réparatrice qui suscitait, à son tour, une réaction accrue des forces du mal : le cas de Maria Maddalena Starace - par ailleurs religieuse d'une haute vertu et fondatrice d'une grande compétence - illustre sur un mode paroxysmique la lutte permanente entre le Bien et le Mal dont Satan fait de l'homme son enjeu : le combat se déroule non pas autour de l'homme, mais en lui. Si originale et terrifiante qu'elle soit, l'expérience de la servante de Dieu constitue un exemple apologétique original, où l'inédie s'inscrit comme un élément signifiant.

Inédie et liturgie

Souvent, l'inédie des mystiques s'inscrit dans une chronologie liturgique : le carême est le temps par excellence du jeûne, poussé parfois à l'extrême. Ainsi, la béate, puis clarisse espagnole BEATRIZ MARIA DE JESÚS DE ENCISO NAVARRETE Y TORRES (1632-1702) amorça dès l'année 1663, où elle reçut le stigmates, un jeûne absolu qui durait chaque carême et chaque avent, parfois même plus longtemps, ainsi qu'on le vérifia :

²Alessandro PRONZATO, *Farsi portare dalla croce*, Torino, Gribaudi, 1984, p. 93-94.

Lors de l'enquête canonique à laquelle elle fut soumise en 1664, on vérifia qu'elle n'absorba aucune nourriture ni boisson durant cinquante jours, hormis une gorgée d'eau chaque semaine pour atténuer l'embrasement qui marquait ses extases hebdomadaires de la Passion¹.

Cette inédie, non plus que les multiples manifestations extraordinaires jalonnant son existence, n'eut aucune répercussions sur sa santé et ses compétences : élue abbesse en 1699, elle gouverna avec sagesse et prudence son monastère, avant de mourir en odeur de sainteté.

Déjà l'hagiographie médiévale connaît plusieurs cas semblables, proposés aux pieux fidèles comme des *exempla* plus admirables qu'imitables, dans lesquels il est assez difficile de faire la part des choses entre motions surnaturelles, éléments pathologiques et phénomène d'ordre mystique : ainsi, l'inédie presque totale de la tertiaire franciscaine ELISABETH ACHLER (1386-1420) de Reute, en Souabe, entrecoupée d'incidents mal interprétés. Une fois, durant le carême, immobilisée sur sa couche à cause de ses stigmates, elle reçoit de sa prieure l'ordre de manger un peu de bouillie de gruau : elle la rejette au prix de malaises si graves qu'elle est bientôt à toute extrémité. Affolée, la supérieure affirme qu'elle n'a jamais donné une telle obédience à la soeur, qui de son côté affirme l'avoir vue entrer dans sa cellule avec le bol de bouillie. La communauté tient l'épisode pour une intervention du démon qui aurait pris les traits de la prieure. Une autre fois, des religieuses affirment avoir vu Elisabeth rôder dans la réserve pour y chaparder quelque nourriture : cette fois, le diable aurait revêtu son apparence. Quelque temps plus tard, on découvre sous la couche de la grabataire des morceaux de pain, du jambon : là encore, le démon est incriminé. Ces incidents s'expliquent aisément lorsque l'on sait que la communauté est alors très divisée sur le cas d'Elisabeth, et que plusieurs soeurs lui envient les grâces extraordinaires dont elle semble être favorisée. Au terme du carême, la sainte religieuse (son culte sera confirmé en 1766) reprend normalement la vie régulière, pour amorcer, l'année suivante, au même temps liturgique, un jeûne total qui durera plusieurs années.

¹Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *La stigmatisation*, op. cit., p. 365.

Rien de tel chez PUDENZIANA ZAGNONI (1583-1608), également tertiaire franciscaine. Elle habite chez ses parents, à Bologne, menant une existence retirée, et nul ne songe à critiquer les périodes d'inédie totale qu'elle observe - à la demande de Jésus; affirme-t-elle -, durant l'Avent ou le carême, ou même une fois dans l'octave de la fête du Saint-Sacrement : pendant une semaine, elle n'absorbe strictement rien, à l'exception de cinq amandes et d'une gorgée d'eau, le dernier jour, avant de se remettre à son régime alimentaire habituel : quelques herbes cuites, un peu de pain et d'eau constituent son unique repas quotidien.

Pédagogie séraphique

Au XIX^e siècle, l'histoire de VERONICA BARONE (1856-1878), dont la brève existence se déroule tout entière à Vizzini (Sicile), illustre de façon originale la dimension liturgique du jeûne mystique. Baptisée sous le nom de Febronia, elle est l'aînée des cinq enfants du pelletier Francesco et de son épouse Vincenza, réputés pour leur piété sans ostentation, leur affabilité et leur charité - aussi discrète que généreuse - à l'égard des pauvres. La famille habite une agréable maison au centre de la cité, où la fillette connaît une enfance protégée, d'autant plus heureuse que son caractère facile, sa vivacité naturelle et sa précoce beauté la font choyer par son entourage. Pourtant, quelque chose déroute les parents : Febronia a en horreur tout ce qui la met en valeur, et ce très tôt ; dès l'âge de quatre ans, elle dénoue les tresses que vient de lui faire sa mère ; elle ôte de ses robes rubans et colifichets, se sépare sans regret des petits bijoux que lui offrent sa marraine, ses tantes : "*Ce ne sont pas là des choses pour moi, le Seigneur ne veut pas que je porte de semblables vanités !*" On se demande d'où lui viennent de telles inspirations, tout comme l'extraordinaire ferveur qui la pousse à se retirer dans un réduit où elle a dressé un petit autel orné d'images de saints : durant des heures, elle prie et converse avec ses *amis du ciel*. Fantaisies d'enfant ? Un jour, elle se blesse incidemment avec une alêne oubliée sur un fauteuil ; elle serre les dents - l'aiguille a touché le fémur - et supporte pendant trois jours la douleur, sans rien dire ; il faut qu'elle soit au bord de l'évanouissement pour que sa mère découvre l'énorme abcès

qui s'est formé à partir de la plaie. On fait venir le médecin, et tout rentre dans l'ordre. Mais on se pose des questions sur cette fillette singulière.

A l'âge de cinq ans, Febronia tombe malade ; épuisée par une fièvre infectieuse, le corps couvert de plaies purulentes, la voici bientôt à toute extrémité. Soins et médications se sont révélés vains et, en désespoir de cause, les parents implorent saint François d'Assise. Le 3 octobre 1862, vigile de la fête du saint, la guérison se produit : instantanée, complète et définitive, elle est tenue par tous - médecins compris - pour miraculeuse. L'enfant affirme avoir vu une *belle dame* qui lui a dit s'appeler Véronique Giuliani et venir de la part de Dieu pour lui redonner la santé. La perplexité de son entourage est grande. Puis la vie reprend son cours, sereine : quelques mois d'école - juste pour apprendre à lire, le reste étant jugé superflu sinon dangereux -, et les travaux domestiques, le catéchisme avec une pieuse cousine, les cérémonies religieuses.

Febronia montre une ferveur et une maturité spirituelle si remarquables qu'elle est autorisée à communier dès l'âge de sept ans, fait exceptionnel à l'époque (il a fallu une dispense de l'autorité ecclésiastique). Bientôt surviennent extases, visions, don de double vue, annonce d'événements à venir. La famille est désemparée en face de ces étrangetés, lorsqu'elle les entrevoit : en effet, la fillette veille jalousement à garder son secret. Seul son confesseur reçoit la confiance de longs et fréquents colloques avec le Christ, la Vierge, François d'Assise, et surtout les saintes Claire et Véronique Giuliani, que l'enfant nomme affectueusement ses *grandes soeurs* ; le prêtre est d'abord déconcerté, mais après tout, pourquoi pas ? Dieu est libre de ses dons, et cette fillette est si différente des autres.

Un jour de l'été 1869, l'adolescente - elle va sur ses treize ans - entend une voix sortir du crucifix devant lequel elle prie : "*Prépare-toi à la guerre !*". Elle ne comprend pas. Le 13 septembre, vigile de l'Exaltation de la Croix, le même crucifix s'anime, le Christ lui montre son cœur étincelant de lumière et lui présente une croix. Bientôt après, elle s'alite, frappée d'un mal inexplicable : comme Domenica Lazzeri ou Juliana Engelbrecht, elle est dévorée par une fièvre brûlante accompagnée de crampes et de convulsions qui écartèlent littéralement son

corps. Devenue grabataire, elle met à profit cette maladie pour s'absorber dans la contemplation de la Passion du Christ, offrant l'épreuve à Dieu pour la conversion des pécheurs, "*à commencer par la mienne*", dit-elle.

Neuvaines de jeûne mystique

Le 18 mai 1871, après plus de deux années de souffrances continuelles que rien n'a pu soulager, Febronia annonce soudain avec calme : "*Je vais mourir !*". Ses proches, déjà affligés par ses infirmités, sont vivement commotionnés. De fait, quelques minutes plus tard, elle est en proie à des spasmes d'une telle violence que tout le monde autour d'elle prend peur. On envoie quérir des médecins - les docteurs Inguanti et Galante - et le confesseur. L'adolescente est étirée sur son lit, les bras en croix, les mains serrées, les pieds l'un sur l'autre, la tête inclinée. A peine l'effleure-t-on, que le corps entier est agité de secousses comme si un courant électrique le traversait. Ayant épuisé la panoplie des médications en usage à l'époque, les docteurs finissent par préconiser des doses massives de sulfate, que la malade rejette aussitôt au prix de souffrances accrues. Un bain glacé finit par avoir raison des convulsions, mais le coeur s'arrête. Febronia est bien morte, les médecins ne peuvent que dresser constat du décès, le prêtre s'efforce de consoler les parents désespérés. Le cadavre est exposé durant cinq jours, glacé, immobile. Par centaines, les habitants de la localité et des environs viennent se recueillir devant leur *petite sainte*.

Au soir du cinquième jour, alors que les obsèques sont envisagées pour le lendemain, de pieuses femmes croient déceler quelques signes de vie dans le corps inerte. Ce n'est pas une illusion, bientôt Febronia ouvre les yeux, joint les mains, les tend en avant ; ses lèvres bougent parfois, comme si elle parlait à quelqu'un ; mais elle est totalement insensible à ce qui l'entoure. Appelée à la hâte, le confesseur parvient en vertu de l'obéissance à se faire expliquer par l'adolescente qu'elle est en colloque avec la Vierge Marie. Cet état extatique se prolonge quatre jours entiers sans interruption. Au matin de la Pentecôte, le 27 mai 1871, Febronia est libérée en un instant de tous ses maux ; elle se lève et se rend à l'église paroissiale pour y

entendre la messe en action de grâce. Elle est aussi fraîche et vaillante que si elle n'avait jamais été malade, et elle n'a absorbé strictement aucune nourriture durant neuf jours entiers ! Tout le monde crie au miracle, on le comprend, puis la vie reprend son cours habituel.

Pas pour longtemps. Le 30 mai, neuf jours avant la Fête-Dieu, Febronia retombe dans l'état de prostration qu'elle a déjà connu. Le troisième jour, son corps secoué de convulsions s'étire comme s'il était crucifié, et elle endure pendant 60 heures des souffrances si atroces que l'entourage n'en peut supporter le spectacle. Seul le confesseur, qui entrevoit la signification de ces phénomènes, est en mesure d'encourager sa fille spirituelle. A la Fête-Dieu, Febronia - qui une fois de plus n'a rien mangé ni bu pendant neuf jours - ne recouvre pas la santé : elle sera guérie le 9 juillet, en la fête de sainte Véronique Giuliani, et revêtira avec joie la bure des tertiaires capucines séculières, prenant le nom de Veronica, en hommage à sa céleste protectrice. Elle n'a que quatorze ans et demi.

Pendant une année environ, Veronica mène une existence presque normale, consacrée à la retraite silencieuse, à la prière, aux travaux domestiques. Sa mère et ses cousines notent simplement qu'elle mange très peu - cinq grains de raisin par ci, trois cerises par là (en l'honneur des cinq plaies du Christ ou de la Trinité) -, et que parfois surviennent des *neuvaines* de jeûne absolu, en préparation aux grandes fêtes liturgiques. Le 26 octobre 1872, Mgr Morana, évêque de Caltagirone, vient à Vizzini pour rencontrer cette diocésaine dont il se dit tant de choses étonnantes ; il en profite pour lui administrer privément le sacrement de confirmation. C'est comme s'il ne manquait plus que cette démarche pour que Veronica fût libre de répondre sans réserve à sa vocation. A partir de cette date, elle participe chaque semaine - du jeudi midi au vendredi soir - à la Passion du Christ, qu'elle contemple en des visions d'un *vérisme* terrifiant et dont elle explore progressivement les profondeurs : douleurs physiques du Sauveur, au fil des stations du chemin de croix, mais aussi son agonie à Gethsémani, ses souffrances spirituelles et morales jusqu'à l'ultime déréluction du Calvaire. Parfois les stigmates apparaissent sur son corps. Ensuite, jusqu'au dimanche matin, elle partage les douleurs de la Vierge Marie. Le reste de la semaine, elle se livre à des austérités

inouïes : elle dort à même le sol, se flagelle au sang, porte cilice. Elle a reçu mission de se faire *médiatrice de pardon* pour les pécheurs, dans la droite ligne du charisme de sainte Véronique Giuliani. Sa prière est continue, universelle, embrassant des intentions d'une rare originalité pour l'époque : l'oecuménisme, la sanctification du Peuple de Dieu, et surtout des prêtres, par la voie de *l'enfance spirituelle*, le salut des Juifs et des musulmans. Elle n'en connaît pas moins la dérélition, les tentations contre la foi, la calomnie, et jusqu'aux sévices diaboliques comparables à ceux que subirent le saint Curé d'Ars ou Yvonne-Aimée de Malestroît. Sa doctrine, très novatrice, est fondée sur l'acceptation de la "*suave douleur du pur pâtre d'amour*".

Inédie totale

Veronica cesse de s'alimenter. Désormais, l'Eucharistie quotidienne sera sa seule nourriture. Pendant quelques mois, elle grappille encore ça et là quelque baie dont elle suce la pulpe, puis n'absorbe plus rien. Elle n'éprouve aucune aversion pour la nourriture, elle n'a plus faim, ne peut plus rien ingurgiter sans le rendre aussitôt, au prix de vives souffrances. En revanche, elle attend chaque matin avec impatience l'Eucharistie, qui lui redonne visiblement forces et éclat ; s'il arrive qu'un jour elle ne puisse communier, elle est à toute extrémité, près de mourir. L'inédie de Veronica durera au moins trois années. Le professeur Zappalà, venu en décembre 1877 étudier le cas - contre lequel il est très prévenu - doit s'incliner devant la réalité des faits. Elle lui confie qu'elle n'a aucune excrétion depuis des années : "*Si je ne mange ni ne bois, pourquoi serais-je soumise à ces nécessités ?*" Comme il lui fait remarquer qu'elle absorbe chaque jour l'hostie, elle réplique en souriant : "*Eh, docteur, tu veux m'abuser ? Tu sais bien qu'il n'est rien, dans le sacrement de l'Eucharistie, qui soit rejeté par le corps : le Seigneur ne s'incorpore-t-il pas totalement à notre âme ?*"

Le médecin ne se contente pas des affirmations de la malade - depuis deux années elle est atteinte de tuberculose pulmonaire et souffre d'un cancer de l'oreille gauche interne qui lui cause des douleurs si atroces qu'elle serre les dents pour ne pas crier - ; il interroge ses proches, la soumet à un contrôle sévère, s'entoure d'une équipe de confrères qui multiplient les

investigations et renforcent la stricte surveillance dont la stigmatisée fait l'objet : la réalité de l'inédie est mise en évidence. De plus, comme signe qu'elle ne ment pas, Veronica annonce qu'elle sera guérie instantanément le 8 décembre, solennité de l'Immaculée Conception. Le professeur et les collègues qui l'accompagnaient ne peuvent retenir un sourire sceptique. Or, au matin du jour dit, toute trace de phthisie et de cancer a disparu : à la place de l'odeur nauséabonde diffusée par la purulence de l'oreille, une exquise fragrance de lis remplit la chambre de la malade, qui a retrouvé en une nuit la fraîcheur de son teint et son embonpoint.

Veronica Barone meurt le 5 janvier 1878, à l'âge de 21 ans. Son extraordinaire réputation de sainteté - sa prière et ses pénitences, le don de conseil dont elle faisait preuve envers les nombreuses personnes qui venaient la visiter, son humilité et son souci de la sanctification du clergé, qui l'entoura toujours d'une particulière vénération - a incité l'Ordinaire de Caltagirone à entreprendre en 1919 la procédure en vue de sa béatification.

Comme Elisabeth Achler jadis, Veronica Barone a été amenée à l'inédie totale à la faveur de rythmes liturgiques qui constituaient une préparation et qui donnaient au phénomène une signification, une *lisibilité* spirituelles. Là encore, les entours prodigieux du jeûne extraordinaire (notamment la guérison miraculeuse de maux incurables) ne permettent pas de réduire celui-ci à la simple anorexie mentale, non plus que le dynamisme apostolique dont fait preuve la jeune mystique.

Fraudes et supercheries

Comme les autres phénomènes extraordinaires accompagnant l'expérience mystique, l'inédie connaît depuis toujours ses truqueurs et fraudeurs. Les exemples contemporains ne manquent pas, et dans plusieurs cas, la supercherie a été mise en évidence tôt ou tard. L'un des faits de ce genre des plus retentissants a suscité un énorme scandale au Portugal, juste après la Seconde Guerre mondiale. Depuis le 13 mai 1945, une jeune paysanne du village de Vilar Chaõ nommée AMELIA RODRIGUES faisait état de visions et d'apparitions de la Vierge -

Notre-Dame de Fátima - et montrait des stigmates cruciformes au front et à la main droite. Elle prétendait ne se nourrir que d'eau pure et de pétales des roses qu'elle recevait du ciel... Malgré les mises en garde réitérées de la curie épiscopale de Coimbra, les événements durèrent plus de cinq ans, attirant par milliers des pèlerins convaincus d'assister à la suite extraordinaire de Fátima, et des curieux avides d'émotions fortes. La comédie connut une fin brutale en avril 1951, quand la visionnaire dut bon gré mal gré se soumettre à une enquête médicale que dirigea le professeur João Porto à l'hôpital de Coimbra : au terme de quelques jours d'une étroite surveillance, durant lesquels Amelia supporta très mal l'abstinence qu'on lui imposa pour respecter son inédie alléguée, on découvrit sur elle les instruments dont elle usait pour fabriquer ses *stigmates* : deux petites croix de chapelet, un miroir et un flacon rempli de liquide corrosif. Démasquée, et de plus tenaillée par la faim, la visionnaire avoua également sa supercherie quant à l'inédie : elle se nourrissait nuitamment à l'insu de tous, grâce à la complicité d'une de ses soeurs, qui se chargeait aussi de faire disparaître ses excrétiions. L'affaire connut un retentissement d'autant plus grand que l'on parlait à la même époque de la mystique Alexandrina Maria da Costa et de sa prodigieuse inédie (cf. *supra*).

Toujours au Portugal, une autre prétendue jeûneuse fait depuis plus de 20 ans courir les foules à son chevet : ROSALINDA VIEIRA, habitant à Tropeço, hameau perché à flanc de colline à une cinquantaine de kilomètres de Porto, affirme ne rien manger ni boire depuis son adolescence. En réalité, on est en présence d'un cas classique d'anorexie mentale, assaisonné de fioritures mystico-visionnaires et habilement manipulé par l'entourage qui en retire de substantiels profits :

L'une de ces « santinas » les plus récentes, Maria Rosalina, paralysée des jambes, gisait en 1987 depuis plus de dix ans sur un lit parmi les fleurs et les images pieuses. Elle ne s'alimentait plus depuis des années et avait de fréquentes conversations avec la Vierge. Deux fois par semaine, des autocars déversaient dans sa maison un flot de pèlerins, qui ne manquaient pas de laisser une généreuse obole¹.

¹Jean-Pierre ALBERT, *Le sang et le Ciel - Les saintes mystiques dans le monde chrétien*, Paris, Aubier, Collection historique, 1997, p. 120.

En effet, ladite « mystique » passe ses journées dans son lit, immobile et silencieuse, et les fidèles défilent dans sa chambre pour lui confier des intentions de prière rédigées sur de petits papiers que l'on dépose sur la couverture ou la table de chevet. Beaucoup y joignent également des papiers d'un autre genre, de ceux que l'on appelle des billets de banque. L'Ordinaire de Porto a publié diverses notes de mise en garde contre cette exploitation financière de la crédulité publique¹.

L'Italie a connu un cas comparable, en la personne d'ALFONSINA COTTINI (1902-1983), la visionnaire de Craveggia, près de Gênes. Elle aurait été guérie à Lourdes le 5 août 1955, et aurait eu de 1961 à 1969 des apparitions hebdomadaires de la Vierge, avant de sombrer dans un « sommeil extatique » dont elle ne sortait que très rarement pour délivrer quelque message de la Madone. Son entourage affirmait qu'elle ne mangeait ni ne buvait absolument rien. Elle aurait donc connu une inédie totale de quatorze années. En réalité, ce fut une supercherie organisée, là encore, avec la complicité d'une soeur cadette, qui avoua le compérage après la mort de son aînée. Alfonsina Cottini refusa toujours de se soumettre au contrôle médical qu'exigeait l'Ordinaire du lieu pour ouvrir sur ce cas une enquête canonique.

En France, le cas de la - très suspecte - stigmatisée MARIE-JULIE JAHENNY (1850-1941), de La Fraudaïs, n'est pas sans poser question :

Marie-Julie a gardé un jeûne absolu pendant cinq ans, un mois et 22 jours : du 28 décembre 1875 au 20 février 1881. Pendant ce temps, il n'y eut aucune excrétion, ni liquide ni solide. En témoignent principalement le docteur Imbert et madame Grégoire. Le fait était connu et nous-même l'avons vu évoqué dans un livre dont nous n'avons malheureusement pas retenu le titre. On sait, par madame Grégoire, qu'en 1884, elle a recommencé à boire du lait. Par la suite elle se nourrit normalement².

¹Ce qui n'empêche pas Jean-Jacques ANTIER de citer "Maria Roselina Veira" (sic) dans son tableau des inédiques. Cf. op. cit., p. 71.

²Pierre ROBERDEL, *Marie-Julie Jahenny, la stigmatisée de Blain, 1850-1941*, Montsûrs, Editions Résiac, p. 120.

Il n'y a jamais eu de cette inédie alléguée un contrôle digne de ce nom, et ni madame Grégoire - une voisine qui ne vivait pas sous le même toit que la stigmatisée -, ni le docteur Imbert-Gourbeyre - trop crédule et qui ne fit à La Fraudaïs que de brefs séjours -, ne sont des témoins fiables. De plus, comment s'est nourrie Marie-Julie entre le 20 février 1881, date à laquelle son inédie aurait cessé, et 1884, année où « elle a recommencé à boire du lait » ?

Une gourmande biberonne

L'un des plus célèbres exemples de supercherie à l'inédie est celui de CATHERINE FILLJUNG (1848-1915). Cette fausse mystique vécut à Biding, en Lorraine : "infâme menteuse, escroc raffinée et comédienne accomplie", que presque tout le monde dans la contrée surnommait *die Lügenkätte* (Cathy la menteuse), elle donna durant près de 40ans du fil à retordre aux divers évêques qui se succédèrent à Metz. Elle parvint, par des intrigues d'une audace éhontée, à se faire une réputation internationale de fondatrice victime des incompréhensions et persécutions de ses supérieurs ecclésiastiques, et à circonvenir - pendant quelque temps du moins - jusqu'à de hautes personnalités politiques et religieuses. Outre les extases et stigmates dont elle se disait favorisée, elle assurait vivre sans aucune nourriture depuis l'année 1879 :

Depuis trois ans, je ne prends plus la moindre nourriture, rien, absolument rien, et avec cela je continue mon entreprise...¹.

Son biographe souligne avec complaisance un "jeûne absolu qui dura sept ans"². On retrouve cette prétention dans diverses lettres de la visionnaire aux personnes de bonne foi qu'elle abusait :

¹Mgr. Jean-Baptiste PELT, évêque de Metz, *La vérité sur Catherine Filljung, fausse mystique (1848-1915)*, Metz, Imprimerie du journal Le Lorrain, 1934, p. 102, note - Lettre à Melle Rousselle, en date du 4 août 1882.

²Eugène EBEL, *Soeur Catherine - Notes biographiques sur la mystique lorraine Catherine Filljung, religieuse dominicaine, fondatrice de l'orphelinat de Biding, 1848-1915*, Paris, Ed. Pierre Téqui, 1929, p. 126. L'ouvrage fut condamné par décret de Mgr. Jean-Baptiste Pelt, évêque de Metz, en date du 18 décembre 1933, après avis du Saint-Office.

Depuis trois ans, je ne prends pas de nourriture. La sainte communion est ma vie et me soutiens (sic). Je ne crains ni fatigue ni travail¹.

Affirmation quelque peu mitigée par l'intéressée elle-même dans une supplique à Mgr Sallua, commissaire du Saint-Office :

Pourquoi donc depuis trois ans je ne peux plus prendre la moindre nourriture qu'un peu de l'eau sucrée (sic) ?².

Ladite eau sucrée devait titrer quelques degrés d'alcool, si l'on en croit les dires de braves paysans du cru, scandalisés par la conduite de celle qu'ils avaient tout loisir de côtoyer chaque jour, ainsi qu'en fait foi la lettre d'un cultivateur de Biding adressée - parmi tant d'autres semblables - à Mgr. Dupont des Loges, alors évêque de Metz :

Elle veut aussi passer pour ne pas manger : or, elle prend son café le matin et son dîner dans un coin ; tout le monde la voit manger, excepté le curé ; c'est tout ce qu'il faut... elle aime le vin sucré et les liqueurs, mais elle vit de la communion. Une canaille comme elle ne devrait plus oser communier³.

Bien renseigné également par le clergé local, l'évêque n'était pas dupe des *charismes* de sa singulière diocésaine ; aussi jugea-t-il superflu de mobiliser, pour une enquête dont le résultat ne faisait pas le moindre doute, des prêtres et religieuses qui avaient bien mieux à faire. Catherine ayant clamé haut et fort que la hiérarchie ecclésiastique ne voulait pas lui rendre justice, Mgr. Fleck, successeur de Mgr Dupont des Loges, ordonna une mise en observation de quinze jours chez les moniales bénédictines d'Oriocourt. L'expérience fut concluante : la *mystique* exigea de quitter le monastère au bout du douzième jour, fournissant ainsi bien malgré elle la preuve qu'elle n'était pas en mesure de supporter un jeûne prolongé, ce que précise la prieure, femme de bon sens assurément :

Ce qui m'a laissé un doute et m'a mis involontairement à la pensée le proverbe : la faim fait sortir le loup du bois. Il est

¹Mgr. Jean-Baptiste PELT, *op. cit.*, p. 106 - Lettre à madame Puricelli, datée du 21 juin 1883.

²*Ibid.*, p. 102 - Lettre du 12 octobre 1883.

³*Ibid.*, p. 84 - Lettre de Jean Klein, 27 août 1882.

*un peu étrange qu'après un essai de bouillon et de potage pendant trois jours, elle ait pu supporter du pain, sans avoir mal ; il faut avouer qu'elle a l'estomac très complaisant, si elle ne s'est nourrie que d'eau de-puis cinq ans. Dans ma pensée, c'est une maladie imaginaire ou d'escroquerie*¹.

L'observation, effectuée du mercredi 22 septembre au dimanche 3 octobre 1886, démontra qu'on ne pouvait en aucun cas parler d'inédie : si en effet Catherine refusait toute nourriture au moment des repas, elle prenait ça et là de l'eau sucrée, du café coupé d'eau, du bouillon, et même du pain dès le quatrième jour. Ce qui n'a rien d'une prouesse, encore moins d'un prodige. Mais la visionnaire ne démorait jamais - si l'on peut dire ! - de son prétendu jeûne absolu. Elle écrivit quelques mois plus tard à Mgr Fleck :

Votre Grandeur parle encore de l'abstention de nourriture et doute de la réalité des phénomènes. Si cela avait été faux, pensez-vous, Monseigneur, que je me serais mise pendant quinze jours à votre discrétion ? Vous en doutez, mais vous en doutiez aussi à cette époque, et vous aviez les moyens de découvrir la fourberie pendant ces quinze jours d'Oriocourt. Il n'en fallait pas tant"².

Or Catherine avait *craqué* au bout de douze jours d'un régime austère, certes, mais tout à fait supportable, ayant scandalisé les religieuses par son peu d'assiduité à la table sainte, elle qui prétendait que seule la communion eucharistique la soutenait... Malgré l'évidence, il se trouva encore de nombreuses personnes pour ajouter foi à ses allégations en matière d'inédie et autres phénomènes mystiques. Quelques années plus tard, le procès de la visionnaire (inculpée "uniquement pour une série d'escroqueries", et non pour des motifs d'ordre politique, comme voulurent le faire croire ses adeptes) fut l'occasion d'une nouvelle mise au point :

*Elle a simulé le jeûne ; mais en réalité elle est très friande, elle aime les pâtisseries et les confiseries ; elle s'en faisait envoyer en prison*³.

¹*Ibid.*, p. 150 - Lettre de la prieure à l'évêque de Metz, en date du 17 octobre 1886.

²*Ibid.*, p. 171 - Lettre de Catherine Filljung à Mgr. Fleck, évêque de Metz, en date du 24 juin 1887.

³*Ibid.*, p. 229 - Réquisitoire du procureur Wilser, lundi 1 avril 1890.

Après un séjour à la maison d'arrêt de Sarreguemines (3 avril 1890 - 21 mars 1891), Catherine Filljung fut mise en observation à l'asile des aliénés de Steinbach, dont les médecins la déclarèrent irresponsable ; aussi fut-elle acquittée par jugement du 12 avril 1892. Le verdict provoqua un scandale et fit rebondir la polémique autour de son cas : le 12 novembre 1892, cette "folle irresponsable de ses actes, déclarée comme telle par la justice du pays", était de nouveau internée à Steinbach parce que "dangereuse pour la sécurité publique". L'aumônier de l'établissement écrivait à l'évêque de Metz :

Catherine reçoit de très nombreuses visites de Biding ; on lui envoie, de partout, quantité de pâtisseries et de vins fins, dont elle est très friand¹.

On voit ce qu'il en était de l'*inédie* de la prétendue visionnaire. Catherine Filljung était une joyeuse luronne, quelque peu biberonne, et surtout une redoutable fausse mystique, de celles qui peuvent empoisonner pendant des années la vie d'un diocèse. L'éminent directeur spirituel qu'était Mgr d'Hulst eut à la connaître quand elle effectuait à Paris des voyages pour ses quêtes ; son discernement ne fut pas pris en défaut, et il écrivit à l'évêque de Metz :

La soeur Filljung m'a donné d'elle l'idée qu'on peut avoir d'une intrigante, d'une fausse mystique, cherchant à capter la confiance et l'argent des personnes pieuses par un mélange choquant de prétendus états surnaturels².

Pourtant, malgré les preuves et témoignages qui l'accablent, Catherine Filljung trouve encore des partisans et des défenseurs jusque parmi les prêtres et les auteurs traitant de phénoménologie mystique !

Inedia diabolica ?

A la même époque, au Canada, une autre visionnaire stigmatisée jetait le trouble dans une famille religieuse de fondation récente. Autant le cas de Catherine Filljung est

¹*Ibid.*, p. 239 - Lettre de l'abbé Schmitt, aumônier de Steinbach, à Mgr. Fleck, en date du 17 janvier 1893.

²*Ibid.*, p. 202 - Lettre du 1^{er} août 1892 à Mgr Fleck

simple - un faisceau de supercheries en vue d'escroquer financièrement les fidèles crédules -, autant les faits relatifs à Vitaline Gagnon, en religion soeur ESPÉRANCE DE JÉSUS sont déroutants par leur complexité et l'audience qu'ils ont rencontrée dans divers milieux.

Le 15 mai 1862, Vitaline Gagnon (1844-1926) est admise en qualité de converse chez les Soeurs de la Charité d'Ottawa, congrégation instituée une quinzaine d'années auparavant par Elisabeth Bruyère. Lorsque l'aspirante se présente, elle est âgée de dix-huit ans. Sa santé délicate n'a pas résisté à un premier essai chez les Hospitalières de Québec, mais elle ne s'est pas découragée pour autant ; fort pieuse, elle a confié sa vocation à la Vierge et aux âmes du Purgatoire, envers lesquelles elle nourrit une dévotion particulière. Durant les premiers mois de postulat, tout va pour le mieux. Un jour, elle relate à la maîtresse des novices un songe qu'elle a eu : une religieuse décédée peu auparavant lui demande des prières et l'instruit des manquements de certaines soeurs, afin qu'il y soit remédié. On ne prête guère d'attention à l'incident. Mais les "*rêves*" se multiplient, où interviennent la Vierge, puis Mgr. de Mazenod, fondateur des Oblats de Marie Immaculée, mort en 1861, qui communique des *messages* à l'intention de ses missionnaires : ceux-ci exercent leur apostolat dans tout le Canada, ils y ont en charge des congrégations religieuses nouvellement établies et comptent déjà des évêques dans la hiérarchie locale. Voici la postulante promue au rang de messagère du ciel. Durant deux années, les *révélations* se succèdent ; on n'y trouve rien à redire, car le thème en est la sanctification de la congrégation, et leur origine surnaturelle semble sanctionnée par des prodiges : la prière de la jeune religieuse (admise à la prise d'habit le 12 juin 1863) obtient la guérison de malades déclarés incurables par les médecins.

Elisabeth Bruyère est une femme avisée. Elle assume sa charge avec énergie, dans un esprit de parfaite obéissance ecclésiale : sa congrégation est en pleine expansion, les Constitutions ont été rédigées quelques années auparavant, c'est le temps des premières fondations et de pourparlers avec les Oblats de Marie Immaculée, en vue d'assurer aux religieuses leur solide direction spirituelle. Dans ce contexte délicat surgit la visionnaire « *qui se faisait admirer par tous pour son obéissance, son*

humilité, sa piété, son hésitation à transmettre les messages dans la crainte d'être dans l'illusion, son zèle pour les pécheurs et non croyants »¹.

La fondatrice est perplexe. Elle soumet le cas à l'appréciation du père Aubert, supérieur local des Oblats et théologien de Mgr. Bourget, évêque de Montréal. Ce prêtre pondéré et docte - il a été le rédacteur des Constitutions de la congrégation - étudie les faits ; se fondant sur les fruits spirituels (accroissement de ferveur dans la communauté, conversions à l'extérieur) et sur les guérisons inexplicables vérifiées par les médecins, il penche pour d'authentiques manifestations surnaturelles. La fondatrice, qui ne voit en tout cela que *rêveries*, adopte une ligne de conduite exemplaire : elle informe régulièrement son évêque, Mgr. Guigues (lui-même Oblat de Marie Immaculée), sollicite ses directives, exige de ses religieuses une totale discrétion sur cette affaire ; elle-même s'abstient de tout jugement, d'autant plus que la congrégation s'est presque en son entier ralliée à la thèse de l'origine surnaturelle. Enfin, ayant recommandé à la maîtresse des novices de tenir soeur Espérance dans l'humilité et l'obéissance, elle fait montre envers celle-ci d'une sollicitude toute maternelle et donne - pour autant que cela est compatible avec la vie régulière - une suite favorable à ses *messages*.

Le 20 juin 1864, soeur Espérance est admise à la profession perpétuelle. Mère Bruyère eût préféré attendre pour y voir plus clair, mais elle s'en remet à Mgr. Guigues, tout acquis à la visionnaire : celle-ci n'a-t-elle pas été subitement guérie d'une toux opiniâtre jugée incurable par les médecins, et tenue pour un empêchement à la profession religieuse ? L'engagement de soeur Espérance dans la communauté est désormais irréversible. C'est alors qu'elle est confondue par le père Aubert, celui-là même qui a cru en l'origine divine de ses inspirations : il a sollicité de Mgr. de Mazenod, un des célestes interlocuteurs, une réponse à une question formulée en latin ; la nouvelle professe, ignorant cette langue, n'a pas été capable de fournir le renseignement demandé. Le père Aubert conclut à des phénomènes provoqués par le *magnétisme* - c'est très à la mode - et il est convenu de faire le silence sur l'affaire : soeur

¹P. Angelo MITRI, o.m.i., postulateur de la cause de béatification d'Elisabeth Bruyère, *Bref exposé sur la vie et la cause de béatification de la servante de Dieu, Mère Elisabeth Bruyère*, conférence donnée le 19 février 1978 aux Soeurs Grises de la Croix d'Ottawa (texte gracieusement communiqué à l'auteur..

Espérance sera soignée "comme une personne aux nerfs attaqués", elle rentrera dans le rang, et cette histoire ne sera bientôt plus qu'un désagréable souvenir. Mère Bruyère est somme toute bien soulagée : "*Ce sera une leçon pour l'avenir*", confie-t-elle à ses proches.

Quelques mois s'écoulent dans le calme. La jeune professe édifie les soeurs par sa régularité, son esprit de prière et de pénitence, son humilité. Les praticiens qui la soignent notent son parfait équilibre physique et psychique. Soudain, tout recommence, avec une ampleur insolite : au cours d'extases quotidiennes, "*des révélations se firent, des visions à distance eurent lieu, des prodiges dépassant les forces humaines s'opérèrent*" ¹. Soeur Espérance prétend entretenir des relations avec les âmes du Purgatoire ; qui laissent comme signe de leur passage des empreintes de mains incandescentes sur ses vêtements et même sur son corps. Bien qu'analphabète, elle se met à rédiger avec aisance les *messages* qu'elle reçoit. Atteinte d'une maladie dont l'issue devrait être fatale, elle se trouve rétablie instantanément, sur l'ordre de guérir qu'elle prétend avoir reçu de la fondatrice. Or Mère Bruyère n'a jamais formulé un tel ordre, son humilité se fût effarouchée à la seule perspective d'avoir eu à le faire ; aussi est-elle troublée, mais comme les médecins consultés déclarent la guérison inexplicable naturellement, elle se tait. Et puis soeur Espérance ne mange plus : de temps à autre elle absorbe quelques gouttes de vin, une gorgée de jus de pomme ou d'orange, pour ne plus boire finalement qu'un peu d'eau claire ça et là.

Confrontée à tant de manifestations déroutantes, la communauté se divise ; mais que l'on tienne pour ou contre l'origine surnaturelle des faits, tout le monde redouble de ferveur. Les *messages* transmis par soeur Espérance produisent des effets positifs dans les âmes, on note des conversions éclatantes et des guérisons spectaculaires que l'on attribue à la prière de la visionnaire, on fait la preuve que celle-ci connaît de façon inexplicable des événements lointains et des faits cachés, on constate la réalisation de certaines prophéties. Mère Bruyère est désemparée, elle hésite, en proie à un malaise profond : il

¹Soeur Paul-Émile, s.g.c., *Mère Elisabeth Bruyère et son Oeuvre - Les Soeurs Grises de la Croix* - Tome I, mouvement général, 1845-1876, Ottawa, Ed. de l'Université, 1945, p. 381.

semble qu'elle voudrait bien croire, mais qu'elle ne le peut pas vraiment. Pourtant, le confesseur de la communauté croit, l'évêque croit, les médecins croient ! La fondatrice insiste pour qu'un contrôle rigoureux soit exercé, elle s'est adressée à cet effet à Mgr. Guigues, bien sûr, mais également à Mgr. Bourget, évêque de Montréal, réputé pour sa piété et sa science théologique, et même à Mgr. Baillargeon, archevêque de Québec : les trois prélats se concertent sur cette affaire qui commence à faire beaucoup de bruit dans le pays, et un premier examen de l'inédie a lieu en 1866. Durant six semaines, soeur Espérance est enfermée dans une chambre et soumise à une rigoureuse surveillance de chaque instant, qu'assurent en se relayant nuit et jour des religieuses assermentées. Une commission médicale de quatre praticiens a été nommée, deux catholiques et deux protestants, dirigée par le docteur Beaubien, médecin-chef de l'Hôpital Général d'Ottawa depuis 1851. Les conclusions de l'enquête sont formelles : durant tout le temps de l'observation, soeur Espérance n'a rien mangé ni bu, hormis quelques gouttes d'eau pure ; elle pesait 113 livres au début de l'examen, elle en pèse 111 au terme ; mais, tandis qu'elle est sur la balance, celle-ci indique une subite augmentation de poids : en l'espace d'un quart d'heure, soeur Espérance passe de 111 à 124 livres, réalisant ainsi la prédiction qu'elle a formulée en souriant au premier jour de sa réclusion : "*A la fin, je pèserai bon poids !*" Les médecins concluent à l'inexplicable.

Mère Bruyère devrait être rassurée. Pourtant elle ne parvient pas à retrouver la paix intérieure en ce qui concerne sa jeune recrue. Elle écrit à son amie et confidente Mère Marcel-line Mallet, fondatrice des Soeurs Grises de Québec :

Cette pauvre enfant me fait bien souffrir. Je voudrais que ces rêves n'eussent jamais eu lieu. Le bon Dieu l'a permis. Que son saint nom soit béni ! Mais priez pour nous. Ces sortes d'affaires causent toujours de grandes épreuves¹.

Les épreuves allaient venir, en effet. Bientôt, soeur Espérance affirme revivre la Passion du Christ durant ses extases ; des parfums suaves s'exhalent de son corps et remplissent sa cellule, puis l'infirmerie, quand on l'y transporte atteinte d'une tumeur cancéreuse... qui disparaît un jour sans laisser

¹Ibid., p. 381.

aucune trace. Là encore, les médecins sont formels : "*les manifestations dépassent les forces physiques et, chez le sujet, rien d'anormal physiquement et de détraqué mentalement*"¹. On contrôle à nouveau l'inédie, dont la réalité est établie sans aucun doute possible. Mgr Guigues incline de plus en plus à voir en tout cela une grâce accordée à la jeune congrégation : il se fait régulièrement informer par Mère Bruyère de l'évolution de la situation, assiste aux extases de la visionnaire quand il en a l'occasion, entretient avec celle-ci une correspondance paternelle, se recommande à ses prières, enjoint aux religieuses de pratiquer les exercices de piété préconisés par les *messages* etc. En 1868, soeur Espérance présente les traces de la flagellation, d'où s'écoule une sérosité parfumée, puis des stigmates aux mains, aux pieds et au côté, qui saignent chaque vendredi ; parfois elle est marquée de mystérieuses plaies en forme de croix, cause de grandes souffrances qu'elle offre à Dieu pour la conversion des incroyants et la délivrance des âmes du Purgatoire. Mère Bruyère souligne discrètement à propos de ces blessures prétendument mystiques que "*cela ressemble étrangement aux brûlures causées par les mouches noires*"².

Si l'on admire toujours autant la régularité et la ferveur de soeur Espérance, on remarque aussi qu'elle intervient de plus en plus fréquemment dans les affaires de la congrégation et même du diocèse, qu'elle est invitée à donner son avis sur les relations des religieuses avec les Oblats, sur les fondations projetées, sur la marche des communautés, elle est devenue *l'oracle* d'Ottawa. Malgré les réticences qui se font jour, Mgr. Guigues exige que la visionnaire - jusque là simple converse - soit promue au rang des choristes : la cérémonie a lieu le 4 juin 1868. Au chapitre général de la congrégation, quelques semaines plus tard, s'il conseille de ne pas crier au surnaturel trop vite, il préconise aussi de ne pas juger ni condamner hâtivement. A sa mort (1874), il est toujours convaincu de la *mission surnaturelle* de la stigmatisée, dont l'inédie perdure depuis huit ans. Certains signes auraient dû pourtant l'éclairer. En effet, la publicité faite autour de cette affaire a grandement indisposé le Provincial des Oblats de Marie Immaculée contre la

¹*Ibid.*, p. 381.

²*Ibid.*, p. 381. Les "mouches noires" désignaient alors, dans le langage courant, les bâtons de nitrate d'argent, que l'on utilisait pour cautériser verrues, tumeurs etc.

congrégation de Mère Bruyère, et même contre celle-ci, accusée bien à tort de complaisance à l'égard de soeur Espérance. Chez les Oblats comme chez les religieuses, les esprits sont partagés. De même dans l'épiscopat canadien, qui a été tenu informé : Mgr Louis-Zéphyrin Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe (béatifié en 1987), se déclare sceptique sur les visions et les stigmates, mais avoue sa perplexité quant à certaines guérisons attribuées à la prière de la religieuse ; l'évêque de Toronto, de son côté, sollicite la faveur d'avoir la visionnaire dans son diocèse. D'éminents jésuites de Montréal la soumettent à un examen rigoureux : leur conclusion favorable empêche de justesse le Général des Oblats de Marie Immaculée de retirer aux religieuses de Mère Bruyère les aumôniers qu'il leur a donnés depuis une vingtaine d'années. Tous les médecins - protestants autant que catholiques - qui ont eu à étudier ce cas, attestent le caractère humainement inexplicable des phénomènes observés. La situation est donc vraiment d'une rare complexité.

Mère Bruyère a été la grande victime de cette affaire peu banale. Elle fit preuve d'une prudence admirable, se défiant de ses premières impressions et s'efforçant de recourir aux lumières des personnes compétentes, médecins et supérieurs ecclésiastiques. Elle n'en trouva guère chez ces derniers : *"Loin de recevoir une ligne de conduite précise, elle fut encouragée à considérer le tout comme expression des bontés divines pour la Communauté"* ¹. D'une abnégation héroïque, vilipendée par tout le monde - taxée de froideur et d'incrédulité par les partisans du surnaturel divin, suspectée de complaisance et de faiblesse par les adversaires de soeur Espérance -, elle observa l'attitude que lui dictait sa conscience et se conforma scrupuleusement à tout ce que les supérieurs lui signifiaient au sujet de la visionnaire. Celle-ci, plusieurs fois déplacée d'un couvent à l'autre, parvint toujours à se soustraire aux ordres de l'autorité religieuse, en obtenant de réintégrer la maison-mère à Ottawa : soit qu'elle gagnât à sa cause les supérieures locales, ou les lassât par ses doléances ; soit qu'elle circonvinât les médecins qui l'observaient. Elle se plaignait de la distance et de la sévérité de Mère Bruyère à son égard, allant jusqu'à en appeler à l'évêque, et n'avait de cesse de se retrouver dans son entourage immédiat. Avec le recul du

¹P. Angelo MITRI, o.m.i., *op. cit.*, p. 13.

temps, on peut mettre en évidence la sourde rivalité qui opposait soeur Espérance à la fondatrice, et l'habileté diabolique qu'elle déploya pour contrecarrer et saper son oeuvre.

La vérité éclata en 1877. Mère Bruyère était morte un an auparavant, ayant vu les dernières années de son gouvernement assombries par cette histoire qui ne lui avait valu qu'angoisses, humiliations et contradictions. Mais elle avait réussi à maintenir la concorde parmi ses religieuses, à consolider l'union de sa jeune congrégation avec les Oblats de Marie Immaculée, à multiplier les fondations - une quinzaine - et à leur insuffler une vitalité sans faille. Il appartient à Mgr. Duhamel, successeur de Mgr. Guigues, de dénouer l'affaire et de rendre hommage à l'attitude de Mère Bruyère, *"femme de foi et d'obéissance envers les Supérieurs ecclésiastiques, qui lui avaient causé de grandes épreuves"*. Une religieuse confessa avoir été la complice de la visionnaire pour l'élaboration des *messages* que celle-ci prétendait recevoir : elle recopiait de brefs passages empruntés à tel ou tel livre de spiritualité, puis les communiquait verbalement à soeur Espérance qui, tout illettrée qu'elle fût, avait une excellente mémoire et une imagination féconde. Confondue par ces révélations, la visionnaire passa - non sans réticence - aux aveux. Elle expliqua comment elle fabriquait elle-même ses *stigmates* à l'aide de bâtons de nitrate d'argent qu'on lui procurait, et comment elle s'infligeait avec un canif les automutilations en forme de croix qui impressionnaient tant son entourage. Une comparse la fournissait en essences parfumées. En reconnaissant ses impostures, soeur Espérance accusa diverses religieuses de l'avoir secondée dans la supercherie ; il est clair que, n'ayant plus rien à perdre, elle tentait une dernière fois de semer la division et le trouble parmi les soeurs : plusieurs de celles qu'elle accusait de compérage réagirent avec une douloureuse indignation devant ce qui n'était sans doute que d'odieuses calomnies. De même, elle reprocha à ses directeurs spirituels et aux supérieurs ecclésiastiques leur incompétence et leur crédulité, s'efforçant dans un ultime sursaut de rage de les dresser les uns contre les autres.

Ayant néanmoins fait amende honorable et manifesté le désir de réparer par une vie de prière et de travail les torts dont elle s'était rendue coupable durant une quinzaine d'an-

nées, soeur Espérance fut envoyée au couvent de Notre-Dame du Désert de Maniwaki, à une centaine de kilomètres d'Ottawa ; mais elle s'enfuit en 1886, avec la complicité d'une de ses adeptes, madame Baudin. Exclaustrée et relevée de ses voeux en 1887, elle mena dès lors une vie errante et misérable, sollicitant parfois la faveur d'être réintégrée dans son ancienne famille religieuse, en s'excusant en ces termes : *"J'ai été bien méchante, oui ! Mais c'était pour la gloire de Notre-Seigneur..."*. Si la congrégation se montra toujours extrêmement charitable en face de cette détresse spirituelle et matérielle, elle ne prit jamais le risque d'accueillir à nouveau la dangereuse visionnaire, qui mourut le 27 mars 1926 à Ottawa, à l'âge de 82 ans.

Comment décrypter cette effarante épopée pseudo-mystique qui, par bien des aspects, rappelle l'histoire de la fameuse Magdalena de la Cruz¹ ? Si les prétendus stigmates et phénomènes de fragrance ont pu être aisément expliqués, il n'en va pas du tout de même pour les prophéties, le don de double vue et les guérisons extraordinaires observées tant chez des tiers qu'en la personne de soeur Espérance. Et surtout pour l'inédie. On se trouve peut-être devant un cas tout à fait remarquable de fausse mystique diabolique, étayé par des prodiges dépassant l'ordre normal de la nature.

Une jeûneuse contemporaine : Anna Eszet

Dans les années 1970-80, Anna Eszet², célibataire d'une trentaine d'années, menait une existence effacée, se partageant entre la prière et des travaux de secrétariat bénévoles pour des ecclésiastiques. De l'avis de prêtres qui la connaissaient, c'était une âme contemplative, favorisée d'une authentique expérience d'union à Dieu.

Cette jeune femme intelligente, ne manquant pas de charme, aspirait - au moins inconsciemment - à être considérée dans sa féminité : elle souhaitait plaire, ce qui n'a rien que de

¹ Madeleine de la Croix (1487-1560), abbesse du couvent des franciscaines de Sainte-Elisabeth-des Anges à Cordoue, fut condamnée par l'Inquisition en 1546 pour diableries, sortilèges et impostures. Elle est évoquée par Herbert THURSTON (op. cit.), et on lira à son sujet l'ouvrage que lui a consacré Maurice GARÇON, *Magdeleine de la Croix, Abbesse Diabolique*, Ed. Fernand Sorlot, "Vies romanesques", Paris, 1939.

² Par souci de discrétion, le cas n'étant pas tombé dans le domaine public, j'ai changé le nom de la personne.

naturel. Elle était tiraillée entre le désir légitime de s'épanouir en tant que femme, et une farouche volonté de n'être pas *réductible* au commun des filles d'Eve - "*faibles, capricieuses, esclaves de l'affectif*", disait-elle - envers lesquelles elle affichait une condescendance à peine dissimulée. D'entrée de jeu, elle se rendait en quelque sorte prisonnière de ses propres contradictions : femme par nature et séductrice par inclination, elle prétendait transcender cette condition qui lui paraissait peu digne d'elle. Etant toutefois incapable, si pieuse qu'elle fût, de nier une féminité exacerbée, elle voulut canaliser celle-ci selon des modes d'expression dont elle ne mesurait pas combien ils pouvaient s'avérer frustrants. Pour atteindre l'idéal qu'elle s'était fixé, elle se mit en tête de devenir une *mystique* et choisit comme modèles Catherine de Sienne et Thérèse d'Avila.

Elle avait jeté son dévolu sur un jeune prêtre, pensant parvenir par ce biais à concilier les mouvements de sa féminité - contenus dans les limites qu'imposait la situation - et ses aspirations mystiques. On se trouve exactement devant le cas de figure qu'illustre l'étonnante relation mystico-amoureuse entretenue au XIII^e siècle par la stigmatisée Christine de Stommeln et le dominicain Pierre de Dacie, à cette différence près que ce dernier s'y prêta avec d'autant plus de complaisance qu'il savait ne rien risquer, compte-tenu de la distance qui le séparait de sa fille spirituelle : elle vivait près de Cologne, en Allemagne, et lui en Suède (¹).

Anna s'enferma dans une situation *inextricable* : s'auto-censurant, elle alimentait des inhibitions qu'un simple élan intérieur était bien impuissant à dénouer. Dans un premier temps, elle s'employa à gommer les signes de coquetterie qui n'eussent que trop souligné sa féminité : il fallait que l'on aimât son âme, que l'on aimât en elle *la mystique*, car c'était la seule dimension de sa personne qu'un prêtre pût apprécier sans qu'elle lui fit courir le risque de manquer à son engagement au célibat. Elles se livra à un travail de négation de sa personne en tant que femme susceptible comme telle de séduire et présenta dès lors une caricature de vieille fille, mal fagotée, enchignonnée, passant de longues heures en oraison dans un sanctuaire proche de

¹Cf. à ce sujet l'ouvrage d'André BILLY, *Extases et tortures - Vie de la bienheureuse Christine de Stommeln, traduite des Acta Sanctorum*, Paris, Flammarion Editeur, 1957.

son domicile et aspirant à une vie retirée, consacrée à la prière et au service de l'Eglise. Assurément, on ne pouvait que remarquer cette orante discrète qui évitait presque farouchement tout contact avec le monde : dans le cercle des dévotes fréquentant le sanctuaire, il se murmura bientôt qu'une *mystique cachée* (sic) hantait les lieux. Ayant eu connaissance de la rumeur, Anna en éprouva une secrète satisfaction : n'était-ce pas la preuve qu'elle avait en quelque sorte réalisé la première partie de son programme ? Cette phase initiale fut marquée par un approfondissement de la spiritualité, sinon comme expérience vécue, du moins comme idéal de vie étudié à la lumière des Pères et d'auteurs mystiques dont elle avait fait sa lecture de prédilection. Dans le même temps, sous couleur de motions intérieures, elle se lança dans un spectaculaire numéro d'ascèse.

La rencontre avec son directeur spirituel, qu'elle avait repéré depuis un certain temps, marqua le début d'une nouvelle étape. Il convenait qu'elle exerçât la seule séduction possible : celle de l'esprit. Il fallait pour cela d'autant plus réduire à néant une féminité décidément encombrante (le prêtre s'en serait défié) au profit de la vie intérieure. Je crois ne pas me tromper en avançant qu'elle espérait attirer l'attention sur sa beauté intérieure, et qu'à cette fin elle n'hésita pas un instant à vouloir être regardée dans une *féminité renversée*. Elle s'enlaidit et parvint à devenir laide, par le jeu de mécanismes complexes relevant de la psychologie des profondeurs¹. Qu'on en juge plutôt : poussées d'acné qui la défiguraient, dermatoses résistant à toute médication, gonflement spectaculaire des mains et des jambes, comparable à l'éléphantiasis, qui rendait tout déplacement presque impossible, etc. Dans ces conditions, comme en contrepoint, Anna connaissait une expérience spirituelle exaltante : confinée par ses étranges maladies dans la solitude de son appartement, elle pouvait y recevoir à loisir son confesseur, avec lequel elle avait des entretiens d'une grande élévation. Il y avait un climat de pieuse émulation, qu'entretenait la perspective, pour la Semaine sainte, de phénomènes extraordinaires annoncés à l'avance : stigmates, transverbération, mariage spirituel, etc. Il convenait qu'elle s'y disposât par une ascèse rigoureuse, l'un des éléments devant en être une inédie absolue : il

¹Ce que m'expliqua le docteur André Cuvelier, à qui j'ai eu l'occasion d'exposer ce cas dans tous ses détails.

fallait aussi que le jeune directeur spirituel fût présent nuit et jour auprès d'elle, pour la soutenir de sa prière sacerdotale et la porter dans son sacerdoce, comme le Christ entoure et porte l'Eglise. Je ne m'étendrai pas sur ces élucubrations mystiques, qui occupèrent le carême.

Il sembla dans un premier temps qu'Anna était devenue véritablement inédictique : elle manifestait pour toute forme de nourriture et de boisson une aversion insurmontable, n'absorbant de temps à autre qu'un peu d'eau. Cela ne dura pas longtemps : ayant lu qu'une stigmatisée du Moyen Age refaisait ses forces en buvant de la bière, elle s'y essaya. La médication lui convint si bien qu'elle en arriva en quelques jours à descendre allègrement quatre ou cinq canettes dans l'espace de deux heures, ce qui connotait son discours et son oraison de je ne sais quelle euphorie rien moins que mystique. Juin étant arrivé sans qu'aucune des manifestations extraordinaires qu'elle avait prédites se fût concrétisée, Françoise changea de régime et se mit à boire des litres de jus de fruit, toujours - prétendait-elle - sous inspiration divine : sa soif étant dévorante, on se résolut à mettre à contribution quelques personnes d'une discrétion éprouvée qui la ravitaillèrent, car il lui fallait chaque jour une énorme quantité de ce breuvage (parfois plus de dix litres !). Ayant été informé de ce cas, j'eus loisir de l'observer jour après jour. Je me trouvai en présence d'une femme d'une volonté et d'un orgueil peu communs, dissimulés sous des airs d'humilité, de dolence et d'abnégation. Elle était accablée de maladies cycliques, souffrait d'hydropisie, d'affections dermiques, qu'elle supportait avec résignation, dans un grand esprit de sacrifice : ce délabrement physique ayant empêché les phénomènes de stigmatisation prophétisés de revêtir des formes visibles, ils avaient - prétendait-elle - été assumés selon un mode purement spirituel qui lui occasionnait de vives souffrances. Malgré l'insistance de ses proches, elle se refusa toujours à consulter un médecin, prétextant qu'aucun - fût-il croyant convaincu - ne comprendrait son cas. Des prêtres l'appuyèrent dans sa détermination.

On découvrait parfois dans sa cuisine des sacs de plastique à moitié remplis de victuailles - légumes, fruits, fromage - qui, n'ayant pas été consommées, pourrissaient sur place. Cela devait-il étayer ou infirmer la thèse de l'inédictie ? Anna s'en

expliqua : étant amenée à recevoir des visites, elle veillait à ce qu'il y eût toujours des provisions dans la maison mais, ne s'alimentant pas, il lui arrivait d'oublier ces denrées, qui se gâtaient. Bien étrange façon de pratiquer la vertu de pauvreté. Et qui pouvait affirmer qu'elle ne se nourrissait pas à la dérobée, fût-ce très peu ? Elle n'était pas invalide au point de ne pouvoir se déplacer dans son appartement. Par ailleurs, sa seule consommation de jus de fruit était suffisante pour lui apporter la plupart des éléments nutritionnels nécessaires. Aussi doutai-je très tôt de la réalité de cette prétendue inédie. J'en doutai davantage quand elle se mit au champagne : c'était désormais la seule boisson qu'elle pût supporter sans être prise de nausées.

Les prêtres qui la suivaient laissaient faire, soit qu'ils fussent impressionnés par l'indéniable profondeur de sa réflexion spirituelle et par l'abnégation avec laquelle elle assumait ses souffrances, soit par discrétion, attendant un élément décisif qui leur permît de trancher.

Au bout de plusieurs mois, Anna annonça qu'elle devait se remettre à manger. Les régimes furent délirants : elle ne consommait que de la cervelle d'agneau, puis passa aux laitages, mais elle ne supportait que le fromage à la coupe, les gouda et autres gruyère conditionnés sous vide étant aussitôt rejetés. Je m'amusai - c'était devenu un jeu, si grinçant qu'il fût - à apprêter des fromages ainsi commercialisés en les présentant comme des produits frais, venant juste d'être débités : l'estomac de l'inédique n'y vit que du feu. Pour ma part, je savais à présent à quoi m'en tenir. Mais devant la conviction de son entourage, je m'abstins de porter le moindre jugement ; tout au plus fis-je part de mes conclusions à quelques proches qui avaient été informés de ce cas.

Enfin cette belle construction mystique s'écroula d'un coup, à la faveur d'un grain de sable, comme il arrive souvent en pareil cas. Eu égard au respect dû aux personnes, je n'entrerais pas plus avant dans les détails. Il suffit de savoir qu'Anna révéla sa véritable nature, celle d'une intrigante passablement hystérique, d'une rouerie et d'une absence de scrupules exceptionnelles. Prise à son propre jeu, elle s'y était complu dès lors que cela lui attirait respect et considération de la part des prêtres qu'elle abusait, et que cela lui procurait de substantiels

revenus. En effet, s'étant rétablie complètement, elle s'était vu confier par un groupe de pieux laïcs à sa dévotion d'importantes responsabilités professionnelles, dont elle profita pour se livrer en toute impunité à de juteuses malversations. Suspectée d'indélicatesse, menacée d'une comparution devant les tribunaux, elle restitua une partie des sommes qu'elle avait détournées, et disparut de la région où elle avait vécu jusqu'alors.

A n n e x e I

Le jeûne dévoyé

Le jeûne est, depuis plusieurs années, l'objet d'un véritable engouement dans certains milieux catholiques influencés par les apparitions alléguées de la Vierge Marie à Medjugorje. A partir de *messages* attribués à la Mère de Dieu en ce lieu, le jeûne est réglementé dans sa forme et dans ses rythmes. Par là même, il ne saurait répondre aux exigences de discrétion dont Jésus lui-même a estimé nécessaire de l'entourer :

Pour toi, quand tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage pour que ton jeûne soit connu non des hommes, mais de ton Père qui est là, dans le secret, et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra (Mt 6, 17-18).

En totale contradiction avec l'Evangile, la Madone (Gospa) de Medjugorje propose un jeûne ostentatoire, puisque connu de tous dès lors qu'elle en fixe les jours - le mercredi et le vendredi, immuables et communs à tous ses fidèles - et les modalités, tout aussi radicales, un jeûne au pain et à l'eau, comme elle le précise le 21 juillet 1982 :

Le meilleur jeûne, c'est au pain et à l'eau ¹.

La qualité d'une démarche d'ordre spirituel se juge-t-elle à partir des formes qu'elle revêt ou à partir de l'intention qui l'anime ? De plus, le « meilleur jeûne » n'est-il pas celui que nous propose l'Eglise ? Il est évident que Marie n'exige pas cela de nous. Elle est douce, elle n'attend pas de nous que nous ne vivions que de pain et d'eau. L'Eglise enseigne que le jeûne consiste en un seul repas et deux collations légères dans la journée. Pourquoi Marie serait-elle plus rigoureuse que l'Eglise ? Dans un certain sens, Marie est l'Eglise. Aussi, ce ne peut être Marie qui parle ici de jeûne au pain et à l'eau ².

De surcroît, Gospa fait de « son jeûne » deux fois par semaine une obligation :

¹René LAURENTIN, *La Vierge apparaît-elle à Medjugorje ?*, Paris, O.E.I.L., 1990, p. 260.

²Rudo FRANKEN, *Eine Reise nach Medjugorje*, Roggel, 2000, p. 90-91.

Tous, sauf les malades, doivent jeûner (21 juillet 1982)¹.

Depuis 1982, le jeûne, sous sa forme la plus austère et à une fréquence insolite, est un leitmotiv de Medjugorje. Gospa reviendra avec insistance sur ce point :

Je voudrais également que l'on jeûne le mercredi et le vendredi (mardi 14 août 1984)².

Les finalités de ce jeûne sont pour le moins étranges, qui limitent singulièrement la signification de cette démarche telle que la comprend l'Eglise :

Il y a beaucoup de personnes qui jeûnent, mais elles le font parce que les autres le font. C'est devenu une habitude que personne ne voudrait interrompre. Je demande à la paroisse de jeûner en signe de remerciement, parce que Dieu m'a permis de rester si longtemps dans cette paroisse (jeudi 20 septembre 1984)³.

Ainsi, le jeûne de Medjugorje, bien loin d'avoir une portée *catholique* - pour l'Eglise universelle - est ordonné au seul lieu des prétendues apparitions et au « projet » que Dieu aurait sur cette paroisse :

Avant tout, pratiquez le jeûne, parce que par le jeûne vous obtiendrez et me donnerez la joie de voir réalisé entièrement le projet que Dieu a ici, à Medjugorje (jeudi 26 septembre 1985)⁴.

Il est vrai que, dans les premiers temps, Gospa aurait assigné au jeûne une fin plus générale :

Le jeûne peut éloigner la guerre [...] Il peut arrêter les lois naturelles (21 juillet 1982)⁵.

Si la première affirmation est tout à fait recevable, la seconde est plus contestable : Dieu serait-il tenu, par notre jeûne,

¹René LAURENTIN, *op. cit.*, p. 261. C'est moi qui souligne *doivent*. Contrairement à ce qu'affirme le père Laurentin, il n'y a pas eu d'appel au jeûne dans les messages de la première semaine, ni même probablement avant 1982.

²Medjugorje - *I messaggi della Regina della Pace - Raccolta completa - Storia delle apparizioni - Vademecum del Pellegrino*, Camerata Picena, Editrice Shalom, 2001, p. 197.

³*Ibid.*, p. 199.

⁴*Ibid.* p. 220.

⁵René LAURENTIN, *op. cit.*, p. 261.

d'accomplir des prodiges ? Quoi qu'il en soit, le jeûne assidu de milliers de pèlerins de Medjugorje n'a malheureusement pas écarté la guerre de l'ex-Yougoslavie, ce qu'ayant constaté, Gospa se croira tenue de se justifier :

C'est seulement par la prière et le jeûne que les guerres aussi peuvent cesser : les guerres de votre incrédulité et de votre peur du futur (jeudi 25 janvier 2001) ¹.

Nous n'avions pas compris de quelle guerre il s'agissait.

Des *messages* relatifs au jeûne - il y en a une petite dizaine à peine de 1984 à 2002, ne prenons pas en compte les très suspectes communications antérieures à 1984, pour la plupart apocryphes (à l'exception de celles qui ont été dûment enregistrées pendant les dix premiers jours, ou qui ont fait l'objet de déclarations publiques à *chaud*) -, il ne se dégage aucun enseignement solide sur la pratique ecclésiale du jeûne. Bien mieux, la question fait l'objet, de la part de Gospa, d'une proposition parfaitement hérétique :

La charité ne peut pas remplacer le jeûne. Ceux qui ne peuvent pas jeûner peuvent toutefois le remplacer par la prière, la charité et une confession (21 juillet 1982) ².

La charité, objet du premier et plus grand commandement de Dieu, ne saurait être ni supplantée ni remplacée par quoi que ce soit. Sinon à Medjugorje. De fait, renonce-t-on au jeûne, que l'on y est aussitôt montré du doigt comme incrédule :

Au début, j'ai jeûné pendant quatre ans chaque mercredi et chaque vendredi au pain et à l'eau. Maintenant, je ne peux plus le faire.

Quand je l'ai dit au père Jozo, il m'a répondu que je ne croyais plus vraiment en la Vierge ³.

Par ses exigences ritualistes et ostentatoires, le message de Medjugorje a totalement dévoyé le sens profond du jeûne, tel qu'il est depuis les origines du christianisme compris et

¹Medjugorje - I messaggi..., p. 346.

²René LAURENTIN, *op. cit.*, p. 261.

³Rudo FRANKEN, *op. cit.*, p. 90.

enseigné par l'Eglise. Gospa semble même donner des leçons à l'Eglise de Vatican II :

Le jeûne a été oublié au cours de ce dernier quart de siècle dans l'Eglise catholique (mai 1984)¹.

C'est encore un texte apocryphe, qui n'apparaît nulle part dans le *corpus* officiel des messages. A moins qu'on l'ait supprimé, en prenant conscience que là, on allait vraiment un peu loin.

Pourtant, ces *messages* de Medjugorje ont inspiré des faits d'inédie dont certains ne manquent pas d'intérêt. A l'heure actuelle, MARY ELLEN LUKAS, une mère de famille américaine de Hazelton, connaîtrait une telle expérience, dans un contexte de communications mystiques de Jésus assorties d'un jeûne perpétuel rigoureux (au pain et à l'eau) semble-t-il, tel que préconisé par Gospa :

Il lui a été demandé de jeûner en permanence.

- Tu découvriras la faim de l'Eucharistie.

Et ce pain quotidien (« supersubstantiel », dit l'Evangile de Matthieu) lui suffit : Mais cela doit vous donner faim quand vous cuisinez pour la famille ? lui ai-je demandé.

- Non, m'a-t-elle répondu... sauf quand je ne peux pas avoir la messe. Alors, je ressens la faim et je mange davantage pour me soutenir.

Elle est réaliste. Elle mange aussi aux repas de fête : les anniversaires familiaux, si bien célébrés aux USA, mais aussi Pâques, Noël. Cela doit faire une dizaine de jours d'alimentation normale dans l'année. C'est important pour la vie de famille. Ces jours-là, elle prend les trois repas sans aucun accident de réalimentation. C'est étonnant. Des médecins l'ont contrôlée. Toutes les analyses sont parfaitement normales. Ce qui m'étonne aussi, c'est sa complexion parfaite, plutôt replète que maigre : rien d'une mine exténuée².

Quand bien même il ne s'agit pas d'inédie *stricto sensu* - le texte cité n'est pas très explicite - le cas est intéressant (s'il est authentique) car, interprété comme réponse au vouloir

¹René LAURENTIN, *op. cit.*, p. 261.

²René LAURENTIN, *Multiplication des apparitions de la Vierge aujourd'hui*, Paris, Fayard, 1995, p. 213.

divin, il se double de la faim eucharistique et d'une sérénité qui souligne la dimension pascalle du jeûne mystique. D'autres faits du même ordre sont signalés ça et là, en relation avec des expériences alléguées en relation avec les prétendues apparitions de Medjugorje (cf. *infra* Annexe I), mais leur réalité est loin d'être établie : dans la plupart des cas, toute investigation médicale sérieuse fait défaut.

A n n e x e II

L'étrange cas de Madame « R »

René Laurentin a consacré à cette mystique française un gros ouvrage préfacé par le cardinal Coffy, alors archevêque de Marseille. La plus grande partie du livre reproduit le texte du journal de Rolande (c'est son prénom), dont la lecture peut parfois indisposer, tant y abondent non seulement les descriptions de sévices et d'obsessions diaboliques d'une intensité et d'une violence sidérantes, mais encore des relations sur la santé de la scriptrice, qui n'épargnent au lecteur aucun détail : maladies, accidents, examens médicaux, et aussi multiples mentions de diarrhées, coliques, désordres digestifs et intestinaux, vomissements etc.

Au fil des pages se déroule un cheminement spirituel, avec ses hauts et ses bas parmi lesquels culminent deux phénomènes extraordinaires : une inédie amorcée en 1975, et qui se serait prolongée jusqu'à la mort, récente, de Rolande ; et une stigmatisation sans signe visible, le Vendredi saint 1977. Sur ce dernier point, il est plus exact de parler d'une participation à la Passion de Jésus, car il n'y a pas eu *impression* des plaies du Sauveur au cours d'une vision, mais perception spirituelle de la déréliction du Sauveur à Gethsémani et sur la croix, et rejaillissement somatique de celle-ci sous la forme de douleurs corporelles :

J'ai souffert des pieds, des mains, du côté - douleur me transperçant le dos. Je ressentais des maux de tête violents comme un casque douloureux descendant derrière les oreilles et la nuque. Mes yeux me faisaient mal. Dans mon lit, je souffrais dans tout mon corps, dans mes jambes comme si j'étais rouée de coups ¹.

Il n'y a pas eu et il n'y aurait jamais d'*extériorités* : ni marques, ni rougeurs, ni plaies évidemment. Il est d'autant plus inapproprié de parler de stigmatisation que l'incident ne s'intègre en rien dans une phénoménologie mystique quasi inexistante : de rarissimes visions, fort espacées dans le temps, et,

¹René LAURENTIN, *La Passion de Madame « R »*, op. cit., p. 30.

plutôt que des paroles intérieures ou locutions, des motions formulées en un langage qui les *traduit*.

Quant à l'inédie, qu'en est-il ? Elle aurait débuté le 5 novembre 1975, à la faveur d'une infection intestinale et grip-pale entraînant une inappétence progressive, et bientôt une répulsion pour toute nourriture, dont l'ingestion causait de sérieux désordres digestifs. Elle se serait établie progressivement, pour devenir totale à partir de janvier 1976 : plus aucune boisson, pas même de l'eau. Chaque tentative pour manger, à plus forte raison, se serait soldée par une subite aggravation de l'état de santé de Rolande.

Cette inédie -demandée par le Seigneur lui-même le 5 novembre 1975 : « *Ne mange plus, ne bois plus, plus rien du tout* » - n'est pas passée inaperçue dans l'entourage de Rolande, qui était mariée et mère de famille. Elle aurait été acceptée par ses proches sans difficulté. Surtout, elle aurait été contrôlée médicalement par trois fois, sous la direction du professeur Bour, à l'hôpital parisien de l'Hôtel-Dieu. Si les deux premiers contrôles ont été trop brefs (six jours chacun) pour être concluants, le troisième semble avoir apporté la preuve d'une abstention totale de nourriture et de boisson. Il s'est déroulé du 22 avril au 12 juin 1980 dans un couvent, à la demande de l'évêque qui en avait fixé la durée à sept semaines. Dès le 7 juin, une perfusion a écourté ce contrôle, exigée par le cardiologue traitant, le docteur Louis Callerot, à cause de l'état d'extrême faiblesse où se trouvait Rolande à la suite de violents assauts diaboliques. Mais plus de 40 jours s'étaient écoulés sans qu'elle eût absorbé le moindre aliment ni une seule goutte d'eau, le rapport médical en fait foi :

le contrôle rigoureux pendant 46 jours - en fait 47 - de ce jeûne total était important à faire, écartant absolument toute supercherie. Je n'ai pas d'idée personnelle sur la durée du jeûne complet tolérable par l'organisme, l'opinion du professeur B. est de grande valeur, à savoir que sans eau on meurt au bout de six jours). La conservation de l'émission d'urine malgré l'absence de toute boisson, l'existence de diarrhées s'accompagnant de prise de poids, les douleurs abdominales d'apparition et de cessation immédiate, sont autant de phénomènes qui situent le cas en dehors de la physiologie normale¹.

¹Ibid., p. 339-340.

La réalité de l'inédie ne fait donc aucun doute. Plus déconcertant est l'ensemble des manifestations qui accompagnent le phénomène, comme pour perturber le déroulement du contrôle et jeter ainsi la suspicion sur Rolande : attaques diaboliques, dont les prières de délivrance et les exorcismes répétés finissent par venir à bout, subite aggravation de l'état général de la patiente, violentes tentations, sensations de froid glacial ou de chaleur pénible, réapparition et intensification des douleurs « *stigmatiques* », etc. Des troubles organiques insolites surviennent :

A partir du 27 avril, la bouche de Madame R. se remplit d'une mousse blanche et collante. Il lui fallait chaque jour plus de 50 mouchoirs de papier pour l'éponger. Cette mousse deviendra sanguinolente¹.

La question se pose, évidemment, de l'origine de cette mousse, comme de celle d'autres matières organiques :

Samedi 24 mai : Soeur C. recueille une demi-assiette pleine de peaux venant de la gorge brûlante. Cette souffrance et cette élimination vont durer trois semaines jusqu'au vendredi 13 juin, avec souffrances particulièrement abominables les 25-26 mai. Le 28, nouveau rejet d'une coupe pleine de peaux brûlées venant toujours de la gorge. Commencement ce jour-là de glaires ensanglantées qui secouent tout le corps. Elle souffre terriblement de partout, les douleurs des stigmates s'ajoutant aux autres. Le plus terrible était la gorge en feu².

Après une tentative d'alimentation très légère et progressive -à la demande du médecin-, tentative qui se solde par une recrudescence des souffrances auxquelles met fin instantanément l'onction des malades, Rolande est autorisée à reprendre son jeûne absolu le 14 juin :

La santé revient, dans les vingt-quatre heures, comme prévu : plus de rejet de mousse, glaires et peaux brûlées venant de la gorge. Madame R. Peut parler normalement. Tout cela sans aucun remède, du seul fait de la reprise du jeûne³.

¹*Ibid.*, p. 342.

²*Ibid.*, p. 343.

³*Ibid.*, p. 344.

Si l'on ajoute à ce tableau clinique d'autres particularités, on ne comprend plus rien à cette inédie :

L'élimination urinaire et fécale fut quotidienne pendant tout ce jeûne, avec les diarrhées quotidiennes signalées du 17 au 25 mai, ainsi que le 3 juin ¹.

Comment la patiente peut-elle évacuer ce qu'elle n'a pas ingurgité ?

Le cas de Rolande N. est très étrange. Cette inédie sera interrompue ça et là brièvement, sur prescription médicale, par la prise de remèdes accompagnés d'un peu d'eau. Mais ces particularités n'ôtent guère de poids au phénomène, dans lequel on peut voir une inédie authentique alliant à une cause surnaturelle des facteurs naturels, et sous-tendue de manifestations diaboliques destinées à en brouiller la lisibilité, et par là à en amoindrir la signification. C'est de ce côté qu'il convient de rechercher le *pourquoi* d'un tel jeûne : au terme de la lecture du journal de Rolande N., la réponse n'est pas claire. Peut-être faut-il le *lire à l'envers* : cette inédie viserait à prouver la réalité des sévices diaboliques, et non le contraire. Elle aurait alors une valeur apologétique relativement à un point très contesté jusque chez certains théologiens : l'existence du diable, c'est-à-dire de Mal personnifié. Par certains aspects, ce cas pourrait être rapproché de celui, évoqué plus haut, de Maria Maddalena Starace.

¹Ibid., p. 344.

Annexe III

Vous avez dit agrypnie ?

On recherchera en vain le terme *agrypnie* dans le Petit Larousse. Ce néologisme, formé à partir d'une racine grecque et du *a* privatif, désigne l'absence ou la privation de sommeil. Le phénomène, souvent évoqué de pair avec l'inédie, se serait rencontré dans la vie de sainte CATHERINE DE SIENNE : elle n'aurait dormi qu'une demi-heure tous les trois jours. On le retrouverait également chez plusieurs autres serviteurs de Dieu. A une époque récente, THERES NEUMANN n'aurait pris, de 1934 jusqu'à sa mort, que quelques heures de sommeil par semaine et, chaque année, du Vendredi saint au soir au matin de Pâques :

*Thérèse Neumann dormait extrêmement peu, au maximum une heure ou deux par nuit et jamais d'une seule traite*¹.

La mystique italienne MARIA MARCHESI (1890-1962) expose précisément à son confesseur son emploi du temps nocturne :

*A 23h débutent mes heures bénies et ma vie véritable, jusqu'à 8h du matin. Le reste, mon père, me semble être un film dans lequel les acteurs sont tenus de faire ce qu'ils doivent, tout comme moi, à cette différence près que je cherche à faire de mon mieux pour la gloire de Dieu [...] Sans grandes variations, ma vie nocturne est à peu près la suivante. Mon sommeil excède rarement trois heures, ce m'est difficile. De 23h à 24h, je suis toujours en prière, avec ce qui s'ensuit de la part de Jésus. A trois heures, l'adoration, avec ce qui s'ensuit de la part de la bonté et de la miséricorde de Jésus. Je la fais avec joie et allégresse. Le matin, et ce jusqu'à huit heures, je suis avec Jésus, et c'est le moment le plus beau. Puis Jésus vient à moi et nous commençons la vie de chaque jour*².

¹Ennemond BONIFACE, op. cit., p. 188.

²Filippo D'AMANDO, *Nel misticismo eucaristico - Maria Marchesi, 1890-1962*, Ariccia, Santuario di Galloro, 1977, p. 55-56. Lettre du 21 juillet 1940.

Elle précise :

Je mange avec appétit et même quand je n'en ai pas, je m'y efforce en pensant que manger peut être utile au corps, dans le but de le faire travailler pour Jésus Eucharistie ¹.

Elle n'est donc pas une inéduquée. MARTHE ROBIN, qui était tenue pour telle, avait également la réputation de ne pas dormir du tout :

Marthe ne dormit plus du tout, de novembre 1931 à sa mort en février 1981, c'est-à-dire pendant 50 ans. J'ai d'abord pensé qu'elle dormait par petites fractions sans trop s'en rendre compte, mais le Père Finet, s'appuyant sur les confidences de sa dirigée, me dit qu'il n'en était rien ².

Cette affirmation est à nuancer. Il n'y a jamais eu de contrôle de cette absence de sommeil alléguée, et le témoignage de Jean Guittou, selon lequel « *c'est lors de sa stigmatisation que Jésus lui aurait dit qu'elle ne dormirait plus jamais* » ³, relève pour le moins de l'extrapolation, sinon de la fantaisie : on ne rencontre rien de semblable dans les pièces du procès informatif en vue de la béatification.

En ce qui concerne l'agrypnie, il est impératif de relativiser ce genre de données, comme celles - comparables - que l'on trouve dans nombre de récits hagiographiques antérieurs. S'il est vrai que certaines personnes sont capables de récupérer rapidement après quelques heures seulement de sommeil - qui ne connaît l'exemple de Napoléon I^{er} ? -, il semble tout à fait impossible qu'un être humain ne dorme *jamais*. Non seulement pour des raisons organiques (la mécanique a besoin de détente), mais surtout pour des raisons d'équilibre psychologique : l'activité consciente ne saurait rester en éveil permanent, elle a besoin de phases de repos, si brèves soient-elles. Cela est si vrai que les théologiens de la mystique n'admettent la possibilité de l'agrypnie que dans la mesure où des extases compensent, en quelque sorte, une durée du sommeil extrêmement réduite. Il est un fait que les mystiques agrypniques sont toujours des extatiques. Ainsi, par exemple, sainte LYDWINE DE

¹*Ibid.*, p. 55.

²Docteur Alain ASSAILLY, *Marthe Robin, témoignage d'un psychiatre*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 1996, p. 111-112.

³*Ibid.*, p. 113.

SCHIEDAM, qui n'aurait dormi que quelques heures en 30 ans, était chaque jour ravie en de longues extases. De même la stigmatisée belge MARIE BROGNIER, qui vivait encore en 1885 :

Ignorée du plus grand nombre, elle était dirigée par le P. Durand, maître des novices des Pères du Saint-Sacrement à Bruxelles ; celui-ci lui fit rencontrer Eugène Prévost (1860-1946), futur fondateur de la Fraternité sacerdotale, sur qui sa spiritualité, éminemment eucharistique et victimale, exerça une certaine influence. Marie Brognier participait à la Passion du Christ lors d'extases hebdomadaires, présentant alors les marques de la crucifixion à ses mains et à ses pieds. Chaque communion était suivie d'une extase de plusieurs heures, où elle se tenait agenouillée sur son lit, à l'instar d'une Maria von Mörl. Grabataire, elle vécut 25 ans sans dormir et sans prendre d'autre nourriture que l'hostie consacrée ¹

En règle générale, les serviteurs de Dieu crédités d'agrypnie ont pris un minimum de repos nocturne : le franciscain réformé PIERRE D'ALCANTARA (1499-1562) se contentait, si l'on en croit sainte Thérèse d'Avila, d'une heure et demie de sommeil par nuit, le capucin FÉLIX DE CANTALICE (1515-1587) de deux heures. Plus récemment, PADRE PIO DE PIETRELICINA (1887-1968), consacrait au repos nocturne trois heures quotidiennes. Mais nous manquons de précisions sur ces cas. Quant à YVONNE-AIMÉE DE JÉSUS (1901-1951), la célèbre religieuse de Malestroit, elle connut dès avant son entrée en religion cette réduction étonnante de son temps de sommeil :

Restaient les nuits. Elle avoue à Mlle Boiszenou qu'il lui arrivait de ne dormir qu'un quart d'heure :

- Humainement, je ne devrais pas pouvoir tenir, mais Jésus permet... ça me suffit...

- C'est comme ça toutes les nuits ?

- Oh ! à peu près !

Ces veilles lui permettaient de répondre à son courrier, de peindre des images à vendre, d'écrire des romans, de faire un peu de couture pour elle-même, à moins qu'elles ne soient livrées à la prière, à la souffrance, aux attaques du démon, ou qu'elle reçoive des « visites célestes » ².

¹Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *La stigmatisation*, op. cit., p. 530.

²Paul LABUTTE, *Yvonne-Aimée de Jésus, « ma mère selon l'Esprit » - Témoignage*

Les *visitations célestes* s'accompagnaient, assurément, d'autant d'extases réparatrices, ce qui rend tout à fait crédible cette agrypnie partielle.

Les renseignements que nous possédons sur quelques autres saints personnages sont plus explicites et permettent précisément d'exclure l'absence totale de sommeil. Ainsi, PIERRE-FRANÇOIS NÉRON (1818-1859), prêtre des Missions Etrangères de Paris, martyr au Vietnam, canonisé en 1988 :

Pour se préparer au martyre, il commença le 4 septembre un grand jeûne de plus de trois semaines, avec abstinence totale de nourriture ; puis il entra dans un grand silence [...] Le jour de son supplice arriva enfin le 3 novembre 1850 ; on admirera son calme et sa tranquillité¹.

On sait également, par les témoignages contemporains, qu'il avait réduit à l'extrême son sommeil, passant la plus grande partie de la nuit à chanter des cantiques et de vieilles complaints françaises.

La mystique portugaise ANA DE MAGALHÃES (1812-1875), appelée communément *la Sainte d'Arrifana*, du nom de son village, qui vécut une inédie presque totale durant 30 ans - elle buvait parfois un peu d'eau, avalait ça et là dans la semaine une bouchée de pain -, ne dormait guère :

Une de ses soeurs, ignorant que l'abstinence de sommeil fût le privilège de rares mystiques, apporte pour l'histoire le témoignage qu'Ana ne dormait pas, ou peu, quand elle dit à un prêtre qui souhaitait voir celle-ci en extase : « Elle a en effet des extases chaque jour, aux heures qu'elle consacre à l'oraison mentale. Je sais, sans aucun doute, qu'elle a coutume de faire l'oraison chaque nuit, aux heures les plus profondes de la nuit »².

Il n'y a pas eu de contrôle de l'agrypnie, et le témoin prend soin de nuancer son appréciation : « *Ana ne dormait pas, ou peu* ». Ce qui est relaté de la bienheureuse AGNELA SALAWA apporte quelque lumière sur le phénomène :

et témoignages, Paris, F.-X. de Guibert, 1997, p. 298.

¹Guy-Marie OURY, *Le Vietnam des martyrs et des saints*, Paris, Le Sarment, 1988, p. 184.

²Porfírio G. MOREIRA, *Ana de Jesus Maria José de Magalhães, « Santinha de Arrifana »*, Edição de Paróquia de Arrifana, 1975, p. 287.

*Depuis qu'elle avait été repoussée par son confesseur, elle ne parvenait plus à dormir la nuit. Déjà auparavant, elle dormait peu ; mais, après l'incident, elle ne réussit plus à dormir, et ce jusqu'à sa mort*¹.

Mais là encore, le témoin relativise son propos :

*Elle ne parvenait pas davantage à dormir. Elle passait des nuits entières éveillée. Au petit matin seulement, elle pouvait s'assoupir un peu*².

Cet assoupissement ou demi-sommeil était, de surcroît, troublé dans les derniers mois de sa vie, par des vexations diaboliques. Marthe Robin, comme auparavant Anne-Catherine Emmerick - réputée elle aussi ne point dormir - a connu ces assoupissements de l'aurore, ainsi qu'il ressort à l'évidence des pièces de la procédure en vue de la béatification. En réalité, l'agrypnie absolue n'existe pas, mais bien des réductions considérables du temps de sommeil, ou plus exactement d'un demi-sommeil que pallient des états extatiques.

¹Alberto WOJTCZAK, *Angela Salawa*, Rome, Postulazione Generale O.F.M. Conv., 1984, p. 188.

²*Ibid.*, p. 258.

ch a p i t r e 2

Communions à distance

*Si quelqu'un m'aime,
il gardera ma parole,
et mon Père l'aimera
et nous viendrons vers lui,
et nous nous ferons
une demeure chez lui
(Jean 14, 23).*

Télékinésie est un terme introduit au siècle dernier dans le vocabulaire de l'étude des phénomènes psychiques. La télékinésie est définie par l'*Oxford English Dictionary* comme un « mouvement d'un corps ou dans un corps, censé se produire à une distance de, et sans lien naturel avec, la cause motrice ou l'agent ». Le Petit Larousse en donne une explication plus ambiguë : « *En parapsychologie, mouvement spontané d'objets sans intervention d'une force ou énergie observable* ». Les récentes recherches sur le pouvoir de l'esprit sur la matière ont élargi le champ des investigations, permettant une approche plus précise et plus nuancée du phénomène. Les théologiens et les hagiographes répugnant à utiliser la terminologie des parapsychologues, et les auteurs spirituels l'ignorant, ils emploient des formules telles qu'*apports surnaturels* et, quand il s'agit plus précisément des espèces eucharistiques, l'expression *communions miraculeuses*. Ce vocabulaire n'est guère satisfaisant, parce qu'il rend compte de manifestations parfois très différentes.

Abordant la question de la télékinésie, objet du chapitre IV de son ouvrage, Herbert Thurston limite celle-ci aux seuls prodiges relatifs à l'eucharistie :

Le type particulier de phénomènes que je me propose d'étudier ici répond exactement à cette définition : c'est le transfert allégué de l'hostie dans l'air, par quelque entremise inexplicquée, de l'autel ou des mains du prêtre officiant jusqu'aux lèvres du communiant prêt à la recevoir¹.

L'auteur produit surtout des exemples anciens. Ni Aimé Michel, ni Hélène Renard n'en font mention dans leurs études sur les phénomènes physiques du mysticisme. Or, la communion télékinésique se rencontre fréquemment dans les récits hagiographiques :

Les exemples de ce genre de miracles sont consignés en si grand nombre qu'il serait difficile, à notre avis, de les expliquer par les hallucinations simultanées de deux esprits qui seraient, en quelque sorte, en rapport télépathique².

Divers auteurs avancèrent en effet cette tentative d'explication : l'hostie déposée selon un mode insolite sur les lèvres du sujet ne serait qu'une image, une hallucination symbolique. C'est faire peu de cas de la matérialité des faits, établie sans conteste dans de nombreux cas. C'est aussi passer sous silence une réalité d'ordre surnaturel, qui relève du mystère, et qui distingue radicalement l'apport *miraculeux* de l'hostie consacrée de celui d'autres objets, fussent-ils bénis ou sacrés : les espèces eucharistiques voilent la Personne même du Fils de Dieu Sauveur, la foi catholique l'enseigne.

Dans cette perspective, si l'apport télékinésique d'objets quelconques ne reste toujours qu'un apport, quand bien même prodigieux, la communion télékinésique doit en revanche être considérée comme la *rencontre de deux personnes* - le communiant et la Personne de Jésus -, qui concrétise selon un mode particulier la rencontre de deux volontés. Pour cette raison, la manipulation d'hosties - consacrées ou non - à des fins de supercherie visant à accréditer les prétendues communions télékinésiques de faux mystiques, est tenue par les théologiens

¹Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 174-175.

²*Ibid.*, p. 182.

comme gravement irrespectueuse, sinon sacrilège. Au XVI^e siècle, l'Inquisition espagnole intervint avec rigueur contre les célèbres stigmatisées MAGDALENA DE LA CRUZ (1487-1560) et MARIA DE LA VISITACIÓN (1551-1612 ?), qui se seraient rendues coupables de fraudes de ce genre. Au XIX^e siècle le pape Pie IX n'est pas moins sévère à l'encontre de la fameuse PALMA MATARELLI d'Oria :

*Ce que fait Palma est l'oeuvre du diable, et ses prétendues communions miraculeuses avec des hosties prises à Saint-Pierre sont une pure supercherie. Tout cela est faux, et j'en ai là les preuves, dans le tiroir de mon bureau. Elle a trompé beaucoup d'âmes pieuses et crédules*¹.

Parmi ces « âmes pieuses et crédules » se trouvait le docteur Imbert-Gourbeyre qui, ayant visité la stigmatisée, lui avait consacré des pages dithyrambiques après avoir assisté à l'une de ses communions *miraculeuses* :

*J'étais assis en travers de Palma, à sa gauche, faisant face au chanoine, lorsque je me sens frappé doucement sur l'avant-bras par la main de la voyante. En même temps, l'abbé de Angelis se précipite à genoux. Je me retourne vers Palma : je l'aperçois les yeux fermés, les mains jointes, la bouche toute ouverte, et sur sa langue je vois une hostie. Immédiatement je m'agenouille, j'adore et je regarde. Palma sort davantage la langue, comme si elle tenait à bien me faire voir l'hostie, puis elle l'avale, ferme la bouche et reste profondément recueillie sur son fauteuil*².

Si ce n'est pas une mise en scène destinée à convaincre le bon docteur, cela y ressemble. De semblables fraudes sont assez fréquentes dans le microcosme des visionnaires du XX^e siècle, qui abusent toujours « beaucoup d'âmes pieuses et crédules ».

Miracles de l'amour

Le modèle de la communion télékinésique est proposé par la *legenda* de la bienheureuse IMELDA LAMBERTINI (1320-1333), toute jeune dominicaine de Bologne, en Italie, dont le culte a été reconnu en 1826. Si l'âge requis pour la

¹*Ibid.*, p. 175-176.

²Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *Les Stigmatisées*, Lyon, Palmé, 1873, vol. II, p. 15.

profession religieuse était à l'époque de douze ans, il n'en allait pas de même pour la première communion, et l'adolescente soupirait après le jour où elle pourrait enfin recevoir sacramentellement son Sauveur : cela dépendait du confesseur de la communauté, qui ne semblait guère éprouver autant de hâte que sa dirigée. Un jour, les moniales retrouvèrent leur jeune consoeur à la chapelle conventuelle, ravie en extase : devant ses lèvres, une hostie était suspendue en l'air, entourée de lumière. Fort impressionnée, la mère abbesse fit quérir en toute hâte le confesseur qui, s'inclinant devant ce qui était manifestement une volonté divine, communia Imelda avec l'hostie miraculeuse. Aussitôt après, la petite soeur s'endormit à jamais dans une extase d'amour. Légende, dira-t-on, qui a fait d'Imelda la céleste patronne des premiers communians. Pourtant, des faits analogues se rencontrent dans un grand nombre de vies de saints, jusqu'à une époque récente.

L'hostie qui lévite

Dans la *legenda* de la bienheureuse Imelda, l'hostie semble en quelque sorte en lévitation, attendant d'être, par le ministère du prêtre, donnée à la communiant. Un semblable prodige constitue le signe donné par Dieu à sainte LYDWINE DE SCHIEDAM (1380-1433) - et surtout à son entourage - de l'origine divine de ses visions :

Lorsqu'elle demande un signe, une hostie plane au-dessus de la tête du Christ et une nappe descend jusqu'au lit de Ludivine, portant une hostie miraculeuse couverte de gouttes de sang. Et, des jours entiers, la nappe et l'hostie restent au vu et au su de tous. Le prêtre revient, ordonne à Ludivine de ne pas parler du miracle, finit tout de même par se rendre à sa demande et la nourrit en la communiant de l'hostie miraculeuse¹.

La tertiaire franciscaine PUDENZIANA ZAGNONI, évoquée à propos de l'inédie, a connu par deux fois semblable faveur dans la semaine qui précéda sa mort : une hostie resplendissante apparut un peu en avant son visage, immobile dans l'air, jusqu'au moment où le confesseur de la sainte fille vint pour l'en communier.

¹Caroline BYNUM, *Jeûnes et festins sacrés - Les femmes et la nourriture dans la spiritualité médiévale*, Paris, Cerf, 1994, p. 177.

Un témoignage plus circonstancié a trait aux communions miraculeuses de la stigmatisée MAGDELEINE MORICE (1736-1769), une modeste couturière bretonne :

Le 15 août 1764, elle eut une extase qui dura plusieurs jours, et ne prit aucune nourriture. Un matin, on trouva encore la sainte hostie près de ses lèvres ; son confesseur vint aussitôt pour la communier comme la première fois¹.

Le prodige se répéta le 12 ou 13 mai 1766, alors que, malade, elle n'avait pu se rendre à la messe. Ses proches la trouvèrent dans son lit, inconsciente, une hostie suspendue devant ses lèvres :

Nous nous trouvâmes au nombre de six pour voir ce spectacle ; nous examinâmes de près les uns et les autres, passant une lumière de tous côtés pour voir si l'hostie n'était point collée. Enfin, persuadé qu'une main supérieure pouvait seule la soutenir ainsi, je pris le parti d'envoyer chercher M. le recteur de Guër, ne sachant à quoi me déterminer. N'ayant pu venir, il me fit répondre de me comporter de la même manière qu'on avait fait à Ploërmel. En attendant cette décision, il se passa trois heures et demie environ. Pendant ce temps, nous ne cessâmes d'observer la malade qui était sans connaissance, pâle et défigurée comme une personne morte, et ne donnant pour signe de vie qu'un léger souffle qui portait directement sur l'hostie, sans cependant la faire vaciller ; enfin, me déterminant à agir, revêtu d'un surplis et d'une étole, je pris la sainte hostie ; aussitôt la malade revint un peu à elle-même, je voulus lui faire quelques interrogations ; tout ce qu'elle put me répondre fut : « Faites ce que la prudence vous dictera. » Je la communiai, et aussitôt il se fit un changement si subit, que nous en fûmes tous étonnés. Son teint se colora, son visage devint riant et brillant comme le soleil, et cela dans un instant. Elle demeura trois heures ainsi, sans qu'on pût la faire revenir de son extase².

L'extase transfigurante de Magdeleine était la *preuve* que l'on se trouvait bien en présence d'une hostie consacrée, de la Personne du Christ sous les espèces eucharistiques.

En 1896, plusieurs personnes furent témoins, auprès de la mystique allemande ANNA HENLE (1871-1950) de ce que

¹Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *La stigmatisation*, op. cit., p. 422.

²*Ibid.*, p. 422-423.

l'on appelait le *miracle de la Nativité*, parce qu'il se renouvelait durant la nuit de Noël depuis 1887, année de la stigmatisation d'Anna. Ravie en extase, elle assistait alors en esprit à la messe de minuit célébrée à Bethléem :

Vint alors le grand moment de la communion et tout le monde se disposa intérieurement au miracle [...] Tandis qu'Anna Henle soupirait, le visage tout enflammé, une hostie immaculée apparut soudain dans sa chambre, tenue par une main invisible, et s'approcha lentement, comme en planant dans l'air, de la bouche de l'extatique. Dix-sept personnes, parmi lesquelles - fait remarquable - étaient deux prêtres (l'autorité ecclésiastique leur avait accordé la permission à cette occasion de rendre visite à Anna Henle, mais non de célébrer la messe chez elle), furent témoins de ce fait prodigieux et virent l'hostie sainte.

Le jeune abbé Busert s'approcha alors du lit et demanda à la stigmatisée :

- Anna, le Seigneur permet-il que je vous communie moi-même ?

Sans sortir d'extase, Anna fit un signe de la tête et manifesta l'acquiescement du Seigneur. Et, tout ému, le jeune vicaire prit la sainte hostie. Comme il allait la poser sur la langue d'Anna, une vague de doute le submergea : et si cela était un leurre, une illusion ? Alors, entre ses doigts qui tremblaient, l'hostie se mit à saigner... Le sang, en lourdes gouttes, ruissela sur les doigts et sur l'étole du prêtre. D'une voix plaintive, sur le point de défaillir, la stigmatisée s'écria :

- Mon père, donnez-moi mon Sauveur, il saigne !

Alors, devant les témoins bouleversés, le père Busert communia Anna Henle qui retomba très doucement sur son lit, le visage radieux¹.

Cette fois, c'est le saignement de l'hostie qui constitue pour l'abbé Busert - et pour les assistants - le *signe* de la présence réelle du Sauveur.

En 1941, un fait presque identique se produisit en faveur d'Yvonne-Aimée de Jésus. Elle avait pris quelques jours de repos à la Brardière, le « manoir délabré » de ses amies Boiszenou, tantes du jeune abbé Labutte, qui se trouvait également sur place :

¹Christian ROUVIÈRES, *Une stigmatisée contemporaine, Anna Henle (1871-1950) - Vie - Prophéties*, Namur, Centre Bethania, s.d., p. 39.

Un de ces soirs de septembre 1941 (elle n'a pas relaté le fait ni précisé la date), Mère Yvonne-Aimée, souffrante, était assise en extase dans son lit, les mains jointes. Ma tante Jeanne et moi venus la saluer, nous comprîmes à ses paroles qu'elle suivait une messe qui était célébrée en Australie :

- Oh ! dit-elle, soudain à mi-voix après un long silence. Comme ce prêtre célèbre bien sa Messe ! (Sur ses lèvres, c'était le plus bel éloge). Et quelle foi, quel recueillement chez ses paroissiens !

La messe, là-bas, suivait son cours. Mère Yvonne-Aimée s'inclina à la Consécration, se frappa la poitrine à l'Agnus Dei, se redressa :

- Oh ! oui, je veux communier avec eux !

A ces mots, un rayon de lumière, partant de l'angle sud de la pièce, traversa celle-ci en oblique : il portait une petite hostie qui, passant devant nous, vint, toute palpitante, se placer en attente devant le visage, presque sur les lèvres de Mère Yvonne-Aimée, qui joignait alors les mains dans une expression d'adoration et de bonheur. Sur un signe qu'elle me fit, je pris cette hostie pour l'en communier¹.

Plus récemment, un prodige analogue fut vérifié chez SYMPHOROSE CHOPIN par Mgr Combes, son directeur spirituel : une hostie entourée d'un halo de lumière fut soudain visible en avant de sa bouche, alors qu'elle reposait en extase au terme de sa participation à la Passion de Jésus, un Vendredi saint où elle s'était vue transportée à Jérusalem pour y suivre les offices de la Passion. Le prêtre, qui se tenait en prière à ses côtés, la communia avec cette hostie.

Il arrive que la communion se fasse directement, sans l'intervention d'un prêtre. ARMELLE NICOLAS (1606-1671), la servante mystique de Vannes dite *la Bonne Armelle*, reçut un jour l'eucharistie selon un mode insolite :

Son confesseur lui avait défendu de communier pour éprouver sa vertu. Or, se trouvant à la messe et se disposant à la communion spirituelle au défaut de la sacramentelle, après que le prêtre eut communiqué, elle vit un instant proche d'elle une main qui tenait un flambeau et la sainte Hostie qu'elle reçut, sans savoir comment elle était entrée dans sa bouche².

¹Paul LABUTTE, *op. cit.*, p. 537-638.

²Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *La stigmatisation*, *op. cit.*, p. 329.

Imbert-Gourbeyre omet de préciser que la sainte fille se trouve alors à une étape déterminante de son évolution mystique : elle vient de connaître des grâces d'union qui l'associent à la Passion du Sauveur (1629), et est en proie à un faim torturante de l'eucharistie. Dans le dernier quart du XX^e siècle, le docteur Cuvelier a observé le même phénomène chez une stigmatisée de l'est de la France, confiée à ses soins et à son examen par l'autorité ecclésiastique : une hostie apparut devant la bouche de l'extatique et, après être restée quelques secondes immobile dans l'air, alla d'elle-même se placer verticalement sur sa langue : *« L'hostie était debout entre ses lèvres, me dit-il, comme dans un ostensor. Puis elle disparut d'un coup, sans le moindre mouvement de déglutition de la part de N. »*. Cette personne éprouvait, elle aussi, une faim eucharistique avivée par les souffrances de sa participation à la Passion du Christ.

Dans ce cas, comme dans les précédents, non seulement l'hostie plane sans aucun support, mais elle se déplace : on peut alors parler *stricto sensu* de télékinésie.

L'hostie qui vole

Sans remonter jusqu'aux récits médiévaux¹, les témoignages d'apports télékinésiques d'hosties ne sont pas rares dans la littérature hagiographique ou édifiante. Au XVII^e siècle, la carmélite TEODORA DE SAN JOSÉ (1580-1636), du monastère de Salamanque, se distinguait par une remarquable ferveur eucharistique : plus d'une fois - rapporte la vénérable Ana de Jesús, qui fut sa prieure -, l'hostie s'échappa des mains du prêtre au moment de la communion, pour aller se poser sur la langue de la pieuse moniale. A la même époque, soeur FRANÇOISE-MADELEINE DE LA ROUSSIÈRE, religieuse de la Visitation de Nantes, connaissait de semblables expériences :

Notre-Seigneur a bien fait voir le plaisir qu'il prenait à entrer dans cette sainte âme. Nous l'avons appris de plusieurs ecclésiastiques qui l'ont communiee, entre autres de feu M. l'abbé Olier qui, étant en cette ville, et logeant dans la petite maison de nos jardiniers, disait souvent la Messe en notre église et communiait nos soeurs. Un jour il demanda à notre très honorée Mère

¹Ainsi les textes relatifs à sainte Catherine de Sienne, que reproduit Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 179-182.

de Bressand comment se nommait une des soeurs qui avait une rougeur au visage (c'était une marque qu'elle avait eue de naissance) et, après qu'on la lui eut nommée, il dit qu'il fallait bien que ce fût une âme très pure, puisque la sainte hostie s'était détachée de ses doigts, et avait été d'elle-même dans la bouche de cette chère soeur.

Un autre ecclésiastique, le recteur de la paroisse de Niort, qui est encore vivant, demanda, il n'y a pas longtemps, si la religieuse qui avait une marque au visage n'était point morte ; que c'était assurément une sainte ; qu'il la croyait telle, ayant vu la sainte hostie voler dans sa bouche en la communiant¹.

Une autre visitandine française, soeur MARIE-ANGÉLIQUE DE LA GRAVE (1607-1689), du monastère d'Albi, a reçu plusieurs fois la communion sacramentelle de la même façon :

La veille de Noël 1683, comme cette chère soeur s'approchait de la grille pour communier, l'hostie s'échappa de la main du prêtre après le Domine, non sum dignus, et vint se placer d'elle-même sur ses lèvres : la religieuse qui la suivait aperçut le prodige, aussi bien que plusieurs personnes séculières qui étaient dans l'église. Le bruit s'en répandit promptement dans la ville et le prêtre, témoin du fait, l'assura publiquement. Après cette grâce insigne, Notre soeur Marie-Angélique fut plongée durant trois jours dans un recueillement si profond qu'elle ne pouvait ni parler ni manger sans se faire une extrême violence. Interrogée sur ce qui s'était passé, elle répondit : « Jésus-Christ aime l'abaissement ; dans l'Eucharistie, il cherche à s'humilier, et il n'a daigné venir à moi que parce que je suis la plus indigne des créatures. » - Cinq fois encore, Notre-Seigneur la gratifia de la même manière. Les ecclésiastiques qui disaient alors la messe, le certifièrent, et elle-même l'avoua à sa supérieure².

Comme ces prêtres, le saint curé d'Arts s'est porté garant, au XIX^e siècle, d'un prodige du même ordre :

Il est venu, un de ces jours, deux ministres protestants qui ne croyaient pas à la présence réelle de Notre-Seigneur. Je leur ai dit : « Croyez-vous qu'un morceau de pain puisse se détacher tout seul et aller, de lui-même, se poser sur la langue de

¹[Anon.], *Vie de Monsieur Olier, fondateur du Séminaire de S.-Sulpice*, Paris, Poussielgue-Rusand, 1853, p. 204-205.

²Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *La stigmatisation*, op. cit., p. 350.

quelqu'un qui s'approche pour le recevoir ? » - Non, ce n'est pas du pain !

Puis M. Vianney ajoutait : « C'est un homme qui avait des doutes sur la présence réelle ; il disait : « Qu'en sait-on ? ce n'est pas sûr. La consécration ! Qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il sur l'autel en ce moment-la ? » Mais il désirait croire, et priait la Sainte Vierge de lui obtenir la foi. Ecoutez bien ça : je ne dis pas que cela est arrivé quelque part, je dis que ça m'est arrivé à moi. Au moment où cet homme se présentait pour recevoir la communion, la sainte hostie s'est détachée de mes doigts, quand j'étais encore à une bonne distance ; elle est allée d'elle-même se reposer sur la langue de cet homme¹.

On signale de ces communions télékinésiques également chez MARTHE ROBIN. Quelques témoignages, versés au dossier de la cause de béatification, ne permettent pas de douter de leur réalité, mais là encore les biographes ont souvent majoré la fréquence et l'ampleur du phénomène ; tout au plus relève-t-on, dans les milliers de pages du *summarium*, une petite dizaine d'attestations de prêtre qui ont senti l'hostie s'échapper de leurs doigts au moment où ils allaient communier la stigmatisée :

Dans la pénombre de sa chambre, je craignais de ne savoir trouver la bouche de notre « petite Marthe » et m'avançais, tenant la sainte hostie entre mes doigts. Je fus très ému de la voir se détacher de mes doigts pour entrer d'elle-même dans la bouche de Marthe. Le Père Finet éclaira alors le visage de Marthe, que je vis alors en extase (je n'avais jamais rien vu de plus beau)².

Le fait, d'autant plus rare que Marthe ne communiait qu'une fois par semaine, a donné matière à amplification, pour ne pas dire exagération :

Plusieurs fois je suis chargé de lui porter la communion. La première fois, à table, un prêtre me demande : « Avez-vous remarqué quelque chose ? » Je répondis que l'hostie m'avait échappé des mains. Il m'expliqua que c'était toujours comme ça³.

¹Alfred MONNIN, *Le curé d'Ars*, Paris, Douniol, 1861, vol. II, p. 394.

²*Summarium*, XIX, p. 5521, témoignage du 13 juillet 1992.

³*Ibid.*, XIX, p. 5521-5522, témoignage du 15 janvier 1982.

En réalité, ce n'était pas « *toujours comme ça* », et la plupart des prêtres qui ont eu l'occasion de communier Marthe Robin n'ont rien remarqué de semblable. Dans ce cas précis, une *legenda* s'est élaborée, visant à édifier ceux qui n'ont pas assisté en direct au prodige, et ce d'autant plus que ce genre de « miracle » revêt, pour ceux qui en sont les témoins, une portée apologétique évidente :

Le dénommé Rametta se convertit après avoir vu de sa fenêtre, durant la nuit de Noël 1930, soeur Clara qui communiait en recevant l'eucharistie d'une main invisible¹.

La franciscaine italienne CLARA DI MAURO (1890-1932) qui, sans en avoir conscience, fut à l'origine de cette conversion, communiait fréquemment de cette façon, quand bien même son confesseur était auprès d'elle :

Ces phénomènes surnaturels, parmi lesquels le fait extraordinaire des stigmates, et la communion donnée par une main invisible, je les ai observés de mes propres yeux².

La communion fréquente n'était encore pas dans les moeurs et le prodige palliait les réticences du prêtre à faire une exception pour sa dirigée.

Cet *envol* de l'hostie a été une fois pour Magdeleine Morice l'occasion de cuisantes humiliations, mais aussi - par sa suite inattendue - une démonstration éclatante du caractère insolite du phénomène :

Tout à coup, une hostie que quelques personnes disent avoir vu se détacher du ciboire, alla se fixer vis-à-vis de sa bouche, l'extrémité touchant tant soit peu la lèvre inférieure. Ceux qui étaient autour d'elle, témoins de ce prodige, en avertirent le recteur qui donnait la communion. Il interrogea publiquement Magdeleine qui, menant à Ploërmel une vie cachée, lui était peu connue, et lui demanda ce que signifiait cette hostie ainsi suspendue. Aussi étonnée que personne, saisie de frayeur et de respect, Magdeleine ne put répondre un seul mot. Prenant tout ceci

¹Samuele CULTRERA, *Una vittima del Sacro Cuore, suor Clara Di Mauro*, Roma, Postulazione, 1974, p. 53.

²Sebastiano UCCELLO, *Suor Clara di Gesù Agonizzante (Adelaide Di Mauro)*, storia completa desunta dai documenti raccolti e da quelli della Curia Arcivescovile di Messina e di Siracusa, Messina, ms, s.d., p. 275.

pour impiété, pour la punition peut-être de quelque sacrilège, on lui ordonna de sortir de l'église. Elle obéit et se mit en devoir de gagner sa demeure, cachant avec les barbes de sa coiffe les saintes espèces qui demeuraient toujours vis-à-vis de sa bouche, sans être attachées à ses lèvres. Son confesseur, instruit de ce qui venait d'arriver et connaissant la haute vertu de Magdeleine, se rendit chez elle, prit la sainte hostie qui était toujours demeurée dans le même état, et jugeant que le désir de Notre-Seigneur, si miraculeusement manifesté, était de descendre dans le coeur de son humble servante, il communia Magdeleine sans prononcer les paroles ordinaires dans l'administration de l'Eucharistie ¹.

Mais, en règle générale, le prodige n'est pas aussi spectaculaire, ni n'a autant de témoins. Souvent, il y a seulement une, deux personnes, pour le constater, comme soeur Angela Maria di Gesù, qui assista à une communion télékinésique de la vénérable dominicaine MARIA GELTRUDE SALANDRI (1690-1748), du monastère de Valentano :

Privée de la communion un certain jour, elle se tenait éloignée de la sainte table mais, déplorant son infortune, elle la dévorait des yeux. Comme elle ne pouvait participer à l'acte sacramentel, elle cherchait son réconfort au banquet du désir, quand soudain une parcelle s'échappa du ciboire et, traversant d'elle-même le guichet de la communion, vola tout droit vers soeur Geltrude pour combler son ardente envie. Ce que fut sa joie, je n'ai pas de mots pour le décrire. Je sais seulement que la religieuse qui eut le privilège d'être le témoin de ce prodige extraordinaire, en fut confondue d'étonnement et transportée d'un tel élan de dévotion qu'elle s'empressa d'aller en faire le récit à leur confesseur ; plus tard, elle se porta, sous serment, témoin du fait lors du procès de béatification ²

Ce caractère intimiste est souligné par les confesseurs, ou par les proches qui incidemment surprennent la « communion miraculeuse » :

L'une de nos Soeurs l'a vue recevoir la Communion l'autre soir, un peu avant dix heures. Je lui ai dit de n'en pas parler, mais de le graver dans sa mémoire, afin qu'elle puisse en témoigner si, dans l'avenir, cela était requis. Mlle H. est à peu

¹Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *La stigmatisation*, op. cit., p. 422.

²[Anon.], *Vita della Venerabile Suor Maria Geltrude Salandri*, Roma, 1774, p. 240.

près dans le même état que lorsque vous l'avez vue ; elle souffre beaucoup par moments, mais elle est toujours gaie et pas malade¹

Il est question de THERESA HELENA HIGGINSON, ainsi réconfortée lorsqu'elle était trop affaiblie pour se rendre à l'église, ou quand il n'y avait pas de prêtre dans les environs, qui célébra la messe. La communion télékinésique reste avant tout une rencontre entre Jésus qui a hâte de se donner à l'âme, et celle-ci qui se languit de lui, comme l'expose sobrement la religieuse allemande EMILIE SCHNEIDER (1820-1859) :

Comme j'éprouvais, au moment de la communion des fidèles, un désir si inexprimable d'être unie par la sainte communion à mon bien-aimé Sauveur, je sentis - avant que le prêtre eût quitté l'autel pour distribuer la sainte communion aux fidèles - l'hostie consacrée sur ma langue et, au même moment, je ressentis une jubilation et une béatitude si grandes qu'à peine parvins-je à les contenir. Oh, j'avais le ciel dans mon cœur, j'avais mon Jésus !

Cette réponse au désir ardent de l'âme, qui s'inscrit dans le cadre d'une mystique sponsale et traduit la hâte de l'Epoux acquiesçant à l'invitation de l'Epouse -« *L'Esprit et l'Epouse disent : « Viens ! »* (Ap. 22, 17)-, a une signification eschatologique : pain de vie, l'eucharistie restaure jusqu'aux forces physiques des extatiques, mais aussi elle est anticipation de la condition des élus dont la seule nourriture est de faire la volonté du Père, à l'exemple de Jésus. Par là, ces communions miraculeuses manifestent selon un mode extraordinaire l'étroite union établie par Jésus avec l'âme, la fusion de la volonté de la personne ainsi favorisée dans le vouloir divin. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que cette grâce survienne seulement à partir du moment où l'âme a atteint un degré éminent de la vie contemplative, cette union pleine, extatique, qui prélude à l'union transformante ou mariage spirituel.

Cette pudeur des mystiques ainsi favorisées contraste avec la scénographie des « *communions miraculeuses* » que la stigmatisée MARIE-JULIE JAHENNY aurait reçues entre juillet 1877 et

¹Lady Cecilia KERR, *op. cit.*, p. 254.

²Karl RICHSTÄTTER, s.j., *Eine moderne deutsche Mystikerin - Leben und Briefe der Schwester Emilie Schneider, Oberin der Töchter vom Heiligen Kreuz zu Düsseldorf*, Freiburg i. B., Herder und Co., 1928, p. 116

le 28 décembre 1888, période pendant laquelle elle fut privée des sacrements par ordre de l'autorité ecclésiastique :

Nous sommes tous attentifs de cette attention que je n'avais jamais connue. Je suis à 50 centimètres du visage de Marie-Julie, éclairé par une lumière de la fenêtre et je vois ses deux mains jointes sur sa poitrine.

Tout à coup, elle ouvre la bouche et avance la langue : il n'y a rien. Je me penche et je peux sans peine apercevoir le fond de son palais. Elle ferme la bouche, l'ouvre à nouveau et montre encore la langue : il n'y a rien encore. Ses lèvres se rapprochent puis elle ressort la langue : il n'y a rien, on ne peut s'y méprendre. Une dernière fois, la preuve est donnée.

Mais, ô prodige, Marie-Julie ouvre encore la bouche modestement et une hostie d'une blancheur plus brillante que la neige est là, visible à tous nos yeux. Un cri d'admiration sort de tous nos coeurs.

Elle referme la bouche et, deux fois de suite, l'ouvrant encore à nos regards, montre toujours l'hostie sainte. Le doute et l'illusion ne sont pas possibles. Enfin ses lèvres, après s'être réunies, s'ouvrent pour une dernière fois. La langue apparaît : il n'y a plus rien ¹.

Ce texte, publié dans les *Annales du Surnaturel* - une revue qui, au début du XX^e siècle, mélangeait allègrement spiritualisme, mysticisme catholique et ésotérisme - n'est pas signé. Quel crédit lui accorder ? Chaque dimanche pendant plus de dix ans, la scène se répéta, dont on cherche en vain la signification, puisque les personnes qui y assistent sont d'avance des plus convaincues :

Tout se passe selon le processus qui vient d'être décrit : prières de préparation, puis l'extatique montre trois fois la langue pour qu'on s'assure qu'il n'y a rien, l'hostie paraît mais on ne la voit pas venir ².

La seule question est : d'où viennent ces hosties ? Est-ce un apport du ciel, ou bien une matérialisation relevant d'autres causes ? Il est difficile de répondre.

¹Pierre ROBERDEL, *op. cit.*, p. 144-145.

²*Ibid.*, p. 145.

Le corps et le sang du Christ

On relève dans la vie de THERES NEUMANN un singulier incident, que la plupart de ses biographes ont repris et développé à l'envi, au risque parfois d'enjoliver la réalité. Voici l'une des versions les plus anciennes, et sans doute des plus exactes, de la « communion miraculeuse » de la stigmatisée bavaroise :

On avait conservé une hostie dans une chapelle voisine, en vue de la communion du lendemain. Pour la réconforter dans sa souffrance, on voulut lui donner la communion au cours de la nuit et on se disposait à aller chercher le Saint-Sacrement. Mais elle entra subitement en extase, prit le comportement et l'attitude, et fit les gestes que l'on observe chez elle quand elle commence en cet état. Elle entra en repos extatique et, se désignant - comme elle le fait alors souvent - à la troisième personne, déclara : "Elle a reçu le Sauveur. Allez voir, l'Hostie a disparu du tabernacle". En fait, assure Fabssel, l'Hostie n'y était plus. Cet auteur raconte un autre fait bien extraordinaire : lui-même un jour s'apprêtait à communier Thérèse, quand il vit une hostie sur sa langue¹.

L'incident n'a rien d'original. Il est arrivé souvent, lorsque des mystiques étaient réputées (ce sont presque toujours des femmes) bénéficier de « communions miraculeuses », que l'on s'en aperçût uniquement parce que le prêtre découvrait à la fin de la célébration qu'il manquait une hostie dans le nombre qu'il avait compté. Ainsi ce précédent à Theres Neumann, en la personne de la bienheureuse ELISABETH ACHLER, dans le premier quart du XV^e siècle :

Afin que l'on croie plus aisément ce que j'ai écrit, je veux, humble prévôt et confesseur de la jeune fille, relater quelques signes advenus de son vivant. Je prends Dieu à témoin que ce sont là des choses vraies. Un vendredi, comme je célébrais la messe, je voulus, selon l'habitude, donner la très sainte communion aux soeurs. Elles étaient trois, je quittai l'autel avec quatre hosties consacrées. Ne voulant pas manquer aux soeurs, je n'avais pas l'intention de me rendre jusqu'à la bonne Betha, qui était très malade ; mais j'avais consacré quatre hosties afin qu'il

¹Marie-Benoît LAVAUD, o.p., in *La Vie Spirituelle*, supplément au tome XXVI (juillet 1933-septembre 1933) : "Comment Thérèse Neumann souffre et expie pour son prochain", p. 90-91, note 2.

en restât une pour nourrir la piété des fidèles s'ils venaient à l'église adorer le vrai Dieu. Je devais gravir quelques marches pour aller jusqu'à l'endroit où les soeurs communiaient. Quand je leur eus donné le corps du Christ, la quatrième hostie disparut soudain. Je fus pris d'une vive frayeur et me mis à trembler. Je cherchai avec soin sur les marches, et sous les marches. Finalement, saisi de crainte et de respect, je redescendis l'escalier et revins à l'autel sans le Saint Sacrement. Après la messe, je cherchai de nouveau, avec plus de soin. Mais, n'ayant rien trouvé, j'entraî dans l'ermitage pour confier à la chère Betha mon trouble et mes craintes, afin qu'elle me consolât et me conseillât. Lorsque je pénétrai dans sa cellule, elle se mit à rire doucement et me dit : « Je sais bien ce qui vous manque et ce que vous cherchez. Vous avez cherché le Saint Sacrement, mais je l'ai reçu de mon Epoux le Christ, le Fils de Dieu : je l'ai vu dans sa gloire céleste, entouré d'une foule d'anges et de saints qui le servaient ; et lui-même m'a nourrie de ce divin sacrement. Aussi, ne soyez ni troublé, ni affligé ! »¹.

La visitandine MARIE-ANGÉLIQUE DE LA GRAVE, déjà évoquée, communia de la même façon :

Pendant le saint sacrifice, la particule de l'hostie que l'on met dans le calice disparut sans que le prêtre s'en aperçut, chose qui le jeta dans une étrange surprise, et lui fit craindre que Dieu n'eût par là punir quelque faute où il était tombé sans le savoir. Cet événement le préoccupa toute la journée, mais il n'en parla point et se contenta de prier intimement Notre-Seigneur de lui faire connaître ce qu'était devenue la sainte parcelle. Le lendemain matin, notre chère soeur le fit appeler et lui dit : « Monsieur, soyez en repos sur ce qui vous est arrivé hier en célébrant ; ce n'est point, comme vous croyez, en punition de vos fautes ; apprenez que Dieu, voulant favoriser une personne que je ne puis nommer, l'a communie miraculeusement de cette partie de l'hostie dont la disparition vous a tant troublé. »²

De même, la tertiaire alcantarine sainte MARIA FRANCESCA DELLE PIAGHE (1715-1791, canonisée en 1867) causa quelques semblables frayeurs à son confesseur :

¹Konrad KÜGELIN, *Vita de la bienheureuse Elisabeth Achler, Waldsee, 1421, 11*, in Antoine IMBERT-GOURBEYRE, op. cit., p. 137.

²Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *La stigmatisation*, op. cit., p. 350.

Quand je fus sur le point de lui donner la communion, à peine eus-je fait demi-tour et prononcé les mots « Ecce Agnus Dei » je m'aperçus que l'hostie n'était pas entre mes doigts. Je fus terriblement bouleversé et demeurai là, examinant avec angoisse ma patène et le sol : mais elle me fit signe qu'elle avait déposé l'hostie sur la langue ; voyant cela, j'eus l'esprit en repos. L'acolyte de la messe, le seigneur Francesco Borelli, fut aussi témoin de l'incident ; il en était aussi ému que le prêtre lui-même¹.

Dans l'un et l'autre cas, la disparition ou l'envol de l'hostie vers la communiant est si instantané, si rapide, que le célébrant ne s'en rend pas même compte. C'est ce qui arriva aussi à l'aumônier des tertiaires franciscaines de Valence. Un jour que l'une d'elles, JUANA GUILHEN (+ 1646) était immobilisée par un accident, il omit, lors de sa visite des soeurs malades, de s'arrêter à sa cellule. Rentré chez lui, il s'aperçut qu'il manquait une hostie dans sa pyxide, et il passa un long moment à la chercher à terre, en vain. Quand il revit Juana, celle-ci lui reprocha de l'avoir négligée et lui dit qu'une main invisible était venue alors lui porter l'eucharistie.

Dans tous ces cas, le phénomène s'accompagnait de lecture de la conscience du célébrant par la mystique, qui pouvait ainsi l'éclairer sur la disparition des saintes espèces. Ce second prodige, d'ordre charismatique, attestait le caractère surnaturel du premier. Un exemple plus récent est signalé par le confesseur de la vénérable AGNESE STEINER (1810-1862), réformatrice des clarisses de Nocera, en Italie. L'incident eut lieu en 1849 :

Don Porfirio fit savoir à qu'il ne communierait pas Mère Agnese le lendemain, parce qu'elle devait se conformer aux usages de la communauté dans laquelle elle se trouvait. Après minuit, la Mère se sentit mal, et la Mère Eletta, accourue à son chevet, lui conseilla de prendre des calmants. Mais Mère Agnese n'en voulut pas, afin de ne point rompre le jeûne eucharistique, car elle souhaitait communier le matin. Alors Mère Eletta lui apprit que le confesseur avait décidé de ne pas donner la communion le lendemain, ajoutant : « En ce genre de choses, ses décisions sont irrévocables, alors prenez ces calmants, par obéissance ! ». La Mère prit alors les cachets.

¹Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 188.

A l'époque, le jeûne eucharistique débutait à minuit, et la pratique de la communion fréquente - même dans les communautés religieuses - n'était pas chose courante. Or, au matin, arrivé à la chapelle, don Porfirio avait changé d'avis, et il fit savoir à la communauté qu'il communierait celles qui le souhaitaient. Il raconte : « En donnant la communion, je commençai, selon l'usage, par la Mère Abbessse, puis la Mère Vicaire. Au moment où j'aurais dû communier Mère Agnese, qui venait en troisième lieu, à peine eus-je pris l'hostie dans le ciboire que je la vis disparaître de ma main, tandis que j'entendais des exclamations de joie qui, assurément, ne venaient pas des religieuses présentes. Aussi restai-je très surpris, ne sachant m'expliquer ce qui était arrivé. Craignant d'avoir fait tomber la sainte hostie, je regardai partout, mais ne vis rien. Portant alors le regard vers le choeur des religieuses pour voir si l'hostie était tombée de l'autre côté de la grille, ce qu'eût signalé un mouvement des soeurs, je vis clairement une vive lumière qui irradiait le visage de Mère Agnese, laquelle se tenait au fond du choeur, les mains jointes, toute recueillie en Dieu. Je n'observai aucune agitation parmi les religieuses ».

Décidé à en avoir le coeur net, don Porfirio fit appeler Mère Agnese au parloir après la messe :

Je lui demandai : « Qu'est-il arrivé ce matin à la sainte communion ? » Mais elle ne répondit que par un sourire très doux.

- Vous n'avez pas pris les cachets, cette nuit ?

- Non, mon Père. La Mère Abbessse a voulu à tout prix que je les prenne, mais mon Epoux voulait venir en mon coeur, aussi les pilules n'ont-elles pu franchir mes lèvres, je les ai retrouvées ce matin sous mon oreiller. Alors je les ai prises et mises de côté pour une autre occasion.

- Et alors ? Elle se mit à rire et répondit : « Les religieuses n'ont rien compris à ce qui se passait, mais j'ai reçu mon Epoux. Grâce lui soient rendues pour tant de bonté ! »¹.

Plus étrange encore est la disparition d'une certaine quantité de vin consacré, lorsque ces mystiques communient à distance au sang du Christ, comme cela fut accordé à sainte Maria Francesca delle Piaghe :

¹Gino SIGISMONDI, *Nelle chiesa e per la chiesa, Madre Agnese Steiner*, Modena, Edizioni Paoline, 1973, p. 190-192.

Le désir de la communion était, chez elle, si ardent que parfois, pendant ma messe, Dieu daignait la consoler par le ministère des anges, au point de lui permettre de participer au Précieux Sang du calice [...] Elle prenait parfois très peu, quelques gouttes seulement, mais c'était suffisant pour m'amener à la questionner et à m'assurer du fait. Une fois où elle but presque la moitié, je notai l'absence évidente et indubitable d'une partie du contenu du calice, et fus extrêmement surpris. Quand je la questionnai sur ce qui était arrivé, elle me répondit : « Si l'Archange ne m'avait pas rappelé que le Saint Sacrifice doit être consommé dans les règles, j'aurais bu le tout »¹.

La servante de Dieu MARIA DELLA PASSIONE TARALLO buvait également à distance du vin du calice :

Un jour, soeur Maria della Passione était radiense et je lui demandai quelle nouvelle merveille lui était arrivée... elle resta silencieuse, mais ensuite, conformément au vœu d'obéissance, elle baissa la tête et me dit : « Le confesseur a eu peur, ce matin, quand il a repris le calice à la messe : il a vu que le vin avait diminué, et il a regardé s'il en était tombé sur l'autel, mais c'était inutile : moi, je l'avais bu, et j'en avais laissé très peu dans le calice, mais je ne sais pas... comment tout cela est arrivé².

Evidemment, la religieuse n'avait pas bougé de sa place. Parfois, ses consœurs sentaient autour d'elle une suave odeur de vin, et elles en informaient le confesseur, qui pouvait vérifier que cela coïncidait toujours avec le moment où le contenu du calice avait diminué. Le même phénomène fut remarqué plus d'une fois par le curé d'un village où SYMPHOROSE CHOPIN se reposait dans une maison amie. Intrigué, il enquêta adroitement auprès des hôtes de la stigmatisée, auxquels il était très lié, et apprit ainsi la vérité. Très ouvert au surnaturel, il sut gagner la confiance de Symphorose et devenu quelque temps son confesseur occasionnel, il fut en mesure de vérifier non seulement les grâces extraordinaires dont il fut parfois témoin, et d'éprouver sa haute vertu, qu'il n'hésitait pas à qualifier de sainteté.

¹*Ibid.*, p. 189.

²Luigi M. FONTANA, *Vita della Vittima Riparatrice, Suor Maria della Passione*, Scarsano, Suore Riparatrici, 1917, p. 293-294.

Comme Mgr Combes, il tenait cette humble fille pour une des plus grandes mystiques françaises du XX^e siècle.

La servante de Dieu CATHERINE-AURÉLIE CAOUPETTE communiait fréquemment à distance, quand bien même elle se trouvait chez elle, empêchée par la maladie d'aller à l'église. Le plus souvent, elle recevait le Précieux Sang, que lui apportait dans un calice son ange gardien. Il arrivait aussi qu'elle reçut l'hostie :

Un jour qu'il était absent de Saint-Hyacinthe, l'abbé Raymond disait la messe à Saint-Jean, dans la chapelle de la sacristie. Il rapporte les faits comme suit :

« Le Curé me dit qu'il me donnait deux hosties à consacrer pour deux personnes qui devaient communier. En découvrant la patène à l'offertoire, je vis trois hosties bien distinctement, et j'en fus surpris. J'ai toujours eu le même nombre sous les yeux pendant la Messe. En disant le Misereatur, je n'ai perçu que deux personnes présentes à la table sainte. J'ai eu alors la pensée de prier Dieu de donner l'autre à Catherine-Aurélie, et de consommer cette Hostie à son intention. En me retournant, je n'ai plus trouvé que deux Hosties. Le Curé, après la Messe, m'a assuré n'en avoir mis que deux ».

Ceci est passé le 10 février 1854. Dix jours plus tard, l'abbé Raymond voit sa dirigée. Il lui pose quelques questions :

« A ma question : Avez-vous éprouvé quelque chose d'extraordinaire ? elle m'a répondu que le 13, elle avait cru voir Jésus-Christ la faisant boire dans le calice son Sang précieux, et que l'un des jours précédents, elle avait cru assister à ma Messe, et recevoir, sans voir la main qui la lui présentait, la sainte Hostie¹.

Il y aurait donc eu un double mouvement télékinésique : une hostie non consacrée apportée sur la patène pendant la messe, puis emportée après le *Misereatur* pour communier Catherine-Aurélie qui, à des kilomètres de l'église, assistait en esprit - ou par un phénomène de vue à distance - à la messe de l'abbé Raymond !

¹Dom Gérard MERCIER, o.s.b., *op. cit.*, p. 167-168.

Ministres extraordinaires de l'eucharistie

Les mystiques sujettes aux communions télékinésiques distinguent en celles-ci deux mouvements, parfois associés : le déplacement instantané ou transfert de l'hostie depuis l'autel du célébrant jusqu'à la récipiendaire ou bien, surtout si la communion intervient en dehors de la messe, l'apport des espèces eucharistiques par un personnage céleste. Il est parfois difficile, en lisant les textes, de déterminer si l'on a affaire à une vision dans laquelle le sujet se voit communier - ce serait alors une communion symbolique, non sacramentelle puisque sans espèces concrètes -, ou s'il y a vraiment apport matériel d'une hostie, voire du vin consacré :

Ainsi, lorsque dans son Historia occidentalis, Jacques de Vitry raconte l'histoire d'une jeûneuse à qui une colombe apporte l'hostie, il ajoute que, sur ordre de la colombe, la jeûneuse reçoit le lendemain la communion des mains d'un prêtre, « pour que les gens ne croient pas qu'un simple fantôme l'avait privée du vrai sacrement »¹.

Vision, communion télékinésique ? Dans cet exemple précis, la réception sacramentelle de l'eucharistie pallie le défaut de matérialité de l'hostie reçue la veille par l'inédite, mais lui confère une réalité : ce n'est plus un fantôme visionnaire. De même, la bienheureuse allemande ANNA SCHÄFFER (1882-1925) n'a-t-elle eu qu'une vision, ou bien a-t-elle réellement communiqué, lors de l'épisode suivant, qu'elle relate dans son *journal* ? La réponse n'est pas évidente :

Le 11 juin 1921, ce fut comme si elle devait se préparer à la sainte communion. Elle remarqua tout à coup, dans sa petite chambre, que la table sur laquelle le prêtre avait l'habitude de poser la patène avec la sainte hostie, s'éclairait d'une merveilleuse lumière. Et voici qu'elle vit le divin Sauveur lui-même, tout vêtu de blanc - comme il est représenté dans les statues du Sacré-Coeur mais sans le manteau rouge - d'un blanc éblouissant, entouré d'une lumière et d'un éclat indescriptibles. Il s'approcha d'elle, tenant une patène, et lui donna lui-même la sainte communion².

¹Caroline BYNUM, op. cit., p. 320.

²Anton Maria WEIGL, *Geschichte einer Liebe*, Altötting, Verlag St Grignionhaus, 1966, p. 92-93.

En règle générale, surtout à partir de l'époque moderne, les mystiques font état de l'intervention, dans leurs communions télékinésiques, de ministres extraordinaires, hormis dans le cas où l'hostie - bien matérielle - s'échappe d'entre les doigts du prêtre au moment où celui-ci la présente. Et, très souvent, la matérialisation des espèces eucharistiques vient conférer à ces communions *miraculeuses* une réalité sacramentelle : le phénomène se déroule sur un double plan, celui subjectif de la vision, et celui objectif de la matérialité de l'hostie que les témoins peuvent voir, parfois toucher, et que le sujet ingère et assimile suivant le processus naturel de la manducation et de la déglutition propre à toute communion sacramentelle « *normale* ».

Des saints et des anges

SYMPHOROSE CHOPIN recevait la communion des mains de la Vierge Marie, parfois de saint Jean de la Croix ou du défunt pape Pie XII, plus rarement de l'archange saint Michel. Il arrivait que l'hostie se rendît visible à des tiers, au moment où la stigmatisée ouvrait la bouche et avançait la langue pour la recevoir. On peut se poser la question du rôle de Marie dans ce phénomène, surtout dans le contexte religieux de l'époque, où les théologiens débattaient parfois âprement de la Médiation de Marie, et où le Saint-Office avait émis les plus grandes réserves sur le titre de *Vierge-Prêtre* que des spirituels, et non des moins orthodoxes - il suffit d'évoquer la figure de la bienheureuse Marie de Jésus Deluil-Martiny (1841-1884, béatifiée en 1989) - avaient promu quelques décennies plus tôt. Peut-être l'intervention de la Vierge Marie donnant l'eucharistie, doit-elle se lire à la lumière d'un ministère diaconal, illustré aujourd'hui dans certaines circonstances par des femmes, religieuses ou laïques, appelées précisément *ministres extraordinaires de l'Eucharistie*. Depuis le Moyen Age, nombre de saintes femmes - notamment BEATRIZ DA SILVA (1424-1490), fondatrice des conceptionistes, et la moniale capucine VERONICA GIULIANI (1660-1727) - ont reçu l'hostie des mains de la Vierge Marie, ce qui n'a jamais suscité d'interrogation particulière, sinon chez quelque théologien pointilleux. Mais le plus souvent, ce sont des anges ou des saints qui remplissent cet office auprès des serviteurs de Dieu ici-bas :

Pendant longtemps, son ange gardien l'éveilla toutes les nuits pour lui faire faire oraison. Grande adoratrice du Saint-Sacrement, elle passait la plupart de ses nuits au pied de l'autel.

Elle fut communifiée plusieurs fois miraculeusement pendant ces longues veilles ¹.

L'auteur évoque soeur MARIE-ANGÉLIQUE DE LA PROVIDENCE (1650-1685), tertiaire du Carmel à Evreux. Sans doute était-ce son ange gardien qui lui apportait l'eucharistie, tout comme à MARIE-BERTINE BOUQUILLON (1800-1850), religieuse hospitalière à Saint-Omer, pour qui un esprit céleste se substituait au prêtre :

Un jour, au moment de la communion, la sainte Hostie s'échappa des mains du prêtre, et la soeur reçut le corps de Notre-Seigneur de la main d'un ange².

Immobilisée par la maladie, la stigmatisée belge ROSALIE PUT (1869-1919) ne put, en l'espace de 30 ans, se rendre à l'église paroissiale qu'une seule fois. Par ailleurs, conformément aux réticences de l'époque envers la communion fréquente, le clergé paroissial lui apportait rarement l'eucharistie. Aussi bénéficiait-elle chaque nuit de la grâce d'une communion mystique, qui s'accompagnait de tout un cérémonial :

Chaque nuit, Rosalie recevait la sainte communion des mains d'un ange du choeur de la Mère de Dieu. Une fois l'archange apparaissait, vêtu comme un prêtre, l'autre fois comme un pèlerin. Il était accompagné de trois ou quatre âmes, que Rosalie venait de racheter la veille du purgatoire. Une clochette argentine annonçait leur arrivée ³.

Ce récit d'une intime de la stigmatisée fait-il référence à un phénomène visionnaire ou à une réalité concrète ? A croire le témoin, ce serait bien une communion matérielle, sacramentelle, qui aurait eu au moins un spectateur :

A cette époque Duchateau était vicaire à Lummen. Pendant dix ans il fut le confesseur de Rosalie. Par obéissance elle dut lui avouer les visites nocturnes de l'archange. Le vicaire

¹Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *La stigmatisation*, op. cit., p. 349..

²*Ibid.*, p.472.

³Robert ERNST, *Sur les traces d'A.C. Emmerick... Rosalie Put de Lummen - une stigmatisée du XXe siècle, 1868-1919*, Genval, Editions « Marie Médiatrice », 1980, p. 9.

Duchateau lui dit : « Je viendrai moi-même la lnuir, pour m'en convaincre », mais Rosalie répondit : « De cela, je ne puis en décider moi-même puisque ma mère est la maîtresse ici. » Le vicaire étant le confesseur de toute la famille, il parvint à convaincre la mère. Un fauteuil fut installé à côté du lit. Rosalie me raconta plus tard : « En entendant la donnette tinter, il se leva. A la vue de l'archange accompagné de trois âmes, il fut saisi d'effroi. Plus tard il me confia : De ma vie, je ne veux plus jamais rien voir de pareil ; si le Seigneur ne m'avait pas aidé, je serais mort de peur et d'épouvante. » La famille ignorait tout des visites de l'archange et des autres phénomènes¹.

Bien qu'il soit circonstancié, le témoignage n'est peut-être pas aussi fiable qu'il le paraît : il est unique. De plus, l'engouement du biographe pour le merveilleux et son manque de discernement en matière de phénoménologie mystique, sont assez notoires pour que l'on demeure sur la réserve.

Plus discrètes et plus rares sont les communions mystiques de MECHTILD THALLER (1868-1919), une femme mariée allemande gratifiée de charismes aussi remarquables que cachés :

Au moment où ma voisine quitta sa place pour se rendre à la Table sainte, un très bel ange, que je n'avais jamais vu encore, s'approcha de moi. Il me tendit une hostie consacrée en prononçant ces paroles : « Que le Corps du Seigneur conduise ton âme à la vie éternelle. » Je ressentis une peur si vive, ou plutôt je fus saisie d'une telle joie, que je pensai en mourir.²

L'ange inconnu venait consoler la jeune femme à qui, pour l'éprouver, son confesseur avait interdit de communier. Parfois, l'ange est identifié ; lorsqu'elle était retenue chez elle par la maladie, sainte MARIA FRANCESCA DELLE PIAGHE était communie par un esprit céleste, et non des moindres :

En réalité, rapporte son confesseur, saint Francesco Saverio Bianchi (il lui survécut de plus de 20 ans, et fut canonisé en 1951), l'Archange Raphaël, après la consécration ou, en tout cas, avant ma communion, lui apportait le calice de l'autel et lui permettait de boire tandis qu'elle était agenouillée chez elle³.

¹Ibid., p. 9-10.

²Frédéric de LAMA, *Les anges, d'après les communications faites par Mechtilde Thaller, nommée Ancilla Domini*, Stein am Rhein, Editions Christiana, 1994, p. 66.

³Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 189.

Toujours réaliste, Thurston remarque judicieusement :

Je suis incapable de comprendre comment le Bienheureux Francesco Bianchi en vint à supposer que le calice lui-même avait pu être retiré de l'autel tandis qu'il disait sa messe : il est difficile d'imaginer un liquide transporté dans l'air comme une hostie pourrait l'être¹.

Assurément, l'ange ne subtilisait pas le calice, et le vin était sans doute porté par un processus que l'on appellerait, faute de mieux, dématérialisation / (re)matérialisation. Mais le comment nous en échappe totalement. Les modalités du transfert de l'hostie sont plus faciles à comprendre, surtout quand il est précisé que tel ange ou tel saint va la chercher dans un tabernacle voisin, s'il ne la prend pas directement sur la patène du célébrant. La réformatrice dominicaine DOMENICA NARDUCCI (1473-1553), de Florence, recevait également l'eucharistie de la main d'un ange :

Quand elle s'agenouillait à ma messe, dévorée d'amour spirituel, je vis souvent l'Eucharistie dans sa bouche, prise du Sacrifice que j'avais consacré. Elle lui était apportée par le ministère d'un ange. Et ceci, je le savais, non seulement parce que je le voyais, mais aussi à cause du nombre des hosties, car il en manquait une de celles que j'avais consacrées².

C'est l'archange Gabriel qui, cette fois, remplissait cet office. Plus simplement, un ange vint un soir communier la carmélite ANNE DE LA PRÉSENTATION (1594-1647), du monastère d'Anvers, qui avait l'habitude de faire chaque soir la communion spirituelle. De même, c'est un de ces esprits célestes anonyme qui apporta un jour l'hostie consacrée à CATERINA MODONIA (+ 1655), une pauvre veuve de Corleone, en Sicile, qu'un accident avait empêchée de se rendre à l'église. Fort curieusement, Herbert Thurston n'évoque aucun exemple d'un saint défunt qui eût rempli ce ministère auprès d'âmes pieuses. De fait, il semble bien que jusqu'à une époque récente, cet office ait été dévolu aux anges, quand il n'était pas rempli - exceptionnellement - par la Vierge ou par le Christ lui-même.

¹*Ibid.*, p. 189.

²*Ibid.*, p. 186.

Au XX^e siècle, la servante de Dieu EDVIGE CARBONI (1880-1952), une laïque sarde venue s'établir à Rome pour y seconder sa soeur qui y enseignait, et par la même occasion se soustraire à la curiosité que suscitaient parmi ses compatriotes les phénomènes extraordinaires dont elle était abondamment gratifiée, présente un nombre remarquable de « communions miraculeuses » qui lui étaient apportées par les habitants du ciel. La réalité de ces apports télékinésiques d'hosties a été maintes fois mise en évidence par ses proches :

Le 9 février 1942, elle était malade. J'allai la voir le matin pour lui proposer du lait. Sa soeur Paolina était à l'école. J'entrai (j'avais la clef), j'appelai Edvige, mais elle ne répondit pas. Elle s'était déjà levée et se tenait à genoux, les mains jointes, devant le tableau de la Madone Auxiliatrice, la tête inclinée, la sainte hostie dans la bouche. Jésus lui-même l'avait communie.

Dans les premiers jours de novembre 1942, Edvige était de nouveau malade. Comme d'habitude, Paolina se trouvait à l'école. J'allai à la cuisine, puis gagnai la chambre : je vis qu'Edvige était en extase sur son lit, les mains jointes, l'hostie sainte sur la langue ¹.

C'est seulement vers la fin de sa vie que la servante de Dieu se laissa aller à quelques confidences sur les personnages célestes qui venaient la communier :

Mardi 5 avril 1951. A peine levée, je suis allée voir Edvige, mais elle ne me répondit pas. La regardant, je vis qu'elle avait une hostie entre les dents. Pendant l'action de grâces, elle ne parla pas. Quand elle fut revenue de son extase, elle me dit que saint Paul de la Croix était venu la communier, accompagné de saint Gabriel de la Croix et d'un autre jeune passioniste ².

Parfois, les personnages célestes qu'elle ne connaissait pas lui fournissaient des renseignements sur leur identité :

11 avril 1951. Aujourd'hui encore, quand je me suis levée, Edvige était déjà en extase. Elle avait dans la bouche l'hostie, que l'on voyait un peu. Revenue à elle, elle me dit que saint

¹Fortunato CIOMEI, *Vita della Serva di Dio Edvige Carboni - Una testimonianza cristiana delle virtù evangeliche*, Aighero, PP. Passionisti, 1993, p. 289.

²Ibid., p. 290.

Paul de la Croix était venu la communier, accompagné de deux clercs : saint Gabriel de l'Addolorata, et un autre jeune passionniste dont le nom était Nicolini. Il est mort en odeur de sainteté après saint Gabriel, il n'était pas prêtre. C'est Edvige qui lui a demandé son nom.

Ils sont entrés par la porte, vêtus de surplis et tenant des cierges. Avant la communion, saint Paul de la Croix lui a dit : « Tu dois te chercher de nouvelles croix pour le salut des prêtres. Sanctifiez-vous ! Saint Gabriel et Nicolini étaient pleins de défauts, ils n'en ont pas moins atteint une haute perfection. Gabriel surtout, qui aimait les vêtements élégants, qui était impatient, à qui plaisaient bals et théâtre, et tous les passe-temps. Paolina et toi aussi, vous pouvez devenir saintes ! »¹.

Une autre fois, Nicolini se présenta lui-même :

14 avril 1951. Ce matin, j'ai trouvé Edvige en extase, les mains jointes. Elle avait l'hostie dans la bouche. Elle m'a raconté ensuite que saint Paul de la Croix était entré par la porte de la chambre, vêtu du surplis sous son manteau. Il était accompagné de saint Gabriel et de Nicolini : « Avant la communion, Nicolini m'a dit : je m'appelle Galileo Nicolini ; je me suis efforcé d'imiter la vie de saint Gabriel, et je suis mort saintement, offrant mes souffrances au Seigneur.

Saint Gabriel et Nicolini portaient chacun un cierge allumé et, quand elle eut communié, tous repartirent par la porte de la chambre »².

Les indications fournies par Galileo Nicolini s'avéraient exactes : ce jeune clerc passionniste, mort à l'âge de 15 ans en 1897, a été déclaré vénérable en 1981. A l'époque où il se montrait à Edvige Carboni, il était tout à fait inconnu du grand public.

De même, le père Nazareno dell'Immacolata (1859-1930), dont l'héroïcité des vertus a été déclarée en 1989, et qui dit à Edvige, après l'avoir communiée, le 14 avril 1951 :

Je suis né à Caldarola, dans la province de Macerata. J'ai passé ma vie sur la terre comme un ange. J'ai été le maître de nombreux novices, parmi lesquels deux seront élevés aux honneurs des autels : Galileo Nicolini et Eugenio dell'Addolo-

¹Ibid., p. 290.

²Ibid., p. 290-292.

*rata. Je suis mort au Monte Argentario... La sainteté est facile, pas difficile*¹.

Edvige n'avait jamais entendu parler de lui. Fait intéressant, la prédiction du père Nazareno semble devoir s'accomplir, puisque Galileo Nicolini est aujourd'hui - un demi-siècle plus tard - sur le point d'être béatifié, tandis qu'est à l'étude la cause du clerc Eugenio della Madre del Bell'Amore, plus communément appelé dell'Immacolata (1894-1915).

D'autres saints sont venus communier Edvige Carboni : l'évêque passioniste Vincenzo Maria Strambi (1745-1824, canonisé en 1950), mais aussi saint Jean Bosco, accompagné de son élève saint Dominique Savio, et le père Giambattista Manzella (1855-1937), le grand apôtre de la Sardaigne, dont la cause de béatification est en cours depuis 1966.

Quand saint Jean de la Croix vint pour la première fois apporter l'eucharistie à SYMPHOROSE CHOPIN, celle-ci ignorait qui il était. Elle décrivit à Mgr Combes un petit homme brun aux traits fins, au regard plein de douceur ; il était vêtu d'un habit religieux marron, avec une cape blanche. La fois suivante, elle lui demanda par obéissance qui il était, et il lui répondit :

J'ai aidé Mère Thérèse dans la réforme de l'Ordre de la Vierge Marie. La Mère est une très grande sainte, elle sera bientôt proclamée docteur de l'Eglise.

Mgr Combes put ainsi identifier Jean de la Croix et Thérèse d'Avila. De fait, celle-ci est la première femme docteur de l'Eglise (1970). La prédiction remonte à l'année 1955. Plus tard, saint Jean de la Croix se nomma, précisant que ce qui lui avait valu la prédilection de Dieu, était son humilité. Parlant de lui, Symphorose s'émerveillait, s'exclamant : « *Qu'il est humble, mon Dieu qu'il est humble ! Est-ce possible d'être humble à ce point !* ». Et elle le priait de lui obtenir de Dieu semblable humilité.

Dans sa dernière année, Symphorose fut en proie aux ultimes purifications d'une nuit de l'esprit réparatrice et de terribles souffrances offertes pour la sanctification des prêtres. Alitée en permanence, presque abandonnée par la plupart de ses proches, privée de l'eucharistie, sinon lorsque rarement un

¹Ibid., p. 292.

prêtre se déplaçait à son chevet, elle fut réconfortée le 16 juillet 1983, fête de Notre-Dame du Carmel, par une ultime communion que vint lui apporter saint Jean de la Croix. Elle mourut une semaine plus tard, exactement dix ans après la date - 23 juillet 1973 - où la Vierge Marie lui avait dit : « *Je te demande de rester encore dix ans sur terre, pour y travailler à la gloire de Dieu* » ¹.

Marie et l'Eucharistie

L'Eucharistie, sacrement de la *caritas* divine et assise de la communion ecclésiale, est toujours - quand bien même ce n'est que par allusions - au cœur du *message* que la Vierge Marie, en ses apparitions, délivre au peuple de Dieu : Marie est la servante de l'Eucharistie et, en celle-ci, de l'unité de l'Eglise. Les mariophanies authentiques ont pour fonction de tourner le peuple de Dieu vers l'Eucharistie, de l'y faire revenir lorsqu'il s'en écarte. C'est le sens de la demande d'une chapelle que, fréquemment, la Mère de Dieu adresse aux fidèles par la médiation des voyants, ou de la demande d'une procession, comme à Lourdes et à FÂTIMA. Dans ce dernier cas (1917), le lien entre Marie et l'Eucharistie est souligné par les mystérieuses préparations dont bénéficièrent les trois petits pâtres de la part d'un ange qui se présenta comme l'*Ange de la Paix*, puis comme l'*Ange du Portugal*.

Ces préparations culminent à la troisième visite de l'ange, en octobre 1916, avec ce qui semble bien être une communion télékinésique :

Dès que nous fûmes arrivés, nous nous sommes mis à répéter la prière de l'Ange : « Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime, etc... » Je ne sais combien de fois nous avons répété cette prière, lorsque nous vîmes qu'au-dessus de nous brillait une lumière inconnue. Nous nous sommes relevés, pour voir ce qui se passait, et nous avons vu l'Ange, tenant dans la main gauche un calice sur lequel était suspendue une Hostie, d'où tombaient quelques gouttes de sang dans le calice. L'Ange laissa le calice suspendu en l'air, s'agenouilla près de nous et nous fit répéter trois fois : « Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous offre les très précieux Corps, Sang, Ame et Divi-

¹Tout ce qui a trait à Symphorose Chopin est tiré du volumineux dossier constitué en vue de l'ouverture de sa cause de béatification.

nité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles du monde, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences dont Il est Lui-même offensé. Et, par les mérites infinis de son Très Saint Coeur et du Coeur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs ». Ensuite, il se releva et prit dans ses mains le calice et l'hostie. Il me donna à moi la Sainte Hostie, et, le Sang du calice, il le partagea entre Jacinthe et François en disant : « Prenez et buvez le Corps et le Sang de Jésus-Christ, horriblement outragé par les hommes ingrats ! Réparez leurs crimes et consolez votre Dieu ! » et, se prosternant de nouveau à terre, il répéta avec nous, encore trois fois, la même prière : « Très Sainte Trinité, etc. », puis il disparut. Nous sommes demeurés dans la même position, répétant toujours les mêmes paroles. Quand nous nous sommes relevés, nous avons vu qu'il faisait déjà nuit et que c'était l'heure de rentrer à la maison¹.

Aura-t-on relevé que l'Ange donne l'hostie à Lucie, l'aînée, celle qui doit rester plus longtemps ici-bas pour faire passer le message de Marie, et le sang à ses petits cousins, qui mourront en 1919 et 1920, conformément à l'annonce de la Vierge lors de l'apparition du 13 juin 1917 :

Oui, Jacinthe et François, je les emmènerai bientôt [au Ciel]. Mais toi, tu resteras ici encore quelque temps. Jésus veut se servir de toi pour me faire connaître et aimer².

A celle qui doit poursuivre encore son pèlerinage ici-bas, c'est le pain des forts qui est donné en viatique. Aux petits, qui seront appelés bientôt à entrer dans l'éternité bienheureuse, l'ange fait boire le vin des noces éternelles, le vin du Royaume. Il y a, jusque dans ces particularités dont les enfants sont à mille lieues d'imaginer seulement la signification, une étonnante - et prophétique - pédagogie divine. D'autre part, on relèvera une remarquable correspondance entre les paroles que l'ange adresse aux enfants en les communiant - *le Corps et le Sang de Jésus-Christ horriblement outragé par les hommes ingrats ! Réparez leurs crimes et consolez votre Dieu !* - et les paroles de la Vierge lors de la première apparition, le 13 mai 1917,

¹Lucie raconte Fatima, présentation de Dom J. NESMY, Paris et Montsûrs, DDB, Fatima-Éditions, Résiac, 1975, p. 58-59.

²Ibid., p. 161.

*Voulez-vous vous offrir à Dieu pour supporter toutes les souffrances qu'Il voudra vous envoyer, en acte de réparation pour les péchés par lesquels il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs ?*¹,

et de la dernière apparition, le 13 octobre suivant :

*Qu'ils [les pécheurs] n'offensent pas davantage Dieu, Notre-Seigneur, car il est déjà trop offensé*².

La « communion miraculeuse » apportée par l'ange aux petits voyants de Fàtima prend *a posteriori* toute sa signification - c'est une communion réparatrice (comme celles « des premiers samedis » que la Vierge demandera en août) -, à la lumière du message de Notre-Dame. Le tout constitue un ensemble cohérent, d'une profonde richesse spirituelle. À l'évidence, ces enfants illettrés n'ont pas pu inventer une telle harmonie entre des éléments qui, de loin, dépassaient leurs capacités intellectuelles et les connaissances religieuses qu'ils avaient acquises au catéchisme.

À l'heure actuelle, Fàtima est l'unique mariophanie dans laquelle s'inscrit un phénomène de communion télékinésique *signifiant* par rapport au message qu'a délivré la Vierge Marie. Il est d'autres apparitions mariales alléguées dont les voyants auraient été gratifiés de « communions miraculeuses », mais celles-ci n'ont pas une signification aussi riche, quand elles ne se présentent pas comme des faits erratiques dénués de sens.

Les apparitions de [San Sebastián de] GARABANDAL, en Espagne (1961-1965), ont été ponctuées le 18 juillet 1962, en pleine nuit, par ce que l'on a appelé le *miracle eucharistique* :

*En effet, en ce jour, vers 1 h du matin (minuit heure solaire), plusieurs personnes virent apparaître durant quelques minutes une hostie suspendue dans l'air à la hauteur de la langue de Conchita*³.

Cette affirmation lapidaire de ce qui se veut la bible des mariophanies ne correspond nullement à la vérité. Aucun des témoins directs du « miracle » n'a jamais prétendu avoir vu

¹*Ibid.*, p. 159.

²*Ibid.*, p. 167.

³Gottfried HIERZENBERGER et Otto NEDOMANSKY, *Tutte le apparizioni della Madonna in 2000 anni di storia*, Casale Monferrato, Piemonte, 1996, p. 194.

semblable chose, les dépositions devant la commission canonique comme les attestations des assistants sont formelles :

Quand j'ai vu qu'elle sortait sa langue et que j'ai vu qu'il n'y avait absolument rien dessus, j'ai vécu, je pense, le pire moment de ma vie. Mon Dieu ! - me suis-je dit - quelle affaire ! mais il n'y a rien du tout ! Et en disant cela, j'éclairais tout l'intérieur de sa bouche... Soudain, sans que la petite eût bougé sa langue, il y apparut de la façon la plus inexplicable, comme surgissant subitement, une chose ronde et blanche qui semblait grandir... Je ne sais pas combien de temps cela dura, peut-être deux ou trois minutes¹.

Même écho chez le frère de la voyante, qui se tenait à côté d'elle, comme le témoin précédent :

J'ai bien vu qu'il n'y avait absolument rien sur sa langue quand elle l'a sortie. Et sans qu'elle l'eût rentrée, une hostie blanche y jaillit subitement².

Le père Etelvino Gonzalez, dominicain, décrit ainsi l'hostie :

L'objet était un corps blanc, de la même taille et du même aspect que les hosties utilisées pour la communion. Il était peut-être un peu plus gros ; il donnait l'impression d'être un peu spongieux et il adhérait parfaitement à la langue³.

Véritable prodige, ou supercherie sacrilège ? La question a été posée, évidemment, et n'a reçu à ce jour aucune réponse. Conchita - la voyante - est plus que réticente à évoquer ces faits, qui remontent à 40ans. Selon certaines sources, elle aurait reconnu avoir procédé à une mystification avec une hostie dérobée dans le tabernacle de l'église paroissiale, mais ce ne sont là que des rumeurs : comment eût-elle pu avoir accès au ciboire, puisque le tabernacle était fermé à clef ? Par ailleurs, sans s'être le moins du monde concertés, des témoins ont remarqué un phénomène singulier :

¹Père Eusebio GARCIA DE PESQUERA, O.f.m., « Elle se rendit en hâte à la montagne », Marly-le-Roi, Centre Information Garabandal, 1977, p. 381. Témoignage de Pepe Diez.

²*Ibid.*, p. 381.

³*Ibid.*, p. 375.

M. Félix Gallego, médecin de Polanco, dans la province de Santander, vit parfaitement un halo autour de la petite, aussitôt après le miracle, alors qu'elle se dirigeait vers l'église. La nuit même, dès son retour à Polanco, il rédigea un rapport qu'il remit quelques jours plus tard à don Valentin, avec mission de le remettre à son supérieur hiérarchique ¹.

Une autre personne, venue de Madrid, a constaté la même chose :

Sous le portail [de l'église], au milieu de la foule disposée en un vaste cercle, Conchita se déplaçait en extase. Les lampes de poche l'éclairaient, mais surpassant toutes ces lumières, il y en avait une autre qui enveloppait d'un éclat étonnant la bouche de la petite. Mme Fernandez-Pacheco parvint à se glisser près du portail et put contrôler de face l'étrange phénomène pendant quelques minutes. C'était, dit-elle, comme s'il y eût au centre de la bouche de la petite, une hostie auréolée de lumière².

D'autres récits existent, relatifs à cette luminosité. Quelle est la signification du prodige eucharistique ? Il était destiné, disaient les voyantes, à faire croire en la réalité des apparitions. Il aurait donc eu une portée apologétique. Par ailleurs, il renvoie au thème central des deux messages publics de Garabandal : la dévotion à l'eucharistie. Il y a donc une cohérence entre le *miracle* et le *message*, mais nous sommes loin de la profondeur spirituelle de Fátima.

A KERIZINEN (France), où la Vierge Marie serait apparue de 1938 à 1965 à une modeste paysanne, Jeanne-Louise Ramonet, celle-ci aurait bénéficié pendant plusieurs années de communions « mystérieuses » :

Jeanne-Louise, qui habite à 4 kms de l'église et a une infirmité à la jambe, ne peut se rendre à la messe que le dimanche. Les autres jours, elle serait communie par un ange, sur le lieu des apparitions. Cela se serait produit quotidiennement pendant longtemps. Je crois comprendre qu'elle se rend chaque matin à l'oratoire pour prier et là reçoit, à intervalles irréguliers, cette visite qui, pour elle, n'a plus rien d'inattendu. Madame R. l'a déjà vue deux fois, mais n'a pas vu l'hostie. Madame Le B.

¹Ibid., note 37, p. 376.

²Ibid., note 37, p. 377.

*et Madame P. l'ont vue chacune trois fois. Elle entre à ce moment en extase, le temps d'une ou plusieurs dizaines de chapelet, et l'une de ces personnes au moins a été témoin d'une expérience : Jeanne-Louise est à ce moment insensible aux piqûres et brûlures aux mains et au cou*¹.

On ne possède guère d'autres détails sur ces communications qu'aurait apportées un ange, et qui parfois auraient été visibles :

*Monsieur l'abbé B. a recueilli sur ce point les déclarations d'une douzaine d'enfants, dont 4 âgés de plus de 12 ans. Ces enfants ont déclaré séparément avoir assisté à la communion miraculeuse et avoir vu l'hostie, « ronde et blanche » comme à l'église, selon une expression employée par plusieurs d'entre eux. L'un des enfants déclare avoir vu l'hostie descendre vers Jeanne-Louise, et non venir de la direction de l'église paroissiale comme on aurait voulu le lui faire dire*².

Il conviendrait de savoir dans quelles conditions ces témoignages ont été recueillis, afin de pouvoir juger de leur valeur.

Jeanne-Louise Ramonet, décédée en 1994 à l'âge de 84 ans, était une femme simple, humble et discrète, effacée. Les messages qu'elle attribuait à la Vierge Marie semblent avoir été inspirés en partie par certaines de ses lectures. Mais plusieurs prêtres avaient d'elle la meilleure opinion, de même que le docteur Assailly, qui a pu la visiter et l'interroger longuement :

Née dans une famille pauvre, Jeanne-Louise n'a jamais eu de satisfactions sur le plan matériel ; et l'on sait que, très tôt, elle a trouvé un certain épanouissement dans la vie intérieure, sans que sa constitution mentale puisse poser le problème de tendances schizoïdes ou hystéroïdes.

Elle n'a rien de l'hystérique qui cherche des satisfactions dans le domaine du sensible. Je n'ai trouvé chez elle aucune propension à l'hypersuggestibilité, à la vanité morbide et à la mythomanie, et elle ne semble pas avoir eu de crises nerveuses, même au moment de sa formation.

¹André de VAUCLAIRIS, *La vérité sur Kérizinen*, Montsûrs, Editions Résiac, 1974, p. 16.

²*Ibid.*, p. 16.

Elle ne répond aux questions que par peu de mots, mais d'une façon précise ; et contrairement à la plupart des hystériques, elle avoue volontiers « qu'elle ne sait pas » quand on lui demande, par exemple, pour quoi ses apparitions lui ont dit telle ou telle chose.

On a vraiment l'impression qu'elle est absolument loyale et fidèle à des clichés particulièrement nets qu'elle ne cherche nullement à enjoliver ou à interpréter¹.

Il semble tout à fait exclu qu'elle se soit livrée à une supercherie. Reste à savoir quelle signification avaient ces communions télékinésiques alléguées : peut-être simplement la réponse de l'Amour à une âme qui l'aimait beaucoup et qui était empêchée de le recevoir sacramentellement. Il faut noter qu'il n'y a jamais eu de surenchère de la part de Jeanne-Louise sur ce point, qu'elle n'évoquait guère : à partir du moment où des fidèles se sont proposés pour la conduire en automobile à la messe plusieurs fois par semaine, sinon chaque jour, les « *communions miraculeuses* » ont cessé. Mais, là encore, nous sommes loin de la force signifiante de la communion des enfants de Fátima.

A une époque plus récente encore, la stigmatisée italienne RAFFAELLA LIONETTI (1918-1991) recevait fréquemment l'eucharistie durant les extases où lui apparaissaient le Christ et la Vierge Marie :

On peut considérer comme un prodige singulier, répété plus d'une fois au cours de sa vie, la fait que l'hostie (parfois plusieurs hosties) apportée par Jésus pour la communion, se matérialisait dans ses mains tendues vers l'apparition. De nombreuses personnes en ont été témoins, dans les circonstances les plus diverses et les plus imprévues²

C'était toujours Jésus qui lui remettait l'hostie dans la main, Marie se tenant alors en adoration devant son Fils. Parfois il y avait plusieurs hosties, destinées aux fidèles qui priaient avec Raffaella.

¹Ibid., p. 66-67.

²A cura del gruppo di preghiera, *Nel segno del dolore, »Una stigmatizzata fra noi« - Biografia di Raffaella Lionetti*, Udine, Edizioni Segno, 1992, p. 16.

Ces communions « miraculeuses », souvent accompagnées de l'émission par la stigmatisée de parfums exquis, ont été pour beaucoup de fidèles un appel à approfondir leur vie sacramentelle -

A travers l'eucharistie, matérialisée dans ses mains et que j'ai eu la grâce de recevoir tant de fois, j'ai appris combien la miséricorde du Seigneur est immense, et combien, tel un bon Père, il aime être invoqué pour venir en aide à ses fils. J'ai compris comment, par la fréquente confession et par l'approche de Dieu dans l'eucharistie, on peut instaurer un constant dialogue avec le Seigneur ¹.

-, pour des croyants tièdes, l'occasion de revenir à la pratique religieuse :

J'ai reçu une fois seulement de ses mains la sainte communion, avec l'hostie apparue miraculeusement entre ses doigts levés. Il est humainement impossible de décrire ce que j'ai ressenti à ce moment. Je peux dire seulement qu'alors j'ai repensé, durant plusieurs jours et souvent en pleurant, à ce qui m'était arrivé, mesurant la grâce qui m'avait été accordée d'approcher ce grand « instrument » de Dieu : une personne qui a complètement changé mon existence, en me donnant la certitude que notre existence doit être vécue dans la lumière de Dieu, comme préparation à la vie éternelle ².

Raffaella Lionetti menait une vie cachée, dans la pauvreté et la solitude choisies en esprit de sacrifice : elle veilla toujours à ne pas conférer à ses expériences spirituelles un caractère public. Bénéficiant de l'estime des autorités ecclésiastiques, elle était liée d'amitié spirituelle avec don CARLO MONDIN, curé de Berra, depuis qu'un jour où elle était venue à sa messe l'hostie s'était échappée des mains du prêtre au moment de la communion pour venir se poser sur ses lèvres. En 1975, par mesure prudentielle et non punitive, l'évêque de Ferrare avait écarté don Carlo du ministère paroissial, à cause de manifestations extraordinaires survenant quand il célébrait la messe : ravi en extase au moment de la consécration, il n'était pas rare qu'il s'élevât du sol. Devenu un des conseillers spirituels de Raffaella, don Carlo fut plus d'une fois témoin de

¹Ibid., p. 257.

²Ibid., p. 264.

ses communions mystiques. Il s'efforça, autant que possible, de la soustraire à la curiosité des importuns, notamment quand les indiscretions de don Stefano Gobbi, fondateur du Mouvement Sacerdotal Marial, eurent attiré l'attention sur la stigmatisée.

Supercheries sacrilèges

Les « *communions miraculeuses* » alléguées dans certains faits apparitionnaires posent de graves problèmes. Ainsi, à HEROLDSBACH, en Bavière, les fillettes qui disaient voir la Vierge (de 1949 à 1952) firent état, à partir de 1950, de communions mystiques pour le moins étranges :

Le plus souvent, mais pas toujours, la communion était reçue sous les deux espèces. C'était l'ange appelé Ange au calice, ou bien celle des enfants qui voyait le calice, qui la distribuait. Aux personnes qui ne voyaient pas, mais qui prenaient part à la communion, on guidait la main vers l'hostie ou le calice. Le 10.9.50, on ne fit pas passer le calice pour que chacun y bût, mais le Précieux Sang fut puisé dans le calice avec une petite cuillère. Le jour suivant, le contenu des calices ne diminua pas, bien que chaque enfant bût jusqu'à cinq fois la totalité de son calice. Les calices se remplissaient aussitôt d'eux-mêmes ¹.

Bien entendu, seules les visionnaires voyaient et sentaient quelque chose. Lorsqu'elles furent excommuniées et que les apparitions eurent cessé, les « *communions miraculeuses* » se firent encore plus fréquentes, suivant un mode que certains théologiens n'ont pas hésité à qualifier de rite magique, n'excluant pas, par ailleurs, la possibilité d'une intervention diabolique : un visionnaire adulte aurait recueilli dans des fioles le Précieux Sang du calice de l'ange, et s'en serait servi par la suite pour « communier » les fillettes (voir à ce sujet le tome 1 de cet ouvrage). Un prêtre souligna les incohérences de ce rituel :

1. Le flacon de sang présente les propriétés d'un simulacre de sacrement à caractère magique. Le mode et les circonstances de son utilisation sont une grave insulte aux traditions de l'Eglise relatives au sacrement de l'eucharistie [...]

3. Pourquoi l'Ange au calice n'a-t-il pas dit : « Au temps de l'épreuve, je reviendrai vers vous pour vous apporter l'e-

¹Gerd SCHALLENBERG, *Visionäre Erlebnisse*, Augsburg, Pattloch Verlag, 1990, p. 199.

charistie », chose qu'il aurait soi-disant faite si fréquemment à l'époque des apparitions alléguées ? [...]

7. Dans les temps d'épreuve ou de persécution, l'Eglise a jusqu'à présent recommandé aux fidèles la communion spirituelle, dès lors qu'ils ne pouvaient recevoir la communion sacramentelle, et encore l'invocation des saints noms de Jésus et Marie, l'utilisation de l'eau bénite, des sacramentaux et des reliques ; mais jamais on n'a vu dans l'histoire de l'Eglise et la vie des saints un flacon rempli de prétendu sang mystique du Christ¹.

Des communions télékinésiques qui auraient été accordées à Maria da Conceição Mendes Horta, la visionnaire de LADEIRA, au Portugal, la preuve a été faite qu'elles furent - comme les « saignements » du crucifix dans son oratoire - le produit d'une grossière supercherie :

Il y eut à Ladeira, un jour de pèlerinage, une pluie de 33 hosties de taille normale - autant que le nombre d'années que le Christ passa sur terre (chiffre calculé pour accréditer le caractère surnaturel du « phénomène ») ainsi qu'une grande hostie, comme celles que l'on utilise dans les églises : elles seraient tombées du ciel dans le local où la visionnaire attendait l'arrivée des pèlerins pour les accueillir².

Il s'est trouvé assez de naïfs pour croire sur parole Maria da Conceição, quand elle leur dit que les hosties étaient tombées du ciel juste avant leur arrivée ! De même, ils lui faisaient confiance quand elle affirmait avoir reçu la communion des mains d'un ange, et acceptaient de communier avec les hosties qu'elle prétendait avoir reçues du ciel pour eux :

Maria da Conceição décida également d'administrer la « communion », soit à elle-même (disant qu'un « ange » lui avait apporté l'hostie), soit aux autres (les faisant prendre avec la langue une hostie qu'elle dissimulait entre ses doigts), montrant ensuite aux personnes présentes celle qu'un personnage céleste aurait introduite dans sa bouche³.

¹Bruno GRABISNKI, *Flammende Zeichen der Zeit*, Gröbenzell, Verlag Siegfried Hacker, 1974, p. 142-144.

²Adelino ALVES, *As « visões » da Ladeira. Realidade ou Mistificação ?*, Torres Novas, Grafica Almondina, 1978, p. 43.

³*Ibid.*, p. 44-45.

Ayant fait, le 4 février 1965 l'objet d'une mise en garde de la curie patriarcale de Lisbonne, puis le 17 juin 1977 d'une note pastorale négative de l'évêque de Santarém, la fausse voyante s'est séparée de l'Eglise catholique pour fonder avec ses adeptes un mouvement sectariste encore actif à l'heure actuelle, 40ans après le début des faits.

En Espagne, les prétendues apparitions d'EL PALMAR DE TROYA, qui eurent lieu à partir de 1968 et durèrent plusieurs années, furent également le théâtre de phénomènes du même ordre :

Ensuite, elle [Maria Marín, une des visionnaires] reçut la Sainte Communion des mains de la Vierge. Tous, surtout ceux qui m'avaient entendu parler de ce fait qui se répétait si souvent depuis le mois de septembre précédent, nous espérions que ce serait sous forme visible ; mais nous n'eûmes pas cette chance. Maria Marín, Maria Luisa Vila et Rosario Arenillas ont reçu plus de vingt fois la Sainte Communion, l'hostie restant visible, toute blanche ou teintée de sang ¹.

Ces faits, spectaculaires, étaient assez fréquents :

Le 15 août 1971, beaucoup la virent sur la langue de Maria Luisa Vila - moi, non - Le 16 septembre, on en prit des photos en noir et blanc. L'une de celles-ci a été tirée à 9000 exemplaires, imprimée sur le feuillet de la « Plegaria ». Un mois après, le 15 octobre, l'hostie fut visible, teintée de sang, sur la langue de Rosario Arenillas ².

Quelle est l'intérêt de ces manifestations, d'autant plus qu'elles survenaient parfois à des jours de fête d'obligation où les visionnaires avaient auparavant assisté à la messe et communiqué sacramentellement ? Il y a là une surenchère au merveilleux, dont les entours sont toujours restés fort vagues : habiles supercheries, prodiges d'ordre préternaturel diabolique ? Ces fausses apparitions - les successifs archevêques de Séville ont émis contre elles plusieurs jugements négatifs - ont, elles aussi, donné lieu à une dérive sectariste dont les protagonistes ont été excommuniés par le Saint-Siège (cf. tome I de cet ouvrage, p. 307-314).

¹Padre LUNA, *La Mère de Dieu m'a souri, les apparitions de Palmar de Troya*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1973, p. 109.

²*Ibid.*, p. 109.

Il serait trop long, et surtout fastidieux, d'énumérer les prétendues mariophanies qui, à l'heure actuelle, font appel à ces soi-disant miracles eucharistiques. La plupart ont fait l'objet de jugements négatifs de la part des autorités ecclésiastiques compétentes d'autant plus que, dans presque tous les cas, la supercherie a été mise en évidence.

Les faits de NAJU, en Corée du sud, sont un ensemble complexe de phénomènes (pleurs, larmes de sang) se produisant depuis le 30 juin 1985 sur une statue de la Vierge Marie appartenant à une femme mariée, Julia Kim. Celle-ci aurait reçu bientôt des messages du ciel, puis on fit état à partir de 1991 de plusieurs « *miracles eucharistiques* », dont l'un se serait déroulé le 31 octobre 1995 au Vatican en présence du pape Jean-Paul II, au terme d'une messe que celui-ci avait célébrée dans sa chapelle privée et à laquelle assistait la visionnaire Julia. L'incident connut un certain retentissement. Le premier de ces prodiges eut lieu le 24 novembre 1994 :

A l'improviste, elle (Julia) tendit brusquement les bras, les paumes de ses mains ouvertes, dirigées vers la croix. Elle resta un temps ainsi, puis s'affaissa subitement vers la gauche, s'appuyant sur son coude, l'avant-bras relevé et la main ouverte, donc les doigts relevés vers le haut. Sa main droite s'appuya sur la paume de sa main gauche comme pour y retenir, protéger « quelque chose » qui s'y trouvait. Comme je viens de la préciser, les doigts de la main gauche étaient dirigés vers le haut, le majeur légèrement écarté, en retrait des autres doigts. On vit alors que la moitié d'une grande hostie s'était glissée entre l'index, le majeur et l'annulaire : elle était appuyée contre l'index et l'annulaire, mais retenue par le majeur légèrement écarté ¹.

La visionnaire reçut alors des indications de la Vierge :

Un prêtre en état de péché allait communier, mais comme cette Hostie ne pouvait pas vivre dans ce prêtre, Je me suis arrangée pour qu'elle soit remise au représentant du Pape et à ton guide spirituel, par l'intermédiaire de l'Archange Michel et ton intermédiaire. Prends-la vite dans tes mains ².

¹Raymond SPIES, *Naju - Corée du Sud, messages de la Vierge, Mendiante Céleste*, 1985-1996, Marquain, Editions Hovine, 1996, p. 448.

²*Ibid.*, p. 448.

L'hostie, qui était brisée en deux, fut fractionnée en parcelles avec lesquelles on communia les quelque 70 personnes qui assistaient à l'apparition parmi lesquelles se trouvait le pro-nonce apostolique en Corée. Ce dernier reçut également un message de la Vierge. Ce n'est pas tout. Quelques instants plus tard survint un deuxième « miracle eucharistique », annoncé à Julia par la Vierge :

A l'instant où je répondis « Amen », une petite hostie descendit, entourée de lumière, apportée par l'Archange Michel. J'entendis la Vierge me dire : « Reçois-la vite. » Comme je tenais par la main le Pro-Nonce et le père Spies, qui m'entouraient, j'ouvris la bouche de peur de la laisser tomber à terre. Après un court instant, j'entrouvris la bouche et Mgr le Pro-Nonce retira l'hostie que j'avais sur la langue ¹.

Le père Spies, conseiller spirituel de la visionnaire, souligne :

Aucune des personnes présentes ne remarqua l'arrivée de cette petite hostie ; il en avait été de même pour la grande hostie ².

On se demande ce que signifient ces apports d'hostie, avec leur scénographie compliquée. Dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet 1995, un « miracle » d'un nouveau genre eut lieu dans l'oratoire de Naju :

Avec sa main ensanglantée, déclara la visionnaire, Jésus nous a alors tous bénis. Puis je vis que le sang qui coulait de Ses plaies se transformait en hosties. Elles descendaient vers le devant de la Statue, accompagnées d'un bruit sec : tac, tac. A mes côtés, le Père Su, venu de Singapour, et d'autres personnes présentes, entendirent aussi ce petit bruit. Je restais debout, comme hébétée, sentant les hosties qui venaient frôler mes mains ³.

Le Christ aurait alors dit à Julia :

« Ceci » est ma chair et mon sang que je vous donne à tous spécialement aujourd'hui ⁴.

Le père Spies précise :

¹Ibid., p. 451.

²Ibid., p. 451.

³Ibid., p. 492.

⁴Ibid., p. 492.

Un film vidéo a été tourné. Ainsi que l'a écrit Julia, la Salle de la Vierge était pleine de monde. Le Père L. Bosmans était là avec son groupe de pèlerins belges. En entendant le petit bruit sec qui accompagnait les hosties descendant de la Croix, les pèlerins s'étaient redressés et criaient leur surprise. Ils virent les hosties descendre avec légèreté et se poser, joliment ordonnées, devant la Statue. Julia avait bien essayé de les recueillir dans ses mains, craignant qu'elles ne tombent à terre, mais elle ne réussit pas à détourner les hosties du chemin qu'elles devaient suivre ¹.

Ayant été informé, Mgr Victorino Youn, archevêque de Kwanju et Ordinaire du lieu, donna l'ordre de consommer les hosties, afin d'éviter qu'on en fit l'objet d'une dévotion intempestive. Depuis ce temps, il y aurait eu une vingtaine de phénomènes similaires, tous plus sensationnels les uns que les autres, dont on cherche en vain la signification. Ils auraient pour but de souligner le caractère surnaturel de l'expérience de Julia et d'en convaincre les autorités religieuses. Le plus troublant est que, destinés à communier sacramentellement la visionnaire ou des témoins (parmi lesquels des clercs), ces hosties prétendument consacrées (par qui ?) se matérialisent en présence de prêtres, ministres ordinaires de l'eucharistie : il y a détournement du ministère sacerdotal et de la signification même du sacrement de l'eucharistie, ravalé au rang de prodige dont les prêtres ne sont plus que les témoins passifs, et non les ministres. Moins de trois ans plus tard, le 1^{er} janvier 1998, Mgr Youn publia une déclaration par laquelle il déniait aux faits de Naju toute origine et tout caractère surnaturels.

Parmi les fausses apparitions contemporaines, les faits de MANDURIA, en Italie (diocèse d'Oria), ont débuté en 1992. Ils méritent une mention spéciale parce que, soutenus par des publications spécialisées - sous couvert d'études de la mystique - dans le merveilleux et le sensationnel en matière de religion, ils ont acquis une audience relativement importante auprès de certains groupes de fidèles par trop crédules :

Pendant l'apparition, on a souvent vu Debora recevoir la communion. Après l'apparition, elle a montré une grande hostie que venait de lui apporter la Madone. Outre les dires de Debora, beaucoup ont vu l'hostie descendre du ciel et se poser sur

¹Ibid., p. 492.

la langue de la voyante. Pour chacun de ces phénomènes, il y a une documentation de photos et de films¹.

Piètres théologiens - ils semblent ignorer que le diable se travestit souvent en ange de lumière -, les auteurs poursuivent :

Ces signes sont bien différents de ceux que laisse le Malin quand il vient manifester sa colère sur Debora et son environnement en cassant objets et mobiliers, laissant les gens alentour dans l'interrogation. Depuis que Jésus a remis à Debora l'Eucharistie à porter sur elle-même, ces manifestations extérieures ont cessé. C'est le signe permanent de sa victoire sur les puissances du mal².

L'hostie « consacrée » devient ainsi une sorte de talisman, et on glisse du religieux au magique. Et que penser du fait suivant ?

Comme autre signe eucharistique, une deuxième hostie a été donnée pour l'adoration réparatrice³.

Cette hostie céleste aurait-elle plus de valeur que les espèces eucharistiques consacrées par le prêtre ? Ou bien le Seigneur prétendrait-il passer au-dessus des lois de l'Eglise qu'il a lui-même instituée, en permettant l'adoration eucharistique dans un lieu (la chapelle des « apparitions ») où l'Ordinaire du lieu l'a interdit ? Pour Mgr Franco, évêque d'Oria, les faits sont le fruit du Malin, comme il l'a expressément écrit dans sa lettre pastorale du 14 décembre 1997 destinée à être lue dans toutes les églises paroissiales du diocèse. Si les prétendues communications télékinésiques qui accompagneraient de suspectes marionnettes contemporaines ne sont pas toutes *opera diabolica*, la plupart sont le fruit de manipulations frauduleuses destinées à impressionner les fidèles crédules. Dans la mesure où elles portent atteinte à l'éminente dignité du mystère et du sacrement de l'Eucharistie, elles sont également des supercheries sacrilèges, contre lesquelles l'Eglise est amenée à prendre de sévères mesures disciplinaires.

¹[Christian PARMANTIER - André CASTELLA], *Manduria. Jésus, Roi de la Révélation, Marie, Vierge de l'Eucharistie*, parlent à Debora, Hauteville, Editions du Parvis, 1999, p. 61.

²*Ibid.*, p. 61.

³*Ibid.*, p. 61.

Annexe

La signification des communions miraculeuses de Teresa Palminota

Dans les dernières années de sa vie, la servante de Dieu Teresa Palminota (1896-1934) reçut plusieurs fois la communion selon un mode extraordinaire. Son directeur spirituel, le père Luigi Fizzotti, passioniste, a étudié la signification du prodige, davantage que les formes qu'il revêtait :

Dévorée par la faim du pain eucharistique, Teresa souffrait un véritable martyre quand, à cause de la maladie, elle n'était pas en mesure de le recevoir. Ce martyre dura plusieurs années, mais Jésus eut pitié de ses souffrances, et il accomplit des prodiges pour éteindre, ou plutôt pour combler ces ardeurs séraphiques de sa fille, qu'il avait lui-même allumées. Il réalisa en elle ce qu'il fit pour de nombreux saints, ainsi qu'on le lit dans leur vie, et fit en sorte que cette âme reçut selon un mode prodigieux la sainte communion, quand elle ne pouvait absolument pas sortir de chez elle pour la recevoir. Parfois c'était Jésus lui-même, parfois la Madone, ou l'ange gardien, qui la communiait. Je ne me rappelle pas qu'elle ait jamais reçu l'hostie de la main d'un saint ou d'une sainte. Quand débuta le prodige ? Je ne saurais le dire avec précision. Je me rappelle que vers la dernière année de sa vie, en 1933-1934, quand la faiblesse physique de la jeune femme s'est aggravée, le phénomène s'est répété avec une certaine fréquence. Il s'est produit encore la veille de sa mort, le 21 janvier 1934, fête de sainte Agnès, un dimanche, comme elle me l'affirma elle-même l'après-midi de ce jour, lorsque j'allai lui faire ma dernière visite. Ce fut un des motifs qui, outre le fait qu'elle était dans l'impossibilité de déglutir, me porta à lui refuser la communion en viatique. Le viatique, elle l'avait déjà reçu de façon insolite. Bien sûr, je lui aurais néanmoins fait apporter le viatique, si d'autres motifs, et spécialement sa maladie, ne l'avaient empêché.

Après ces considérations d'ordre général, le père Fizzotti reconnaît que, pour des raisons indépendantes de sa volonté, il n'a jamais été témoin du prodige :

Mais était-il vrai que Teresa reçût la communion selon ce mode insolite ? C'est une question, parmi d'autres, que je me suis souvent posée. Elle m'amena à y penser et à y réfléchir comme à la question des stigmates¹. Pour connaître la réalité des choses, je ne pouvais vraiment pas prétendre la voir de mes propres yeux en assistant à une de ces communions : à cause des conditions dans lesquelles ce trouvait la jeune femme, c'était tout bonnement impossible. Et, l'aurais-je vu, que le problème n'aurait pas été résolu pour autant : il existe tant d'illusions de la vue, et le démon est capable de tant de tromperies ! Aussi n'ai-je jamais désiré, ni même pensé, assister à ces communions.

A défaut d'une observation directe, le prêtre procède par réflexion et par déduction :

1. L'ardente et profonde dévotion de Teresa envers l'Eucharistie ; la faim vraiment dévorante qui la torturait lorsqu'elle était privée du pain des anges ; ses vertues théologiques, cardinales et morales, si éminentes ; sa simplicité d'enfant ; les dons extraordinaires dont elle était comblée, et dont, au moins pour certains, il était impossible de douter ; l'intime conviction de la jeune femme que, dans ces communions, c'était vraiment Jésus qui lui était donné ; les admirables effets spirituels qu'elle éprouvait en ces circonstances : considérant tout cela, ce complexe de la vie de cette âme, je me demandai s'il était probable que Dieu permît qu'elle fût victime d'une illusion dans un domaine si important, elle qui était une âme si intimement unie à lui et si privilégiée par lui. J'en vins à la conclusion que cela était fortement improbable, alors que ce que la jeune femme m'assurait semblait hautement probable.

Après l'argument de convenance, le prêtre étudie l'insertion du phénomène dans la vie spirituelle de sa dirigée :

2. Recevoir la communion suivant un mode insolite ne dépendait pas de la volonté de Teresa. Elle désirait ardemment Jésus, mais ne prétendait pas qu'il lui fût donné de façon prodigieuse. Elle se préparait de la meilleure façon possible à la communion, durant la nuit et jusqu'au moment où elle pouvait se lever pour se rendre à l'église. Si elle était capable de se lever,

¹Le père Fizzotti a été, en revanche, témoin de la réalité matérielle des stigmates et des phénomènes de fragrance et d'hyperthermie qui les accompagnaient (cf. volume I du présent ouvrage, p. 112-114).

même à une heure tardive, elle allait entendre la messe et communier. Si elle n'y arrivait pas, elle gardait en son coeur l'ardent désir de recevoir l'eucharistie, et alors le prodige avait lieu. De cette façon, que ce fût de façon ordinaire ou suivant un mode extraordinaire, la jeune femme ne passa jamais un seul jour de sa dernière année - peut-être même des trois dernières années de sa vie - sans communier, pour autant que je me le rappelle. Sa faim du pain des anges avait alors atteint une telle intensité qu'elle ne pouvait plus vivre sans la communion. Il me suffisait de lire ses lettres pour en être convaincu. Que l'on ne pense pas non plus que le prodige se produisait à des jours ou des heures prédéterminés. Jamais Teresa n'aurait été capable de dire quel jour ou à quelle heure elle recevait Jésus. Le prodige avait lieu parfois tôt, parfois tard dans la matinée, quelquefois même vers onze heures. Lorsqu'il se produisait, la jeune femme ne s'attardait pas à me le décrire avec complaisance, elle me le relatait simplement par devoir de conscience et avec beaucoup d'humilité. Voyant que la volonté de Teresa n'entrait pour rien dans ce fait, et elle n'accueillait ce qu'opérait Jésus qu'avec une profonde humilité et une immense gratitude. Pour ce motif également, je ne me crois pas autorisé à expliquer la chose par une illusion. Les âmes abusées, quand bien même elles sont de bonne foi ; ne parlent ni n'agissent de la sorte.

Enfin, le père Fizzotti conclut à la réalité du phénomène en exposant sa signification spirituelle :

Je dois ajouter que les affirmations de la jeune femme regardant la réalité de ses stigmates, s'appliquent aussi à ses communions : « Jésus donne ces signes pour démontrer que c'est bien lui qui opère en moi ». A cause de ces motifs, j'en suis venu à la conclusion que Teresa recevait vraiment la communion de cette façon mystérieuse, comme on le lit dans la vie de certains saints. Le lecteur en pensera ce qu'il veut ¹

¹Luigi FIZZOTTI, op. cit., p. 126-129.

chapitre 3

Apports télékinésiques

*La parole de Yahvé lui fut adressée en ces termes : « Va-t'en d'ici d'ici, dirige-toi vers l'orient et cache-toi au torrent de Kerit, qui est à l'est du Jourdain. Tu boiras au torrent et j'ordonne aux corbeaux de te donner à manger là-bas. » Il partit donc et fit comme Yahvé avait dit et alla s'établir au torrent de Kerit, à l'est du Jourdain. Les corbeaux lui apportaient du pain le matin et de la viande le soir, et il buvait au torrent
(1 R 17, 2-6).*

L'histoire du prophète Elie illustre un phénomène bien connu dans la tradition hagiographique, l'apport prodigieux d'aliments par un envoyé céleste - ici, de simples corbeaux font l'affaire, plus tard ce seront des anges - à une personne chère à Dieu, qui a besoin de se nourrir et qui est dans l'incapacité de le faire. Il ne s'agit pas exactement d'un apport ou d'un déplacement télékinésique comparable à celui des hosties dans le contexte des communions miraculeuses, puisque les espèces eucharistiques voilent la Personne même du Christ, mais il existe des cas où des objets matériels - des denrées, mais aussi de l'argent, des fleurs etc. - ont été véritablement remis à des serviteurs de Dieu par des personnages surnaturels, anges ou saints, quand ce n'est pas par la Vierge Marie ou par le Christ lui-même. Ces *cadeaux du ciel*, comme les appellent joliment les hagiographes italiens, se matérialisent aux yeux des témoins, alors que la personne qui les reçoit est le plus souvent en extase

et voit son interlocuteur céleste les lui remettre. Curieusement, Thurston n'a pas abordé cette question dans son ouvrage, alors que des exemples anciens sont dûment attestés.

Il est difficile de concevoir le mécanisme du phénomène : matérialisation, soit, mais de quel objet, qui proviendrait d'où ? Existerait-il d'imaginaires jardins de paradis, des garde-manger, des banques et des ateliers angéliques, d'où sortiraient les produits dont la providence divine parfois régale ses élus ? Symphorose Chopin, tout comme Anne-Catherine Emmerick, n'était pas loin de le croire : elle envisageait des réserves où les anges récupérerait toutes sortes de biens périssables qu'ils soustrairaient à la destruction lors de certaines catastrophes naturelles, pour s'en servir selon que Dieu en disposerait. Encore la question se pose-t-elle de savoir où se situeraient géographiquement ces silos et autres caves mystiques. Ayant eu l'occasion, en 1992, d'aborder la question avec Jean Guitton, celui-ci me relata un incident dont lui et son épouse avaient été les bénéficiaires au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans une localité du Midi de la France : il était environ midi, tous deux marchaient, affamés, dans les rues désertes du village, quand une femme vêtue de noir s'approcha d'eux et tendit à l'épouse du philosophe un pain frais, avant de disparaître aussitôt de façon inexplicable, comme une apparition. Ils mangèrent de bon coeur, et Jean Guitton m'assura qu'ils avaient eu l'impression de la réalité objective de ce pain, dont ils furent rassasiés. Il expliquait cela précisément par une vive impression illusoire produisant les mêmes effets que la réalité, qu'il nommait *oniroplastie*, c'est-à-dire pseudo-matérialisation de l'objet du désir, du rêve. Mais cette oniroplastie est-elle capable de rendre compte de certains faits évoqués ci-dessous ? il est, de toute façon, dans la diversité de formes que revêt le phénomène de l'apport prodigieux de biens matériels, des manifestations trop complexes - par le nombre de personnes concernées, par la conservation *post eventum* des objets apportés, etc. - pour s'expliquer par la seule force de l'impression, donc de l'imagination. Par ailleurs, le phénomène survient parfois de manière totalement gratuite, ce qui exclut l'oniroplastie.

Apports d'aliments, d'argent, de fleurs

Trois anecdotes illustrent les diverses modalités suivant lesquelles s'effectuent les apports extraordinaires d'objets :

Un jour, soeur Costante Geltrude se présenta à la mère abbesse pour lui signaler qu'elle n'avait plus rien à donner à manger à la communauté.

- Confiance en Dieu ! répondit la Mère.

- Mais il est presque midi.

Mère Maria Maddalena lui rappela que, déjà une autre fois, il s'était produit un incident semblable. Elle s'était alors rendue dans le chœur de la chapelle pour y prier. Mais, quelque effort qu'elle fît, elle n'avait pu chasser de son esprit des images de victuailles, de charcuterie, de provision. Elle en avait parlé à son confesseur, qui l'avait tancée et chassée. Or, peu après, était arrivée au monastère une belle quantité de viande salée.

Cette fois encore, elle n'avait pas fini de parler, que l'on apportait au monastère un beau chevreau rôti¹

A première lecture, l'incident peut sembler une banale coïncidence. Mais de telles coïncidences se sont répétées si fréquemment dans la vie de la servante de Dieu MARIA MADDALENA SORDINI (1770-1824) - et dans celle d'autres saints personnages - qu'il est difficile de n'y voir que l'effet du hasard. L'apport providentiel de biens à point donné par un donateur ou, parfois, par un mystérieux personnage, est un des thèmes classiques de l'hagiographie.

Plus insolite est le prodige dont bénéficia saint BENOÎT-JOSEPH COTTOLENGO (1786-1842), prêtre italien, fondateur de la *Petite Maison de la Divine Providence* à Turin. Un marchand d'étoffe était venu réclamer le paiement d'une créance notable, mais il n'avait pas de quoi le satisfaire :

Alors, il se à prier devant la statue de Notre-Dame qu'il avait sur le bureau de sa chambre, qu'il avait rapportée peu auparavant de Cavoretto ; après l'avoir invoquée brièvement, il eut par trois fois l'inspiration de regarder au pied de la statue pour y prendre de l'argent qui s'y trouverait, afin de payer

¹Matilde MEDA, *Un romanzo della grazia*, Seregno, Monastero delle Adoratrici Perpetue, 1968, p. 87-88.

Pansa ; et, de fait, il aurait réellement trouvé sur le bureau la quantité de monnaie d'or suffisante pour éteindre la dette. On disait également que le serviteur de Dieu aurait dit à Pansa de garder précieusement les pièces d'or, car c'étaient les pièces d'un miracle¹.

Soeur Pia Collomb ajouta quelques précisions, dans sa déposition au procès ordinaire en vue de la béatification : le serviteur de Dieu, distrait dans sa prière par ce qu'il croit être une tentation - regarder au pied de la statue - ne céda pas. La "tentation" le harcela une deuxième fois, puis une troisième : il finit par suivre ce qui lui apparut soudain comme une inspiration et vit, à côté de la statue, une somme suffisante pour payer le créancier. Soeur Patricia Falco dépose :

Ayant vu monsieur Pansa partir tout content, j'ai su par soeur Telesfora - qui l'apprit elle-même de la bouche du vénérable - que celui-ci, s'étant retiré dans sa chambre pour prier devant la statue de la Madone, entendit par trois fois une voix lui dire : « Debout, prends la somme et paie ! » A la troisième injonction, il se leva et trouva exactement la somme qu'il devait à monsieur Pansa².

Les faits de ce genre, particulièrement nombreux dans la vie de ce thaumaturge, sont signalés également chez d'autres saints : de l'argent ou de vivres dont on a un besoin urgent apparaissent soudain, comme se matérialisant opportunément.

Enfin, une charmante *legenda* médiévale nous montre un troisième type d'apport que l'on peut à juste titre qualifier de miraculeux : le franciscain italien FRANCESCO DA CASTROMIGLIO (+ 1468), disciple de saint Jacques de la Marche, s'efforçait en pure perte de convaincre le mari suspicieux d'une de ses pénitentes de la fidélité de son épouse. Tous deux marchaient de long en large dans une allée du couvent, mais le bonhomme ne voulait rien entendre. A bout d'arguments, Francesco se mit en prière et, étant tombé en extase, il reçut d'un ange - à lui seul visible - une magnifique rose blanche, pour preuve de l'innocence de la jeune femme.

¹Lino PIANO, *San Giuseppe Benedetto Cottolengo, Fondatore della Piccola Casa della Divina Provvidenza*, Torino, 1995, p. 690.

²*Ibid.*, p. 690.

Le *miracle* impressionna d'autant plus le mari jaloux que l'on était en plein hiver, et qu'il n'y avait pas une fleur dans les environs.

Même à l'époque contemporaine, de tels faits sont bien plus fréquents dans l'hagiographie qu'on ne l'imagine, revêtant parfois des formes si étonnantes qu'il est difficile de n'y pas voir l'intervention de Dieu en faveur de ses serviteurs.

Donateurs inspirés

On lit dans la vie de LÉON DE LISBONNE, un des premiers compagnons de saint Pierre d'Alcantara (XVI^e siècle) que, un jour qu'il était en route avec un autre frère pour une course apostolique dans une région désertique des plateaux de Castille, les deux religieux se trouvèrent soudain démunis. Ils avaient encore un long trajet à parcourir, et la faim les tenaillait. Soudain, un corbeau descendit vers eux à tire d'aile et déposa à leurs pieds un pain magnifique, encore chaud et croustillant, comme s'il venait d'être tout juste sorti du four.

En général, les donateurs sont autres que les corbeaux pour qui le Seigneur, depuis Elie, semble avoir quelque prédilection ; en effet, on les retrouve tout aussi bien auprès de saint PAUL ERMITE (230-342), qu'ils venaient - à en croire saint Jérôme - sustenter dans sa solitude de la Thébàide. La servante de Dieu BARBARA MICARELLI (1845-1909) en fit une fois l'expérience, un jour où la communauté qu'elle avait fondée se trouvait dans le besoin :

Il n'y a rien à manger. La soeur cuisinière a obtenu l'autorisation d'aller cueillir de la chicorée dans le jardin, pour la faire cuire, mais il n'y a pas même une goutte d'huile pour l'ap-prêter.

Un peu avant l'heure du déjeuner, la cloche de l'église sonne. La cuisinière arrive et dit à la Mère qu'elle a fait cuire la chicorée, mais qu'il n'y a pas même un filet d'huile pour l'adoucir. La Mère lui répond : « Peu importe, pour l'instant, allons à l'église ! Dieu y pourvoira ».

Quand la clochette du déjeuner retentit, toutes les soeurs descendent au réfectoire. Les ayant rejointes, la Mère bénit la table et toutes prennent place sur les bancs, attendant le repas.

Mais qui pouvait espérer se restaurer, alors que tout, ou presque tout, manquait ?

- C'est bien, ordonna la Mère, que l'on apporte la chichée cuite, même sans huile. Ainsi, nous connaissons le goût et les effets de la pauvreté !

En même temps, elle lève les yeux, puis murmure une prière. Qu'a-t-elle dit au Seigneur : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » ? Le Seigneur pouvait-il le refuser à ses créatures ?

La clochette de l'entrée retentit vigoureusement.

- Voici notre repas, murmure la Mère en souriant. Les autres religieuses sourient aussi, tandis que la soeur portière est allée ouvrir. Quelle bonne surprise ! A l'entrée du monastère se tient un homme qui a apporté deux corbeilles, l'une contenant du pain et du vin, l'autre une grande marmite pleine de soupe, avec sa viande bouillie¹.

Miracle ou étonnante coïncidence ? Chacun en jugera, tout comme de ce qui arriva un jour à sainte CLELIA BARBIERI (1847-1870), la jeune fondatrice des Soeurs Minimies de Notre-Dame des Douleurs :

J'étais cuisinière. Un matin, nous n'avions plus rien dans la maison, pas même de quoi déjeuner. On peut dire que nous vivions au jour le jour de ce que nous envoyait la Providence de Dieu. Je me présentai à la fondatrice avec une petite bouteille contenant un peu d'huile : « C'est tout ce que nous avons pour aujourd'hui. Qu'allons-nous faire ? » Elle répondit : « Avec ce peu d'huile, allez alimenter la lampe de saint François de Paule ».

Je m'en fus exécuter l'obédience. Je me rappelle fort bien que, tandis que j'allumais la lampe, je menaçai du doigt notre saint François, lui disant : « Gare à vous, si vous n'y pourvoyez pas ! ». Quelques heures s'écoulèrent, et on entendit frapper à la porte. Bien que ce ne fût pas mon office (chacune de nous avait sa tâche bien définie), j'allai moi-même ouvrir, et me vis en présence d'un homme qui portait une grande corbeille débordant des dons de Dieu : de la farine, du pain, du vin et toutes sortes d'autres denrées. Comme nous avions effectué pour lui quelques travaux, je lui demandai :

¹Giuseppe PORTO, *La porta chiusa. Storia di Barbara Micarelli*, Milano, Mursia, *Pagine di vita*, 9, 1981, p. 228-229.

- Est-ce le règlement des ouvrages que nous avons réalisés ?

- Non, me répondit-il, cela viendra en son temps. Cela, c'est une charité que je me suis senti porté à vous faire aujourd'hui¹.

De semblables interventions providentielles ponctuent les premières années de l'orphelinat que fonda en 1928 la vénérable ELENA AIELLO (1898-1961) :

En mars 1934, il fallait payer un quintal d'huile à Pietro Rizzo, de Montalto, et soeur Elena ne savait comment faire. La veille de la fête de saint Joseph, elle invoqua son intercession et peu après se présenta un bienfaiteur, qui venait faire une offrande correspondant exactement au montant du prix de l'huile².

Une autre fois, on manque de tout pour le repas :

Soeur Elena voit s'approcher quelques fillettes qui viennent lui dire qu'il n'y a à la cuisine rien d'autre que quelques pâtes. Leur caressant la tête, soeur Elena les invite à aller prier à la chapelle, les assurant que le Seigneur y pourvoirait.

Quelques instants plus tard, le commissaire de police se présentait à la porte avec dix-huit kilos de poisson. Il fut très ému en entendant soeur Elena lui raconter la requête des gamines, et plus encore quand, ayant été invité à entrer à la chapelle, il les vit agenouillées sagement en prière³.

Lorsqu'on était à court de pain, soeur Elena redoublait de confiance et, de fait, jamais il ne fit défaut, même aux heures les plus sombres de la guerre, où on l'achetait au prix fort :

Comme on manquait de pain, la soeur économe s'adressa en vain à soeur Elena : il n'y avait plus un sou dans la bourse. Elena l'engagea néanmoins à aller à la boulangerie et à demander un crédit. Mais la soeur n'osa pas entreprendre la démarche, et elle revint à l'Institut sans pain. A l'heure du déjeuner, comme Elena entonnait selon son habitude le benedicite, elle

¹LUCIANO GHERARDI, *Il sole sugli Argini - testimonianza evangelica di Madre Clelia Barbieri*, « operaia della dottrina cristiana », Roma, Ed. Paoline, 1980, p. 126. Déposition de soeur Anna Forni.

²ARISTIDE DA NAPOLI, *Elena Emilia Santa Aiello, la « Monaca Santa » di Montalto Ufugo*, Cosenza, Editrice Satem, 1978, p. 152.

³*Ibid.*, p. 153.

s'aperçut qu'il n'y avait pas de pain ; alors, levant les yeux vers le ciel, elle implora l'aide du Seigneur. Au même moment, un garde civil sonna à la porte : il apportait trente-six kilos de pain qui avaient été réquisitionnés le matin même ¹.

A la même époque tragique, alors que l'Espagne en ruines commençait à se relever de la guerre civile, l'abbesse CLARA DE LA CONCEPCIÓN SÁNCHEZ GARCÍA (1902-1973) exhortait de la même façon à la confiance ses jeunes clarisses. Un jour, le monastère manqua cruellement de pain, au point que la faim torturait les jeunes estomacs des adolescentes :

Elle en souffrait beaucoup, et demandait au Seigneur de quoi nourrir les religieuses, surtout les plus jeunes, dont elle craignait qu'elles en vinssent à perdre la santé. Je l'ai vue prier Dieu. Elle nous emmenait, nous les novices, avec elle au choeur pour demander à voix haute à Jésus au Saint-Sacrement des pois chiches, des lentilles, du pain, de l'huile, et elle nous disait : « Répétez fort : Seigneur, donnez-nous des lentilles, etc. et dites-le très fort, de toute votre âme, en demandant avec confiance ! » A chaque fois que nous avons prié ainsi, les choses que nous demandions sont arrivées au tour de la manière la plus surprenante ; une personne venait et nous disait : « J'ai pensé que ces légumes vous feraient plaisir ; Dieu a incliné mon coeur à vous les apporter » ².

Il est difficile de ne voir en ces incidents répétés qu'une coïncidence, fruit du hasard. En revanche, y a-t-il quelque chose de surnaturel dans le secours providentiel que reçut saint Benoît-Joseph Cottolengo - encore lui - un jour où, une fois de plus, il devait faire face à des dettes ?

Le boulanger qui pourvoyait en pain la Piccola Casa [...] en était réduit au point de devoir fermer sa boutique par manque de fonds, parce qu'il ne pouvait recouvrer ses créances auprès du serviteur de Dieu. Après plusieurs demandes qu'il avait faites en vain à celui-ci, il se trouvait un soir dans sa maison en proie à une profonde affliction, lorsqu'un inconnu se présenta à lui : le visiteur s'enquit du montant de la dette qu'avait à son égard la Piccola Casa et, l'ayant appris, il la dé-

¹Ibid., p. 153.

²Pelayo SÁINZ RIPA, *Madre Clara - La alegría de una vida*, Soria, Monsatero de Santa Clara, 1997, p. 95-96.

boursa sans sourciller, faisant signer au boulanger une quittance qu'il lui laissa, le chargeant de l'apporter le lendemain au serviteur de Dieu¹.

On sut plus tard que le bienfaiteur anonyme était Agostino Lascaris, marquis de Vintimille. Il est probable qu'il était au courant, comme beaucoup de Turinois, des difficultés financières dans lesquels se débattait le fondateur avec son oeuvre, qui accueillait et nourrissait gratuitement des centaines d'enfants pauvres et abandonnés. Le saint avait pour impératif de se confier sans réserve à la Providence, et il y encourageait les autres :

Les créanciers savent ce qu'ils ont à faire, ils savent que je n'ai rien, que nous n'avons pas de revenus fixes, et que, quand bien même je pourrais les amadouer par la perspective d'intérêts, tout ne repose que sur la confiance qu'au milieu de tant de soucis je dois avoir en la divine Providence. Si les créanciers sont de bonne foi, ils doivent être convaincus qu'un prêtre ne saurait les tromper et que la divine Providence n'a jamais connu de banqueroute : Dieu récompensera tous ceux qui auront supporté quelque chose pour les pauvres².

Et, de fait, cette confiance totale en la divine Providence se trouvait toujours récompensée :

Je me souviens que plus d'une fois, le serviteur de Dieu me dit, ou en ma présence à d'autres créanciers que moi, lorsque nous lui demandions de l'argent, que nous devions d'abord aller à la messe ; et il nous y envoyait, si nous ne l'avions pas déjà fait ; ou bien, lorsque nous lui répondions que nous avions déjà assisté à la messe, il nous renvoyait à l'église pour y réciter quelque prière, par exemple sept Salve Regina à la Consolata, nous disant de revenir ensuite le voir, car il espérait avoir entre-temps reçu quelque secours de la divine Providence³.

Effectivement, il était toujours exaucé, lorsque tous les moyens humains avaient été épuisés :

Un soir d'automne de l'année 1836, à ce qui me semble, je me présentai devant le serviteur de Dieu pour lui exposer

¹Lino PIANO, *op. cit.*, p. 687.

²*Ibid.*, p. 685-686.

³*Ibid.*, p. 685.

que le lendemain matin, à huit heures précises, je devais absolument verser à mes ouvriers leurs salaire de la quinzaine, qui se montait à un total de 4000 francs. Je ne les avais pas et me recommandai instamment à lui, afin qu'il me donnât un acompte sur mes principales créances ; il m'avait jusque-là répondu sans cesse de me confier à la divine Providence, qui assurément ne me manquerait pas. Mais, comme l'heure était tardive - il était neuf heures du soir - et qu'il n'avait pas d'argent, il finit par me dire que je pouvais rentrer chez moi ; comme je prenais congé de lui, il me demanda à quelle heure je devais effectuer le paiement, et je lui répondis que cela devait être fait à huit heures du matin. Il me suggéra de la repousser à neuf heures, me laissant espérer qu'alors la somme m'aurait été remise. Je partis tranquille - poursuit le témoin - et, arrivé chez moi une demi-heure plus tard, car il pleuvait à torrents, je vis arriver monsieur Giovanni Battista Pantas, négociant en objets de mode, qui était une de mes cautions pour certaines de mes entreprises : il venait me dire simplement qu'il n'avait plus pensé depuis quelque temps à renouveler mon fonds de roulement, et qu'il venait mettre à ma disposition 4000 liras (francs).¹

La servante de Dieu TERESA SOLARI (1822-1908), disciple de saint Benoît-Joseph Cottolengo et fondatrice d'une Petite Maison de la Providence à Gênes, manifestait la même confiance en la Providence divine :

Un jour, la maison était à court de cierges pour la célébration de la messe, et il n'y avait pas de quoi en acheter. Informée de cette situation critique, la Mère Solari avait répondu : « Le Seigneur y pourvoira ! ». Ce qui advint en effet. A la fin de la journée, le curé de San Giacomo vint inviter les orphelines à accompagner un service funèbre solennel qui allait être célébré à la paroisse. Elles acceptèrent de grand coeur, et reçurent en remerciement une somme d'argent et un certain nombre de cierges qui servirent à pourvoir largement la chapelle de l'orphelinat².

Une autre fois, c'est le vin de messe qui fit défaut, et l'aumônier, s'étant adressé à Madre Teresa, en reçut la même réponse : « La Providence y pourvoira ». Le lendemain matin,

¹*Ibid.*, p. 686.

²Raimondo SPIAZZI, o.p., *Servire Cristo nei poveri - Madre Teresa Solari, Fondatrice della Piccola Casa della Divina Provvidenza di Genova*, Roma, Idea Centro Editoriale, 1981, p. 113.

avant l'office, une dame se présenta à l'orphelinat avec une dame-jeanne de vin :

Dès son réveil, elle avait ressenti en son âme une impulsion impérative, comme si une voix intérieure lui disait : « Porte du vin à Teresa ! » Elle avait voulu remettre à plus tard, mais cet appel intérieur la tourmenta tellement qu'elle partit aussitôt apporter du vin à l'orphelinat ¹.

Semblable mésaventure arriva à une bienfaitrice de la Mère JEANNE CHANAY (1795-1853), fondatrice des soeurs de Saint-Joseph à Bordeaux :

« La provision de vin touche à sa fin, ma Mère », lui avait dit et redit soeur Marie-Gertrude, chargée du réfectoire.

Bien, ma fille, avait répondu invariablement Mère Saint-Joseph, levez un peu la barrique. »

Il arriva ce qui devait arriver.

« A force de lever la barrique, la voilà tout à fait debout, déclara un beau matin la réfectorière. Comment, à présent, corrigerons-nous notre eau, qui rend toutes les Soeurs malades ?

- Eh bien ! ma fille, répliqua l'imperturbable Mère, du vin, vous en aurez ».

Une demi-heure après, Soeur Marie-Gertrude revint lui rafraîchir la mémoire.

- J'y pense, j'y pense, ma fille », lui fut-il répondu.

La Mère s'adressait au ciel pour cela, car du côté de la terre, qu'attendre ? Il n'y avait pas assez d'argent dans la caisse.

Cependant, midi approchant, la Supérieure reprit sa prière, tout en continuant paisiblement son travail : « Mon Dieu, disait-elle, j'ai promis en votre nom.

C'est à vous de tenir ma parole ! »

Un instant après, survenait une charitable personne de la ville, Mlle Guyon, qui l'aborda par cet aimable reproche : « Ah ! ma Mère, c'est encore un de vos tours ! Je suppose que c'est vous qui avez chargé Notre-Seigneur de me tourmenter. N'ayant pu me lever de bonne heure ce matin, je suis allée à la messe du Chapitre. A peine avais-je commencé mes prières que j'ai été obsédée par la pensée que vous manquiez de vin. « Fais porter du vin à la Mère Saint-Joseph », entendais-je sans discontinuer. J'ai voulu m'appliquer l'esprit à autre chose. Vainement.

¹Ibid., p. 114.

Bien mieux, impossible de demeurer en place ! J'ai dû, à ma grande confusion, sortir de la cathédrale avant la fin de la messe. »

Mère Saint-Joseph écoutait en souriant.

« Vous riez, ma Mère, reprit Mlle Guyon. Mais tout de même, est-ce vrai qu'il faut vous envoyer du vin ?

- Mademoiselle, répondit Mère Saint-Joseph, faites comme vous voudrez. Ce n'est pas moi qui vous ai demandé du vin. Suivez les inspirations du Maître.

- Mais voyons, du vin, en avez-vous ?

- Non, Mademoiselle.

- Je veux bien vous en envoyer. Seulement, où prendrai-je des hommes à cette heure-ci ? Tous mes domestiques sont encore au travail.

- Allez, répondit la Supérieure, près de votre porte vous trouverez deux hommes qui vous demanderont de l'ouvrage. »

Il en fut ainsi, et au dîner la communauté n'eut pas que de l'eau non potable à boire ¹.

Ce n'était pas le première fois que Mère Saint-Joseph Chanay avait reçu semblables secours providentiels :

Un matin, vers onze heures et demie, la Soeur chargée de la cuisine vient prévenir sa Supérieure que, ce midi-là, il n'y aura rien pour le déjeuner. « Allons toujours à la chapelle faire l'examen particulier », commanda Mère Saint-Joseph. A midi, on passe comme de coutume de la chapelle au réfectoire - ce réfectoire, extrêmement exigu, servait aussi de dortoir. La Supérieure commence le benedicite. Soeur Wilfrid et Soeur Saint-Stanislas gardent le silence. Mais soudain la Mère les a vues rire sous cape.

- « Qu'avez-vous à rire ainsi ? questionne-t-elle un peu sévèrement.

- Ma Mère, que voulez-vous bénir ? Il n'y a rien sur la table » La Supérieure était allée vers la porte de la chapelle. Elle l'ouvrit et, les regards sur le tabernacle, elle s'adressa à Notre-Seigneur avec sa familiarité habituelle : « Vous voyez, bon Maître, comme vos servantes manquent de confiance en vous.

¹Chanoine F. TROCHU, *Celle que le Curé d'Ars « canonisa »*. La Révérende Mère Saint-Joseph Chanay (1795-1853), Bordeaux, Congrégation Saint-Joseph, 1936, p. 135-137.

Montrez-leur votre puissance, venez à leur secours, et elles apprendront qu'on ne s'en remet pas en vain à votre bonté. »

Cela dit, elle referme la porte, se rassied à sa place et prie une des Soeurs de faire la lecture commandée par la règle. Presque aussitôt, la sonnette retentit annonçant une visite. La servante de Mme Raige, personne aisée du voisinage, apportait trois portions pour le repas des Soeurs. Au moment de se mettre à table, Mme Raige avait pensé que les religieuses manquaient peut-être du nécessaire. Et elle leur avait envoyé de quoi déjeuner¹.

De tels faits n'appartiennent pas seulement à un passé déjà lointain, que l'on aurait tendance à considérer comme un temps déjà presque légendaire. Le père FRANK SOLANO CASEY (1870-1957), portier au couvent des capucins de Detroit, aux Etats-Unis, et directeur du tiers Ordre, avait organisé en 1929 avec ses confrères la *Soup Kitchen*, un restaurant gratuit qui offrait aux pauvres, aux enfants abandonnés et aux orphelins, au moins un repas par jour :

Un jour, le père Hermann s'aperçut qu'il n'y avait presque plus de pain pour la Soup Kitchen. Préoccupé, il sortit de la salle du tiers Ordre et, passant dans le bureau du père Solano, qui était au travail à sa table, il lui dit que le pain manquait.

Le frère se leva, fit un signe de croix en direction de la cuisine et l'exhorta à avoir confiance en la Providence. A ce moment, un homme arriva et monta les marches, portant une énorme corbeille de pain provenant d'une grande boulangerie de la ville : « Mon camion est trop chargé », dit-il simplement².

De ces clins d'oeil de la Providence, le vénérable FRANCISCO MENDES CASARIEGO (1850-1924), fondateur des soeurs Trinitaires de Madrid, était également un habitué :

En décembre 1894, il note qu'il a reçu une corbeille de pain « un jour où il n'avait pas de quoi en acheter ». Deux mois plus tard, il parle d'un garçon qui arrive avec un grand panier de pain blanc, « précisément un jour où on n'avait pas de quoi payer le boulanger ». Il est plus explicite quand il évoque la réception de 24 livres de pain :

¹Ibid., p. 128-129.

²James Patrick DERUM, *Solano Casey, il portinaio del convento*, Padova, Edizioni Messaggero Padova, 1983, p. 160.

« Il y a en ce pain deux choses admirables. La première est que ce pain fut donné en remerciement d'une grâce reçue, et la seconde - non moins admirable - est que ce soir même, la soeur dépendière avait vu qu'il n'y avait plus ni pain ni vin, ni rien à manger et qu'elle s'était rendue à la chapelle pour invoquer saint Antoine, lui exposant la nécessité dans laquelle elle se trouvait et lui demandant d'y porter remède. C'est précisément à l'instant où l'on allait sonner pour le dîner que l'on vint nous apporter le pain, juste la quantité dont nous avions besoin »¹.

Semblable événement eut lieu fréquemment, mettant plus d'une fois à la torture la soeur économe (ou *dépendière*) qui, à suivre le fondateur dans son abandon à la Providence, avouait qu'il lui semblait marcher en permanence sur un fil, comme les funambule des cirques. Elle rencontra un jour un monsieur dans la rue :

- Vous êtes Trinitaire ? lui demanda-t-il.

- Oui.

- Ayez la bonté de remettre cette enveloppe au père Francisco.

Quand le père ouvrit l'enveloppe, relate le témoin, les larmes lui vinrent presque aux yeux : elle renfermait 8000 pesetas. C'était la somme exacte que l'on devait au boulanger, qui nous avait menacés de ne plus nous fournir de pain si nous ne le réglions pas immédiatement².

Un autre fait semblable impressionna grandement la communauté :

La communauté manquait de pain, il ne restait que 13 galettes que le père gardait pour donner aux pauvres chaque mardi. Et on était précisément un mardi. J'allai exposer la situation au père, lui confiant la nécessité dans laquelle nous nous trouvions. Il était midi, et déjà les religieuses et les fillettes se rendaient au réfectoire, sans qu'il y eût de pain. Je demandai au père de donner les 13 galettes aux fillettes, mais il refusa parce qu'elles étaient destinées aux pauvres.

Alors il se rendit à la chapelle. Il n'avait pas encore passé un quart d'heure immobile au pied du Saint-Sacrement,

¹Alberto BARRIOS MONEO, *Quien es mi projimo* - Francisco de Asís Mendez Casariego, Madrid, Hermanas Trinitarias, 1981, p. 1013-1014.

²*Ibid.*, p. 1014.

sans s'éloigner de l'autel qu'on sonna à la porte : nous descendîmes et vîmes un homme si vénérable qu'il semblait être saint Joseph. Sans dire un mot, il désigna ce que nous devons prendre et emporter à l'intérieur. Tout cela par signes. Il ne répondit pas quand nous lui demandâmes qui nous devons remercier, et s'en retourna sans prononcer une parole¹.

Le mystérieux personnage avait apporté de quoi nourrir la communauté et les orphelines.

Célestes bienfaiteurs

Ainsi donc, les généreux donateurs semblent venir de l'autre monde, comme celui qui jadis tira d'une mauvaise passe frère ALFONSO DE SCALONA († 1584), un franciscain parti évangéliser les Indiens de la Nouvelle Espagne : un jour qu'il s'était égaré dans les monts désertiques de Famalco, à quelque distance de Mexico et que, ayant épuisé ses provisions, il tombait d'inanition, un ange lui apparut, qui lui apportait une cruche d'eau fraîche et un pain tout chaud. Ragaillardi par ces nourritures célestes, le pieux missionnaire put se remettre en route et, ayant retrouvé son chemin, gagner d'un pas alerte le couvent qu'il avait quitté quelques jours auparavant. Deux siècles plus tard, saint IGNACE DE LACONI (1701-1781), frère quêteur du couvent des capucins de Cagliari, en Sardaigne, fut tiré d'embarras par de semblables messagers :

Un matin, le Frère Ignace s'était attardé à prier à l'église ; le réfectoier, ayant à préparer la table pour les religieux, s'aperçut qu'il n'y avait plus de pain. Courant à la recherche du Serviteur de Dieu, il lui exposa le cas et le reprit de sa coupable négligence. Le Frère écouta, la tête basse, puis s'en retourna à l'église prier. Peu après, le réfectoier vit venir à sa rencontre deux gracieux adolescents qui portaient chacun sur la tête une grande corbeille de pain chaud et fumant comme s'il sortait du four. Ne songeant même pas au miracle, il déposa les pains et se mit en mesure de récompenser les deux gentils porteurs. En vain il les chercha : par où ils étaient entrés, par où ils étaient sortis, personne ne le sut jamais. Confus, le Frère réfectoier se rendit auprès de Frère Ignace et, tombant à ses pieds,

¹*Ibid.*, p. 1015.

il lui demanda humblement pardon. Le Serviteur de dieu le releva doucement : « Mon Frère, ne vous défiez jamais de la Providence : elle n'abandonne point ses serviteurs »¹.

On pensa évidemment à des anges venus du Ciel. Mais d'où sortaient-ils les pains ? De même, d'où la Vierge Marie prit-elle l'anneau d'or qu'elle remit un jour à saint Benoît-Joseph Cottolengo - toujours lui- pour lui permettre de régler, une fois de plus, les dettes contractées auprès du boulanger ? La céleste bienfaitrice avait été accueillie à la porterie par soeur Gabriella qui, évidemment, n'avait pas soupçonné son identité et qui faillit se trouver mal quand elle l'apprit rétrospectivement.

Les religieuses de la bienheureuse BENEDETTA CAMBIAGIO (1791-1858) eurent moins de mal à soupçonner l'identité de la donatrice qui vint un jour les visiter :

Une dame inconnue, d'une extrême beauté, vêtue comme une paysanne, entra dans le couvent, salua avec affabilité la Mère et conversa avec les soeurs, à qui elle offrit une corbeille débordant de fruits exquis. Comme, alors qu'elle se retirait, on lui demandait d'où elle venait, elle répondit : « Je viens d'en-haut », et elle disparut².

C'est également la Vierge Marie qui, plus d'une fois, vint apporter à Edvige Carboni des aliments, quand la nourriture se faisait rare à la maison, à cause de l'indigence de la famille :

Une autre fois, le 12 septembre, fête du Saint Nom de Marie, la Vierge Marie est apparue dans notre maison, et elle a remis à Edvige un paquet de biscuits de Savoie³.

Dons et donateurs étaient très variés :

J'ai assisté de nombreuses fois à l'apparition miraculeuse de toutes sortes d'aliments - du café, du vin, des liqueurs, des gâteaux, etc. Elle recevait ces cadeaux célestes de Jésus, de la

¹R. P. CONSTANT, O.M.C., *La Légende Dorée des Capucins*, Paris, Librairie Saint-François d'Assise, 1932, p. 341-342. En dépit de ce que son titre pourrait laisser croire, l'ouvrage s'appuie sur les actes des procès de béatification et canonisation des saints dont il restitue les figures.

²Mons. Luigi TRAVERSO, *Serva di Dio Madre Benedetta Cambiagio*, Pavia, Editrice Ancora, 1939, p. 371-372.

³FRANCESCO NERONE, *Testimonianze e documentazione sulla serva di Dio Edvige Carboni*, Roma, Scopel, 1974, p. 114 - Procès informatif, f. 202 r.

*Madone, de sainte Anne, de sainte Agnès, de saint Dominique Savio, de saint Jean Bosco*¹.

Dans les dernières années de la vie de la servante de Dieu, c'est saint Dominique Savio qui venait le plus souvent ravitailler la maisonnée :

*Le 28 janvier (1950), me trouvant à la cuisine, j'entendis sonner à la porte. J'allai ouvrir et reconnus Dominique Savio, bien habillé, pantalon et veste gris clair. Il me sourit et dit : « Je viens te faire un petit cadeau, pour toi et Paolina ». Il nous a offert un paquet de café torréfié. « Vous en donnerez aussi aux pauvres prêtres, ministres de Dieu, dont vous connaissez le dénuement ». A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il disparut, laissant dans mon coeur une immense joie*².

Parfois, les attentions célestes sont d'une exquise délicatesse, comme ce jour où Edvige était malade :

*Un soir, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus se présenta devant moi : elle répandit sur mon lit des pétales de rose, puis elle disparut d'un coup*³.

D'autres fois, ce furent des bouquets de violettes, des lis, etc. Comme les denrées, les fleurs étaient réelles, tangibles, on pouvait ensuite les disposer dans des vases. De semblables phénomènes se rencontrent chez la mystique MARIA CONCETTA PANTUSA (1894-1953) :

*C'est en 1939 que, pour la première fois, des fleurs tombèrent sur elle, dans sa mesure de la via S. Caterina. Elles ressemblaient à de larges flocons de neige qui tombaient du plafond (totalement fermé), se posant sur sa tête et dans les plis de ses vêtements. Les témoins de cette première manifestation furent soeur Speranza et les enfants de l'orphelinat, qui battirent des mains à la vue de ce spectacle insolite. Les fleurs étaient répandues sur elle par son ange gardien, elles le furent ensuite également par sainte Gemma Galgani, par saint Paul de la Croix, par sainte Maria Goretti, par Jésus lui-même*⁴.

¹*Ibid.*, p. 114 - Procès informatif, déposition de Flora Argenti, f. 202 v.

²*Ibid.*, p. 131 - Diario - Scritti, III, p. 150.

³*Ibid.*, p. 129 - Diario - Scritti, III, p. 4.

⁴Tommaso TATANGELO, c.p., *Anima espiatrice. Profilo biografico della serva di Dio Maria Concetta Pantusa*, Abbazia di Casamari, 1978, p. 101.

Le ciel se montrait avec elle d'une extraordinaire prodigalité :

Il n'était pas rare d'en trouver sur les meubles, sur le lit, sur le sol. Elle en recevait quand elle était seule, ou bien quand elle se trouvait en compagnie d'autres personnes, qui ont observé de leurs propres yeux ce phénomène significatif. Des personnes dignes de foi m'ont rapporté que le phénomène s'est renouvelé un nombre de fois incroyable : m'en tenant aux éléments que j'ai recueillis, et en serrant au plus près la réalité, je suis amené au rythme de deux fois par semaine, et ce jusqu'à l'année 1952, qui précéda sa mort¹.

Durant la guerre, Maria Concetta reçut également des fruits, cadeau bienvenu en ces temps de privations :

Les premiers fruits lui furent donnés le 24 décembre 1940, et elle en reçut jusqu'en 1952, année précédant sa mort [...] C'étaient des fruits de toutes sortes, des pêches, des mandarines, des poires, des pommes, des abricots, du raisin, etc., fruits de saison, mais aussi hors saison²

Très souvent, c'était la Vierge Marie qui offrait ces fruits, en telle abondance que Maria Concetta en faisait profiter son entourage. La Mère de Dieu lui expliqua :

Dans la Patrie céleste, il y a abondance de fleurs et de fruits, alors qu'en votre exil ce sont surtout des épines et des épreuves. Telle est la disposition générale qu'a établie la divine Providence. Mais Dieu, parfois, se plaît à faire quelque exception en faveur des âmes simples³.

TERESA PALMINOTA bénéficia un jour de fête d'une semblable exception, quand la Vierge Marie lui donna une petite fleur mystérieuse :

Nuit du 14 au 15 août 1933. Après avoir passé plusieurs heures dans la contemplation du triomphe de Marie en son Assomption, elle fut sujette peu avant l'aurore à un ravissement, et se trouva devant la Madone qu'entouraient d'innombrables esprits célestes. La Vierge, couronnée de fleurs des plus variées et des plus odorantes, semblait devoir monter au ciel, entourée

¹Ibid., p. 101.

²Ibid., p. 104-107 - Témoignage de soeur Speranza Pettinato.

³Ibid., p. 104.

d'anges. Et voici que, s'élevant doucement, elle posa un regard sur Teresa et, d'un geste de la main détachant une petite fleur de sa couronne, elle la lui jeta. La vision se poursuivit jusqu'à ce que Marie eût disparu dans le ciel. Revenue à elle, Teresa se souvint de la fleurette. Elle regarda autour d'elle et découvrit effectivement une petite fleur, assez semblable à une fleur d'oranger artificielle, exhalant un parfum inconnu que l'on sentit durant quelques heures dans toute la maison. Dès qu'elle put venir me voir, Teresa me raconta l'épisode et me donna la petite fleur, qu'elle avait apportée avec elle.

Je la pris avec le détachement habituel dont j'usais à l'égard de ma dirigée. À peine celle-ci fut-elle partie, que j'examinai avec attention la fleurette, dont je respirai le parfum très agréable. Puis je voulus m'assurer si l'objet pouvait avoir une origine naturelle et, ayant prié Adelia de bien examiner cette fleur, je l'envoyai chez les principaux fleuristes et marchands de Rome pour voir si, parmi les nombreuses fleurs artificielles que l'on confectionnait, il s'en trouvait de semblables. Moi-même, par la suite, je la montrai à plusieurs religieuses expertes en ce genre de travaux, mais ne pus avoir aucune explication naturelle. Mère Ugolini la vit aussi, et en sentit la fragrance.

Enfin, après l'avoir montrée au révérend don Carlo Tecca, je le priai d'acheter une petite custode de verre, dans laquelle on plaça la fleurette. L'objet se trouve aujourd'hui au monastère de Tor de Specchi¹.

C'est encore la Vierge Marie qui, le 30 novembre 1969, intervint auprès de la stigmatisée TERESA MUSCO (1943-1976) pour lui offrir des fleurs. Très malade à cette époque, Teresa lui avait demandé dans sa prière de reporter sur une autre personne la guérison qui lui avait été promise :

Elle vit alors une dame vêtue d'une robe blanche avec une ceinture bleue, et d'un manteau rouge, qui, s'approchant d'elle, lui dit : « Ma fille, vois, ceci est le signe que je te donne de la guérison du malade. Prie, prie, ma fille, parce que le monde a besoin de prière ». Ce disant, elle lui répandit sur la tête quelques merveilleux pétales de rose, qui longtemps conservèrent toute leur fraîcheur. Teresa en garda quelques-uns et donna les autres à des malades².

¹Luigi FIZZOTTI, *op. cit.*, p. 154.

²Gabriele M. ROSCHINI, *Teresa Musco, 1943-1976 - « Crocifissa col Crocifisso »*,

De semblables faveurs lui furent accordées aux moments où elle était au paroxysme de la souffrance, et toujours dans la perspective de la charité agissante et opérante à l'égard de plus pauvres qu'elle.

Une gracieuse attention du Ciel semble avoir marqué les premiers jours de la vénérable MARIA CARMELINA LEONE (1923-1940), une adolescente sicilienne, mais son entourage ne put identifier les mystérieux donateurs :

On nota autour du berceau quelque chose d'étrange : « Le lendemain de la naissance de Maria Carmelina, sa mère, grandement émerveillée, trouva dans le berceau à côté de la fillette un sou d'argent, quelques demi-lires de nickel et un petit bouquet de roses. L'événement surprit tout le monde, car personne dans la famille n'était capable d'en expliquer la provenance : était-ce un présent délicat et discret de quelque proche, ou bien était-ce un don de Dieu, de la bonté de Jésus, qui manifestait et annonçait à tous la future sainteté de l'enfant ?

« Le même événement - écrit dans son témoignage madame Santina Passafiume, la maman de Maria Carmelina - se renouvela presque tous les jours, et, bien que je fusse aux aguets, surveillant quiconque venait, c'était toujours la même histoire ». On fit constater ce fait étrange à mademoiselle Maria Ragusa, maîtresse à l'école élémentaire, qui était la propriétaire de l'appartement où habitait à l'époque la famille Leone. Les roses exhalaient un parfum d'une suavité hors du commun, était-ce le signe de quelque chose de surnaturel ? Quant à l'argent, « il arrivait à point pour soulager notre existence, qui s'améliora de jour en jour - affirme encore la maman -, car la situation financière était alors très mauvaise, ce qui nous angoissait, et finalement nous pûmes ainsi nous en sortir »¹.

Ces apports mystérieux cessèrent un beau jour aussi soudainement qu'ils étaient apparus, et nul n'en put jamais donner une explication satisfaisante.

Castel Volturno, « Comitato pro Teresa Musco », 1977, p. 189.

¹Mons. Salvatore M. BOTTARI, *La Serva di Dio Maria Carmelina Leone*, Palermo, Postilazione, 1982, p. 42-43.

La cuisine des anges

On lit dans certaines *legendae* médiévales le récit de miracles si extravagants en apparence, qu'ils semblent être le fruit de pieuses imaginations. On serait porté à attribuer aux narrateurs des intentions apologétiques dans lesquelles le souci d'édification ne s'embarrasse point de vraisemblance. Ainsi, la clarisse AGNÈS DE BOHÈME (1205-1282) aurait plus d'une fois obtenu par sa prière que des mets variés, du pain, du poisson, apparussent soudain sur les tables du réfectoire où ses moniales, réduites à la plus extrême pauvreté par la dureté des temps, se retrouvaient en silence, résignées à ne se nourrir que des maigres restes que l'on avait à grand'peine récupérés dans la cuisine. De même, le pieux forgeron BUONAVITA DA LUGO (1338-1375), un tertiaire franciscain dévoué aux pauvres, trouvait dans son coffre des vivres et des vêtements qu'une main mystérieuse y avait déposés, et dont il faisait bénéficier ses protégés.

L'époque contemporaine connaît des faits identiques. Les témoignages à ce sujet sont assez fiables pour, rétrospectivement, nous retenir de taxer de crédulité excessive les historiographes et chroniqueurs des temps anciens, ou de reléguer dans le domaine de l'imaginaire des prodiges qui, à l'heure actuelle, ont leurs répliques pratiquement inchangées quant aux circonstances qui les ont accompagnées et aux formes qu'elles revêtent. En même temps, cette répétitivité inscrit les faits les plus récents dans une tradition hagiographique qui leur confère une signification spirituelle, une lisibilité qui ne saurait se limiter à une interprétation paranormale ou métapsychique des événements. Ainsi avec la vénérable MARIA CARMEN DEL NIÑO JESÚS GONZÁLEZ RAMOS (1834-1899), fondatrice des Franciscaines des Saints Coeurs de Jésus et Marie d'Antequera, près de Malaga, en Espagne :

Une fois, pour consoler sa soeur, qui était très éprouvée et qui avait de soudaines envies de tomates - dont elle se riait, par ailleurs - , la Madre lui dit, se tournant vers le mur : « Regarde, une tomate ! ». Effectivement, elle en cueillit une, magnifique et mûre à point, d'un plant qui était apparu soudain près du mur du jardin. On était en octobre¹.

¹Rafael Maria de ANTEQUERA, *Vida de la Sierva di Dios Madre Carmen del Niño*

Déjà fort surprenant, le prodige se renouvela une fois, de façon encore plus spectaculaire :

Il arriva un jour que la cuisinière de la Victoria fut très préoccupée, car il ne restait pour le repas qu'un seul pain. Elle en fit part à la servante de Dieu, qui lui dit d'aller bien regarder dans la dépense. La soeur obéit, un peu déconcertée, car elle croyait que la Madre mettait sa parole en doute. Puis elle revint, répétant la même chose : vraiment, il ne restait qu'un pain, tout à fait insuffisant pour la communauté. La fondatrice l'assura en souriant qu'elle n'avait sans doute pas bien regardé, et la renvoya inspecter le local. La soeur pensa que peut-être elle lui demandait d'aller voir dans un petit récipient qu'elle avait négligé, et, dans le doute, elle retourna à la dépense pour en scruter minutieusement tous les recoins. Mais elle revint, sans plus de succès. Alors la Madre lui adressa quelques paroles relatives à la sainte obéissance et à la nécessité de faire preuve d'une grande foi, car Dieu récompense toujours ceux qui se fient à lui. Ce petit discours ne surprit pas la soeur cuisinière, car elle savait bien comment, dans les circonstances critiques, réagissait celle qui était un modèle de foi en la divine Providence. Alors, elle obéit avec une confiance accrue et, pour la troisième fois, elle se rendit à la dépense. Des cris de joie s'élevèrent alors de la pièce, accompagnés de pleurs d'émotion : un grand plat débordait des mets les meilleurs qu'on pût souhaiter ! La Madre dit alors à la soeur que, si par deux fois elle avait trouvé le plat vide, c'était uniquement à cause de son manque de foi¹

De quelles célestes cuisines les anges avaient-ils apporté ce plat, qui régala toute la communauté ? Dans quel verger étaient-ils allés, quelques siècles auparavant, cueillir les succulentes « poires d'Aragon » que le bienheureux ANDRÉS HIBERNON (1534-1602), frère franciscain du couvent de Gandia, en Espagne avait fait apparaître en plein hiver pour les envoyer - une pleine corbeille ! - à une pauvre femme malade ? Et où allaient-ils chercher les mets qu'ils déposaient parfois sur la table de la cuisine d'Edvige Carboni ?

Grand-mère a été malade pendant six ans environ. Elle était âgée, et il lui arrivait de ne pas se contenter toujours de

Jesús, Sevilla, Editorial Edelce, 1952, p. 318.

¹Ibid., p. 318.

ce que je lui préparais à manger. C'était pendant la guerre mondiale, beaucoup de denrées faisaient défaut, surtout pour une malade. Elle aimait par-dessus tout le poisson. Un jour, elle refusa de s'alimenter, elle voulait du poisson à tout prix ! Où en trouver ? J'étais jeune, sans expérience. En pleurant, je me mis à fouiller machinalement dans les tiroirs. Merveille ! Je trouvai un plat de poisson bien apprêté, tout fumant ! Comme le Seigneur est bon, surtout pour les malades !¹.

Son amie Flora Argenti fut plus d'une fois témoin de semblables apports :

Un jour, je me trouvais dans la cuisine avec Edvige, et elle était soucieuse, parce qu'il lui manquait du lard pour préparer le repas. Soudain, un plat de lard apparut sur la table. Quel fut mon émerveillement, on peut l'imaginer ! Edvige m'en fit goûter un morceau et, de fait, il était excellent².

Maria Concetta Pantusa régala, elle aussi, ses proches de délicieux aliments - des fruits - qui semblaient avoir été apportés par une main invisible des célestes vergers :

Vers le mois de juin 1945, on servit dans ma maison de Casagiove (Caserta) un repas auquel prirent part soeur Concetta Pantusa et soeur Speranza Pettinato. Ce fut pour les miens un jour de fête. Vers la fin du déjeuner, soeur Concetta remercia toute ma famille de son accueil charmant et généreux, et pria le Seigneur de nous le rendre en fruits de grâce. Alors, à la surprise de tous, apparurent soudain sur la table des mandarines³.

Ces apports de fruits étaient parfois spectaculaires :

Le 14 août 1942, veille de la solennité de l'Assomption, j'avais passé la journée en retraite de silence avec soeur Concetta et soeur Speranza, dans leur maison de la via S. Caterina. J'y avais vu des fruits, et les soeurs me dirent qu'ils avaient été offerts par la très Sainte Vierge, en remerciement du jeûne que nous avions fait.

J'exprimai au Seigneur le désir de les voir arriver au moment où ils étaient donnés et, quelques mois plus tard, tandis

¹Francesco NERONE, op. cit., p. 129.

² - Ibid., p. 114.

³Tommaso TATANGELO, op. cit., p. 107 - témoignage de Giovanna Menditto.

que je faisais mon heure d'adoration dans la même maison, j'entendis comme un souffle de vent impétueux et je vis tomber (d'en haut) des pêches, des poires et une grosse grappe de raisin noir, qui resta intacte. A cette vue, je fus émerveillée et terminai mon oraison, rendant grâces au Seigneur d'avoir exaucé mon désir et de confirmer ainsi la réalité de ces apports de fruits à la servante de Dieu ¹.

De semblables cadeaux du ciel étaient accordés - plus rarement - à la stigmatisée Filomena Carnevale (1929-1959), qui les commentait dans les termes suivants :

Il existe encore beaucoup d'ignorance sur ces phénomènes, même chez les clercs et les âmes consacrées, car la plupart, aussitôt qu'ils entendent parler d'une âme ainsi privilégiée, se montrent d'emblée sceptiques, sinon hostiles [...] Or, ces âmes mystiques n'ont qu'un objectif commun : s'immoler pour les prêtres afin de réparer leurs infidélités, de les inciter à marcher dans les voies de la sainteté, de leur obtenir la fécondité de leur apostolat. Pour que resplendisse encore mieux dans ces âmes mystiques l'oeuvre de Dieu, elles sont souvent choisies parmi des personnes qui ont peu de dons, en apparence : « Dieu préfère faire entendre sa voix à une âme simple, mais attentive, délicate, obéissante, prompte au sacrifice » ².

Il est vrai que ces dons extraordinaires gratuits, si surprenants, entourent d'une atmosphère de fioretti des personnes souvent très simples, modestes, à l'abri de tous les préjugés et de tous les raisonnements intellectuels susceptibles de briser l'élan de la foi : la plupart du temps, de pieuses femmes sans relief, dont la discrétion et le silence cachent une ferveur hors du commun, une fidélité sans faille dans la quête de la volonté de Dieu, une générosité héroïque dans le don de soi.

Hormis les cuisines, celliers et jardins, le Ciel semble posséder aussi quelques coffres-forts, si l'on en croit l'anecdote suivante. La bienheureuse Marie-Rose Durocher (1811-1849), fondatrice au Canada de la congrégation des Saints Noms de Jésus et de Marie, avait une totale confiance en la Providence divine, qui jamais ne la déçut :

¹*Ibid.*, p. 108.

²*Ibid.*, p. 109-110.

Un jour, avec l'aide d'une jeune soeur, la Fondatrice disposait quelques livres en vue d'une distribution des prix, quand la soeur économe se présenta :

- Ma Mère, c'est la blanchisseuse des pensionnaires qui veut être payée. Voilà deux fois qu'elle revient et je n'ai toujours pas un sou. Elle demande au moins deux piastres afin de pouvoir donner à manger à ses petits enfants.

- Ma Soeur, répond la fondatrice, je n'ai pas d'argent. Allez à la chapelle et priez la Sainte Vierge de vous en envoyer.

Bientôt après et sans savoir pourquoi, la jeune fille, qui continuait de ranger les prix, ouvrit un livre tout neuf, « sortant de la librairie et dont les feuillets étaient encore collés ». Un billet de deux piastres en jaillit.

Sans témoigner la moindre surprise et comme si elle était accoutumée à ces interventions, la Supérieure dit en souriant :

- Allez chercher à la chapelle la Soeur économe et dites-lui de donner cet argent à la pauvre femme¹.

Un siècle plus tard, ELENA AIELLO était secourue presque de la même façon :

Le 12 septembre 1935, soeur Angela me demanda si j'avais encore de l'argent pour les dépenses du jour, et je lui répondis que je n'avais rien à lui donner. Je me rendis alors à la chapelle. Un prêtre célébrait la sainte messe : avec beaucoup de ferveur, je recommandai au Seigneur notre situation, notre extrême dénuement. Après l'élévation (moment où d'autres soeurs, deux petites orphelines et moi-même sentimes un parfum extraordinaire), je récitai l'office de la Vierge ; en tournant la deuxième page, entre les images de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Madone, je trouvai un billet de 50 lire. Surprise de cette nouveauté - car la veille j'avais récité le même office et je me rappelai bien qu'il n'y avait rien entre les pages du livret -, je me dis que l'incident recouvrait peut-être quelque fait miraculeux. Je voulus m'en assurer en interrogeant toutes les soeurs. Puis je me tournai vers le Seigneur, lui disant que j'étais toute disposée à admettre le miracle, si dans la même journée je retrouvais un autre billet de 50 lire. Le soir, vers 9 h, alors que nous étions à la chapelle, récitant le confiteor pour l'examen de conscience, nous

¹R.P. DUCHAUSSOIS, o.m.i., Rose du Canada - Mère Marie-Rose, fondatrice de la Congrégation des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, Outremont-Montréal, Maison-Mère des Saints Noms de Jésus et de Marie, 1932, p. 278-279.

sentîmes de nouveau le parfum. Impressionnée, et même commotionnée, je n'ai pas eu le courage d'ouvrir le livret de prière. Mais la soeur qui était à côté de moi, Teresa Infusino, ouvrit le manuel et trouva, exactement au même endroit, un autre billet de 50 lîres, numéroté 01670 et 0039 par la Banque d'Italie. Sur le rond blanc qui marquait le billet, était inscrits à l'encre verte les chiffres $50 + 50 = 100$, et quelques lettres de l'alphabet. Le matin suivant, j'appelai les soeurs pour leur montrer l'inscription, mais celle-ci avait disparu ¹.

La bienheureuse TERESA MARIA DELLA CROCE MANETTI (1846-1910), fondatrice des Carmélites de Sainte Thérèse, était également habituée à recevoir des secours du Ciel lorsqu'elle devait affronter ses créanciers :

Ecoutez, monsieur le vicaire - dit-elle une fois à son confesseur -, hier une de mes nonnettes m'a demandé : « Ma Mère, vous avez mis 300 francs ici, dans le coffre ? » Je compris aussitôt : « Laissez-les à leur place », répondis-je. J'avais justement besoin de ces 300 francs pour régler les dépenses du mois pour l'Adoration. Mais je suis bien certaine de ne pas les avoir déposés dans le coffre ! » ²

Pourquoi s'étonner ? Le phénomène a eu un illustre précédent, encore que peu connu : quand le paysan breton YVES NICOLAZIC (1591-1645) bénéficia d'apparitions de sainte Anne qui lui demandait de raviver sa dévotion et de susciter un lieu de pèlerinage -l'actuel sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray-, il sollicita de sa « bonne Maîtresse », ainsi qu'il la nommait, un signe qui accréditât sa mission auprès des autorités ecclésiastiques :

Le vendredi en suivant, sa femme trouva douze quarts d'écus sur sa table, desquels partie était de l'an 1623, autre de l'an 1624, autres de date inconnue, et ce au même endroit où il avait vu auparavant une main tenant une chandelle, comme il est dit ³.

L'un des premiers biographes du serviteur de Dieu apporte quelques précisions :

¹ARISTIDE DA NAPOLI, *op. cit.*, p. 183-184.

²Stanislao di S. Teresa, p. 241.

³Déclaration d'Yves Nicolazic, article X, ms., pièces du procès ordinaire.

[Nicolazic se proposait de] vendre tout son bien pour donner commencement au bâtiment de la Chapelle ; mais notre glorieuse Sainte se contenta de sa bonne volonté [...] Le lendemain matin, sa femme ne sachant rien de ce que dessus, et entrant dans la chambre de son mari, où il couchait seul, trouva douze quarts d'écus, partie desquels étaient marqués du coin de Paris, les autres de marques inconnues, sans qu'on ait pu savoir qui les y avait mis. Ce qui l'assura grandement dans son dessein, lequel il achemina incontinent ¹.

Cet apport mystérieux - découvert par un tiers qui ignore les dispositions intérieures du sujet - n'est pas seulement un signe, donné à Yves Nicolazic et aux autorités religieuses, mais un encouragement pour le voyant à persévérer dans la mission qu'il a reçue de sainte Anne.

SYMPHOROSE CHOPIN fut plus d'une fois assistée de la même façon : non pour elle-même, qui vivait de presque rien, mais pour les pauvres : malgré son indigence, elle s'efforçait d'aider les miséreux du quart-monde dont elle était issue, nombreux dans le quartier où elle habitait. Parfois, les billets de banque tombaient par liasses sur son lit : elle les cachait sous son matelas, jusqu'à ce que son confesseur ou une personne de confiance vînt la visiter ; alors, elle lui remettait l'argent, en indiquant la destination précise : un arriéré de loyer à payer, une famille dans le besoin. Elle en riait joyeusement, l'exprimant en une formule lapidaire : « *On a beau faire, plus on donne, plus Il donne en retour !* » Elle était convaincue que les anges se constituent de petits pactoles en récupérant de l'argent dans les ruines lors de catastrophes naturelles, afin d'avoir toujours une réserve pour venir en aide aux serviteurs de Dieu : « *Vous n'allez pas me faire croire qu'ils se font pour nous faux-monnayeurs !* »

Dans la lumière du Cantique des cantiques

La symbolique des fruits, des fleurs et des parfums est très importante, et très significative, dans le beau texte qu'est le *Cantique des cantiques* : dès le préambule, le Bien-Aimé est évoqué par le vin délicieux de ses baisers et l'huile parfumée,

¹HUGUES DE SAINT-FRANÇOIS, Histoire de la célèbre et miraculeuse dévotion de Sainte Anne en Bretagne, Paris, Chez Joseph Cottureau, 1634, p. 43-44.

puis il est comparé à un bouquet de myrrhe, à une grappe de cypre - l'arbrisseau qui produit le henné - reposant entre les seins de l'Aimée, à un pommier dont les fruits la raniment quand elle défaille d'amour. Elle-même, lis de la vallée s'épanouissant parmi les épines, et narcisse de Saron, est pour lui un jardin bien clos qu'embaument plantes aromatiques et arbres fruitiers : le nard, le safran, le cinnamome, l'aloès, le grenadier aux fruits sanglants, la vigne et le noyer, la mandragore aux légendaires vertus aphrodisiaques. Leur idylle se déroule dans le cadre idéal du jardin paradisiaque, évocation de l'Eden perdu que l'Amant recrée en son Aimée au fil de leur histoire d'amour.

Ce chant d'une grande force poétique a inspiré les âmes contemplatives, elles y ont reconnu l'allégorie de leur quête amoureuse de Dieu, qui tantôt se dérobe et tantôt se donne, qui en elles se cherche le jardin où il trouvera ses délices, et avec lequel elles se montrent elles-mêmes tour à tour infidèles et passionnément éprises, jusqu'à l'union que consomme le mariage spirituel. Elles en ont adopté le symbolisme, que Dieu parfois se plaît à réaliser sous des formes matérielles qui sont autant de symboles des dons de sa grâce. C'est là tout le langage de la mystique nuptiale ou sponsale, à laquelle ressortissent les apports ou matérialisations d'objets. Ces phénomènes surviennent presque toujours à partir du moment où Dieu - qui est Epoux de sang - scelle, par la grâce de la stigmatisation, une union indéfectible avec l'âme qu'il aime : presque tous les mystiques qui connaissent de telles faveurs sont des femmes, et des stigmatisées.

Parfois, cette élévation de l'âme à la grâce de l'union transformante - ou même déjà des fiançailles spirituelles - est signalée par le don d'objets emblématiques, le plus connu étant l'anneau d'alliance : si, le plus fréquemment, cet anneau est stigmatise davantage qu'objet matériel, les cas ne sont pas rares où une bague précieuse se matérialise au doigt des âmes contemplatives, et même où la munificence divine se plaît à parer celles-ci de bijoux précieux, à leur offrir des présents magnifiques qui sont autant de gages de fiançailles ou d'épousailles. Le phénomène, toujours actuel, est attesté depuis le Moyen Age : il avait alors pour source littéraire et spirituelle le récit, dans la

Légende Dorée, des noces mystiques de sainte Catherine d'Alexandrie avec l'Enfant Jésus, qui aurait passé au doigt de la vierge martyre un anneau d'alliance.

Gages d'épousailles

Un exemple ancien d'apport télékinésique d'un bijou à l'occasion de la stigmatisation serait celui de la dominicaine ILONA DE HONGRIE (+ 1270), maîtresse des novices au couvent de Veszprem :

On vit sur celui (le stigmaté) de la main droite un fil d'or, d'où naquit un lis et d'autres belles fleurs ¹.

Peut-être la traduction d'Imbert-Gourbeyre est-elle défectueuse, et ne s'agit-il que d'un jonc d'or qu'elle aurait reçu du Christ en gage d'alliance, ainsi que de fleurs qui lui auraient été apportées par la même occasion ? Un peu plus tard, MARGHERITA DA FAENZA (+ 1330), abbesse bénédictine de la congrégation de Vallombreuse, près de Florence, aurait reçu du Seigneur un anneau d'or, à l'occasion de ses épousailles mystiques : mais cette alliance fut-elle jamais matérielle, visible ? On ne sait.

C'est le mariage mystique de sainte Catherine de Sienne, en 1367, qui ouvre la voie à une expérience identique chez les mystiques postérieures :

Le seigneur parlait encore, quand apparurent la Vierge, sa très glorieuse Mère, le bienheureux Jean l'Evangéliste, le glorieux apôtre Paul, le très saint Dominique, père de la religion à laquelle appartenait Catherine, et avec eux tous, le prophète David ayant en main son harmonieux psaltérion. Pendant que cet instrument résonnait sous les doigts du saint roi, avec une suavité qui dépasse toute imagination, la Vierge, Mère de Dieu, prit avec sa main très sainte la main de notre vierge, en étendit les doigts vers son Fils et lui demanda qu'il daignât épouser Catherine dans la foi. Le Fils unique de Dieu, faisant un signe tout gracieux d'assentiment, présenta un anneau d'or, dont le cercle était orné de quatre perles, et dont le chaton renfermait un diamant d'incomparable beauté. Avec sa main droite, il

¹Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *La stigmatisation*, op. cit., p. 71.

mit cet anneau à l'annulaire de la main droite de notre vierge et lui dit : « Voici que moi, ton Créateur et ton Sauveur, je t'épouse dans une foi que tu conserveras sans aucune atteinte, jusqu'au jour où tu célébreras, dans les cieux avec moi, des noces éternelles. Courage donc, ma fille, accomplis désormais virilement et sans aucune hésitation toutes les oeuvres que l'ordre de ma Providence te remettra entre les mains. Parce que tu es armée de la force de la foi, tu triompheras heureusement de tous tes adversaires. »

Après ces paroles, la vision disparut, mais l'anneau resta toujours au doigt de Catherine, visible pour elle seulement, invisible pour les autres. Elle m'a confessé, en rougissant, qu'elle voyait toujours cet anneau à son doigt, et qu'il n'était pas de moment où elle ne l'aperçût¹.

Si l'on reste, avec Catherine de Sienne, dans le registre visionnaire, très vite de pieuses femmes feront état d'un anneau tout à fait matériel, parfois visible à leur entourage. Jusqu'à une époque récente, et même encore à l'heure actuelle, certaines stigmatisées ont présenté cette alliance emblématique - toujours d'un or très pur, étincelant, et le plus souvent ornée de pierreries d'un éclat incomparable -, décrite par des personnes qui avaient eu l'occasion de l'entrevoir, parfois de le contempler à loisir, quand ce n'est de le toucher. Le cas de FELICIANA DE JESÚS (+ 1664), disciple de sainte Rose de Lima, est intéressant par la sobriété de la relation, que rapporte telle quelle Imbert-Gourbeyre :

La très Sainte Vierge lui passa alors un magnifique anneau au doigt, en même temps qu'elle la présentait à son Fils pour qu'il daignât l'accepter en qualité d'épouse. L'une de ses soeurs déclara, dans la suite, lui avoir vu souvent cet anneau au doigt, sous la forme d'un petit cordon d'or : ce qui la surprit d'autant plus qu'elle n'ignorait pas combien Félicienne chérissait la pauvreté et était éloignée de porter sur elle des bijoux de prix².

De même ce qui se rapporte à MARIE-CATHERINE RUEL (1801-1874), en religion Mère Marie de Saint-Augustin, qui en 1823 fonda à Marseille les Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, congrégation aujourd'hui florissante au Canada :

¹RAYMOND DE CAPOUE, *op. cit.*, p. 118.

²Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *La stigmatisation*, *op. cit.*, p. 315.

Il fut donné à des religieuses de voir briller à l'annulaire droit de la Mère Saint-Augustin, à côté du jonc de sa profession, un anneau mystérieux, l'anneau des « noces mystiques » probablement [...] « trois pierres d'un travail et d'une beauté merveilleux » y étaient serties, « symbolisant en blanc la foi, en rose l'espérance, en rouge la charité »¹.

Il se dit la même chose de Mère MARIE DE LA CROIX (1901-1999), fondatrice des Petites Soeurs, puis des Petits Frères de Marie, Mère du Rédempteur. Il n'existe pas encore de biographie de cette religieuse française, réputée pour sa sainteté autant que pour les grâces mystiques dont elle est créditée².

CLARA DI MAURO reçut également une alliance, en même temps que les premiers stigmates :

Les plaies s'ouvrant et saignant aux tempes, au front et parfois à la tête entière, débutèrent le jour où, avec l'autorisation de son confesseur, elle prononça sous forme privée (avec certaines limites relatives à la pauvreté) les trois vœux perpétuels. C'était la couronne d'épines qui venait s'ajouter aux autres faveurs et aux autres souffrances [...] Telle était sa vocation, telles étaient ses aspirations : ressembler en tout à l'Epoux divin, lequel, en échange, la rendit participante, même de façon visible, à sa Passion, lui donnant ses stigmates et un anneau nuptial³.

Dès son enfance ; la Mère de Dieu lui avait remis un gage de sa future vocation :

La Vierge donna à Clara, quand elle était encore toute jeune, un crucifix qui, par la suite, opéra de nombreux prodiges⁴.

L'anneau, qu'elle voyait en permanence, était parfois rendu visible à ses proches, ce qui la plongeait dans la plus grande confusion ; quant à la croix, nul n'en connaissant la provenance, elle la portait sans s'inquiéter.

Sainte Colette de Corbie avait, elle aussi, reçu une croix en gage d'épousailles :

Quelques mots dits à ses intimes nous ont seuls été rapportés. Elle leur a montré un gros anneau d'or vierge, que saint

¹R.P. DUCHAUSSOIS, *op. cit.*, p. 120

²Le D.I.P. lui a consacré un bref article, vol. 6, col. 254, où sont évoqués sa guérison miraculeuse à Lourdes en 1929 et ses dons charismatiques.

³Samuele CULTRERA, *op. cit.*, p. 37.

⁴*Ibid.*, p. 43.

Jean l'Évangéliste est venu lui mettre au doigt. Elle conserve une croix d'or et de perles qu'elle appelle sa « croix du ciel » et dont l'origine est également mystérieuse¹.

Un biographe de la sainte a laissé une description de cette croix précieuse :

Elle est en or très fin et légèrement échancrée aux quatre bouts. La hampe a de hauteur 35 millimètres ; le croisillon a 8 millimètres. D'un côté, il y a un crucifix dont les bras sont presque horizontalement étendus, et les pieds, joints auprès l'un de l'autre, sont attachés chacun par un clou. Au-dessus de la tête du Christ se trouve le titre ordinaire de la croix. De l'autre côté, il y a cinq pierres précieuses, dont quatre bleues à l'extrémité de chaque croisillon, et la cinquième rouge, au centre même à la réunion des croisillons. Entre chacune de ces pierres, c'est-à-dire aux quatre angles intérieurs, il y a quatre perles fines. Les pierres sont saillantes et enchâssées dans un creuset en or. Les perles sont simplement attachées par un petit clou d'or. La croix s'ouvre au-dessous des pieds du Christ et renferme un morceau de la vraie Croix qu'on ne voit pas².

Elle lèguera cette croix, qui lui est si chère, à ses religieuses de Besançon, le couvent qu'elle chérit plus que les autres. Au XX^e siècle, la stigmatisée ukrainienne NASZTY VOLOSZEN recevra elle aussi, des mains de la Vierge Marie, une croix grecque en or à l'occasion de ses épousailles mystiques. Pour sa part, la stigmatisée hollandaise JANSKE GORISSEN qui, malgré elle, fut très célèbre jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et qui ensuite parvint à entrer dans un silence total, verra le Christ lui passer au doigt un anneau d'or étincelant, qui sera visible à tous et dont elle s'efforcera de cacher l'éclat sous les mitaines qu'elle porte en permanence.

A l'occasion de son mariage spirituel « dans la croix », le 8 décembre 1968, la mystique allemande MARIA ELISABETH FLUHR (1904-1983) reçut de la Vierge une croix reliquaie en argent qu'elle garda jusqu'à sa mort, et qui fut ensuite conservée avec soin, tandis que le Christ - sous la forme de l'*Ecce Homo* - lui avait passé au doigt un jonc d'or orné d'un

¹E. SAINTE-MARIE PERRIN, *La belle vie de sainte Colette de Corbie (1361-1447)*, Paris, Librairie Plon, 1921, p. 210.

²Antoine IMBERT-GOURBEYRE, *op. cit.*, p. 141, note 36.

rubis entouré de trois brillants, qu'elle était seule à voir : symbole du Coeur de Jésus, centre de la Trinité divine, représentée par les trois diamants. Elle eut l'occasion de rencontrer Symphorose Chopin, avec laquelle elle noua une profonde amitié spirituelle, et toutes deux s'extasièrent du fait que leurs anneaux étaient rigoureusement identiques : Symphorose l'avait reçu du Christ en croix à la même date ! Chacune pouvait voir l'alliance de l'autre, mais aucun tiers ne les vit jamais, ni chez la première, ni chez la seconde.

Yvonne-Aimée de Jésus

L'expérience d'YVONNE-AIMÉE DE JÉSUS BEAUVAIS (1901-1951), la célèbre *religieuse de Malestroit*, illustre de façon remarquable les apports télékinésiques susceptibles de souligner l'épanouissement d'une mystique sponsale. Mais, si étonnants que nous semblent les phénomènes insolites dont elle est gratifiée, chacun d'eux pris à part a un précédent dans l'histoire de la spiritualité : c'est leur abondance et leur profusion chez la même personne qui sont extraordinaires.

Ils débutent le 5 juillet 1922, par la remise d'un lis qu'une main cueille et lui donne, alors qu'étant en retraite à Malestroit, elle contemple une croix de lumière apparue devant elle : arrachée au pied de la croix, la fleur est gage d'une union crucifiante, prélude à l'éternelle union dans la gloire de la vision béatifique.

Le 16 juillet, pour son 21^e anniversaire, elle est l'objet de nouvelles prévenances du Seigneur :

Aussitôt après complies, je suis rentrée dans ma chambre et sur ma cheminée, j'ai trouvé un beau liseron tout blanc. Je me suis inquiétée de sa provenance, mais personne n'était venu pendant les vêpres. Seul, mon Jésus avait pu laisser un signe de son passage et cette nouvelle gâterie. J'avais 21 ans ce jour-là, mon Père, le Bon Jésus me fêtait. Ce liseron est resté deux jours sans eau sur ma cheminée le troisième jour, en me réveillant, la fleur n'était plus là ! Jésus avait choisi un liseron, parce que souvent, je Lui fais cette prière :

« Seigneur Jésus, dans notre jardin il y a beaucoup de petits lisérons ; ces fleurs s'enroulent autour des autres plantes, et quand on veut les enlever, il faut les arracher, car ils ne veulent

*pas se détacher. Je veux m'attacher si fortement à Vous, que rien ne pourra m'en séparer*¹.

Elle seule peut comprendre la signification du « cadeau ». L'année suivante est celle des fiançailles mystiques :

*En 1923, le Seigneur lui passe au doigt l'anneau mystique et transforme en un diamant splendide une de ses larmes*².

L'anneau sera aperçu parfois par les proches de la religieuse :

*Cependant le 26 octobre 1947, en la fête du Christ-Roi, pendant le chant du Gloria in excelsis, Mère Marie-Anne, qui se tenait à la droite de Mère Yvonne-Aimée, vit soudain resplendir au doigt de celle-ci un anneau avec un diamant entouré de brillants. Soeur Marie de la Croix, de sa stalle, le vit également. Fugitif anneau qui n'était pas d'origine naturelle, signe d'autorité pastorale ? Symbole de la dignité royale du peuple de Dieu ? Nouveau témoignage de la munificence et de la tendresse divines ? Ou récompense de cette « extraordinaire générosité » qui frappait Mgr Picaud ? La signification de ce fait est loin d'être épuisée*³.

Trois ans après les fiançailles mystiques a lieu un nouveau prodige. Yvonne se trouve à Paris, attendant d'être admise à Malestroit, et elle fréquente un foyer de jeunes filles où elle peut trouver quelques instants de détente. C'est alors qu'elle reçoit le premier des petits Jésus de cire qui la rendront célèbre. Il se matérialise le 8 novembre 1926, après que Mlle Doublet, la directrice du Foyer, ayant brisé par inadvertance l'Enfant-Jésus de cire que l'on déposait dans la crèche de Noël, lui a demandé ingénument d'obtenir un miracle pour le remplacer :

J'étais à la chapelle [du Foyer], lorsque tout à coup, je vis le Divin enfant devant moi.

Il me regardait avec tendresse en me tendant les bras. Je lui tendis les miens et il vint s'y blottir.

Nous ne nous sommes rien dit, nous nous sommes regardés et je Lui ai promis de faire tout ce qui Lui plairait.

¹ANON., *Au service de Jésus Roi d'Amour*, Monastère de Malestroit, 1955, p. 73.

²*Ibid.*, p. 84.

³Paul LABUTTE, *op. cit.*, p. 700.

En sortant de mon extase, j'avais dans les bras un petit Jésus de cire ; tout le monde s'accorde à dire qu'il est ravissant, moi je le trouve bien joli aussi, mais après L'avoir vu réellement, je ne peux Le trouver merveilleux. Et pourtant, Il a encore ce doux sourire et ce regard si tendre. Il garde sa pose d'abandon. Il a encore l'air de nous dire : « Venez près de moi et donnez-moi votre coeur »¹.

Le phénomène se reproduit le 6 novembre, puis le 4 décembre suivants. Il aura lieu deux fois encore après son entrée à Malestroit. A quoi correspond-il ?

Ces petits Jésus (de cire) m'ont bien longtemps inquiété. Pourtant, cette « folie », comme on dit à propos des gestes les plus grandioses et les plus déconcertants de l'amour humain, cette « folie » me paraît singulièrement raisonnable. Nous jugeons de l'amour comme si Dieu était un « homme ». Jésus est le Fils de l'homme, ce qui est tout autre chose. C'est dire que ce que nous appelons très vite « niaiserie » ou « puérilité » féminines, ne sont pas toujours ce que nous les croyons².

Peut-être faut-il voir dans ces apports un signe de future maternité spirituelle ? Par sa vocation réparatrice, mais aussi en assumant les plus hautes charges dans sa famille religieuse, Yvonne-Aimée n'était-elle pas appelée à faire naître et grandir Jésus dans les âmes qui lui étaient confiées ? Les prévenances divines se multiplieront par la suite, instants de pure joie dans un cheminement intérieur marqué par la souffrance et la déréliction de l'âme :

Le 19 janvier 1928, à 20 heures, Mère Madeleine et Mère Ange Gardien, ouvrant la porte de la cellule de Soeur Yvonne-Aimée qui, très lasse, venait de se mettre au lit, trouvèrent celle-ci étendue et plongée dans le sommeil, les bras croisés sur la poitrine. La cellule était décorée à profusion de fleurs fraîches : touffes de violettes, gerbes de roses, oeillets de toutes teintes, pâquerettes et renoncules. Un parfum d'encens flottait au-dessus de ces floralies³.

¹Paul LABUTTE, *op. cit.*, p. 321.

²*Ibid.*, p. 322, note 2, du père Jean Rolland, Faculté des Lettres de l'Université catholique d'Angers, 1960.

³*Ibid.*, p. 365.

Le récit de Mère Ange Gardien, la maîtresse des novices, est plus détaillé :

Entrant chez Soeur Yvonne-Aimée, j'ai vu sa cellule enguirlandée d'asparagus magnifiques de plus d'un mètre de long, d'une fraîcheur ravissante. La guirlande commençait sur la ficelle de la fenêtre, était parsemée de roses superbes, d'oeillets et de renoncules d'une finesse et d'une beauté ravissantes. La guirlande continuait tout le haut du lit, sur les deux coins duquel tenaient deux beaux bouquets de roses et d'oeillets rouges. Sur le petit tabouret, devant la fenêtre, était déposé l'Enfant-Jésus, enguilandé lui aussi et à ses pieds une gerbe de roses, d'oeillets blancs et de marguerites. Sur le prie-Dieu, un gros oeillet blanc¹.

Chaque année, la même date est signalée par un apport de fleurs :

C'était l'année du 19 janvier 1919 ; ce jour-là, Yvonne, âgée de 18 ans, avait vendu des fleurs dans les rues de Paris, pour remplacer une pauvre petite bouquetière, dont la mère était malade (Chaque année, en souvenir de ce jour, confia plus tard Yvonne-Aimée, le Seigneur m'envoie toujours des fleurs. En cette année 1928, je n'en aurai pas sans doute, car je suis au convent.) Mais, le Seigneur avait été fidèle à son habitude²

Cet apport de fleurs se renouvellera dans des circonstances dramatiques. Mère Yvonne-Aimée, se trouvant à Paris, a été arrêtée par la Gestapo le 16 février 1943 et conduite à la prison du Cherche-Midi, où on l'a torturée. Le 17 au soir, elle se retrouve miraculeusement dans son bureau de l'Oasis, petit prieuré parisien de la congrégation, qu'elle avait fondé en 1941 (cf. *infra*, chapitre sur la bilocation). Le père Labutte, qui s'y est retiré, l'y découvre. Puis il la revoit dans sa chambre :

Nous la trouvâmes dans sa chambre voisine, étendue tout habillée sur son lit, le visage extatique, plongée dans un sommeil paisible, enveloppée d'un grand voile de tulle blanc, serré au front par un étroit cercle d'or. Le lit, la chambre, la cheminée, les meubles étaient jonchés ou parés de fleurs fraîches, où dominaient (en ce mois de février 1943, dans Paris occupé par les Allemands) des arums, des tulipes et des lilas blancs.

¹Au service de Jésus Roi d'Amour, op. cit., p. 96.

²Ibid., p. 365-366.

Il aurait fallu deux jardiniers au moins pour apporter ces fleurs et un grand artiste pour disposer, sur Yvonne-Aimée, les plis du voile qu'elle-même n'aurait pu arranger. Soeur Saint-Vincent-Ferrier et moi, nous demeurâmes, en silence, à son chevet.

Mère Yvonne-Aimée se réveilla, s'étonna de voir tant de fleurs, se leva avec son long voile, fit un ou deux bouquets avec les tulipes et les arums qui étaient sur son lit, mais, n'en pouvant plus, s'interrompit. Soeur Saint-Vincent-Ferrier resta pour panser les blessures que portait Mère Yvonne-Aimée sous ses vêtements ¹

Aux fleurs se sont ajoutés le voile et le serre-tête d'or. Symbole nuptial ? Dix ans plus tôt, une autre mystique aurait fait l'objet de semblables cadeaux du ciel :

A peine arrivée, elle fut saisie d'un grand trouble, voulut s'enfuir, puis me pria de sortir et elle s'enferma dans le petit bureau ? Quelques minutes plus tard, elle entrebâilla la porte et je fus ébloui. Sur ses cheveux noirs, elle portait un diadème orné de trois fleurs de lys. Elle avait revêtu une robe de satin d'une éclatante blancheur. Un cordon blanc la serrait à la taille. Elle me dit rayonnante : « Les anges sont venus apporter ma parure de mariée. » ².

Il s'agit de RAYMONDE BONNENEANT (1907-1973), en religion Marie du Christ, fondatrice d'une petite communauté de religieuses réparatrices. Elle partagea avec Yvonne-Aimée de Jésus le douloureux privilège d'aller en quête d'hosties profanées, une mission éminemment sponsale de consolation de l'Epoux divin outragé. Le père Labutte en a été une fois le témoin, avec Yvonne-Aime de Jésus :

Je récitais mon bréviaire dans une allée du petit bois, lorsque j'entendis Mère Yvonne-Aimée qui poussait des exclamations de douleur. Vite, j'accourus :

- Oh ! disait-elle, l'Hostie, ils la profanent, ils la percent avec un poinçon ! Oh ! elle saigne !

Je compris qu'il s'agissait d'un sacrilège qui, en ce moment même, était perpétré à Paris.

¹Ibid., p. 573.

²François LOHAT, *Raymonde Bonnenfant - Soeur Marie du Christ, racontée par ses premiers Fils spirituels*, Montsûrs, Résiac, 1989, p. 88-89.

Se redressant, le visage bouleversé, elle pria à haute voix. Je n'ai retenu que les paroles qu'elle adressa à Lumen, son Ange gardien :

- Cette hostie, je la veux. Lumen ! Oh, va chercher Jésus !

A l'instant même, nous vîmes, traversant la cime d'un grand chêne double, quelque chose de blanc, une hostie qui était portée par un rayon lumineux et qui descendait doucement en oblique vers un jeune sapin. Je revois encore très nettement ce rayon de lumière qui passa au-dessus de nous.

Nous courûmes et trouvâmes cette hostie qui venait de se poser sur une des branches du sapin, un peu en dessous de la cime de ce jeune arbre, à portée de la main. L'hostie se tenait debout sur la branche. Nous nous regardâmes interdits : cette hostie, une petite hostie comme celle que l'on remet aux fidèles, était transpercée au milieu et, de ce coup de poinçon qu'elle avait reçu, un peu de sang coulait et s'étendait¹.

La recherche des hosties profanées a débuté en 1923, à Paris, et semble s'être poursuivie jusqu'à la mort de la servante de Dieu.

Dans cette existence hors du commun, les phénomènes télékinésiques apparaissent comme autant de manifestations de l'union transformante : soulignant la dimension nuptiale de l'union de l'âme à Dieu, ils sont parfaitement cohérents et harmonieux entre eux, ce qui est loin d'être le cas lorsqu'ils se présentent comme des éléments isolés, erratiques, en particulier à l'occasion d'apparitions mariales alléguées.

Prodigalité de Marie ?

En 1967, des apparitions présumées de la Vierge Marie à NATIVIDADE, au Brésil, suscitèrent - outre l'habituel engouement des foules - un réel intérêt de la part des autorités religieuses : les faits étaient sobres, le message à la fois simple et novateur, dans la ligne du concile Vatican II, et la personnalité du voyant, le docteur Sebastião Fausto de Faria (1915-1981) constituait une garantie de plus, car c'était un homme pieux, réputé pour sa droiture et sa générosité à l'égard des pauvres. Au cours de la troisième apparition, le 12 juillet 1967, la Vierge

¹Ibid., p. 538.

parla pour la première fois et lui dit de plonger ses mains dans l'eau de la source auprès de laquelle elle se montrait et d'y prendre la *cefás* qu'elle avait apportée : une pierre sombre, luisante et dense, que les analyses effectuées ultérieurement par les laboratoires du Ministère des Mines et de l'Energie identifièrent comme de l'hématite, d'une variété totalement inconnue dans la province de Natividade. Par la suite, la Vierge expliqua que cette pierre - qu'elle avait nommée en araméen, *kepha[s]* - symbolisait l'Eglise, constamment vivifiée et purifiée par les eaux de la grâce divine. Par ses références à l'Evangile et au nom de Simon changé en celui de Pierre (Jn 1, 42), puis à la primauté de celui-ci (Mt 16, 18), le message donnait sens au symbolisme de la pierre mystérieuse apportée par Marie. Aujourd'hui conservée dans un reliquaire, la *cefás* est portée chaque année le 12 juillet en procession et plongée dans les eaux de la source, conformément à la demande de la Vierge : c'est l'occasion pour les prêtres attachés au sanctuaire de développer, à partir du symbole, une pédagogie sur le mystère de l'Eglise.

Si déroutant qu'il soit au premier abord, ce don d'une pierre par Marie s'inscrit avec une remarquable cohérence dans le langage des signes propre à certaines mariophanies. Un exemple émouvant en est fourni lors des apparitions de Notre-Dame de Guadalupe au bienheureux JUAN DIEGO (1474-1548) : lors de la quatrième et dernière apparition, le 12 décembre 1531, la Vierge

lui demanda d'aller cueillir des fleurs au sommet de la colline. Au lieu et place des rochers, des chardons et des épineux, l'Indien, tout étonné, trouva un parterre de fleurs magnifiques. Il en fit toute une brassée qu'il tint serrée sur son manteau. Puis la Vierge lui dit d'aller trouver l'évêque : « Tu ouvriras ton manteau, et tu lui montreras ce que tu lui apportes (...) Avec cela tu toucheras le coeur de ton évêque et il consentira à élever l'église que je lui demande. »

Juan Diego s'en retourna voir l'évêque. Il ouvrit son manteau, les fleurs en tombèrent, puis apparut, comme peinte sur le tissu blanc du vêtement, une image de la Vierge Marie¹. L'histoire de la *tilma* miraculeuse portant l'effigie de la Vierge

¹Yves CHIRON, *Enquête sur les apparitions de la Vierge*, Paris, Perrin-Mame, 1995, p. 99-100.

est bien connue, il serait dommage de passer sous silence l'apport de fleurs qui l'accompagna - « *des roses de Castille* », précisent les sources, qui émurent l'évêque, d'origine espagnole, avant qu'il fût bouleversé par l'empreinte miraculeuse¹.

Plus anciennement encore - dans la seconde moitié du XIII^e siècle -, la Vierge Marie, portant sur son bras le divin Enfant, serait apparue à Simon Stock, sixième prieur général de l'Ordre du Carmel, pour lui remettre le scapulaire, cette pièce du vêtement religieux longtemps propre aux carmes, qui soulignait leur consécration mariale. Remise réelle ou vision symbolique ? Peu importe. Répondant à la prière que lui adressait le bienheureux -

*Fleur du Carmel, vigne fleurie
Splendeur du ciel, Vierge incomparable
Mère du Sauveur
Mère très douce qui jamais ne connus d'homme,
A tes Carmes accorde tes privilèges,
Etoile de la mer !*

-, elle lui donnait un signe de sa spéciale dilection, gage d'espérance au moment où l'Ordre connaissait la persécution en terre Sainte. Le prodige, si prodige il y a eu, avait une signification.

On ne peut en dire autant de la plupart des apparitions mariales dans lesquelles intervient un apport d'objet prétendument venu du ciel. Déjà en 1523, Francisca la Brava, une pauvre femme du village de QUINTANAR DE LA ORDEN, dans la Manche (Espagne), confie à ses voisines, puis à son curé, qu'elle a eu deux apparitions de la Vierge :

Durant la seconde, la Vierge entourée d'anges lui donne une bougie, un morceau de tissu et une pierre aimantée qu'elle remet le lendemain à son curé. Convoquée devant l'Inquisition, elle est condamnée au fouet par un jugement en date du 28 novembre 1523².

L'Inquisition du diocèse de Cuenca justifie la condamnation dans les termes suivants :

¹ Voir le livre du Père Brune "La Vierge du Mexique ou le miracle le plus spectaculaire de Marie" aux Editions Le Jardin des Livres, 2002.

² Joachim BOUFLET et Philippe BOUTRY, *Un signe dans le ciel - Les apparitions de la Vierge*, Paris, Editions Grasset et Fasquelle, 1997, p. 46.

*Ladite Francisca a commis une grande faute et a gravement péché contre notre sainte foi catholique pour avoir publié et affirmé que Notre-Dame lui est apparue par deux fois à la manière et dans la forme qu'elle a énoncées et affirmées dans ses dites confessions, alors que ce n'est que moquerie et fausseté, comme il ressort clairement de l'ensemble desdites confessions et dépositions*¹.

Quelle est la *signification* de l'apport, par la Vierge Marie, de ces objets usuels que sont de l'amadou, un bout de tissu et un aimant ? Ils n'ont aucune valeur symbolique, et leur disparité n'a aucun sens. Il s'agit d'une supercherie - mise en scène naïve destinée à convaincre les témoins -, qui se retrouvera par la suite dans de nombreuses fausses apparitions : ainsi, toujours en Espagne, mais cette fois au Pays basque, lors des événements d'EZKIOGA (1931-1934), où la visionnaire Ramona Olazaba, non contente de simuler une stigmatisation surnaturelle avec un rasoir que l'on retrouva un peu plus tard dans le champ des « apparitions », exhibait un chapelet qu'elle prétendait avoir reçu de la Vierge Marie au cours d'une de ses extases.

Plus troublantes sont les pluies de pétales de roses qui signalaient, en 1948, les apparitions de la Vierge à Lipa, aux Philippines : se détachant des mains de Notre-Dame, les pétales se répandaient à profusion sur le lieu où elle se montrait à la novice carmélite Teresing (Thérèse) Castillo, et la rumeur affirmait que le bureau de l'évêque en avait été recouvert, comme signe de la surnaturalité des faits.

Légende sans fondement, mais qui eut la vie dure, d'autant plus qu'en 1949, le phénomène se serait renouvelé non plus sur le site des apparitions, mais sur une maison particulière, où une fillette de neuf ans avait été prétendument guérie d'une atrophie de la jambe par application de l'eau de Lipa :

La guérison causa une grande sensation, et des foules venues d'un peu partout se mirent à affluer vers la maison des Sunga : des proches, des prêtres, des religieux, mais aussi nombre d'inconnus qui voulaient voir la fillette guérie par l'eau de Lipa.

¹Ibid., p. 46.

Quelques jours plus tard, des voisins remarquèrent qu'un extraordinaire parfum de fleurs se répandait autour d'eux, tandis qu'une pluie de pétales s'abattait sur la maison des Sunga, au grand ébahissement des occupants ¹.

Un précédent a fait sensation quelques années plus tôt au Portugal, à VILAR CHAÕ, où sévit de 1945 à 1951 la fausse stigmatisée Amelia Rodrigues Fontes :

Un jour de juin 1945, Amelia, encore couchée, appelle son père :

- Père, viens voir, un ange est en train de me jeter des fleurs.

Le père ne voit pas l'ange mais constate, émerveillé, qu'une pyramide de fleurs tombant du plafond s'accumule peu à peu sur le lit. Les voisins, aussitôt convoqués pour assister au miracle, emportent chacun une fleur ²

Le « miracle » s'opérait avec la complicité d'une soeur d'Amelia qui, du grenier, jetait les fleurs sur le lit de la malade.

En 1948, la visionnaire Anna Morelli, de Gramolazzo (Italie, Toscane), se distingua lors des prétendues apparitions de MARINA DI PISA, où elle s'était rendue en pèlerinage :

Tous ceux qui se trouvaient là à m'observer me virent tout à coup avec un pétale de rose entre les doigts. Le pétale passa ensuite de main en main, au grand émerveillement de tous car il n'y avait aucune fleur aux alentours, seulement du sable. Il fut par la suite analysé et il apparut qu'il appartenait à une fleur de la famille des roses-thé. C'est dans l'après-midi de ce même jour que se produisirent des prodiges des plus stupéfiants. En apparaissant à moi, la Vierge me dit beaucoup de choses, puis elle m'invita à ouvrir les mains. Elle tenait dans la sienne une petite patène en or sur laquelle se trouvait une hostie : « Ouvre tes mains car je vais y laisser tomber l'hostie. Tu feras avec une communion spirituelle. » Entre-temps, les hosties s'étaient multipliées et étaient maintenant au nombre de trois ; une sur chacune des paumes de la Vierge et une troisième entre ses mains : « la deuxième hostie sera conservée, et la troisième sera donnée aux

¹Jane KEITHLY, Lipa - With the original accounts of the events at Lipa Carmel in 1948 by Mother Mary Cecil of Jesus, o.c.d., Manila, Center of Peace, 1992, p. 89.

²Gérard de SÈDE, Fatima, enquête sur une imposture, Paris, Alain Moreau, 1977, p. 221.

malades. ». C'est alors que les gens me virent tendre les mains vers le ciel et recevoir trois hosties¹.

Les habiles tours de passe-passe de la visionnaire firent, avec ses prétendues apparitions et ses stigmates, l'objet d'une sévère condamnation de la part du Saint-Office en 1951.

Depuis 1975, les hosties tombent en pluie et volent à toute vitesse chez Pierre Poulain, qui s'est autoproclamé le *Restaurateur* (de la France et de l'Eglise). A ce fort suspect gourou de LA MARTAIS, dans le diocèse de Nantes, la Vierge, qui se dit la *Femme-Dieu*, manifeste de cette façon sa présence mystique permanente sur les lieux :

J'étais présente dans la salle lorsqu'elles sont venues s'appliquer sur les tableaux. J'étais à genoux, ici, je priais avec une autre personne et, tout à coup, j'ai vu comme des éclairs qui passaient et puis après, des hosties se sont plaquées sur les tableaux².

Les dévots conservent avec le plus grand soin ces hosties, qu'ils scotchent à l'endroit où elles sont venues s'appliquer, quitte à les voir moisir ou s'émietter au fil des mois. Si les fidèles de *Jésus-Pierre* - un autre surnom du visionnaire - n'ont aucun doute quant à la provenance céleste des hosties, les voisins ne sont pas dupes, témoin cette déclaration d'une commerçante de la localité :

Il y a chez eux une femme d'une cinquantaine d'années qui fait des tours de passe-passe. Elle camoufle des hosties dans ses manches. Un jour, elle est venue ici, et elle en a fait apparaître dans le magasin !³.

Même attrait pour les pluies d'hosties chez Marie Prou-teau, alias *maman Claudine*, la visionnaire de KER ANNA, toujours en Bretagne, qui diffuse ses messages du Ciel depuis 1991 :

Ce qui inquiète le plus chez elle, c'est la prolifération du merveilleux gratuit :

¹Anna Maria TURI, *Pourquoi la Vierge apparaît aujourd'hui*, Paris, Editions du Félin, 1988, p. 153.

²Patrick et Philippe CHASTENET, *Prophéties pour la fin des temps*, Paris, Denoël, 1983, p. 124.

³*Ibid.*, p. 132.

des médailles et des hosties, qui ne sont point eucharistiques, mais pleuvent dans ces réunions de prière¹.

Le premier directeur spirituel de la voyante en était ahuri, et a demandé dans l'obéissance la cessation de ces simagrées, mais au bout de neuf jours d'interruption, les phénomènes ont repris de plus belle, avec cette explication attribuée au Christ :

Permettez-moi de continuer ces signes qui me sont nécessaires pour toucher les petites âmes simples et pures. Quant aux autres, vous souffrirez de leurs doutes, de leurs refus, de leurs calomnies, jusqu'au jour où ils se laisseront toucher².

Monseigneur Julien, archevêque de Rennes, ne s'est guère laissé toucher, qui a publié une note de mise en garde contre l'*Arche de Maman Claudine*, invitant ses diocésains à « s'abstenir de toute participation à ses activités ».

Dans cette perspective, quel crédit et quelle signification attribuer à l'extravagant apport par Gospa, à MEDJUGORJE, d'un objet mystérieux relatif aux dix secrets que la Madone croate aurait confiés à ses confidentes ? Le 25 juin 1985, la visionnaire Mirjana Dragicevic a fait sensation :

La « Gospa » m'a remis un simple feuillet spécial sur lequel sont écrits les dix secrets. Il est d'une matière qu'on ne peut décrire. Cela semble du papier, mais ce n'est pas du papier. Cela semble de l'étoffe, mais ce n'est pas de l'étoffe. C'est visible. On peut toucher, mais on ne voit pas l'écriture. Au moment opportun, je remettrai le feuillet au prêtre choisi.

Il recevra grâce pour lire seulement le premier secret, plus tard les autres. Mon cousin, ingénieur en Suisse, l'a examiné, mais n'a pu identifier la matière³.

Malgré un préjugé favorable sur les prétendues apparitions, René Laurentin ne peut dissimuler sa gêne :

Ce point singulier me laisse perplexe, car un tel mode de révélation ressemble plus à la magie qu'à la manière habituelle de Dieu selon la Tradition de l'Eglise.

¹René LAURENTIN, *Multiplication* ..., op. cit., p. 179.

²Ibid., p. 179.

³René LAURENTIN, *Medjugorje - Dernières nouvelles des apparitions*, n° 5, Paris, O.E.I.L., 1986, p. 38.

Il convient de rester réservé sur ce point, les voyants n'étant point infallibles¹.

Comme s'il s'agissait là d'infailibilité. Cet apport d'un objet mystérieux est-il réel, ou s'agit-il d'une invention de la visionnaire ? Mirjana a-t-elle vraiment reçu cet étrange document, ou affabule-t-elle ? Dans ce dernier cas - le plus probable -, c'est la crédibilité de l'ensemble des faits qui est remise en question. Il serait intéressant de savoir ce qu'est devenu ce singulier feuillet d'une matière inconnue, plus de 20 ans après qu'il aurait été remis par la Vierge à la visionnaire. Mais, paradoxalement, nul ne s'en soucie, de tous ceux qui défendent bec et ongles ces prétendues apparitions, et qui auraient là sinon une preuve, du moins un signe en faveur de leur authenticité.

A l'évidence, ces *apports célestes* ponctuant des mariophanies pour le moins suspectes, n'ont aucune signification. Y a-t-il fraude consciente dans tous les cas ? Elle est avérée dans les « apparitions » du FRÉCHOU, au diocèse d'Agen, où le faux prêtre et pseudo-stigmatisé Roger Kozik, alias Père Jean-Marie, a déployé un éventail de manifestations spectaculaires, auxquelles ne pouvait manquer le don d'un gage d'épousailles :

Le 26 juillet 1979, au pied de l'autel, Notre-Dame lui a passé au doigt l'Anneau mystique².

Voici, parmi tant d'autres dont est crédité ce *nouveau Padre Pio* (condamné en justice le 10 mai 1991 pour abus de confiance), un prodige d'apport télékinésique présumé, qui nous ramènerait à la dimension sponsale du phénomène, s'il n'était entaché de fraude et s'il s'inscrivait dans un ensemble cohérent, signifiant. Ce n'est pas le cas, on se trouve en présence du merveilleux sensationnel gratuit, qui n'a aucune portée d'ordre spirituel. Peut-être même a-t-on affaire au préternaturel diabolique, comme il semble se manifester à l'heure actuelle dans les fausses apparitions de Manduria, en Italie, comme à coup sûr il s'est déployé au XIX^e siècle à l'occasion des faits de SASSAY, en France, dans le diocèse de Blois.

Dans ce paisible village sis aux confins de la Sologne, plusieurs fillettes font état, à partir du 12 juin 1873, d'appari-

¹*Ibid.*, p. 38.

²*Bulles*, n° 29, 1^{er} trimestre 1991, p. 17.

tions dans l'église paroissiale d'une de leurs compagnes morte trois mois auparavant, puis de la Vierge Marie, et enfin de la Sainte Famille. Les faits, sobres et dignes au début, évoluent de façon incohérente, avec l'apport de vases de plumes et de fleurs visibles aux seules petites visionnaires, à qui l'apparition promet qu'ils deviendront visibles aux yeux de tous le 15 août. Au jour dit, non seulement les vases ne sont pas rendus visibles, mais ils disparaissent aux yeux des fillettes ! Entre-temps, des messages extravagants ont semé le doute chez le curé et plusieurs paroissiens, mais la prétendue Vierge a laissé un signe destiné à les convaincre : elle s'est arraché quelques cheveux, qu'elle a laissé tomber aux pieds des petites visionnaires. Et, de fait, on a retrouvé sur le pavement de l'église, au terme de leur extase, de longs cheveux blonds très fins. Lorsque, dans les premiers jours de septembre, les apparitions alléguées cesseront, on apprendra que dans un village à quelques lieues de Sassay, une jeune fermière était à la même époque en proie à des sévices diaboliques, au cours desquels une force mystérieuse lui arrachait les cheveux, qu'elle avait blonds, fins et fort longs. Fort étrangement, les vexations diaboliques ont cessé à peu près à la même époque que les prétendues apparitions.



La fausse mystique Catherine Filijung (1848-1915) qui prétendait ne se nourrir que de l'hostie mais qui, par-dessus tout, raffolait de gâteaux et liqueurs.



Marie-Julie Jahenny (1850-1941) la visionnaire de La Fraudais, dans les premières années de sa vie mystique. Elle affirmait ne se sustenter que de l'eucharistie, mais cela n'a jamais été établi.



L'unique photo de la « communion mystique » de Conchita, la principale voyante de Garabandal (Espagne) le 18 juillet 1962: authentique miracle ou supercherie sacrilège ? La question a été posée.



La bienheureuse Jacinta Marto morte en 1920 une des premières voyantes de Fatima retrouvée incorrompue lors de l'exhumation du 12 septembre 1935 à l'occasion de la translation canonique des restes. L'enfant avait reçu la communion des mains d'un Ange avant les apparitions de 1917.



Marthe Robin (1902-1981), la plus célèbre inédique partielle du XX^e siècle. Mais certainement une des plus grandes saintes contemporaines.



Theres Neuman (1898-1962), authentique inédique : le jeûne semble plutôt bien lui réussir à en croire sa mine florissante.



Encore une stigmatisée et grande jeûneuse peu connue : Marie Louise Brault (1856-1910) photographiée ici avant sa mort, pas du tout émaciée par son inédie.



Marie Martel, la voyante de Tilly sur Seules, que la pluie ne mouillait pas quand elle était en extase lors des apparitions de la Vierge (1896 – 1903)



Bärbel Ruess (1924-1996) voyante de Marienfried qui eut des apparitions de la Vierge en 1946: les portes de l'église s'ouvraient d'elles-mêmes devant elle, quand elle venait y prier la nuit.



Saint Joseph Benoit Cottolengo, le Saint de la Providence toujours à court d'argent auquel la Vierge venait en aide de façon miraculeuse pour l'aider à régler ses dettes.



Rosalie Put (1868-1919), la stigmatisée de Lummen (Belgique) qui chaque nuit recevait de la main d'un ange la communion mystique à la grande frayeur de son confesseur.



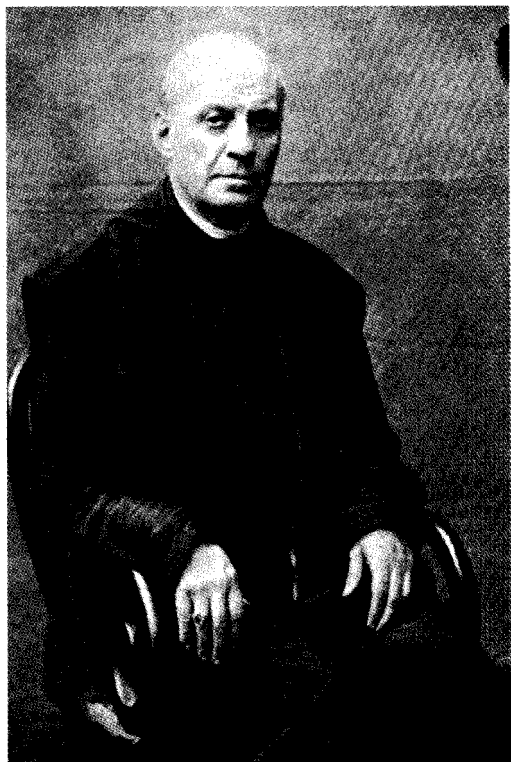
Prétendue communion mystique de Rosario Arenillas, visionnaire d'El Palmar de Troya (1968). On notera la taille minuscule de l'hostie, et la différence avec la Conchita de Garabandal.



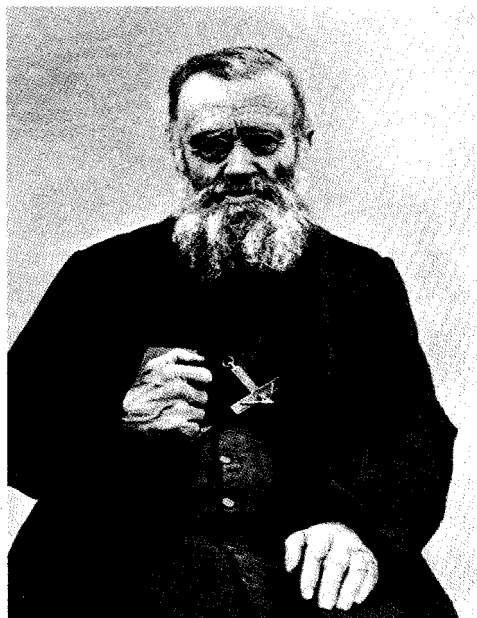
Un des petits Jésus apportés « miraculeusement » à Yvonne-Aimée de Jésus (1901-1951), la célèbre religieuse de Malestroit.



La pierre ou Cefas apportée par la Vierge Marie lors de ses apparitions à Nativide, au Brésil le 17 mai 1967. Riche de symbolisme, elle est conservée dans la chapelle élevée sur les lieux avec l'autorisation de l'évêque.



Le bienheureux Joseph Benoit Dusmet (1818-1894) cardinal archevêque de Catane, qui un jour ressortit parfaitement sec de la rivière où il avait plongé pour sauver un enfant qui se noyait.



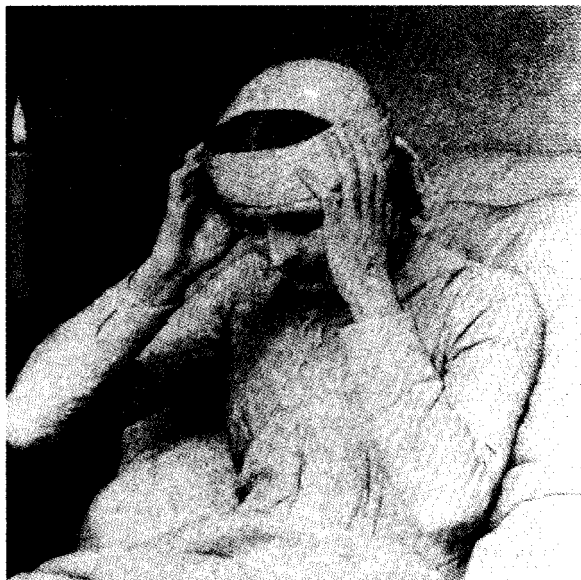
Le bienheureux Joseph Gérard (1831-1914) missionnaire au Basuto-land que les indigènes appelaient le « faiseur de pluie ».



La vénérable
Elena Aiello
(1895-1961)
célèbre mystique
italienne qui béné-
ficia plus d'une fois
d'apports miracu-
leux de nourriture
pour les orphelines
qu'elle avait
recueillies.



La « sainte des
fleurs » la bien-
heureuse Fran-
cisca Ana Cirer
Carbonell
(1781-1855) : à sa
prière, les bran-
ches mortes se
couvraient de
fleurs magnifiques.



La vénérable Anne Catherine Emmerich (1774-1824) devant laquelle s'ouvraient toutes les seules les portes de l'église de Coesfeld quand elle venait, de nuit, y vénérer le Christ miraculeux.



Le Christ miraculeux de Coesfeld qui venait à la rencontre d'Anne Catherine Emmerich en faisant tinter les chaînes et les médailles d'argent dont il est paré.



Saint François de Paule (1416-1507) fait sortir vivant du four à chaux son agneau Martinello que des ouvriers avaient capturé et proprement grillé avant de le déguster et de jeter les restes dans la fournaise.



Saint Egidio di San San Giuseppe (1729-1812) le grand thaumaturge de Naples, rendait la vie aux poissons crevés et ressuscita en 1809 sa vache Catarinella, volée et dépecée par un boucher.

Le bienheureux Diego Oddi (1839-1919) couramment appelé Fra Giuseppe, spécialiste des miracles sur le... vin.

chapitre 4

Multiplication de biens

Le soir venu, les disciples s'approchèrent et lui dirent : « L'endroit est désert et l'heure est déjà passée : renvoie donc les foules afin qu'elles aillent dans les villages s'acheter de la nourriture. » Mais Jésus leur dit : « Il n'est pas besoin qu'elles y aillent ; donnez-leur vous-mêmes à manger. »

« Mais, lui disent-ils, nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons. » Il dit : « Apportez-les moi ici. » Et, ayant donné l'ordre de faire étendre les foules sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons, leva les yeux au ciel, bénit, puis, rompant les pains, il les donna aux disciples, qui les donnèrent aux foules. Tous mangèrent et furent rassasiés, et l'on emporta le reste des morceaux : douze pleins couffins ! Or ceux qui mangèrent étaient environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants (Mt 14, 13-21).

Le miracle de la multiplication des pains par Jésus, qui donne aux foules affamées un aliment pour les corps, préfigure et annonce l'eucharistie qui, inépuisablement et jusqu'à la consommation des siècles, donnera aux âmes le pain de la vie éternelle. Accompli publiquement, il frappa à ce point l'imagination de ses bénéficiaires que ceux-ci voulurent enlever Jésus pour le faire roi. De plus,

il revêtit une telle importance dans l'esprit des disciples du Seigneur que nous le trouvons rapporté avec des détails variés dans les quatre évangiles. Il est le seul miracle de Jésus qui ait les honneurs d'un quadruple récit. S'il est un événement historique attesté parmi les données évangéliques sur l'activité surnaturelle de

*Jésus, c'est bien celui-ci. On ne peut donc le récuser que pour des motifs qui ne sont pas des motifs d'histoire et qui par conséquent auraient besoin eux-mêmes d'être d'abord légitimés, qu'ils soient de critique ou de philosophie*¹.

Aussi n'est-il rien d'étonnant à ce que le miracle de la multiplication des biens - non seulement du pain et des aliments - soit un thème récurrent dans la littérature hagiographique : nous le trouvons, jusqu'à l'époque contemporaine, signalé dans les vies des saints plus souvent que tout autre prodige.

Le phénomène est complexe. Il revêt des formes diverses, suivant la nature du produit qui est *multiplié*. Il est relativement facile d'imaginer la multiplication d'un certain nombre d'unités initiales, comme les cinq pains des Evangiles : bénis et rompus par Jésus, ils deviennent une quantité de morceaux propre à nourrir une foule de plus de 5000 personnes et produisant encore suffisamment de restes pour remplir douze corbeilles. Semblable cas de figure est le plus *classique*. Mais qu'en est-il lorsqu'il s'agit de vin, d'huile ? On assiste tantôt à une augmentation de la masse du liquide qui soudain remplit le récipient où il n'en restait plus guère, parfois jusqu'à déborder, ou bien à un écoulement qui semble inépuisable. Et que dire alors quand est question de mets cuisinés combinant liquide et solide - de la soupe, par exemple - ou, comme cela a pu se voir, de toile, de drap ? On avancera l'hypothèse, sans doute exacte, d'une multiplication moléculaire : qu'y a-t-il de fondamentalement différent entre l'augmentation du nombre de pains dans une corbeille, de grains dans un tas de riz, de molécules de farine ou de vin ? Dans tous les cas, il s'agit d'une augmentation significative et naturellement inexplicable de la quantité initiale du produit, qui parfois se rapproche beaucoup du phénomène de l'apport évoqué dans le chapitre précédent, de sorte que la quantité initiale s'en trouve augmentée.

¹Alexandre WESTPHAL, *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Valence-sur-Rhône, 1973, p. 264.

Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour

De tout temps, l'homme a connu la faim. Qu'elle soit occasionnelle et générale -due à une mauvaise récolte, à une famine- ou plus permanente, personnelle, liée aux conditions de vie parfois dramatiques de certaines personnes, même dans nos pays *riches*, qui recèlent derrière leur façade nombre de détreesses insoupçonnées. Et la demande du *Pater*, si elle concerne (peut-être) au premier chef l'Eucharistie, traduit à l'évidence une des préoccupations vitales de l'être humain : avoir de quoi subsister au jour le jour. Nombre de saints personnages ont été bouleversés par la misère matérielle et non seulement spirituelle de leurs contemporains. Certains, jusqu'à une époque récente -mère Teresa de Calcutta est morte il y a moins de dix ans- ont consacré leur vie et leurs forces à soulager quelque peu l'indigence de leurs frères, en la palliant par des oeuvres de charité, certes, mais aussi en la partageant, dans une exigence de pauvreté évangélique radicale : les congrégations religieuses vouées au soin des pauvres et les rejoignant dans leur condition, sont un des fleurons de l'Eglise. A cette radicalité de l'amour, il est arrivé parfois que Dieu réponde par la prodigalité de ses dons, et ce d'une manière prodigieuse. Pour permettre à ses saints de témoigner dans les faits de la libéralité de l'amour divin, parfois aussi pour leur venir en aide, dès lors que, s'étant dépossédés de tout, ils se retrouvaient eux-mêmes plus pauvres que leurs protégés. Mais aussi, il y a une merveilleuse gratuité de Dieu - avec souvent une pointe d'humour - dans les dons extraordinaires qu'il accorde à ses serviteurs, lorsqu'il veut à travers eux manifester sa sollicitude paternelle, en multipliant les vivres non seulement pour les nécessiteux dont ils ont la charge, mais encore à leur profit ou à celui de leurs bienfaiteurs. De tels prodiges sont des plus charmants et rejoignent la tradition des *fioretti*.

Privège séraphique ?

Les miracles de multiplication de vivres sont un des lieux communs de la littérature hagiographique relative aux disciples de saint François d'Assise - le *Poverello* (petit pauvre) du Christ, qui avait épousé Dame Pauvreté -, que leur vocation à la pauvreté et au secours des indigents confronte aux besoins

matériels, les plus immédiats, des populations : si les quêteurs des couvents mendiaient pour la subsistance de leurs communautés, ils n'hésitaient point à partager avec plus démunis qu'eux les dons qu'ils avaient reçus de leurs bienfaiteurs, quand ils n'allaient pas jusqu'à s'en déposséder totalement, remettant à la Providence divine le soin de pourvoir aux nécessités de leurs frères en religion. Aussi n'est-il pas étonnant que Dieu ait manifesté, parfois sur le mode du prodige, combien lui est agréable une charité si radicale. Il n'est, jusqu'à une époque toute récente, presque aucune vie de saint personnage de l'Ordre séraphique qui ne mentionne un miracle de multiplication de vivres.

Déjà le bienheureux GUY DE CORTONE (+ 1245), un des premiers disciples de saint François, avait la réputation de multiplier les denrées au profit des indigents : un jour, alors qu'une grande famine frappait la région, une pauvre femme vint le supplier de l'aider. Il ne lui restait qu'une poignée de farine au fond d'un sac. Ayant prié le Seigneur, frère Guy traça un signe de croix sur le sac, qui se trouva aussitôt rempli à craquer de farine. Chose plus merveilleuse, le contenu du sac ne s'épuisa pas durant quatre mois, jusqu'à l'époque de la moisson. Telle est la *legenda*, qui nous semble incroyable. Est-ce pour autant qu'elle n'est pas *vraie* ?

Frère JORGE DE CALZADO (+ 1583), compagnon de saint Pierre d'Alcantara, était un spécialiste de la multiplication des pains, notamment en période de disette : plus d'une fois, il en augmenta le nombre pour nourrir tantôt les ouvriers qui travaillaient au couvent, tantôt les pauvres qui se pressaient à la porterie. Quand il ne restait plus une miette dans la huche, il y faisait d'un signe de croix apparaître des miches tout chaudes et croustillantes, ou bien sa prière obtenait qu'arrivât soudain, venu d'on ne sait où, un mulet chargé de deux corbeilles remplies de pains frais. Son renom de sainteté était aussi grand que sa réputation de thaumaturge, si bien qu'on instruisit sa cause de béatification dès 1635, mais la procédure n'aboutit pas.

En Sicile, son contemporain, BENEDETTO MANASSARI de San Filadelfo (1526-1589), appelé *le Maure* parce qu'il descendait d'esclaves africains convertis au christianisme, eut plus de chance : il fut canonisé en 1807 et, en souvenir de lui, on

changea le nom de son village natal en celui de San Fratello : *le saint Frère*. Les miracles de multiplication des pains sont des moindres parmi les prodiges extraordinaires qu'il accomplit durant sa vie. Un jour, rencontrant des voyageurs épuisés et mourant de soif sous la canicule, il leur donna à boire du vin de la cruche qu'on lui avait offerte pour le couvent : tous se désaltérèrent à satiété, et il poursuivit son chemin avec son récipient aussi plein qu'auparavant.

Au couvent de Gandia, en Espagne, qu'avait illustré la sainteté de l'humble frère lai Andrés Hibernon, son disciple PASCUAL DE LA PLAZA (+ 1644) accomplissait les mêmes prodiges : s'il multipliait les pains avec une aisance déconcertante, il récompensa également la générosité d'une pauvre femme qui lui avait fait l'aumône de tout ce qui lui restait : un petit pot d'huile. Le religieux remercia la donatrice et traça un signe de croix sur le récipient, qui se mit à déborder, si bien qu'on dut en verser le surplus dans un tonneau : en quelques minutes, le fût était rempli. Frère Pascual ne faisait en cela qu'imiter son bienheureux maître, qui avait naguère rempli de la même façon le tonneau d'un bienfaiteur, et qui multiplia le vin d'un autre donateur, Federico Rombau : la barrique vide s'était soudain trouvée pleine d'un excellent vin dont le niveau ne baissa pas durant une année entière, quelle que fût la quantité qu'on en tirât. Légendes, dira-t-on. Pourtant, le très critique Prospero Lambertini a étudié avec rigueur nombre de cas, consacrant au sujet un chapitre de son traité *De Beatificatione*. (Livre IV, 1^{ère} partie, ch. XXIII) : Il reconnaît pleinement le caractère surnaturel de ces multiplications lorsque les précautions indispensables sont prises contre les erreurs, défauts d'observation etc. Il cite lui-même nombre de cas où de tels incidents sont formellement qualifiés de miraculeux dans les bulles de canonisation de saints très connus. Il mentionne en particulier sainte Claire d'Assise, saint Richard de Chichester, sainte Thérèse d'Avila, sainte Françoise Romaine, sainte Marie-Madeleine de Pazzi, saint Pie V, etc., il signale aussi d'autres exemples, associés aux noms de saint Thomas de Villanova, de saint Louis Bertrand, sainte Rose de Lima, saint Louis de Gonzague, saint François Xavier, sainte Elisabeth, reine du Portugal, et quelques autres encore¹. Il eût pu citer encore le franciscain PEDRO DE LA MADRE

¹Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 468-469.

DE DIOS (+ 1627), missionnaire aux Indes Occidentales (Mexique), qui « multipliait » la soupe destinée aux pauvres en s'agenouillant devant la marmite : il nourrissait ainsi de grandes cohortes de miséreux, assurés de trouver à la porterie du couvent toujours de quoi manger.

Les actes du procès de canonisation de GIUSEPPE DA LEONESSA (1556-1612), un capucin italien qui fut missionnaire en Turquie, ont été également scrutés par Prospero Lambertini, qui n'a pas mis en doute les miracles opérés par le serviteur de Dieu, tant les témoignages étaient unanimes et convergents. Embarqué en 1586 pour Constantinople - les Européens appelaient encore ainsi Istanbul -, le jeune moine se signale sur le navire par un premier prodige : les provisions s'étant épuisées, à cause d'un contretemps dans la traversée, il sort quelques croûtons de pain dur de sa besace et, ayant prié Dieu, les distribue aux membres de l'équipage et aux passagers, qui ont l'agréable surprise de recevoir des pains tout frais. Arrivé à bon port, Giuseppe se consacre à l'apostolat auprès des galériens et des prisonniers chrétiens, mais son zèle ne tarde pas à lui attirer des ennuis de la part des autorités locales. Emprisonné une première fois à titre d'avertissement, il se met en tête, aussitôt libéré, de convertir le vizir et, pour cela, de forcer les portes du palais. Cette fois, il est condamné au supplice : on le pend par le pied gauche et la main droite - traversés par un crochet - à une potence au pied de laquelle les bourreaux allument un feu dont la fumée est destinée à l'étouffer : au bout de trois jours, toujours vivant, il est détaché du gibet par un enfant mystérieux qui le restaure de deux pains et d'un flacon de vin, avant de lui enjoindre de regagner l'Italie.

Rentré au pays, il se partage entre les missions populaires et la prédication. En 1601, il est à Orticoli, où sévit une terrible disette. La présidente de la confrérie du rosaire, à qui il demande de nourrir les pauvres, ne parvient à recueillir que douze livres de farine ; il lui ordonne néanmoins de préparer la pâte à pain, l'assurant de sa bénédiction : bientôt la pâte gonfle à un point tel qu'elle déborde du pétrin et que la brave femme doit faire appel à son mari, puis à deux, et trois voisins, pour endiguer le flot.

On obtient ainsi deux fournées de 300 livres de pain ! En 1608, c'est sur la région de Borbone que s'abat la famine.

Les habitants font appel à Giuseppe. Il s'en va quémander auprès de gens fortunés quelques poignées de farine, en tire deux corbeilles de pains, ce qui déjà impressionne les témoins. Bien plus, il procède à une distribution à laquelle toute la population est conviée : inlassablement, il retire les pains de ses corbeilles, à raison de six à douze par foyer. Quand tout le monde est rassasié, il reste encore 60 pains.

Quelques décennies plus tard, un semblable prodige se répète à la prière de BERNARDO DA OFFIDA (1604-1694), le frère quêteur du couvent de Fermo, toujours en Italie :

Un soir, le cuisinier, à bout de provisions, attendait, pour préparer le souper, le retour du quêteur. Or, celui-ci n'avait pas été heureux et revenait la besace vide. Mais il avait une petite provision : un pain réservé de la veille et un flacon de vin. « Ayons confiance, dit-il au cuisinier, et prenons ce que le bon Dieu nous donne ». Il se mit lui-même à diviser ce pain en morceaux qui formaient chacun à peine une bouchée, et à verser dans la coupe de chaque religieux une quantité minuscule de son vin. Ceux qui le voyaient à l'oeuvre étaient tentés de sourire. Dieu cependant allait opérer dans ce modeste réfectoire une grande merveille, en renouvelant pour le Frère Bernard, en faveur des religieux en détresse, le miracle de Cana et celui du désert : les coupes se trouvèrent remplies et le pain fut multiplié de telle sorte qu'il fallut en recueillir les restes ¹.

Même si ce n'est pas exactement le miracle de Cana - la transformation d'eau en vin - qui est réitéré, le phénomène mérite quand même considération.

En plein siècle des Lumières, comme pour se rire des prétentions de la déesse Raison qui amorce sa brève carrière, le Seigneur suscite dans l'Eglise des saints, souvent atypiques, dont le charisme personnel et les dons extraordinaires sont un défi au rationalisme ambiant. Il n'est que d'évoquer l'attachante figure de Benoît-Joseph Labre (1748-1783), le *poilleux de Dieu* comme le surnommaient les libres-penseurs du XIX^e siècle, ajoutant : « *l'Eglise canonise la crasse* » ; celle, bouleversante, de la stigmatisée Maria Francesca delle V Piaghe (1715-1791), qui s'offrit en victime d'expiation pour les malheurs qu'entraînerait

¹R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 166.

dans son pays et dans l'Europe entière la Révolution française. Chez les capucins d'Italie et d'Espagne, d'humbles frères convers affermissent la piété populaire par les miracles qu'ils accomplissent en faveur des indigents et des nécessiteux, tandis que des prêtres exemplaires se dévouent dans les missions auprès des couches les plus humbles de la population.

A l'époque, la sainteté d'IGNAZIO DA LACONI rayonne sur toute la Sardaigne, on se raconte à mi-voix les prodiges qu'il sème à profusion, et que ses confrères eux-mêmes attestent : n'ont-ils pas, à sa prière, reçu un jour de disette des corbeilles de pain apportées par deux messagers du ciel ? Et le jeune Giuseppe Agostino, le clerc qui l'accompagne dans ses déplacements depuis qu'il est chenu et presque aveugle, n'a-t-il pas été témoin d'un véritable miracle ? Ayant laissé Fra Ignazio à la chapelle, il s'était avisé d'aller fureter dans sa cellule : ayant faim, il cherchait quelque chose à se mettre sous la dent. Dans l'armoire du vieux moine, il avait trouvé quelques croûtons rassis, des figues sèches, un peu de poisson fumé. Il en avait grignoté, puis s'était mis au travail. Quelques instants plus tard, Fra Ignazio était venu le retrouver : *« Ah, Peppino, qu'as-tu fait ! Ne sais-tu pas qu'il faut respecter les affaires d'autrui ? Qui est fidèle dans les petites choses, le sera dans les grandes »*. Tout confus, l'étudiant s'agenouille devant le vieux frère pour lui demander pardon, mais celui-ci le relève avec bonté :

« Si tu me l'avais dit, je t'aurais satisfait ». Et il va vers la vieille armoire où les araignées avaient tissé leurs toiles et en tire un beau pain et un plat de poissons frits, si chauds qu'on ne pouvait les tenir à la main. L'étudiant n'eût alors osé toucher sans l'invitation du saint Frère ; mais alors, se précipitant dans le couvent, il se mit à crier : « Miracle ! Miracle ! »

Les religieux accoururent et chacun voulut emporter comme relique un morceau de pain ou de poisson ¹.

A Guastalla, le père LORENZO DA ZIBELLO (1695-1781) accomplit de semblables prodiges, pour la plus grande édification des simples et la confusion des savants :

Le pauvre Supérieur, soucieux, souffrait pour sa communauté qui allait manquer de pain. Le Père Laurent s'appro-

¹Ibid., p. 344.

cha et lui dit avec un grand calme : « Père Gardien, j'ai été jeune et j'ai vieilli, je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa descendance manquer de pain ». Et il invita les frères à aller voir dans la corbeille. Hélas ! elle était complètement à sec... « Retournez et regardez mieux », leur dit le saint homme. Les religieux lui obéirent, mais sans grande confiance. Heureuse surprise, la corbeille était pleine à déborder et il y eut largement du pain pour toute la journée ¹.

En Espagne, le capucin DIEGO JOSÉ DE CADIZ (1743-1801) inaugure en 1772 sa vie de prédicateur et de thaumaturge par un coup d'éclat. A peine envoyé en mission dans la ville d'Ubrique, que ravage depuis des mois une effroyable disette, il quête auprès de familles aisées en faveur des plus pauvres. Certaines n'ont plus rien, d'autres peuvent lui donner encore des légumes secs et des pains, en quantité largement insuffisante pour couvrir les besoins de toute la population. Il ne se laisse pas abattre :

Dans la cour, il avait fait préparer une assez grande quantité de pains et des corbeilles remplies de pois, de fèves et de lentilles. Aussitôt la distribution commence. On se précipite sans ordre, comme il arrive en pareille occurrence : chacun veut arriver bon premier pour ne pas manquer l'aubaine. Les pains passent avec rapidité des mains de Diego et de son compagnon dans les mains tendues des solliciteurs. D'abord, on ne remarque rien d'extraordinaire, chacun se retirant avec son petit trésor. Mais bientôt, les flots succédant aux flots, les couches profondes aux couches les plus profondes, les mains finement gantées aux mains rudes des travailleurs, les mêmes revenant plusieurs fois à la charge et les pains ne s'épuisant pas, jusqu'à ce que les deux Pères, n'en pouvant plus de fatigue, laissent tomber les bras et cessent la distribution : on se regarde, on comprend, les larmes s'échappent des yeux, un cri intense d'admiration et de reconnaissance monte de la foule jusqu'aux cieux. Le miracle de la multiplication des pains par le divin Maître sur les collines de la Galilée, vient de se reproduire dans l'heureuse ville d'Ubrique, par le serviteur de Dieu, le Père Diégo de Cadix².

¹*Ibid.*, p. 315.

²R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 439-440.

Toujours dans la famille séraphique, et à la même époque, FRANCESCO DA LAGONEGRO (1717-1804) émerveille la population de Naples par de semblables prodiges :

Il recueillait à table tous le pain qu'il pouvait, le rompait en petits morceaux qu'il mettait dans une serviette pour les distribuer aux pauvres et aux enfants. Ce geste de charité caractérisait sa présence au milieu du peuple, il est resté lié à jamais à sa figure dans l'iconographie, et gravé dans la mémoire reconnaissante des fidèles.

Un geste humble, imprégné de bonté évangélique, dans lequel ne manquait pas, à l'occasion, de se multiplier de manière prodigieuse ce petit don. Les enfants étaient les destinataires privilégiés du pain de la charité, ils attendaient le père à la porte du couvent et accouraient en foule autour de lui, qui les accueillait avec bienveillance, leur disant : « Mangez, mangez, c'est le pain de la Maman du ciel, qu'il vous rassasie ! »¹.

Ce pain, souvent multiplié par miracle, a d'étranges propriétés :

Ces petits bouts de pain devaient avoir quelque chose de vraiment singulier, car souvent les mères des enfants s'accordaient à dire qu'elles constataient qu'avec cette simple bouchée, leurs gamins se trouvaient rassasiés pour toute la journée².

Le bon père accompagne cette distribution de quelques paroles d'encouragement, d'une invitation à prier Dieu avec confiance, à aller à l'église, à suivre les leçons du catéchisme. Tout cela crée une ambiance à la fois bon enfant et recueillie :

La valeur qu'avait ce don dans le climat de l'époque, et son caractère providentiel, une femme du peuple l'exprima lors des obsèques du vénérable lorsque, passant devant son cercueil, elle fondit en larmes et s'écria : « Et qui, maintenant, donnera de ce pain à mes enfants ? »³.

Si gratuits que soient ces prodiges, ils recèlent toujours une part d'enseignement, que les humbles sont à même de comprendre, parce que le langage des signes parle à leur cœur.

¹MARIANO D'ALATRI, *Santi e santità nell'Ordine Cappuccino*, II, Roma, Postulazione generale dei Cappuccini, 1981, p. 269.

²*Ibid.*, p. 269.

³*Ibid.*, p. 269.

Le vin de Fra Giuseppe

Plus proche de nous dans le temps, le bienheureux DIEGO ODDI (1839-1919), un franciscain italien que ses contemporains appelaient Fra Giuseppe (son nom de baptême), s'est fait en quelque sorte une spécialité de la « multiplication » du vin. Certes, il quêtait auprès des paysans des *Castelli Romani*, région vinicole, et il était chargé spécialement de pourvoir la communauté en vin. Il convient de préciser que ce breuvage, outre les qualités qu'on lui connaît, était alors utilisé pour rendre potable l'eau avec lequel on le coupait : l'alcool était tenu pour détruire les bactéries et autres légionelles et salmonelles susceptibles de proliférer dans les puits et les réservoirs, peut-être était-ce vrai. Il était également réputé restaurer les forces des paysans qui s'éreintaient dans leurs champs. Aussi les bienfaiteurs des couvents n'hésitaient-ils pas à en donner aux frères quêteurs, et ils en étaient parfois récompensés de façon tout à fait étonnante :

Dans un village des Castelli Romani, un de nos bienfaiteurs se trouvait à court de vin et, pire encore, n'avait pas d'argent pour en acheter. Le père Bernardo, étant allé le visiter, lui dit, comme en badinant : « Veux-tu me conduire à la cave, pour voir les tonneaux ? » - « Allons-y », répondit le bienfaiteur. Et ils descendirent.

Le père frappa une barrique, parmi les plus grandes, et écouta : elle sonnait creux, vide ! Il sortit de son habit une image du saint fondateur, l'appliqua contre le fût, sur lequel il traça un signe de croix, puis il repartit. Quelque temps plus tard, le bienfaiteur redescendit dans la cave. Il frappa contre le tonneau, le grand récipient émit un son sourd : il était plein de vin ! Le père Bernardo avait refait le geste de saint Paul de la Croix qui, autrefois, avait de la même façon consolé un autre bienfaiteur¹.

Ce fait, isolé dans la vie du passioniste BERNARDO MARIA DI GESÙ (1831-1911), était fréquent chez son contemporain Diego Oddi. Comme il se trouvait un jour, en 1905, chez des proches, ces derniers ne purent lui offrir un verre de leur petit vin, malgré la chaleur de l'été :

¹P. SERAFINO, c. p., *All'ombra della Croce. P. Bernardo Maria di Gesù, passionista*, Isola del Liri, Macioce & Pisani, 1940, p. 163.

- Il est bien bon, notre petit vin, mais il n'y en a plus.
 - Mais si, il y en a encore !
 - Fra Giuseppe, nous avons relevé le tonneau, et le vin ne coule plus, ajouta-t-elle sur un ton mélancolique.

Entre-temps, il avait pris la bouteille et l'agitait, faisant glisser sur le fond vert sombre les dernières gouttes noires du vin. Puis il se dirigea vers la cave, tourna la clef dans la porte, alla vers le tonneau et en tira une demi-bouteille de vin. Retournant à la cuisine, il posa la bouteille sur la table avec un sourire de satisfaction : « Tirez, tirez donc, il y a du vin, et qui ne demande qu'à être bu ! » Dès lors, souvent et autant que nous le voulions, nous tirâmes du vin pendant quatre mois, jusqu'aux vendanges. Alors nous dûmes remplir le tonneau avec le moût nouveau, mais il résonnait comme s'il était encore plein. Nous remplîmes toutes les bouteilles et tous les récipients que nous avions, mais le fût en donnait toujours. Pour voir combien il en restait, mon père retira la bonde de liège et je passai mon bras, touchai le fond avec ma main et, me tournant vers mon père, m'exclamai : « Mais il n'y a plus de vin, c'est tout sec ! » On ouvrit alors le tonneau et on vit alors avec stupéfaction que l'intérieur en était entièrement sec ¹.

A l'automne 1907, Vincenzo Sebastianelli et son parent Luigi Galizia étaient à la cave en train de préparer les fûts pour la vendange. Il ne restait pratiquement plus de vin vieux, sinon un fond dans un tonneau. C'est alors que Fra Giuseppe arriva, demandant au nom de saint François un peu de vin :

- Combien en veux-tu ? questionna Galizia.
 - Autant que tu veux, répondit Fra Giuseppe.

Mais, se tournant vers Luigi, son cousin Vincenzo le reprit : « Tu n'as pas même de quoi remplir un tonneau, et tu veux donner le peu qui reste ! » Sans se poser davantage de questions, Luigi en offrit au religieux une cruche pleine à ras bord : « Cela te suffit ? » - « Oh oui, répondit tout joyeux le frère quêteur, saint François te le rendra ! ».

L'aumône faite, Galizia et Sebastianelli quittèrent la cave, qu'ils fermèrent à clef, et regagnèrent la maison. Après le repas, ils retournèrent à leur travail, décidés à retirer la canette du tonneau, pour le vider et le nettoyer avant de le remplir de vin

¹Rocco GUERINI, *Fra Diego Oddi, un dono di Dio*, Roma, « Amici Fra Diego », 1987, p. 137-138.

nouveau. Arrivés devant le tonneau, alors qu'ils allaient ôter la canette, ils s'aperçurent que, de quelque joint, du vin très pur giclait. Frappant tous deux des doigts sur les douelles, ils constatèrent que le récipient était plein. Ils se regardèrent, effarés, et comprirent alors que saint François les avait visités, les récompensant de la charité qu'ils avaient faite à celui qui s'était présenté en son nom. Mais le tonneau commençait à déborder et, pour parer au plus pressé, les deux hommes récupérèrent ça et là dans la cave toutes les baquets, fiasques et autres récipients qui traînaient dans les coins et sous les cuves ¹.

A la même époque, Fra Giuseppe se rendit chez un certain Elio Morelli, dans la campagne de Genazzano, pour quêter un peu de moût :

Morelli venait de terminer la vinification. Il dit au pieux quêteur qu'il n'avait plus de moût, pas même une cruche. Sans se décourager, le religieux le pria de le laisser simplement poser le récipient sous le tonneau déjà vide. Son confrère, qui l'accompagnait dans sa quête, plaça la cruche et le moût commença à couler abondamment, si bien qu'il fallut en remplir trois cruches, de la contenance de trois demi-tonneaux.

On en chargea deux sur une charrette, la troisième fut laissée à Morelli jusqu'au prochain passage de Fra Giuseppe et de son compagnon.

Plus mortifié qu'émerveillé par ce qui s'était passé dans sa cave, Morelli décida un beau jour de profiter de ce qui restait, et qui avait été transvasé dans une dame-jeanne : il verrait bien, quand Fra Giuseppe reviendrait. Il prit la dame-jeanne, mais celle-ci lui échappa des mains et alla rouler par terre, et tout fut perdu, hormis les tessons de verre. Quelque temps plus tard, comme il racontait à Fra Giuseppe sa mésaventure, celui-ci lui répondit : « Eh ! tu avais donné le moût à saint François, il ne t'appartenait plus, c'est pourquoi le Seigneur a permis ce qui est arrivé ! » ².

Pendant la guerre de 1914-18, Fra Giuseppe se présenta sur le seuil de la cave de Pietro Zazza. C'était au temps des vendanges et, accompagné d'un confrère, il tirait une charrette sur laquelle était un petit tonneau à demi plein de

¹Ibid., p. 163-164.

²Ibid., p. 164-165.

moût, qu'il avait bien l'intention de remplir avant la fin de la journée :

Pietro répondit chaleureusement à sa salutation, et Fra Giuseppe lui demanda cinq ou six mesures de moût pour remplir son tonneau. Puis, descendant dans la cave, il traça un signe de croix sur le baril du donateur, lui disant : « Pietro, que saint François accroisse ta mesure et la mienne ! » A peine Pietro avait-il versé trois mesures de moût pétillant dans le tonneau du frère quêteur, qu'il s'aperçut que dans son propre baril le moût avait augmenté du double de ce qu'il en avait retiré. Fra Giuseppe le salua et se retira. Mais, comme dans le baril de la charité, le moût ne cessait de monter, menaçant de déborder, Le bon Pietro et son commis furent obligés de chercher d'autres récipients - « deux tonnelets et un baquet » - pour recueillir le surplus.

Quelques jours plus tard, comme Fra Giuseppe repassait devant sa cave, Pietro lui lança en riant : « Eh, Fra Giuseppe ! si tu veux encore du moût, je t'en donne autant que tu veux, car plus tu en prends et plus il y en a ! » Tout joyeux, le moine lui répondit : « Tu vois, il est bon, notre saint François ! »¹.

Ces « multiplications » de vin étaient, si l'on peut dire, choses coutumières à Fra Giuseppe. Les exemples en sont nombreux. En voici un dernier, qui illustre la gratuité du miracle. Quand le frère quêteur rentrait au couvent, il avait l'habitude de s'arrêter quelques instants dans la famille Cimaglia, pour dire son chapelet. Souvent, on l'invitait à s'étendre un peu pour se reposer, puis à prendre une collation ; il déclinait toujours avec délicatesse la première proposition mais, pour ne point froisser ses hôtes, il acceptait parfois de manger un morceau :

Un soir de juin 1908, pressé par les Cimaglia de prendre place à table, il accepta, à condition qu'on lui donnât ce qu'il y avait de plus simple. Après qu'il eut fini de prier, il s'approcha de la table et Agostino lui dit : « Fra Giuseppe, ce soir nous n'aurons malheureusement pas de vin, car le tonneau est à sec, nous l'avons retourné et redressé, sans succès ». Fra Diego - si compatissant envers les pauvres - lui répondit : « Mais si, il y en

¹Ibid., p. 178-179.

a, il y en a ! » A ces mots, Antonia, la femme d'Agostino, descendit à la cave, suivie par le frère, puis par son mari et sa soeur Susanna. Fra Giuseppe considéra le tonneau, tourna la canette, et le vin jaillit avec force. Longtemps, ce tonneau donna du vin sans s'épuiser, au point que dans la famille des donateurs, on se mit à comparer au tonneau de Fra Giuseppe toute chose agréable qui se prolongeait¹

Il serait facile de multiplier les citations, tant sont nombreuses les dépositions au procès de béatification du serviteur de Dieu, que le pape Jean-Paul II a élevé aux honneurs des autels le 3 octobre 1999. Les faits, assez récents puisqu'ils remontent à un siècle à peine, sont encore dans la mémoire collective, et le bienheureux - figure très populaire dans la région vinicole des *Castelli Romani*, au sud de Rome - est invoqué à l'époque des vendanges pour obtenir de Dieu la grâce d'un climat favorable au raisin et d'une bonne récolte.

La banque du ciel.

Pain et vin - aliments emblématiques s'il en est - sont les vivres que le Seigneur semble se plaire à multiplier tout particulièrement en faveur de ses serviteurs. Mais il est, surtout dans les familles religieuses vouées à la pauvreté et aux oeuvres de charité, d'autres nécessités matérielles qui requièrent de l'argent : constructions, matériaux à payer, main d'oeuvre à salarier, achats de denrées, de vêtements, etc. Nombre de fondateurs ont dû affronter ce genre de situation, se pencher à la fin de la journée, de la semaine ou du mois, sur les livres de comptes, parfois contracter dettes et emprunts pour poursuivre l'oeuvre entreprise. Parfois la Providence, pour les tirer d'affaire lorsque les besoins se faisaient urgents et que s'impacientaient les créanciers, multiplia non seulement les vivres, mais l'argent, comme il se lit dans la vie de ROSA TERESA BRENTI (1790-1872), fondatrice des Dominicaines du Saint-Sacrement à Fognano, en Ombrie. En 1853, la région était éprouvée par une disette qui dura près d'un an et dont les religieuses furent les premières à souffrir, puisqu'elles se privaient même du strict nécessaire pour se porter au secours de la population :

¹*Ibid.*, p. 287.

Mais Jésus pourvut miraculeusement aux besoins de sa famille religieuse, en multipliant tantôt l'argent, tantôt la farine ou d'autres vivres. Il se laissa toucher par les prières et la générosité de son épouse qui, au milieu de tant de soucis, restait toujours sereine, toujours tranquille, remplie de confiance en la bonté de son Amour et de son Tout¹

En 1929, confrontée aux nombreux frais qu'entraînait l'installation de sa petite communauté d'ursulines, la vénérable LUCIA MANGANO fit semblable expérience de la prodigalité de Dieu :

Lucia m'a parlé d'un prodige survenu ces jours-ci. Elle et Maria ont pris l'argent de leur bourse, et elles ont vu se multiplier prodigieusement les quelques pièces qui s'y trouvaient. Elles y ont trouvé le nécessaire dès qu'elles en avaient besoin, et après qu'elles l'avaient dépensé, la bourse était encore plus pleine qu'auparavant. D'où vient cet argent ? Il est certain qu'elles ont dû dépenser généreusement, et que la bourse est enfermée dans un coffret dont Lucia et son assistante Maria Lanza seules ont la clef. Aussi doit-on exclure totalement une intervention étrangère [...] Lucia et Maria m'ont dit que ce n'est pas la première fois que se multiplient argent et vivres. Elles m'ont raconté d'autres faits, où l'intervention de la Providence est visible².

Ces prodiges se retrouvent ponctuellement chez tel ou tel serviteur de Dieu, mais ANNA MARIA LAPINI (1809-1860), fondatrice des religieuses dites *Stigmatines*, semble s'en être fait, en quelque sorte, une spécialité. Elle s'était déjà distinguée en obtenant de Dieu qu'il pourvût à la subsistance de ses filles :

Le soir de l'ouverture de l'ermitage de Sora, la religieuse chargée de la dépense vit que le pain manquait et recourut à la Mère. Celle-ci, confiante en la bonté de Dieu, qui ferait un miracle s'il ne pouvait en être autrement, lui dit : « Ayez foi, le pain suffira », et elle lui demanda de le distribuer. On raconte que, non seulement il y en eut largement pour toutes, mais qu'il en resta encore³.

¹Domenico M. ABBRESCIA, *Rosa Teresa Brenti, una donna per la società e per la Chiesa*, Roma, Città Nuova Editrice, 1993, p. 431-432.

²Generoso FONTANAROSA, *op. cit.*, p. 527-528.

³P. Mauro RICCI, *Suor Anna Lapini, fondatrice delle Povere Figlie delle Sacre Stimate del S. P. Francesco, dette comunemente « Stigmatine »*, (1809-1860), Firenze, Calasanziana, 1937, p. 454-455.

Mais c'est à l'argent, surtout, qu'elle avait un rapport des plus étonnants :

Durant l'été 1857, la fondatrice étant revenue de voyage à l'ermitage de la Fantina, demanda à la supérieure, soeur Clementina della Pietà, si elle avait des dettes. Elle s'entendit répondre qu'il y avait à payer d'urgence 40lîres de viande, et la gronda un peu, ajoutant : « Faites comme vous voulez, mais je n'ai pas d'argent à vous donner. Débrouillez-vous pour régler cette dette, mais veillez bien à ne pas toucher à la dot que vous avez là, car un jour je reviendrai la prendre ». C'était la dot d'une postulante, que la supérieure conservait dans un coffre dont elle portait la clef sur elle. Lorsque Mère Lapini fut partie, la pauvre supérieure n'était pas plus avancée pour régler ses dettes. Elle se mit à compter et recompter la dot, pour la tenir à la disposition de la fondatrice à la première requête. Surprise, elle trouva quatorze pièces de plus, dont elle se servit pour payer le boucher. Quand la fondatrice revint, elle demanda si la dette avait été réglée et, ayant entendu comment, elle sourit sans rien dire ¹.

On admettra peut-être que la brave soeur Clementina avait mal compté, encore que le montant de la dot dût être rigoureusement contrôlé. Il est plus probable que soeur Maria Anna aura voulu la tirer d'embarras, tout en lui donnant une petite leçon de confiance en la divine Providence. Elle agissait souvent de façon déconcertante, comme si elle puisait à pleines mains dans la banque du ciel, sans se soucier précisément de tenir les comptes :

Deux ans plus tard, revenue d'un long voyage, Mère Lapini avait sur elle une somme de 70 pièces d'argent, qu'elle avait recueillies lors de sa tournée des ermitages et grâce à des dons qu'avaient voulu lui faire de pieuses personnes. Un jour, elle retira de cette somme 20 pièces pour les donner au couvent de l'Incontro, qu'elle chérissait particulièrement. Puis elle confia les 50 pièces restantes à la soeur dépensière. Peu après, elle demanda à celle-ci de refaire le compte des pièces, il y en avait 50. La Mère dit à la soeur qu'il devait s'en trouver 70. La pauvre soeur refit le compte : 50 pièces. Alors, souriant, la fondatrice lui dit qu'elle ne savait sans doute pas compter, qu'il devait y avoir 70 pièces.

¹Ibid., p. 455.

La soeur dépendière refit le compte et trouva 70 pièces. Tandis que les religieuses présentes s'émerveillaient, Mère Lapini retourna à sa tâche comme si de rien n'était ¹.

Elle était totalement détachée de l'argent, n'y voyant qu'un moyen parmi d'autres de procurer à Dieu la gloire qui lui est due :

Souvent, face aux dépenses qu'entraînait l'entretien de l'ermitage du Portico, où les soeurs étaient nombreuses, on disposait les pièces sur la table pour les compter et elles se révélaient la plupart du temps en nombre insuffisant. Alors, la Mère les prenait elle-même, se mettait à les compter et à les répartir, et la somme nécessaire était là, quand en plus il n'y en avait pas de reste !².

Il arrivait que, pour la secourir, le Seigneur agît en quelque sorte par personne interposée :

Une fois, tandis que soeur Vittoria del Cuore di Maria l'accompagnait, elle sentit soudain des pièces dans sa poche. Etant absolument certaine qu'il n'y avait rien avant qu'elles ne sortent du couvent, elle en fit part à la fondatrice qui, sans s'étonner le moins du monde, lui répondit : « Justement, j'en ai besoin. Ce sont des choses qui m'arrivent lorsque je suis dans la nécessité, Jésus y pourvoit » ³.

Il y pourvoyait toujours. Parfois, les choses se passaient encore différemment :

Un jour où elle avait besoin d'argent, qu'elle n'avait pas, elle dit - remplie de confiance en Dieu - qu'il fallait aller inspecter le coffret qu'elle avait placé devant la statue de Jésus exposée dans une pièce : « Allons voir s'il y a pourvu ! ». Et on y trouva l'argent nécessaire, sans qu'on sût qui l'y avait déposé. Elle, avec détachement, le prit en s'exclamant : « Comme Jésus est bon ! Comment peut-on ne pas l'aimer ? ».

Semblables épisodes sont si fréquents dans la courte vie de cette servante de Dieu, que l'on serait porté à croire qu'elle avait un compte ouvert en permanence à la banque du Ciel !

¹Ibid., p. 455-456.

²Ibid., p. 456.

³Ibid., p. 456.

Elle avait sans doute aussi accès aux celliers des anges, car à sa prière les vivres, l'huile, le pain, paraissaient inépuisables en cas de nécessité, surtout au moment des réunions générales de la congrégation, où il y avait foule à nourrir. Elle ne s'en étonnait point : Dieu ne pourvoit-il pas toujours ?

Pédagogie du miracle

Ces prodiges de multiplication de biens intéressent les objets les plus variés, en fonction de besoins précis. Ainsi, d'une simple bénédiction, la vénérable MARIA CARMEN DEL NIÑO JESÚS (1834-1899), fondatrice espagnole, augmentait la quantité d'étoffe destinée à confectionner les habits de ses religieuses ou des orphelines dont elle avait la charge :

Nous avions une pièce de toile d'où l'on tira six habits. Après en avoir découpé les pièces, il ne restait pas même de quoi confectionner un scapulaire : la maîtresse des novices, qui était à l'époque mère Concepción de Jesús - religieuse bolivienne nourrissant une grande vénération envers la fondatrice et une foi inébranlable en tout ce qu'elle ordonnait, car elle la tenait pour une sainte - dit avec assurance à une des soeurs : « Allez apporter ce bout de tissu à notre Mère fondatrice, afin qu'elle le bénisse, et rapportez-le pour que nous en tirions encore un habit, et qu'il en reste ! » La soeur entra dans la chambre de la Mère qui, ayant pris connaissance de l'objet de l'ambassade, sourit et dit : « Eh quoi ! Que va donc imaginer la mère maîtresse ! Enfin, obéissons et que Dieu fasse le miracle, car nous sommes pauvres et nous en avons besoin ! » La Mère fondatrice rendit le paquet à la soeur pour qu'elle le remît à la mère maîtresse. Nous toutes - et moi qui l'écris - vîmes bien ensuite qu'il y avait eu miracle, car de cette pièce d'étoffe nous tirâmes encore deux ou trois habits complets.¹

Ces miracles se produisent toujours dans une atmosphère de ferveur, à la prière de saintes âmes qui ont en la Providence divine une foi inébranlable, et dans une dynamique de charité : celle-ci doit être active, opérante, qu'elle soit l'amour que l'on porte à Dieu ou celui dont on fait preuve à l'égard du prochain. C'est dans la lumière du premier et plus

¹Rafael Maria de ANTEQUERA, *op. cit.*, p. 322.

grand des commandements que l'on peut comprendre ces manifestations merveilleuses qui échappent à tout raisonnement.

Charité tous azimuts

Ce double amour de Dieu et du prochain guidait la bienheureuse TERESA DELLA CROCE (1843-1910) lorsque, soucieuse de procurer aux paysans de la région un lieu de culte plus vaste et plus décent que la vieille église paroissiale qui tombait en ruines, elle engagea des frais importants pour faire édifier un nouveau sanctuaire où les fidèles pourraient à leur aise venir adorer le Seigneur et se retrouver dans la célébration de l'eucharistie. Or,

pendant les travaux de la nouvelle église de S. Martino, l'argent vint à manquer, et la Mère dut contracter un emprunt de 2000 liras. A l'échéance, l'argent vint de nouveau à manquer. A force de prêts et d'aumônes, on recueillit 1700 liras. La Mère se rendit à Florence avec une soeur, pour rembourser le créancier. Elles eurent beau compter et recompter, il manquait toujours 300 liras pour couvrir le prêt : « Comptons encore une fois les billets » dit la Mère à la soeur - « Ma Mère, nous les avons comptés tant de fois déjà ! ». La servante de Dieu ouvrit de nouveau l'enveloppe et recompta... 2010 liras - « Vois, tu ne sais pas compter », dit la Mère en souriant et, montrant les dix liras : « Cela couvrira même les dépenses d'aujourd'hui ! ». La soeur, qui avait compris ce qui s'était passé, s'agenouilla bouleversée auprès de la Mère, et toutes deux rendirent grâce à Dieu¹.

Dieu avait fait savoir à sa servante combien cette oeuvre lui agréait, en venant à son secours de façon insolite. La charité ne connaît point de limite, ni ne fait acception de personne. Les saints savent contempler en leurs frères plus pauvres le visage du Seigneur, quand bien même, défiguré, il se révèle comme la Face du Christ aux outrages : l'intercession des amis de Dieu a fléchi le ciel en faveur de personnes qui s'étaient, par leur propre faute, mises dans l'embarras. En effet, la miséricorde divine est illimitée, parce que précisément elle

¹P. STANISLAO DI S. TERESA, *La Madre Teresa Maria della Croce*, Firenze, Istituto di Santa Teresa, 1968., p. 141.

est l'expression la plus sublime de l'amour de Dieu. Si le vénérable GIOVAN BATTISTA JOSSA (1767-1828), un laïc de Naples qui consacra son existence au soin des plus pauvres et des marginaux, obtenait pour eux des signes concrets de la tendresse de Dieu à leur égard, il n'en oubliait pas pour autant les prisonniers de droit commun qu'il allait régulièrement visiter et consoler, et sa prière leur valait à eux aussi des marques extraordinaires de la dilection divine :

Il est de notoriété publique qu'une fois, comme il se trouvait à l'Hôpital des Incurables, il distribua des cerises aux malades et que, plus il en donnait, plus le nombre en augmentait entre ses mains.

Le même fait se produisit avec une soupe qu'il avait mise de côté pour les prisonniers : il leur en avait apporté un peu, et il y en eut suffisamment pour cent hommes¹.

De même, toujours à Naples, FRANCESCO SAVERIO BIANCHI (1743-1815), prêtre barnabite qui avait dirigé la stigmatisée Maria Francesca delle V Piaghe, s'efforça - sans porter aucun jugement - de secourir un homme qui s'était imprudemment endetté :

L'année suivante (1809) Vincenzo Parlati - qui s'était endetté pour 1470 ducats - n'en avait pu réunir que 700 la veille du jour où il devait rembourser. Il était désespéré de ne pouvoir tenir parole et d'être ainsi exposé au désbonheur. Par trois fois, il était venu trouver le saint, le suppliant de faire une exception et de lui avancer le nécessaire, en prenant dans la caisse de la Servante de Dieu. Feignant de ne pas comprendre, le saint s'était contenté de répéter comme une ritournelle : « Ayez foi ! » ; mais finalement il s'était montré plus explicite : « Réunissez tout l'argent que vous avez, sans vous préoccuper de compter : ayez confiance en Dieu, à l'heure dite tout sera réglé ».

Le jour où il devait rembourser, le pauvre homme - qui n'avait pu fermer l'oeil de la nuit - s'en remit totalement à la Providence. Il compta son argent une dernière fois et, abasourdi, arriva pièce par pièce jusqu'à la somme de 1470 ducats, et il y en avait encore 150 de plus, conformément à ce que le saint lui avait

¹P. Giuseppe GALLINA, o.s.a., Ven. Giovan Battista Jossa, apostolo di carità, usciere del Tribunale di Napoli, Terziario agostiniano, Vice-Postulazione, Napoli, 1955, p. 20.

annoncé : « *Demain, vous paierez, et il vous restera encore de l'argent* »¹.

Lorsque la bienheureuse FRANCISCA CIRER gâtait les enfants qui venaient lui faire fête, elle ne cherchait nullement à savoir s'il y avait parmi eux quelque garnement qu'elle eût pu écarter à cause de ses drôleries, elle donnait à pleines mains ce que le Seigneur lui prodiguait pour eux :

*La servante de Dieu avait coutume de donner à ses petits élèves quelque friandise. Souvent, elle mettait la main dans sa poche et en tirait quelques bonbons. Lorsque les enfants la voyaient faire, ils s'agglutinaient autour de la sainte femme, et ces quelques bonbons se multipliaient dans sa main de telle sorte qu'il y en avait toujours pour tous, sans que jamais on ne la vît remettre la main dans sa poche*².

Par ces prodiges, Dieu entend souligner la charité inlassable dont font preuve ses amis. ANTONIO MARIA PUCCI (1818-1892), le « saint petit curé » de Viareggio, était réputé pour son amour des humbles et sa sollicitude à leur égard. Il vivait lui-même fort pauvrement, mais il arriva plus d'une fois que le Seigneur multipliât entre ses doigts l'argent et les vivres qu'il leur distribuait, venant de sa propre maison ou de quêtes qu'il effectuait pour eux :

*Il réconfortait les pauvres, les affligés et les infirmes. Bien que pauvre, il avait une telle confiance en Dieu qu'il faisait de nombreuses aumônes, parce que les personnes aisées avaient en lui une telle confiance qu'elles lui donnaient largement, assurées que l'argent irait aux nécessiteux ; ses aumônes étaient si grandes, et si illimitée sa charité, qu'il semblait que les pièces, ainsi que d'autres biens, se multipliaient entre ses mains*³.

Si la bienheureuse ANNE-MARIE RIVIER (1768-1838), fondatrice des Soeurs de la Présentation, « *fait des miracles* », c'est en faveur des enfants pauvres qu'elle a recueillis :

¹Felice M. SALA, *L'Apostolo di Napoli, S. Francesco Saverio M. Bianchi, sacerdote barnabita, Pompei, Scuola Tipografica per i Figli dei Carcerati*, 1951, p. 69-70.

²Francisco FORNÉS, *Vida popular de la Sierva de Dios Sor Francisca-Ana de los Dolores de Maria, Cirer y Carbonell*, Palma de Mallorca, Imprenta Mossén Alcover, 1943, p. 188.

³Ubaldo Maria FORCONI, *Piccola storia di un buon pastore. Vita di Fra Antonio Maria Pucci, il santo curatino di Viareggio*, Viareggio, L'Ancora, 1978, p. 138-139.

Un jour, vers 1823, soeur Louise, chargée des orphelines de la maison de Thueyts, s'aperçut que dans le coffre du grenier le blé allait manquer. Elle en avertit Mère Rivier qui répondit que le domestique en apporterait dès qu'il serait libre. Mais il n'arrivait pas, et soeur Louise, après avoir précieusement ramassé le reste du blé pour la soeur boulangère, fit un nouvel appel où perçait un peu d'humeur. « Fille de peu de foi - lui répondit la Supérieure - croyez-vous que j'aie pris ces enfants pour les faire mourir de faim ? Je vous défends de vous inquiéter davantage. Dieu y pourvoira. » Soeur Louise remonta au grenier et trouva encore du blé dans le coffre.

On en fit du pain et il en fut ainsi jusqu'à ce que la provision annoncée parvint au couvent de Thueyts ¹.

Il en va de même pour TERESA MARIA DELLA CROCE, qui reçoit du Ciel tout ce qu'elle veut, dès lors que c'est pour le bien de ses orphelines :

Une fois, soeur Angelica vint dire à la Mère qu'il n'y avait plus même un verre de vin à la cave, pour les enfants : « Sois en paix, il viendra », répondit la Mère. Peu avant le déjeuner, soeur Angelica, qui avait une grande confiance dans les paroles de la servante de Dieu, descendit à la cave, tourna la canette et le vin jaillit en si grande quantité qu'on put en remplir encore plus de deux autres tonneaux en réserve. Quand on vint lui raconter le prodige, la Mère sourit : « Jésus sait bien que nous n'avons pas le sou, et il y pourvoit » ².

Quant à MARIA MADDALENA DELL'INCARNAZIONE, fondatrice de l'Adoration Perpétuelle du Saint-Sacrement, elle obtient du Seigneur qu'il récompense ses bienfaiteurs... et leur évite les ennuis que pourrait leur valoir leur charité :

Le père Baldeschi faisait porter chaque jour aux pauvres soeurs franciscaines une bouteille de vin car, à cause de leur dénuement elles ne pouvaient s'en procurer. Le vin appartenait à son frère, qui voyait avec appréhension augmenter la quantité que l'on envoyait aux soeurs, et diminuer à proportion - n'est-ce pas une loi naturelle ? - le contenu du tonneau, destiné à couvrir durant une année les besoins de sa famille.

¹Anatole MOULARD, *La Vie Apostolique de la Vénérable Marie Rivier*, Lyon, E. Vitte Editeur, 1934, p. 209-210.

²P. STANISLAO DI S. TERESA., *op. cit.*, p. 141.

Un beau jour ou, pour mieux dire, un sombre jour, on lui dit que le tonneau était presque vide. Il courut à la cave pour s'en assurer, pensant déjà à l'avalanche de reproches que ne manquerait pas de lui faire son frère : pour secourir les nonnes - après tout, n'avaient-elles pas elles-mêmes choisi une vie de privations et de pénitence ? - , il menait les siens à la ruine ! Arrivé dans la cave, il s'efforça de redresser la barrique pour en tirer le fond de vin qui y restait... Il la sentit très lourde [...] Il est signalé dans les procès en vue de la béatification que, de ce jour, le tonneau ne cessa de donner du vin en abondance, au point que lorsque arriva le temps des vendanges, il fallut, pour le remplir de vin nouveau,, distribuer aux pauvres tout ce qui restait ¹.

C'est sans doute ce que l'on appelle l'extension de la charité.

Du bon usage des miracles

En face de ces phénomènes déconcertants, la raison se cabre. Sans doute cherche-t-elle une explication là où il n'en est d'autre que celle de la foi, qui échappe à toute logique, quand bien même elle éclaire d'une lumière supérieure l'ordre naturel des choses. A défaut d'abandon radical à la Providence, ANNE-MARIE RIVIER attend de ses filles une foi solide, qui se traduise par un acte d'obéissance, sinon par une adhésion de l'entendement :

En 1821 ou 1822, à un moment où la gêne était grande, l'huile vint à manquer. L'économe avertit la Mère qui répondit laconiquement : « Nous nous en occuperons ». Huit jours après, l'économe insiste de nouveau, et la réponse est aussi brève, avec un petit ton de reproche : « Je ne puis croire que l'huile vous manque. Vous n'avez pas bien visité vos pierres - Non seulement, ma Mère, nous les avons visitées, mais nous les avons lavées pour y mettre de l'huile nouvelle - Allez, allez, je ne vous crois pas. Descendez à la cave avec soeur Louise et je suis sûre que vous trouverez de l'huile ». Les deux soeurs, sceptiques mais obéissantes, descendent à la cave et trouvent la haute et profonde pierre remplie d'huile jusqu'au bord ².

¹Matilde MEDA, op. cit., p. 90-91.

²Anatole MOULARD, op. cit., p. 420.

Peu importe le scepticisme des religieuses, il suffit qu'elles soient obéissantes : Mère Rivier a une foi assez solide pour obtenir ce qui paraît inconcevable, absurde, aux deux soeurs bien assurées de leur fait. Dieu bouscule souvent nos raisonnements pour les incliner à la seule loi qui vaille, celle de l'Amour.

C'est aussi à la foi de ses religieuses que fait appel Mère YVONNE-AIMÉE DE JÉSUS lorsque, durant la seconde Guerre mondiale, Dieu récompense de façon visible la charité qui mobilise toutes les ressources du couvent de Malestroît pour l'envoi des colis aux prisonniers et aux nécessiteux :

Au grand étonnement de la Soeur « dépensière », malgré l'expédition quasi quotidienne des colis, il y avait parfois, à la réserve de la cuisine, certaines denrées qui ne diminuaient pas de volume ou d'autres qui se multipliaient comme la farine ou l'huile de la veuve de Sarepta (1 Rois 17, 7-10). Mère Yvonne-Aimée, mise au courant, se contentait de répondre : « Remerciez saint Joseph. Continuez d'avoir confiance en lui ! »¹.

A la même époque, le capucin SERAFINO DA PIETRARUBBIA (1875-1960), que tous appellent avec admiration *le moine qui prie tout le temps*, n'agit pas autrement :

C'était en 1943, en pleine guerre sur tous les fronts, dans les villes et les campagnes. La récolte de blé fut maigre et, évidemment, la quête des frères s'en ressentit. En effet, dans le grenier conventuel, le tas de blé était bien plus petit que les années précédentes. Le père gardien du couvent s'avisa de le peser, pour savoir combien il en faudrait acheter. Mais Fra Serafino ne le voulut pas, disant :

- Père gardien, ce n'est pas nécessaire. Prions la Providence divine !

On ne pesa pas le grain, et on n'eut pas à en acheter, car il y en eut assez jusqu'à la récolte suivante².

En se défendant de peser le blé, l'humble frère entend bien souligner la nécessité d'une confiance radicale en la Provi-

¹Paul LABUTTE, op. cit., p. 556.

²Francesco Maria da SAN MARINO, *Fra Serafino da Pietrarubbia*, San Marino, Edizioni g.p.e., 1971, p. 192-193.

dence divine. Sans doute aussi espère-t-il que l'on ne remarquera pas l' inexplicable augmentation ou multiplication du grain, mais le prodige aura été trop manifeste pour passer inaperçu. Son confrère sicilien PIETRO PRIVITERA (1881-1939) sait bien, lui, que de tels faits ne sauraient rester cachés, aussi ne lésine-t-il pas lorsqu'il s'agit de manifester aux foules les merveilles de Dieu. Mais il entend bien inscrire le geste dans son juste contexte, celui de la confiance que Dieu exauce toujours :

Messina racontait à ses petits-enfants que, tandis qu'il se trouvait avec d'autres personnes au moulin de la neve - le dernier moulin à eau de Monreale, sis près du pont de Villa Grazià -, et tandis que chacun attendait son tour en bavardant avec ses voisins, voici qu'arriva Fra Pietro, tirant sa charrette chargée du blé à moudre pour le couvent. Après un salut et une exhortation spirituelle, qui ne manquait jamais, Fra Pietro prit un tonnelet de vin sur sa charrette et le passa à la ronde, invitant chacun à en boire.

Le tonnelet passa de main en main, sans excepter les meuniers, et revint à son propriétaire presque vide : à peine y restait-il l'équivalent d'un gobelet. Entre-temps, d'autres personnes étaient arrivées et, ayant appris que Fra Pietro avait offert du bon vin aux précédents, ils en demandèrent, et le bon frère leur en offrit. Et c'est précisément monsieur Messina qui fit remarquer :

- Mais, Fra Pietro, le tonnelet est déjà vide, que pouvez-vous leur offrir ?

L'homme de Dieu reprit, s'adressant aux autres : « Buvez tranquillement et à volonté, il y en aura pour tous ». Tous en burent autant qu'ils voulurent, et il y en eut pour tous¹

S'il est bien un exemple qui illustre l'adage « *la foi fait des miracles* », c'est bien celui relaté par le père Biagio Valentini, disciple de saint GASPARE DEL BUFALO (1786-1837), fondateur à Rome des Missionnaires du Précieux-Sang. Il s'était plaint un jour de ne pouvoir pas subvenir aux besoins de la communauté :

¹Basilio G. CARRUBA, *Fra Pietro da S. Pietro Clarenza, cappuccino*, Palermo, Curia Provinciale dei FF. MM. Cappuccini, 1970, p. 119-120.

Il n'y avait, déclarait-il, pas d'autres ressources que les pierres, qui abondaient en ce lieu. Il reçut en réponse ce seul message : « Bénissez les pierres, et elles se changeront en piastres. » Il prit cette réponse pour une plaisanterie, mais, peu après, il lui arriva d'être harcelé pour le paiement immédiat d'une dette. Il convoqua le jeune homme qui exerçait les fonctions d'économe, et, ensemble, ils examinèrent le contenu de la cassette. Ils y trouvèrent 50 « bajocchi » : disons cinquante sous, et rien de plus. Cette somme était absolument insuffisante : le Père Valentini, ne sachant à quel saint se vouer, se souvint du message qu'il avait reçu et, dans un esprit de foi, prononça une bénédiction sur les piécettes déposées devant lui. Puis, les deux religieux se mirent à compter une fois de plus les espèces et trouvèrent cinq piastres (dollars) et cinq paolo (francs), la somme exacte qu'il leur fallait. Les piastres étaient des pièces à l'effigie de Pie VII, et le Père Valentini, dans sa déposition sous serment, insiste avec force sur l'impossibilité d'une erreur initiale, ou d'une supercherie qui puisse expliquer le mystère ¹.

La confiance est requise en permanence. Vient-elle à fléchir, que le miracle n'a pas lieu, ou bien il cesse, comme le père de la bienheureuse FRANCISCA CIRER en fait un jour l'expérience :

Ayant besoin de pain pour ses ouvriers, la servante de Dieu se présenta à la maison de son père et le pria de lui donner un peu de blé pour le porter au moulin. Or son père était pauvre, et plus d'une fois la pieuse fondatrice de la maison de Charité lui avait envoyé une aumône. Comme il lui répondait qu'il n'avait qu'un peu de grain dans une corbeille, et un peu dans un sac, et qu'il lui offrait le tout, Francisca Ana lui dit qu'il n'avait qu'à lui en donner une partie, et à en mettre un peu de la corbeille dans le sac ; et elle ajouta que s'il agissait ainsi toutes les fois qu'elle lui en demanderait, le grain dans le sac durerait longtemps.

Le conseil semblait d'une grande simplicité, et il semble que ce ne fut rien d'autre qu'une manière de cacher le miracle que la divine Providence allait accomplir. Le généreux Cirer, obéissant à cette singulière admonition, lui donna du blé et en mit un peu dans le sac. Ensuite, quand il avait besoin de blé pour en

¹Herbert THURSTON, op. cit., p. 465.

faire de la farine, il n'avait qu'à en prendre autant qu'il en voulait dans le sac, puis à le remplacer par une poignée tirée de la corbeille, conformément à ce que lui avait dit la servante de Dieu. Pendant dix mois, cette petite adjonction lui procura du blé en quantité suffisante pour couvrir les besoins de la famille. Mais au bout de ce temps, poussé par la curiosité, il chercha à comprendre et versa tout le blé de la corbeille dans le sac.

Et c'en fut fini, plus jamais il n'eut la quantité de blé qu'il en tirait auparavant ¹

Et quand bien même la prodigalité de Dieu semble illimitée, elle n'empêche point ses bénéficiaires d'être réalistes :

Une autre fois, dans des circonstances analogues [alors que le vin manquait, n.d.t.] soeur Angelica se rendit toute préoccupée chez la Mère, qui lui dit : « Essaie encore une fois, tu verras bien ce qu'il en est ! » Effectivement, il y eut suffisamment de vin pour le déjeuner. Il en restait même un peu dans le tonneau, et la soeur pensa : « Nous prendrons le reste demain ». Le jour suivant, quelles ne furent pas sa surprise et sa stupéfaction de trouver le tonneau à sec ! « Le miracle, la reprit en souriant la Mère, il faut le prendre quand il vient, et non imaginer qu'il se plie à notre volonté ! » ².

Le Seigneur sait « doser » le miracle, pour lui conserver son caractère exceptionnel, et si l'abandon confiant à la Providence divine est une vertu, il ne saurait pour autant donner lieu à une accoutumance au merveilleux. La prière « demandez, et l'on vous donnera donné » (Lc 11, 9) est recommandée par l'Evangile, mais l'adage « aide-toi, le ciel t'aidera » reste toujours valable, surtout pour les témoins du Christ engagés sur le terrain, au coeur des masses.

Prière exaucée

A une époque relativement récente - c'était vers 1970 - un cas de multiplications de biens fit quelque bruit dans les milieux dévots de l'Italie. Le stigmatisé Fratel GINO BURRESI (né en 1932) prêcha un jour une récollection dans l'église des Augustins, à San Gimignano. Fidèles et religieux l'écoutèrent

¹Francisco FORNÉS, *op. cit.* p. 186-187.

²*Ibid.*, p. 142.

avec intérêt et, à la fin de la journée, il suggéra à ceux qui s'engageraient à méditer les mystères du rosaire chaque jour, de s'avancer vers le chœur afin qu'il leur donnât à chacun un chapelet : il en avait apporté une petite quantité, des bleus et des roses, comme les aime la piété populaire italienne. Sa prédication avait impressionné les fidèles, aussi un grand nombre de personnes vinrent-elles chercher les chapelets. Bientôt, la corbeille dans laquelle il les avait mis se trouva presque vide, alors que la foule de ceux qui en voulaient ne cessait de croître. Déconcerté, Fratel Gino s'adressa aux Augustins, pour leur demander s'ils n'en avaient pas en réserve. Ils n'en avaient pas :

Alors Fratel Gino se tourna vers la Vierge Marie. Il récita, suivi par l'assemblée, un Je vous salue Marie. Instantanément, la corbeille fut pleine de chapelets semblables à ceux qu'il avait distribués, mais de couleur blanche. Les prêtres présents, qui procédaient à la distribution, furent stupéfaits. Ils continuèrent de donner les chapelets, et finalement il n'en resta plus que quelques-uns dans la corbeille, que Fratel Gino offrit aux prêtres qui l'avaient secondé. Or, beaucoup de ceux-ci avaient depuis plusieurs années abandonné cette forme de dévotion.¹

Si ahurissant qu'il soit, le prodige a été attesté par de nombreuses personnes, notamment ces mêmes prêtres augustins qui tenaient pour désuète cette forme de dévotion. Par la nature des objets multipliés, autant que par la prière de Fratel Gino, la dimension pédagogique du « miracle » était soulignée de façon évidente. S'il est réponse à une prière, il est également - tel un stimulant à notre foi - invitation à persévérer dans la prière.

Il est dit de Jésus que, lorsqu'il s'appêta à multiplier les pains sur la montagne, « il leva les yeux au ciel, les bénit, les rompit et il les donnait aux disciples pour les servir à la foule » (Lc 9, 16). Le don du Père est réponse à la prière confiante du Fils. Les saints le savent qui, avant de solliciter de Dieu le miracle, nous sont montrés se recueillant, priant avec une ferveur confiante. Ce qui frappe le témoin du prodige opéré par la bienheureuse BENEDETTA CAMBIAGIO, c'est d'abord sa prière :

¹Robert J. Fox, *Call of Heaven - Fr. Gino, stigmatist*, Front Royal, Christendom College Press, 1986, p. 139.

Au moins une fois, sinon deux, la cuisinière, qui n'avait à la dépense plus qu'un seul pain, recourut à soeur Benedetta, afin qu'elle y pourvût. Celle-ci se recueillit d'abord en prière ; puis, prenant le pain dans ses mains, elle l'éleva vers le ciel, accompagnant ce geste des plus ardentes invocations. Enfin, elle le donna à la soeur cuisinière, afin que cette dernière le distribuât : et, de ce pain unique, toute la communauté, qui comptait plus de cent personnes, fut rassasiée. Après cela, la Mère prit à part la cuisinière, unique témoin du fait, et lui dit : « Ayez toujours confiance, ma fille. Mais gardez-vous bien de raconter à qui que ce soit ce que vous avez vu ». ¹

De même, les assistants sont impressionnés par la prière de JEANNE CHANAY, lorsqu'il lui arrive de multiplier les vivres :

Au temps où la Providence qu'elle fonda dans la ville épiscopale était en pleine prospérité, elle emmena un jour toute sa grande famille de religieuses, de bons vieux et de jeunes orphelines, à la maison de campagne de Léchaud, peu distante de Belley. Au moment du retour en ville, un orage terrible s'abattit. Impossible de repartir ! Mais que devenir à Léchaud ? Pas de provisions, pas de lits ! La Mère, très souffrante, avait dû s'étendre sur une chaise longue ; elle priait en toute confiance le Maître divin ou de calmer l'orage ou de donner du pain aux « pauvres de Jésus-Christ ». Appuyée sur l'épaule d'une Soeur, elle va au réfectoire examiner les reliefs du déjeuner : il reste juste un morceau de pain. « Alors, ne vous tourmentez pas, mes enfants, s'écrie-t-elle, il y en aura pour tout le monde. » « Notre Mère a la fièvre bien forte, » songeaient les religieuses inquiètes. Mais, prenant le morceau de pain, elle adressait à Dieu ses humbles et audacieuses adjurations : « Seigneur, vous avez de rien créé le monde ; ici vous avez du pain. Multipliez-le, s'il vous plaît ! » Elle fit des parts qu'elle distribua. Tout le monde en eut son content. Après ce dîner frugal, on se chercha qui une chaise, qui un banc, qui une table pour dormir, « et, concluent les chroniques, nul n'oublia jamais le prodige dont il avait été le témoin »².

Saint ANDRÉ-HUBERT FOURNET (1752-1834) obtint par sa prière la même grâce pour les Filles de la Croix qui, en

¹Luigi TRAVERSO, op. cit., p. 366.

²Chanoine F. TROCHU, op. cit., p. 340. Le prodige s'est déroulé vers 1835.

temps de disette, n'osaient pas se réunir pour leur retraite annuelle, de crainte de n'avoir pas assez de vivres :

Le Serviteur de Dieu grimpa au grenier, où j'étais alors occupée avec une autre religieuse. Comme d'habitude, son domestique l'accompagnait, car il avait coutume de ne jamais venir parmi les soeurs sans un compagnon. Il tourna autour de deux petits tas de grain, l'un de blé, l'autre d'orge. Je ne me souviens pas s'il bénit les tas, et je ne peux dire non plus exactement, ne les ayant pas pesés, combien de boisseaux ils pouvaient contenir chacun, mais les tas étaient très petits. Le Serviteur de Dieu dit alors, une seconde fois, à notre bonne Mère, d'inviter, sans plus de délais, les soeurs à venir pour la retraite. En conséquence, elles arrivèrent en temps voulu, et, avec les religieuses de la Maison Mère et une vingtaine d'orphelines, le nombre de personnes à nourrir s'éleva à peu près à deux cents. J'allai chaque jour au grenier pour y prendre le grain nécessaire, et, pendant deux mois et demi - en d'autres termes depuis le mois de juillet jusqu'à la mi-septembre - je tirai mes vivres journaliers de ces deux petits tas, sans y voir aucun signe de diminution. Je ne peux dire avec certitude combien de temps les soeurs des paroisses restèrent à la Maison Mère. Je le répète, je n'avais pas mesuré les deux tas. Ils contenaient, peut-être, plus de 20 boisseaux, mais certainement pas 40 - et c'était la quantité qui, pour 200 personnes, aurait duré, au maximum, une semaine ¹.

Une autre fois, ce pouvoir de la prière fut encore plus manifeste :

Soeur Marie-Madeleine vint à moi un matin et me dit : « Je ne sais pas quoi faire. Il ne reste plus que huit ou dix boisseaux de blé au grenier, au grand maximum. » Notre bonne Mère Elisabeth ne se trouvait pas à la maison à ce moment ; elle était, je crois, à Paris. Soeur Marie-Madeleine, alors, alla trouver le Père et lui dit que la Communauté manquerait bientôt de pain. Il répondit : « Ma chère enfant, que votre foi est faible ! ! Le Providence de Dieu veille à nos besoins. Envoyez au moulin le blé que vous avez, pour le faire moudre. » Peu de temps après, je remarquai que le Serviteur de Dieu se dirigeait vers le grenier,

¹Summarium super dubio an sit signando commissio Introductionis causae Servi Dei Andrae Huberti Fournet, Roma, Poliglotta Vaticana, 1977, p. 177-178. Déposition de Soeur Bartholomé.

et, ma curiosité étant éveillée par ce que soeur Marie-Madeleine m'avait dit, je le suivis. Il monta au grenier et ferma la porte derrière lui, mais je pus voir ce qu'il faisait par le trou de la serrure. Il s'agenouilla à côté d'un petit tas qui était là, et se mit à prier avec une grande ferveur. Je ne sais s'il fit quelque chose d'autre, car, dans ma peur qu'il ne me voie l'espionnant, et qu'il me réprimande pour ma curiosité, je me retirai presque aussitôt. Mais, plus tard, après que le Père eut quitté la maison, la soeur Marie-Madeleine revint avec les hommes du moulin et elle me dit, ce même jour, qu'elle avait mesuré la farine et trouvé 60 boisseaux¹.

Frère SIMON SRUJI (1877-1943), un religieux salésien natif de Nazareth, en Palestine, pria et faisait prier saint Joseph pour obtenir par son intercession les secours du ciel :

Le mercredi ne pouvait être consacré qu'à saint Joseph, l'économe de la Sainte Famille, et aussi de la maison de Beitgemal, placée sous son patronage. Simon Sruji avait une grande confiance en saint Joseph et se permettait envers lui d'innocentes libertés qui, tout en exprimant sa dévotion et son affection, ne le cédaient en rien en délicatesse. Un jour, le père préfet lui dit : « Frère Sruji, priez, car nous n'avons plus un sou en caisse ». Alors le bon frère attacha au cou de la statue du saint une petite bourse renfermant un petit mot, puis il alla à l'église avec les enfants les plus petits, pour prier avec ferveur le saint : « Toi qui es riche, là-haut, au Paradis, épargne ce souci aux supérieurs et envoie-leur l'argent nécessaire ! » Et sa prière, affirment les témoins, était presque toujours exaucée. Il arriva même une fois que l'on trouva dans la bourse dix livres sterling, qui y étaient venues Dieu seul sait comment².

Était-ce un apport surnaturel ? Il est permis de le croire car, à la prière de ce saint religieux, fier d'être le compatriote de Jésus, le peu d'argent qui restait en caisse se multiplia aussi plus d'une fois de façon mystérieuse.

La prière de saint Benedetto Giuseppe Cottolengo était tout aussi candide, *alla buona*, comme disent les Italiens :

¹*Ibid.*, p. 384. déposition de soeur Mamertus.

²Ernesto FORTI, *Un buon Samaritani concittadino di Gesù*, Torino-Leumann, Editrice Elledici, 1967, p. 131.

Quelqu'un avait apporté à Cottolengo un petit panier de cerises qu'il distribuait, poignée par poignée, à la foule de ses disciples. Elles suffirent pour tous les élèves, mais la quantité ainsi distribuée était tout à fait hors de proportion avec ce que le panier avait pu contenir. Le chanoine et son compagnon s'en firent, étonnés, mais très édifiés, se réjouissant de ce que la divine Providence semblait « prendre part à un jeu » (quasi scherzare) avec le Serviteur de Dieu, au coeur généreux¹.

Il est dit également de CLAIRE FERCHAUD (1896-1972), la voyante de Loublande, fondatrice d'une communauté religieuse dans son village, qu'elle obtint durant la dernière guerre, par sa prière et en se recommandant au Sacré-Coeur - dont elle distribuait généreusement l'emblème -, la multiplication de pains en faveur de nombreux soldats et civils venus en pèlerinage. Si décriée ou méconnue que soit cette sainte femme, les nombreux témoignages relatifs à ce miracle ne sauraient être balayés d'un revers de main.

La table du Seigneur

Les repas, espace de convivialité, tiennent une grande place dans les Evangiles, qui nous montrent le Seigneur invité chez telle ou telle personne qui désire l'honorer. Jésus ne refuse jamais ces invitations - il partage, au grand dam des Pharisiens, la table des publicains et des pécheurs (Mt 9, 10) - et il met à profit ces moments de détente pour enseigner, en paroles certes, mais aussi par des gestes : le lavement des pieds, le soir de la dernière cène, en est l'épisode le plus remarquable. Les gestes des personnes présentes peuvent avoir également valeur d'enseignement, ainsi le geste de Marie, sans doute la Magdaléenne, qui, « *prenant une livre d'un parfum de nard pur, de grand prix, oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux ; et la maison s'emplit de la senteur du parfum* » (Jn 12,3). Geste prophétique, ainsi que le souligne le Seigneur. Lui-même n'a-t-il pas accompli son premier miracle dans le contexte d'un repas de fête, lors des noces de Cana ? Le repas par excellence est la table du Seigneur, le banquet eucharistique. Si la messe est la réactualisation du sacrifice de Jésus sur la croix, elle est aussi, comme l'a opportunément rappelé le concile Vatican II, l'an-

¹Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 472.

ticipation du festin de noce de l'Agneau (Ap 19, 9), auquel les fidèles sont invités à prendre part dans la foi, l'espérance et la charité fraternelle. Aussi n'est-il rien d'étonnant à ce que certains miracles de multiplication de vivres se produisent dans le contexte festif de repas, jusqu'à culminer - fait rarissime - dans la multiplication des hosties lors de la célébration d'une messe par un saint prêtre.

Charité conviviale

Hormis les divers exemples déjà cités, où le Seigneur pourvoit à la subsistance de certaines communautés en cas d'extrême besoin - quand on s'aperçoit, au moment de passer au réfectoire - qu'il n'y a rien à manger, l'hagiographie offre quelques cas de multiplication des aliments à l'occasion d'un repas offert gracieusement, dans un élan de charité spontané. Pure gratuité de la tendresse de Dieu.

Un jour, le père carme ANGIOLO PAOLI (1642-1720) voulut récompenser ses bienfaiteurs de la peine qu'ils prenaient pour le seconder dans ses oeuvres de charité, en leur offrant un pique-nique dans la campagne romaine :

Une journée brûlante de juin, le Père invita un groupe d'entre eux à une sorte de partie de campagne où il apporta des laitues et des radis pour faire une salade, une tarte, un panier de fraises, toutes choses pratiquement introuvables en cette période de sécheresse ? Ces provisions, d'où qu'il les obtint, suffirent, sans être épuisées, à fournir des rafraîchissements pour une douzaine de personnes ; un seul carafon de vin fut employé libéralement pour tous, et il restait cependant à demi-plein ¹.

Il combinait apport et multiplication de vivres. Ses miracles en ce domaine étaient fréquents. Une autre fois, il procéda avec son disciple Don Giovanni Santinelli à une distribution de pain aux indigents. Il avait dans sa besace 52 miches entières et quatre demi-pains, que compta scrupuleusement Don Santinelli :

- Prenons le sac, dit le père Angiolo, et allons-y.

Ils descendirent, firent aligner les pauvres, les comptèrent : il y en avait 284. Alors Santinelli demanda : « Comment

¹Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 471.

ferons-nous, Père, pour donner à chaque homme et chaque femme un pain, et un demi aux enfants ? Il faudra accomplir des prouesses pour en donner ne serait-ce qu'un morceau à chacun ! » Le père Angelo lui répondit : « Dieu y pourvoira, je veux faire mon aumône habituelle à ses pauvres ! » Et il commença à distribuer les pains, tandis que Santinelli lui tenait le sac ouvert. Il en sortait lui-même les pains, un pour chaque homme, un pour chaque femme, et même - contrairement à son habitude - un entier à chaque enfant.

Il est inutile de préciser que Santinelli suivait cette générosité avec une inquiétude grandissante. « Comment allons-nous faire ? Comment allons-nous faire ? », pensait-il, tandis que le Père Angiolo continuait de donner un pain à chaque personne. La distribution terminée, chacun des 284 pauvres avait eu son pain. « A quel four, Père - demanda alors Santinelli - vous approvisionnez-vous, et quel est ce boulanger qui multiplie pour vous les pains ? » - « Au four de la Providence, répondit le Père Angiolo qui, soudain, ajouta : « C'est bon, ne parle pas à âme qui vive de ce que tu as vu ! »'

A Majorque, deux siècle plus tard, FRANCISCA CIRER obtint de Dieu la même grâce. Elle avait proposé à des bienfaiteurs de se restaurer :

Ils acceptèrent de bonne grâce l'invitation, et le premier qui entra dans la salle à manger fut Matias. Il vit, disposés sur une pauvre table, une petite tourte, une demi-bouteille de vin et quelques olives dans une assiette. Voyant tant de simplicité, il se dit en lui-même : « Si la tourte n'était destinée qu'à moi, il n'en resterait pas une miette. Mais nous sommes trois, et il s'en faudra de beaucoup pour satisfaire nos appétits ! » Pendant qu'il pensait cela, la servante de Dieu, aimable et souriante, commença à servir le repas. Elle-même coupa la petite tourte dont elle donna une part à chacun, laissant la quatrième sur la table. Les parts, à la stupéfaction des trois hommes, étaient assez copieuses. Elle les servit une deuxième, puis une troisième fois, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus faim, ils burent du vin à satiété, et remarquèrent que le contenu de la bouteille ne diminuait pas, et que les restes de la tourte étaient plus conséquents que ne l'était la tourte avant d'être découpée.

¹Giorgio PAPASOGLI et Giovanni VERRIENTI, *Un apostolo sociale, Padre Angiolo Paoli*, Milano, Editrice Ancora, 1952, p. 92.

*Cela ressemblait au miracle de la multiplication des pains*¹.

La bienheureuse ne se posait pas ce genre de questions : elle voulait simplement manifester à ses bienfaiteurs sa reconnaissance, et leur montrer par un geste très humble, très naturel, que Dieu n'est jamais en reste de générosité : sa gratitude, exprimée dans les moyens pauvres qu'étaient les siens, entendait faire passer ce message. Imaginait-elle que le Seigneur le manifesterait de façon aussi extraordinaire ? Rien n'est moins sûr. De même, quand elle s'invita sans façon chez une de ses amies :

*Une fois, la servante de Dieu alla avec sa compagne Magdalena dans une propriété de Costitx appelée Castell d'Amós, et après avoir salué la maîtresse de maison avec les démonstrations de la plus sincère affection, elle lui dit qu'elles souhaitaient partager le repas de la famille. La dame, qui se sentait honorée de cette visite, protesta qu'elle n'avait plus qu'un demi-pain. « Préparez-en une soupe », répondit la servante de Dieu. Le mets ne pouvait suffire pour tous, car il y avait dix convives, et les gens de la campagne ont bon appétit. Mais la maîtresse de maison obéit, elle prépara une soupe et tous en mangèrent abondamment, et il resta encore un demi-pain*².

Ces repas improvisés avec les - maigres - moyens du bord, étaient le cadre dans lequel Dieu se plaisait à manifester sa prodigalité. Il la faisait aussi, occasionnellement, pour d'autres. Ainsi MARIA CARMEN DEL NIÑO JESÚS :

La demoiselle interne Benigna Tamayo [...] offrit cinquante pesetas afin que l'on achetât des pâtisseries pour la communauté à l'occasion des fêtes de fin d'année. La Madre fit faire un gâteau et, l'après-midi, elle réunit toutes les religieuses et les enfants, environ une quarantaine de personnes. A voir la petite taille du gâteau destiné à tant de monde - il faisait une trentaine de centimètres de diamètre, et son prix ne devait pas avoir dépassé quinze pesetas -, la demoiselle se sentit rougir de confusion, regrettant de n'avoir pas elle-même acheté le dessert. « Et elle me dit (écrit la religieuse qui relate les faits) : Quelle honte pour moi ! Voilà, je ne peux plus rien faire. Mais tu vas voir,

¹Francisco FORNÉS, op. cit., p. 186.

²Ibid., p. 188.

Madre Carmen va faire un miracle ! » Comme à son habitude, la Madre donna la bénédiction, puis elle coupa une bonne part du gâteau, qu'elle tendit à Benigna ; celle-ci le refusa, voulant que les soeurs fussent les premières servies ; alors la Madre répartit la part entre quatre ou six petites malades, puis elle continua de couper, donnant un morceau à chaque religieuse. Entre-temps, Benigna constatait que le gâteau ne diminuait pas, au fur et à mesure que la Madre en distribuait. Si bien que, lorsque toutes - religieuses et fillettes - furent rassasiées, il restait encore la moitié du gâteau sur le plateau ¹.

Trois ans avant la mort de SYMPHOROSE CHOPIN, une de ses bienfaitrices, dame du monde au grand coeur mais quelque peu évaporée, lui offrit pour Noël une truffe en boîte. La mystique - qui ne mangeait pas, ce qu'ignorait la dame- la remercia avec effusion et, une fois seule, se demanda ce qu'elle allait faire de ce cadeau original. Elle le rangea dans son *coffre* (un espace aménagé sous son lit), et finalement l'oublia. L'été suivant, invitée en Allemagne chez son amie Maria Elisabeth Fluhr, elle se rappela la petite boîte et l'ayant emportée, elle la lui donna. Maria Elisabeth savait que son amie était inédique, et elles rirent de bon coeur. La scène était d'autant plus cocasse que, chacune parlant dans sa langue, elles avaient de longues conversations sans que cela les empêchât de se comprendre. Elles se concertèrent et décidèrent de faire, pour le dîner, une salade de pommes de terre aux truffes. Du moins, à la truffe. Aussitôt dit, aussitôt fait. Il y avait huit personnes, sans compter Symphorose. Tandis que l'une coupait en tranches les pommes de terre cuites à la vapeur, l'autre ouvrait la boîte. Amusés, les membres de la maisonnée les regardaient en souriant. Tout se passait en famille, dans la grande cuisine. A un moment précis, les deux femmes se rapprochèrent, humèrent le fumet de la truffe dans son jus et rendirent grâce à Dieu d'avoir créé de si bonnes choses. Puis elles prièrent ensemble pour la donatrice. Symphorose passa le jus de truffe à Maria Elisabeth, qui le versa dans le vin blanc tiède dont elle allait assaisonner les pommes de terre, et les convives eurent l'impression qu'il y en avait vraiment beaucoup qui sortait d'une si petite boîte. Enfin, Symphorose se mit à couper la truffe en lamelles. Cela ne semblait pas devoir finir. On passa à

¹P. Rafael Maria DE ANTEQUERA, *op. cit.*, p. 318-319.

table et tous se régalerent - hormis Symphorose - du mets ainsi apprêté. Chacun eut de la truffe en abondance, et, à la fin du repas, on en recueillit les morceaux qui restaient, pour les utiliser dans une autre salade ; il y en avait largement plus que la quantité initiale, et les deux saintes femmes, souriant d'un air entendu, dirent ensemble, : *Deo gratias* !

Il reste toujours quelque chose. Signe de l'inépuisable miséricorde de Dieu, qui prodigue à tous, surtout au pécheur repentant, au fils prodigue de l'Evangile, bien plus que ce qu'ils espèrent. Anecdotes, certes, mais si fraîches, riches d'un enseignement plus percutant que bien des sermons.

Miracle à El Paso ?

« Miracle à El Paso ? » est le titre d'un livre de René Laurentin, paru en 1981 ; suivi sept ans plus tard d'un autre ouvrage : « El Paso, le miracle continue ». de quoi s'agit-il ? De l'insolite, voire troublante, expérience d'une communauté charismatique américaine établie dans une localité à la frontière du Mexique. Tout à fait dans le style yankee, avec un leader grand, blond, yeux bleus - le père Rick Thomas, un jésuite, quand même - fils d'un propriétaire de ranch, qui a d'ailleurs appelé le lieu *Lord's Ranch* : le ranch du Seigneur. Et une population des plus diversifiées, où de rares « blancs » côtoient les Latinos et les Indiens. Tout a débuté par un miracle, à l'automne 1972, quand, animant un groupe de prière charismatique, le père Thomas décide son groupe à mettre en pratique un passage de l'Evangile :

Quand tu donnes un dîner, n'invite pas tes amis, tes frères ou tes parents, ou de riches voisins qui t'inviteront à leur tour, car tu aurais ta récompense. Mais, quand tu donnes une fête, invite les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles. Tu seras béni parce qu'ils n'ont rien à te donner en retour.

- Cela, nous ne l'avons jamais fait, et nous avons à le faire, conclut le groupe, dans la prière¹.

Chose dite, chose faite. Ils invitent les pauvres de Juarez, de l'autre côté du Rio Grande :

¹René LAURENTIN, *Miracle à El Paso ?*, Paris, DDB, 1981, p. 5.

Le repas eut donc lieu, le jour de Noël (de 11 h à 16h 30), grâce à la trêve obtenue. Mais les convives vinrent deux fois plus nombreux que prévu : 300 au lieu de 120. Et pourtant, rien ne manqua. Chacun reçut un bon morceau de jambon. Les provisions non consommées restaient abondantes, et les convives furent invités à les emporter.

Depuis lors, dit-on, le miracle advient à Juarez. Les conversions sont nombreuses et profondes ¹.

Miracle, le mot est lâché, bien que - René Laurentin l'écrit lui-même - Mgr Talamas, évêque d'El Paso, lui ait recommandé de ne pas « voir le miracle là où il n'y a pas miracle » (p. 56). Pourtant, les deux ouvrages fourmillent de mentions de prodiges des plus extraordinaires : guérisons, mais aussi multiplications de vivre, qui - tout en étant considérées comme *embarrassantes* par l'auteur (on se demande pourquoi elles le seraient plus que les guérisons ou les conversions), font l'objet d'une étude de plus de quatre pages :

Multiplication de farine (lundi 10 ou 17 décembre 1975) : Carole Raymond, Américaine d'El Paso, chargée de doser un mélange de farine servant à faire des tortillas s'étonne que le sac où elle puise de la maseca ne diminue pas autant qu'elle en enlève : « Cela commença quand je mêlai les 10 premières livres. J'eus à peu près une demi-livre de reste après avoir mélangé 5 sacs de 2 livres. Je pensai avoir commis une erreur de mesure et pris grande peine pour peser le second paquet (batch) mais il y avait encore un large surplus. Cette fois, j'étais fort ennuyée de moi pour n'avoir pas saisi mon erreur et parce qu'il est important que les mesures soient justes pour l'équilibre diététique de la nourriture. Aussi je recommençai une troisième fois, plus soigneusement encore. Il en resta trois quarts de livre de trop. Je n'y comprenais rien. C'est alors que je pensai à Dieu ².

Guère généreux, le Seigneur ! Un peu plus d'un kilo de reste pour plus de douze. Mais si la brave Carole ne s'est effectivement pas trompée dans ses calculs, qu'il reste 500 grammes ou 3 kilos ne change rien au caractère insolite de l'incident. Plus convaincantes, la « multiplication » de raisin de juillet 1977

¹Ibid., p. 5.

²Ibid., p. 138-140.

Il y avait seulement 26 petites boîtes de raisins de 10,5 x 6 x 13 pouces (inches). Les 400 personnes ou plus, venues pour le service des guérisons reçurent chacune une généreuse portion de raisins [...] Chaque personne reçut entre une et deux livres de raisins, certains d'entre eux une double portion ¹.

et celle des boîtes de lait, en janvier 1978, qui, au nombre de 350 à l'origine, suffirent largement à satisfaire 500 personnes :

Donc il manquait 150 boîtes comme celle-ci. Pour que personne ne soit frustré, nous avons préparé le remplacement des 150 boîtes manquantes par un équivalent : soja et sucre. On a commencé la distribution (...) Et il en restait ! On en a donné 2 à chacun des 25 travailleurs et, après cela, il en est resté encore 2. Total : 202 boîtes de plus. J'ai compté. Je n'y comprenais rien. J'en ai parlé avec soeur Linda. Pourtant nous avons bien calculé avant. Ma femme me l'avait bien dit : Il n'y en a pas assez. Et nous avons bien préparé le supplément nécessaire qui n'a pas été utilisé. C'est le premier miracle que j'ai vu ici. Mais depuis, j'en ai vu d'autres. Le Seigneur ne fait pas spectacle de ses miracles, mais le, mardi, il y a toujours ce qu'il faut ².

Dans le deuxième ouvrage, une part plus discrète est faite à ces multiplications de vivres, alors que l'auteur insiste sur les guérisons et les conversions, et sur les réalisations matérielles du Lord's Ranch. Citons encore un exemple, assez intéressant :

Le 16 janvier 1983, trois témoins expriment leur étonnement d'avoir distribué à plusieurs reprises des pommes à partir de paniers qui ne s'épuisaient pas. Celeen Huppert résume ainsi son témoignage :

80 enfants reçurent une pomme chacun.

20 femmes en reçurent 2 chacune, soit 40.

120 au total furent distribuées à partir d'un panier qui contenait seulement 50 pommes ³

Une brève nomenclature fait état - entre 1975 et 1984 - de multiplications de raisin, de pommes, de pamplemousses,

¹Ibid., p. 140.

²Ibid., p. 78. Témoignage de Miguel Angel Enriquez Chaides.

³René LAURENTIN, *El Paso, le miracle continue*, Paris, DDB, 1988, p. 117

d'abricots, d'oranges, mais aussi de pois, de galettes, de viande, de boîtes de lait, et même d'argent. Ces prodiges s'inscrivent dans la vie, à bien des égards exemplaire, des fidèles du *Lord's Ranch* et de ses succursales. Une belle oeuvre à la fois philanthropique, humanitaire et spirituelle, où, si l'on se retrouvait (se retrouve ?) à table pour les repas de fête, on se rassemblait (se rassemble ?) aussi dans la chapelle autour de l'eucharistie :

*Le Seigneur nous enseigne davantage dans la prière et nous investissons davantage dans la formation des jeunes à la prière. Le Seigneur fait beaucoup de choses avec nous dans la prière*¹.

Telle est sans doute, résumée par le père Rick Thomas, la véritable leçon d'El Paso. On aimerait savoir ce qu'il est advenu de cette expérience - suivie en ses débuts avec attention par l'autorité religieuse -, mais René Laurentin s'est, depuis, investi dans d'autres phénomènes d'ordre mystique, plus éclatants et médiatiques assurément. Il est regrettable qu'il n'ait pas accompagné l'évolution de cette communauté jusqu'à nos jours, et surtout qu'il n'ait pas approfondi la question de ces miracles de multiplication de vivres, dont le père Rick Thomas reconnaissait que, faute d'une étude critique rigoureuse, ils n'avaient fait l'objet que de « *témoignages improvisés* »². Pourtant, la lecture des documents est des plus intéressantes, quand bien même l'auteur écrit :

*Les miracles d'El Paso ne peuvent entrer en compétition avec ceux de Lourdes ni même de Medjugorje*³.

Pourtant, on n'a jamais noté à Medjugorje - non plus qu'à Lourdes, du reste - le moindre prodige de multiplication de vivres, et les réalisations humanitaires qui sont issues de ces apparitions alléguées ne sont guère plus originales ni plus remarquables que celles d'El Paso.

Le Pain de vie

Quelques épisodes de la vie de saint JEAN BOSCO (1815-1888) nous amènent, de pain en noisettes, à un phéno-

¹*Ibid.*, p. 132.

²*Ibid.*, p. 116.

³*Ibid.*, p. 124-125.

mène plutôt rare dans l'hagiographie : la multiplication miraculeuse des hosties consacrées. Un jour, on vient prévenir le fondateur des Salésiens qu'il n'y a presque plus de pain pour les jeunes de la maison - plus d'une centaine -, et on doit 12000 francs au boulanger : pas question d'en obtenir la moindre avance ! Don Bosco ne se démonte pas :

« Bien, bien. Dans ce cas, mettez dans la corbeille ce que vous avez pu réunir ; le reste, le bon Dieu l'enverra. Je viens à l'instant faire, moi-même, la distribution ».

Le petit Dalmazzo, qui n'avait pas perdu un mot de ce dialogue, fut surtout frappé des dernières paroles de Don Bosco ; et, quand il le vit se lever, il le suivit avec une curiosité bien naturelle, et d'autant plus vive que, les jours précédents, on avait beaucoup parlé de faits merveilleux, survenus à l'Oratoire, et auxquels Don Bosco n'aurait pas été étranger.

L'enfant se plaça donc derrière Don Bosco, et compta, avec soin, les petits pains contenus dans la corbeille. Il y en avait quinze. Or, 300 gaillards attendaient leur déjeuner et, parmi eux, pas de bouches inutiles, on peut le croire.

Quinze pour trois cents ! Trois cents pour quinze ! se disait l'enfant, et la lumière ne se faisait pas dans sa tête.

Le défilé commence. Chacun passe à son rang, et reçoit son petit pain. Le témoin tout saisi, regardait avec des yeux effarés, Don Bosco qui, souriant, ne renvoyait personne les mains vides.

Le dernier servi, le jeune Dalmazzo compte ce qui restait au fond de la corbeille : quinze petits pains, juste.

Ses notions d'arithmétique étaient absolument bouleversées. Une division qui devient une multiplication !

Quoi qu'il en soit, il annonça à sa mère qu'il restait décidément à l'Oratoire.

L'enfant devenu prêtre fut plus tard le premier curé de la paroisse salésienne du Sacré-Coeur à Rome, et mourut supérieur du grand séminaire de Catanzaro, toujours salésien¹.

Or, Dalmazzo avait justement fait venir sa mère pour le retirer de l'Oratoire, car il ne s'y sentait pas à l'aise. Quelque temps plus tard, un nouveau prodige est observé par les jeunes de l'Oratoire :

¹A. AUFRAY, *Un grand éducateur, saint Jean Bosco (1815-1888)*, Paris, Emmanuel Vitte, 1929, p. 291-292.

Ce jour-là 1^{er} janvier 1886, ces enfants, à l'issue de la causerie, offrirent à Don Bosco leurs hommages et leurs vœux. Ils pouvaient être environ trente-cinq, nous a raconté un des derniers survivants de la scène, leur surveillant, le P. Saluzzo. Don Bosco, après les avoir écoutés et remerciés, ajouta : « Mes enfants, je voudrais bien pouvoir vous donner quelque chose ! »

Ce disant, le bon Père cherchait autour de lui, lorsqu'il avisa, sur la table, un petit sac de papier qui contenait des noisettes. Il se mit immédiatement à y puiser à pleine main, et il en donna une grande poignée à l'étudiant placé près de lui. Les autres se mirent à sourire ; il était évident que, s'il procédait avec une pareille largesse, il ne pouvait y avoir de noisettes que pour trois ou quatre d'entre eux. Mais, à leur grande surprise, la distribution continua, et tous en reçurent autant que pouvaient en contenir leurs deux mains réunies. Lorsque tout le monde fut pourvu, on fit observer à Don Bosco que trois ou quatre des élèves étaient absents, et qu'ils regretteraient bien de ne pas avoir leur part. Immédiatement, il plongea de nouveau la main dans le sac, et en tira plusieurs petites poignées de noisettes. Un de ceux qui avaient assisté à cette étrange scène, racontait ensuite : « Je ne sais où il a pu aller les pêcher, le sac ne contenait presque rien ! »¹.

Miracle parmi tant d'autres observés chez le saint thaumaturge, qui ne concernent que des denrées usuelles. En revanche, il lui arriva une fois de voir se multiplier les hosties consacrées, prodige peu courant dans les annales de la sainteté, et peut-être le seul cas moderne solidement attesté :

C'était le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, et les enfants, réunis autour de l'autel pour la sainte messe, pouvaient être environ 600. Six cents assistants à pareil jour, c'est bien près de 600 communiants dans une maison salésienne. Par malheur, l'unique ciboire que renfermait le tabernacle était presque vide : 15 à 20 hosties au plus. Le sacristain ne l'ignorait pas, il avait même préparé un second ciboire à consacrer, mais, à la dernière minute, sa distraction l'avait oublié sur le meuble de la sacristie. Il s'en souvint après l'élévation, trop tard ; il ne lui restait plus qu'à attendre la douloureuse surprise du saint, et sa paternelle réprimande après la messe. De fait, au

¹Ibid., p. 292-293.

moment de la communion, quand Don Bosco, découvrant le ciboire, s'aperçut du malheur, un air de désolation couvrit son visage. Navré de ne pouvoir communier tous ses petits, il leva les yeux au ciel dans une muette supplication, et descendit distribuer l'Eucharistie aux premiers enfants agenouillés. Mais à ceux-ci d'autres succédèrent, et d'autres encore ; les tables de communicants remplaçaient les tables et le ciboire ne s'épuisait pas. Quand Don Bosco remonta à l'autel, tous ses petits avaient communie, et l'Eucharistie demeurait encore au fond du vase sacré. Le sacristain n'y comprenait plus rien ¹.

Plus que le miracle, et que la stupéfaction du sacristain étonné, la confiance silencieuse, implorante, de saint Jean Bosco mérite d'être relevée. Là encore, c'est la foi et la force de la prière qui obtient de Dieu le prodige. D'autres cas récents de multiplications d'hosties par des candidats aux honneurs des autels ont été signalés ça et là, mais ils ne semblent pas aussi bien documentés. Surtout, ils souffrent depuis quelques années de plagiats qui, de plus en plus, sont allégués dans le contexte, tout à fait différent, de prétendues mariophanies. Ainsi, dans les années 1972-75, les fidèles de la *Madone des Roses* de San Damiano, en Italie, faisaient état (en catimini d'abord, puis ouvertement, lorsque la nouvelle avait été avalisée par les plus convaincus) de multiplications d'hosties en faveur des nombreux pèlerins qui assistaient à la messe dominicale du curé Don Pellacani. Il est évident que, dans la situation de désobéissance à l'évêque où se trouvaient ces pèlerins - qui par ailleurs pouvaient fort bien assister à d'autres messes dans des paroisses voisines -, le Seigneur n'a certainement pas accompli de miracle ! Non plus qu'à La Ladeira, au Portugal, à la même époque, où la fausse stigmatisée MARIA DA CONCEIÇÃO MENDES affirmait bénéficier, malgré l'excommunication qui la frappait, de communions miraculeuses. Non plus qu'à Medjugorje, comme d'aucuns ont tenté de le faire croire, avant de renoncer à colporter semblables sornettes, ou à Manduria, où la pauvre DEBORA MOSCIOGURI serait, de l'avis de l'évêque du lieu, la victime de ses illusions et des prestiges de l'Ennemi. L'Eucharistie est un mystère trop sublime pour être galvaudé, fût-ce au nom d'une prétendue Madone ou Gospa.

¹*Ibid.*, p. 293.

A n n e x e

Miracles de saints

Si les saints font des miracles durant leur vie ici-bas, ils en font également après leur passage dans la vraie vie, qui ne finit pas. Seuls comptent, pour la glorification des serviteurs de Dieu, les miracles accomplis *post mortem*, après qu'ils ont été dûment invoqués à cet effet : pour obtenir de Dieu une grâce de guérison, notamment. La Congrégation pour les causes des saints exige un miracle - passé au crible de la critique historique et de l'examen médical le plus rigoureux - pour la béatification (les martyrs en sont dispensés), puis un second miracle pour la canonisation des bienheureux, qu'ils soient martyrs ou non. Le miracle est en quelque sorte le signe divin que Dieu accorde à l'Eglise de leur sainteté. Le plus souvent, il s'agit de miracles de guérison, étant exclues les cures de désordres psychologiques ou mentaux, les résolutions de troubles d'ordre psychosomatique et les sanations de certaines affections organiques trop liées au mental. Les guérisons de cancers, de lésions traumatiques gravissimes, d'affections invalidantes telles que la maladie de Parkinson ou la sclérose en plaque, ainsi - depuis peu, et pour cause - du sida (un récent miracle attribué à l'intercession de Mère Teresa), sont les plus convaincantes. Mais il arrive aussi que les juges de la Congrégation s'intéressent à certains phénomènes de multiplication de biens, dès lors que celles-ci sont avérées et surviennent dans des circonstances qui permettent d'en reconnaître le caractère objectif et miraculeux.

Un miracle - plutôt des miracles en chaîne - de ce genre fut retenu par la Congrégation pour la béatification de sainte GERMAINE COUSIN (1579-1601) :

Au couvent de Bourges au cours de l'hiver exceptionnellement rigoureux de 1845, la farine diminuait rapidement au grenier.

Il fallait nourrir 116 personnes ; la disette était menaçante. La Supérieure se voua à la Vénérable Germaine Cousin. Des neuvaines furent faites en son honneur. Chaque jour, on lisait à haute voix un passage de sa vie ; des médailles à son

effigie furent distribuées, l'une d'elle fut suspendue au fournil. Les soeurs préposées à la boulangerie avaient coutume de pétrir douze paniers de farine tous les cinq jours, ce qui donnait 20 grosses miches de pain. La Supérieure leur dit de ne travailler désormais que huit paniers à la fois, et la Vénérable Germaine fut suppliée de faire le reste. Les religieuses n'obtinrent pas le résultat désiré, le pain ne dura que trois jours. La deuxième et la troisième tentative n'eurent pas plus de succès. Sans perdre confiance, la Supérieure implora la petite Sainte : « De grâce ! faites que la quantité de farine suffise pour 20 pains » Le miracle eut lieu. La première fournée, faite de huit paniers seulement, produisit 20 grands pains, pesant de 20 à 22 livres chacun. La seconde cuisson fut encore plus merveilleuse : en pétrissant la pâte, elle gonfla à tel point qu'elle déborda du pétrin en quelques instants. Les soeurs en remplirent le four, puis calculèrent qu'il leur restait 20 livres de pâte, sans compter le levain, et pourtant elles n'avaient employé que quatre paniers de farine. Cinq jours plus tard, la même multiplication eut lieu aux deux fournées. Ceci n'était que le commencement d'une série de faveurs, reçues par l'entremise de la Vénérable Germaine. Dans le grenier du couvent, il y avait une provision de farine qui pouvait tenir deux mois, tout au plus, en la ménageant avec soin. Après quelques semaines, les soeurs remarquèrent que le niveau avait baissé, mais sans proportion avec la quantité consommée. « Souhaitant », dirent-elles, « surprendre la petite Sainte en flagrant délit », au début de février, elles commencèrent à mesurer le blé. Après une quinzaine de jours, elles refirent l'opération. La farine avait exactement le même poids que deux semaines plus tôt, en dépit de deux boulanges : sans le savoir, la communauté avait reçu directement des vivres des greniers de la Divine Providence. De novembre 1845 à février 1846, sainte Germaine avait pratiqué toutes les formes de multiplication de pain et de farine ¹.

Une sainte venait au secours d'une autre sainte, car la supérieure de la congrégation était MARIE DE SAINTE EUPHRASIE PELLETIER (1796-1868), fondatrice des Soeurs du Bon-Pasteur d'Angers, qui serait elle-même canonisée en 1940.

Un autre exemple, plus récent, de multiplication de vivres due à l'intercession d'un personnage en voie de canoni-

¹[Anon.] *Blessed Mary of Ste Euphrasia Pelletier*, Burns, Oates & Washbourne, 1933, p. 253-254.

sation, est signalé dans une excellente enquête sur les procédures et les étapes nécessaires à la glorification des serviteurs de Dieu :

Un tel miracle fut accepté en 1975 pour la canonisation de Juan Macías (1585-1645), un frère dominicain qui mourut au Pérou et fut béatifié en 1837. Le miracle survint 304 ans après sa mort, à Ribera del Fresno, son lieu de naissance, où Macías était connu comme « le bienheureux » et considéré comme le saint patron de son village.

Telles furent les circonstances : on servait chaque soir à dîner dans le hall de la paroisse aux enfants d'un orphelinat proche ; les familles pauvres pouvaient aussi recevoir un repas à la porte. Dans la soirée du 25 janvier 1949, la cuisinière découvrit qu'elle n'avait assez de riz et de viande (750 g de chaque) que pour le repas des enfants, mais que les pauvres ne pourraient être nourris. La cuisinière implora alors « le bienheureux » et se rendit à sa cuisine. Soudain, elle vit que le riz bouillant débordait de la casserole, aussi transvasa-t-elle un peu de riz dans un autre récipient, puis dans un troisième. Pendant quatre heures elle se tint devant son fourneau tandis que la casserole originale continuait à produire du riz. La mère du curé, puis le curé lui-même furent appelés pour témoigner du phénomène. A la fin de la soirée, il y avait plus qu'assez de riz et de viande pour nourrir les 59 enfants, avec encore du surplus pour les pauvres. En tout 22 personnes attestèrent la miraculeuse multiplication de la nourriture. Et bien que celle-ci eût cuit pendant des heures, la dernière cuillerée de riz était aussi fraîche que la première. Comme dans la multiplication biblique des pains et des poissons, chacun fut rassasié. Heureusement pour la cause certains des convives conservèrent un peu de riz, qui fut examiné par la congrégation onze ans plus tard. Les consultants ne purent trouver aucune explication naturelle à cet extraordinaire phénomène. Et cela, assorti d'un miracle médical traditionnel, fut suffisant pour canoniser Macías ¹.

Ce sont, à ma connaissance, les seuls cas où le caractère miraculeux de la multiplication de vivres a été reconnu dans le cadre des procédures de béatification et canonisation des serviteurs de Dieu.

¹Kenneth L. WOODWARD, *Comment l'Eglise fait les saints*, Paris, Grasset, 1992, p. 223-224.

ch a p i t r e 5

Changer l'eau en vin

Le troisième jour, il y eut des noces à Cana de Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus aussi fut invité à ces noces, ainsi que ses disciples. Or il n'y avait plus de vin, car le vin des noces était épuisé. La mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont pas de vin. » Jésus lui dit : « Que me veux-tu, femme ? Mon heure n'est pas encore arrivée. » Sa mère dit aux serviteurs : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. »

Or il y avait là six jarres de pierre destinées aux purifications des Juifs, et contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces jarres. » Ils les remplirent jusqu'au bord. Il leur dit : « Puissez maintenant et portez-en au maître du repas. » Ils lui en portèrent. Lorsque le maître du repas eut goûté l'eau changée en vin - et il ne savait pas d'où il venait, tandis que les serviteurs le savaient, eux, qui avaient puisé l'eau - le maître du repas appelle le marié.

(Jn 2, 1-9).

Ayant relaté le changement de l'eau en vin - un vin excellent, précisera le texte quelques lignes plus loin -, l'Evangéliste ajoute que ce fut le premier miracle que Jésus accomplit et qu'à partir de là ses disciples crurent en lui. Le don d'opérer des prodiges comparables, et même plus spectaculaires, a été accordé par le Seigneur à quelques saints, conformément à la promesse qu'il fit à ses apôtres. Cependant, ces miracles sont relativement rares, en comparaison avec d'autres, ce qui explique la brièveté de ce chapitre.

La capacité de changer l'eau en vin - ou telle denrée en telle autre - accompagne souvent les autres phénomènes liés aux denrées, apports et multiplications de vivres. Elle est plus fréquente, et de loin, chez les hommes : peut-être le Seigneur ne veut-il pas que la femme s'occupe de boissons fortes ? Il lui permet de temps à autre un prodige comparable, mais hors de l'enclos et du fruit de la vigne. Même la fausse voyante de La Ladeira, la trop célèbre MARIA DA CONCEIÇÃO MENDES, n'a pas osé empiéter dans ce domaine réservé, elle s'est contentée de changer de l'eau en huile. Du moins l'affirmait-elle, et Jésus lui-même comparait explicitement ce miracle à celui de Cana :

Le 25 décembre 1969, Jésus lui dit dans une extase : « Bientôt je ferai un miracle semblable à celui de Cana ». Sur ordre du Seigneur, on remplit un récipient de dix litres d'eau et, en présence de huit témoins, on y appose les scellés pour avoir la preuve qu'il n'y aurait pas de fraude.

Le 1^{er} octobre, on ouvrit le récipient, et on y trouva cinq litres d'huile qui, analysée, se révéla être de l'huile nouvelle (bien que ce ne fût pas encore la saison de la récolte dans les olivaias), et de la meilleure qualité. Plus tard, l'huile augmenta jusqu'à atteindre la quantité de plus de 20 litres.

Comme détail curieux, nous pouvons ajouter que, bien que l'on puisât de cette huile pour divers usages, le niveau n'en baisait pas. Nous dirons encore que, grâce à cette huile, de nombreuses guérisons ont été obtenues, jusqu'en Espagne ¹.

Les supercheries auxquelles se livrait (et se livre encore) cette fausse mystique sont trop connues et ont été suffisamment démontrées pour que l'on n'accorde aucun crédit à ces *miracles* en série, dont on se demande quelle signification ils peuvent avoir. Il est plus profitable de s'édifier à la lecture d'authentiques interventions divines dans la vie de certains saints, et d'y découvrir la prodigalité et la délicatesse de la Providence divine, qui accorde ces signes en vue de la croissance du Corps mystique dans la charité.

¹José Luis LÓPEZ DE SAN ROMAN, *Messaggio carismatico a Ladeira (Fatima continua)*, Messina, Editrice Dielle, 1973, p. 37-38.

De l'eau transformée en vin

Le cas de figure le plus courant, et le plus symbolique, est la transformation d'eau en vin, à l'exemple de ce que Jésus fit à Cana. La tradition franciscaine - la plus riche en ce domaine - en connaît quelques cas, qui remontent aux tout premiers temps de l'Ordre puisque GUY DE CORTONE, disciple de saint François, changea une fois de l'eau en vin pour réconforter des malades : il lui suffit de tracer un signe de croix sur le récipient. Le même miracle se retrouve, parmi d'autres, chez le vénérable FRANCESCO DA PRECETTO (1564-1645), prêtre capucin sicilien :

Un jour, il demanda à boire. On lui présenta une bouteille vide. Entre ses mains, elle s'emplit d'excellent vin. Une autre fois, il changea l'eau en vin ; et il multiplia le froment en faveur d'une pauvre femme ¹.

Il fit même mieux, si l'on peut dire :

Un jeune homme lui demanda à boire. Le Père François bénit une pierre d'où il sortit une eau fraîche et limpide ².

Pourtant, cet homme si attentif aux besoins des autres était un grand pénitent et ne faisait aucune concession à son appétit non plus qu'à son goût :

Sa nourriture était des plus grossières. Il prenait des aliments gâtés ou le restant de la soupe des chats. S'il ne le pouvait, il saupoudrait de cendre sa portion du réfectoire ³

Il s'efforçait de n'être point remarqué. Si cela était relativement facile au réfectoire, c'était plus délicat en d'autres circonstances. Un jour, étant invité chez des amis du couvent, on lui servit du poisson : sous prétexte de se réchauffer, car le temps était froid, il se tourna avec son assiette vers le feu et fit habilement rouler deux ou trois fois sa part de poisson dans la cendre, avant de le manger. Quand il prit congé de ses hôtes, il remercia la maîtresse de maison : « *J'ai vraiment bien mangé, j'ai fait la noce aujourd'hui !* ». La dame, qui avait remarqué son tour de passe-passe, fut très édifiée et recommanda plus tard aux membres de sa famille de faire comme si de rien n'était s'ils découvriraient les pénitences du saint prêtre.

¹R.P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 110-111.

²*Ibid.*, p. 110.

³*Ibid.*, p. 108.

Le bienheureux BERNARDO DA OFFIDA, lui aussi capucin, mais simple frère lai, était portier de son couvent de Fermo, et à ce titre chargé de recevoir les pauvres, de les assister en cas de besoin :

Un soir d'été, par une chaleur accablante, un groupe d'ouvriers travaillait en plein air, non loin du couvent. Brûlés par un soleil ardent et accablés de fatigue, ils soupiraient après un verre d'eau fraîche que personne ne songeait à leur apporter. Mais une petite fille vint à passer et elle consentit à aller en requérir à la porterie du couvent des Capucins où coulait précisément une fontaine renommée. Ce fut Frère Bernard qui l'accueillit et, s'apitoyant sur le sort de ces pauvres ouvriers, alla au robinet et remplit la cruche jusqu'au bord. Tout s'était fait sous les yeux de l'enfant, qui était bien sûre de n'apporter que de l'eau. Mais quand le premier ouvrier porta le récipient à ses lèvres, avec une certaine hâte, il s'arrêta soudain, saisi d'un agréable étonnement qui fut partagé par tous ses compagnons. La divine Providence, complice de la charité du Frère Bernard, avait changé l'eau en un vin délicieux, qui désaltéra les pauvres ouvriers et restaura leurs forces¹.

Il se trouve toujours, à côté des saints, des esprits chagrins prompts à les critiquer. Certains de ses confrères blâmaient ce qu'ils appelaient sa prodigalité et, un jour, s'avisèrent de le dénoncer au père gardien : il venait de voler - eh oui ! - un gros morceau de viande à la cuisine et le cachait dans sa manche, pour aller le porter à ses pauvres. Ayant rejoint Fra Bernardo, le supérieur lui demanda ce qu'il dissimulait dans sa manche et lui ordonna de le montrer :

Le Frère obéit aussitôt tout confus, et détachant ses mains croisées sur sa poitrine, laissa tomber sur le sol une gerbe de belles fleurs².

Transformation de la viande en fleurs, comme il est dit de sainte Elisabeth de Hongrie et de sainte Elisabeth de Portugal, dont les pains qu'elles portaient aux miséreux se seraient transformés subitement en roses lorsque leurs époux avaient prétendu démasquer leur pieuse industrie ? Ou bien Fra Bernardo avait-il réellement cueilli des fleurs, pour aller, discrè-

¹Ibid., p. 167.

²Ibid., p. 168.

tement, en orner quelque autel de la Madone ? Peu importe, en fait. Il était mû, dans l'un ou l'autre cas, par la même charité qui découle de la Source de tout amour.

Histoires de vinaigre

À la même époque, en Espagne, le carme ANGEL DE LA RESURRECCIÓN (+ 1629) se livrait à des pénitences comparables et accomplissait les mêmes prodiges :

Il faisait d'autres merveilles, comme augmenter la quantité d'huile en certaines occasions d'urgente nécessité, et on rapporte de lui d'autres choses. Il alla un jour chez un de ses amis pour lui demander l'aumône d'un peu de vin pour la communauté, mais celui-ci lui répondit qu'il ne pouvait lui en donner, car le vin avait tourné en vinaigre dans le tonneau : le père Angel l'invita à donner ce vinaigre aux pauvres au nom du Seigneur, et l'assura que l'année suivante son vin se conserverait. Le bienfaiteur suivit son conseil et, quand vint l'époque de la vendange, il ordonna à ses commis de laver le fût à grande eau. À leur grande surprise, tous virent que l'eau dont on avait rempli le tonneau pour le nettoyer s'était transformée un vin des plus exquis¹.

En des temps beaucoup plus récents, le stigmatisé Gino Burresi aurait changé du vinaigre en vin :

Un jour, Fratel Gino se rendait à Guidonia pour y visiter un malade, quand un vieil homme l'arrêta et lui dit : « Fratel Gino, le vin de ma cave a tourné en vinaigre. Il faut que vous m'aidiez, car je suis pauvre, et je ne peux acheter d'autre vin. » Fratel Gino le suivait dans la cave, bénit le tonneau et dit : « Votre vin est bon, et il ne tournera plus jamais en vinaigre. »

Quelques mois plus tard, le vieil homme vint à San Vittorino pour y trouver Fratel Gino. On célébrait ce jour-là une fête, et l'évêque du diocèse était présent. Le vieil homme entra dans le réfectoire, où se trouvait la communauté, se jeta à genoux devant Fratel Gino et s'écria : « Vous êtes un grand saint ! Mon vin était devenu du vinaigre, mais après votre bénédiction il

¹JOSÉ DE SANTA TERESA, *Flores del Carmelo o Año Cristiano Carmelitano*, t. III, Madrid, Ediciones de « Espiritualidad », 1952, p. 215.

est devenu le meilleur vin de Guidonia ! Mais vous devez me faire une autre faveur : revenez à la prochaine vendange. »

Très embarrassé par la scène, surtout à cause de la présence de l'évêque, Fratel Gino rougit. Puis il dit au vieil homme : « Tout est bien. Ayez foi, et Notre-Dame vous assistera. »¹

L'incident aurait pu en rester là, du moins Fratel Gino le pensait-il. Or, un jour du mois de novembre suivant, le vieil homme revint à San Vittorino et demanda à parler à son bienfaiteur :

Vous êtes un grand saint ! Vous m'avez promis que jamais mon tonneau ne serait à court de vin. Lorsque la vendange est arrivée, j'ai vidé le tonneau de ce qu'il y restait de vin, que j'ai versé dans un autre récipient où je l'ai mis à chauffer, pour en faire du vinaigre. Une semaine plus tard, je l'ai goûté, mais c'était toujours du bon vin. Des amis m'ont conseillé d'y mettre un peu de pain. Je l'ai fait, mais le vin avait toujours aussi bon goût. Alors j'y ai mêlé des herbes. Rien à faire. J'avais une petite bouteille de vinaigre : j'en ai pris la mère, pour la mettre dans le vin, ce que l'on fait habituellement. Cela n'a pas fait plus d'effet que si je l'avais mise dans l'eau. Alors, je me suis rappelé ce que vous m'avez dit : « Jamais votre vin ne tournera en vinaigre ». Je suis venu vous demander pardon pour mon manque de foi².

Et il avait apporté avec lui une bouteille de l'excellent vin de sa cave, pour en régaler Fratel Gino.

Histoires de pierres et autres

Au XVIII^e siècle, deux autres frères capucins italiens se signalèrent à l'attention de leurs contemporains par un miracle identique, accompli dans des circonstances différentes. Le bienheureux FELICE DA NICOSIA (1715-1787), petite localité sicilienne, était le quêteur du couvent :

Il semblait jouer aux miracles. Au retour de ses quêtes, Frère Félix stationnait toujours aux pieds de l'Addolorata, près du couvent. De méchants enfants le voyant un jour absorbé dans sa prière, s'approchèrent de lui et glissèrent de gros cailloux dans

¹Robert J. Fox, op. cit., p. 137.

²Ibid., p. 137.

sa besace. Le Frère n'y prit pas garde et, sa prière terminée, il regagna tranquillement le monastère. Une personne pieuse qui avait vu de loin l'action de ces vauriens, se bâta de venir au couvent pour exprimer toute son indignation et faire connaître les coupables. « Madame, lui dirent les Frères, vous nous dites qu'on a glissé des pierres dans la besace de frère Félix ; quant à nous, nous n'y avons trouvé que du pain. Il est vrai cependant que plusieurs de ces pains étaient notablement plus petits que les autres, et différents quant à la forme de ceux qu'on donne d'ordinaire aux quêteurs »¹.

Le bon frère fut victime une autre fois de la même plaisanterie de la part de galopins :

De jeunes espions glissèrent encore de gros cailloux dans sa besace. « Frère Félix, lui dirent-ils en souriant, lorsqu'il revint à lui, donnez-nous par charité un peu de pain. » Le Frère plonge sa main dans la besace et en retire des pains de même forme que les cailloux et les donne aux enfants qui se retirent stupéfaits. Dieu avait changé dans la besace les pierres en pains².

Légendes, dira-t-on en souriant. Que non ! Ces faits extraordinaires ont été attestés nombre de fois sous serment par diverses personnes, lors de la procédure de béatification du saint religieux.

Son confrère saint IGNAZIO DA LACONI, qui vivait à la même époque en Sardaigne, réputé pour les miracles d'apports et de multiplication de vivres dont le gratifiait le Seigneur, revenait un jour de quête, sans avoir rien reçu pour la communauté. Le gardien le renvoya à la quête, et il repartit avec Fra Giambattista da Escolca :

Arrivés à quelque distance du couvent, où il y avait des fours à chaux abandonnés, pensant aux frères qui n'avaient pas de pain, Fra Ignazio « commença à recueillir des pierres et à les mettre dans sa besace, et fit faire de même à son compagnon ». Chemin faisant, ce dernier éprouva une vive chaleur aux épaules et déposa durant quelques instants sa besace par terre.

¹Ibid., p. 396.

²Ibid., p. 396-397.

*Entrés tous deux dans le réfectoire, ils trouvèrent leurs besaces pleines de pains chauds et fumants*¹.

Fra Ignazio n'avait-il pas dit quelques instants auparavant à son compagnon : « *Ayez confiance en Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel : il ne laissera pas souffrir de la faim ses enfants qu'il destine au paradis !* » Les miracles qu'il accomplissait - à profusion - avaient toujours une portée pédagogique, c'étaient de véritables paraboles :

Gioacchino Franchino, un opulent négociant, se lamentait auprès du supérieur des capucins de Cagliari de ce que le saint frère à la besace n'entrait jamais chez lui pour quêter. Repris par son supérieur, Fra Ignazio se rendit chez le commerçant, où il fut accueilli chaleureusement et d'où il repartit la besace pleine, « un véritable butin de brigands ». Aux abords de la Porta dell'Angelo, il fut interpellé par des passants qui lui signalèrent que « du sang suintait » de sa besace.

*Arrivé au convent, le quêteur déposa devant le père gardien son fardeau tout rouge de sang. Comme on lui demandait ce que c'était, il s'agenouilla et répondit : « C'est ce qu'on a volé aux pauvres ». Et il expliqua que la richesse de Franchino s'était bâtie sur l'usure pratiquée depuis des années « avec injustice et avec des moyens illicites », et que pour cette raison il s'était jusque-là senti une extrême répugnance à aller demander la charité à cet homme qui saignait les pauvres. La leçon servit. Franchino restitua aux pauvres le bien qu'il avait si mal acquis*².

Il usa du même moyen surnaturel pour corriger la malhonnêteté d'un crémier, qui vendait du lait coupé d'eau :

*Fra Ignazio accepta un large don de lait, qu'il fit verser tel quel dans sa besace. L'ayant mise sur ses épaules, il allait partir quand de l'eau se mit à en suinter : « C'est l'eau dont vous avez coupé votre lait », dit-il au laitier malhonnête*³.

Beaucoup plus classique, mais tout aussi instructive est l'histoire de la tertiaire franciscaine LUCREZIA BRUNELLI (1600-1647) qui, étant allée un jour porter du blé au moulin,

¹Mariano D'ALATRI, op. cit., p. 146.

²Ibid., p. 146.

³Ibid., p. 146.

s'était arrêtée pour prier devant une petite chapelle. Son père lui reprochait sa dévotion : elle portait, disait-il, du tort à son travail. L'ayant suivie de loin, il la rattrapa et se mit à la tancer vertement pour sa « *paresse* ». Il lui arracha des mains le sac de grain qu'elle portait, l'ouvrit et de trouva rempli d'autant de farine qu'il y avait précédemment de grain. Dès lors, il la laissa vaquer à ses dévotions.

Tels sont les quelques exemples relativement récents de miracles de transformation d'une matière en une autre, que j'ai pu recueillir ça et là. Il en existe certainement d'autres ; il faudrait, pour les repérer, dépouiller les milliers de pages des *Positiones* établies à l'occasion de procès de béatification. Malgré cela, il est douteux que l'on en trouve autant de cas que d'autres phénomènes abordés jusqu'à présent.

A n n e x e

Changements de couleur

En 1965, un prodige qui se serait accompli à San Damiano - dans la cadre des apparitions alléguées de la *Madone des Roses* à Rosa Quattrini. Les auteurs de l'étude la plus complète à ce jour sur la mariophonie italienne signalent :

*La transformation des couleurs de la statue de Notre-Dame des Roses, survenue le 7 octobre 1965, dans l'oratoire de la voyante*¹.

Une note en bas de page précise :

Elle était à l'origine d'une couleur presque blanche, à peine veinée de bleu. Le 7 octobre 1965, en la Fête de Notre-Dame du Rosaire, devant de nombreux témoins, elle devint, toute d'une couleur bleu intense, puis, après quelques minutes, elle reprit, sur son manteau, sa couleur très blanche, mais la robe resta bleu azur (Il Trionfo della Madonna, p. 39).

Les auteurs ne s'attardent guère sur cette anecdote, alors qu'ils consacrent par ailleurs de longs développements à d'autres signes prétendument miraculeux. Il est vrai que l'on cherche en vain la *signification* de cette transformation du vêtement de la statue. Et que les témoins évoqués font partie du proche entourage initial de la visionnaire, qui colportaient à l'époque toutes sortes d'histoires plus ou moins rocambolesques, sinon délirantes, pour avaliser l'origine surnaturelle des faits. Sans doute n'aurait-il pas été intéressant outre mesure de rapporter ce prodige allégué, si des faits du même ordre ne signalaient pas certaines apparitions actuelles.

Il ne s'agit pas, à première vue, du changement d'une matière en une autre. Encore que, de blancs ou de bleus qu'ils aient pu être, en virant au bleu ou au blanc, les pigments ont dû subir une transformation de leurs molécules. S'il y a vraiment eu phénomène extraordinaire, ce qui est loin d'être prouvé.

¹[un groupe de recherche pluridisciplinaire], *San Damiano - Histoire et documents*, Paris, Editions Téqui, 1983, p. 172.

Plus récemment, évoquant les charismes dont serait gratifié JAMES BRUCE, vicaire de Lakebridge, aux Etats-Unis, qu'il qualifie à tort de « deuxième prêtre stigmatisé après Padre Pio » - il y a eu entre-temps d'autres prêtres marqués des plaies du Sauveur, - René Laurentin signale :

Quand on lui amène des statues à bénir, parfois elles changent de couleur ou versent des larmes, attestent paroissiens et visiteurs que j'ai rencontrés à plusieurs reprises ¹.

Si le langage des larmes est éloquent, on se demande, une fois de plus, ce que peuvent signifier ces changements de couleur. Le Seigneur ne cherche certainement pas à nous démontrer que la garde-robe céleste de la Vierge Marie est bien fournie, c'est une évidence ; répondant à ses juges qui lui demandaient si l'archange saint Michel qu'elle contemplait, était nu, Jeanne d'Arc avait demandé : « *Croyez-vous que Messire Dieu n'ait point de quoi le vêtir ?* ». A plus forte raison lorsqu'il s'agit de sa Mère.

A Medjugorje, et dans les multiples succursales américaines de ces apparitions alléguées qui ont acquis une renommée mondiale, ce sont les chapelets qui changent de couleur :

Depuis 1986, j'entends parler, surtout en Amérique, de rosaires ou médailles qui auraient été « changés en or » à Medjugorje. On m'a montré les pièces à conviction. J'ai eu le sentiment qu'il ne s'agissait pas d'une transmutation métaphysique, mais plutôt du jaunissement de la chaîne des chapelets ².

Qu'est-ce qu'une transmutation métaphysique ? La découverte de la pierre philosophale ? Des examens apparemment sérieux et assez poussés ont été effectués sur ces « chapelets miraculeux », par une équipe de chercheurs américains :

Les chaînes de beaucoup de chapelets sont composées de cuivre (brass) plaqué argent. A force d'usage, l'argent s'use et prend la couleur orange du cuivre sous-jacent. Il n'y a pas changement dans les chaînes, dans les cas examinés. Les croyants valorisent ce changement lorsqu'ils sont motivés par un événement

¹René LAURENTIN, *Multiplikation...* op. cit., p. 214.

²René LAURENTIN, *8 années d'apparitions - Réconciliation, approfondissement, avenir - Dernières nouvelles de Medjugorje* n° 8. Juin 1989, Paris, o.e.i.l., 1989, p. 45.

spécial, ils pensent qu'il est survenu au moment même où ils s'en sont aperçu pour la première fois. Ces « chapelets changés en or » semblent donc le résultat d'une illusion¹.

Illusion et erreur de lecture, qui n'empêchent pas les « croyants » d'attacher une valeur surnaturelle à l'incident. Tous ne sont pas aussi mesurés que cet anonyme cité par René Laurentin, qui tire de ce changement de couleur une leçon spirituelle :

La couleur de mon chapelet s'est changée en or juste avant que j'écrive ces lignes (février 1988). J'entrais alors dans une période d'épreuves inattendues. Mais grâce à cette lumière et amour de l'Esprit Saint, je me trouve conduit à plus de confiance et plus de prière en ces épreuves, et je perçois le propos de Dieu sur ces purifications qu'il m'envoie. Je les accepte comme un don magnifique de sa grâce, pour me conduire plus près de sa connaissance et de son amour. Chaque fois que je récite mon Rosaire et vois cette couleur or de la chaîne, cela me rappelle l'importance d'être purifié, pour une plus grande sainteté et une plus profonde prière².

Pour une personne capable de dépasser la matérialité du fait de et raison garder, combien de fanatiques qui s'accrocheront au prétendu miracle ! Et René Laurentin ne contribue malheureusement pas à clarifier la situation, lorsqu'il veut « discerner scientifiquement [les phénomènes] extraordinaires, prodigieux ou inexplicables » sans oublier « le langage spirituel de la prière » (*ibid.*), sans tenir vraiment compte des dangers que représente en ce domaine délicat l'illusion. Il reconnaît que le fait d'insister sur ces faits aussi secondaire qu'ils sont explicables, n'est pas facteur d'équilibre spirituel non plus que de charité :

Ceux qui ont voulu passer outre, et publier comme prodiges des signes de teneur incertaine auxquels ils attachaient trop d'importance, ont souvent suscité de vaines polémiques et des oppositions inutilement pénibles pour eux et pour les autres³.

Ces déviations, qui s'expliquent par le climat miraculiste ayant présidé aux débuts de Medjugorje, n'auraient pas lieu

¹*Ibid.*, p. 45.

²*Ibid.*, p. 46.

³*Ibid.*, p. 47.

d'être si, dès le départ, ont n'avait majoré ces *signes de teneur incertaine* que constituaient le fait apparitionnaire lui-même, et les pseudo-prodiges solaires et autres phénomènes prétendument observés sur la croix du Krizevac.

chapitre 6

Marcher sur l'eau et sur le feu

A la quatrième veille de la nuit, il vint vers eux en marchant sur la mer. Les disciples, le voyant marcher sur la mer, furent troublés : « C'est un fantôme », disaient-ils, et pris de peur ils se mirent à crier. Mais aussitôt Jésus leur parla en disant : « Ayez confiance, c'est moi, soyez sans crainte. » Sur quoi, Pierre lui répondit : « Seigneur, si c'est bien toi, donne-moi l'ordre de venir à toi sur les eaux. »

« Viens. », dit Jésus. Et Pierre, descendant de la barque, se mit à marcher sur les eaux et vint vers Jésus. Mais, voyant le vent, il prit peur et, commençant à couler, il s'écria : « Seigneur, sauve-moi ! » Aussitôt Jésus tendit la main et le saisit, en lui disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

(Mt 14, 25-31).

La marche de Jésus sur les eaux intervient presque aussitôt après le miracle de la multiplication des pains, alors que les disciples sont encore sous le coup de l'émerveillement, ce qui explique la réaction de Pierre. Enthousiasme, témérité ? Non, simplement un élan de foi spontané, bien conforme à ce que nous connaissons de la personnalité du Prince (*princeps*, premier) des Apôtres, que la crainte du vent soufflant sur le lac de Tibériade fait retomber bien vite : le défaut de foi abolit le miracle, on pourrait dire - si dans ce cas l'expression ne revêtait pas quelque ambiguïté - qu'il rompt le charme. Pour le chrétien, le prodige ou le miracle n'a de valeur que dans la mesure où il est relatif à la foi dans le Christ Sauveur, qui lui permet de se

réaliser et lui confère sa signification. Les paroles de Jésus sont, dans cet épisode, tout à fait explicites : « *Ayez confiance, soyez sans crainte, homme de peu de foi* ». Cette exigence de la foi comme préalable au miracle se rencontre dans tous les phénomènes extraordinaires qui surviennent dans la vie mystique : le don de Dieu, dans ses modes insolites, est réponse à un acte ou une démarche de foi.

Avec ces prodiges, nous poursuivons l'investigation de phénomènes qui sont rares dans l'hagiographie et dont on peut se demander quelle est leur signification, tant ils paraissent gratuits, encore que la marche sur les eaux trouve son modèle dans le récit évangélique : mais la *sequela* et l'*imitatio Christi* impliquent-elles dans certains cas une nécessaire duplication du miracle ? Quant aux marches sur le feu, l'archétype en peut être trouvé pour le christianisme dans le livre de Daniel lors de l'épisode des trois jeunes gens dans la fournaise. Sur l'ordre du roi Nabuchodonosor, trois jeunes juifs qui refusent d'adorer les idoles sont jetés dans une fournaise ardente :

Il donna ordre de chauffer la fournaise sept fois plus que d'ordinaire et à des hommes forts de son armée de lier Shadrak, Meshak et Abed Nego et de les jeter dans la fournaise de feu ardent. Ceux-ci furent donc liés, avec leur manteau, leurs chausses, leur chapeau, tous leurs vêtements, et jetés dans la fournaise de feu ardent. L'ordre du roi était péremptoire ; la fournaise étant excessivement brûlante, les hommes qui y portèrent Shadrak, Meshak et Abed Nego furent brûlés à mort par la flamme du feu. Quant aux trois hommes Shadrak, Meshak et Abed Nego, ils tombèrent tout liés dans la fournaise de feu ardent. Et ils marchaient au milieu de la flamme, louant Dieu et bénissant le Seigneur (Dn 3, 19-24).

Finalement, les trois garçons - appelés dans le texte grec Azarias, Ananias et Misaël - sortent indemnes des flammes :

Le feu n'avait pas eu de pouvoir sur leur corps, les cheveux et leur tête n'avaient pas été consumés, leur manteau n'avait pas été altéré, nulle odeur de feu ne s'attachait à eux (Dn 3, 27).

Les flammes n'avaient fait que consumer leurs liens, puisque le texte les montre marchant dans la fournaise et chantant la gloire de Dieu. Devant l'évidence du miracle, Nabuchodonosor comble de ses bienfaits les trois jeunes gens et met un terme à la persécution contre les Juifs. Le prodige a pour effet d'entraîner l'adhésion du souverain et de l'amener à contribuer au bien du peuple de Dieu. C'est exactement la raison d'être qu'en donne l'un des artisans de la canonisation de saint FRANÇOIS DE PAULE (1416-1507), fondateur des Minimes et coutumier de prodiges ayant trait au feu. En 1516, écrivant à Léon X pour hâter la glorification du serviteur de Dieu, le comte de Grotteria avança, entre autres raisons, qu'il savait, ainsi que son épouse, que

François, comme les trois jeunes gens de Babylone, a traversé sain et sauf plusieurs fournaises ardente ; et il portait des charbons rouges dans ses mains pour réchauffer certains de ceux qui n'avaient pas confiance en lui : la vue de ses mains exemptes de toute brûlure (immaculatio manuum) les a amenés à une foi sans défaillance ¹.

Est-ce également le but des marches sur les eaux ? Assurément, si l'on se réfère aux paroles de Jésus à saint Pierre.

L'eau apprivoisée

Il semble que le miracle de la marche sur l'eau fasse son apparition assez tardivement dans la tradition hagiographique et, que, comme celui du changement d'eau en vin, il s'inscrive particulièrement dans le légendaire franciscain. Les fils de saint François entretiendraient-ils avec l'eau un rapport privilégié, depuis que leur séraphique père a chanté dans son cantique des créatures « *notre soeur eau [...] qui est utile et humble et chaste* » ? Peut-être, mais, dans sa magistrale étude sur la sainteté baroque en Italie méridionale, Jean-Michel Sallmann relève un autre phénomène relatif à l'eau qui est fréquent dans une autre famille religieuse :

Dans un registre voisin, on prêtait aux vénérables le pouvoir de marcher sous la pluie sans se mouiller [...] Ce genre

¹AA. SS. Avril, vol 1, p. 189 E.

de prodiges fut relativement courant, surtout chez les Théatins de Naples dont il constitue un des lieux communs du légendaire¹.

Quel que soit le cas de figure, marche sur les eaux ou invulnérabilité à la pluie - et, dans les cas extrêmes, aux tourbillons d'un cours d'eau -, on assiste dans les prodiges de ce genre à une véritable maîtrise des serviteurs de Dieu sur les éléments : l'eau est en quelque sorte apprivoisée. Cela devient encore plus manifeste lorsque ces saints personnages *commandent* à l'eau, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant. Si la référence à Jésus s'avancant sur les vagues du lac de Tibériade est tout à fait claire dans le premier de ces miracles, elle n'est plus guère *lisible* dans les autres, qui semblent pure gratuité dans la sollicitude que Dieu manifeste en certaines occasions à tel ou tel de ses fidèles exposé à l'action néfaste des éléments. Mais, parce qu'ils sont un reflet de la toute-puissance divine sur sa création, et le signe que Dieu y associe de façon évidente ses serviteurs, semblables phénomènes acquièrent, auprès de ceux qui en sont les témoins, une portée apologétique dépassant de loin la personne du récipiendaire. Comme tout miracle authentique, ils tournent l'homme vers Celui qui en est l'auteur.

De différentes façons de marcher sur les eaux

Le cas de figure le plus traditionnel de ce type de miracles est donc celui de la marche sur les eaux. Il est attesté chez un des premiers disciples de saint François, le bienheureux TEOBALDO D'ASSISE (+ 1260) qui, se trouvant un jour empêché de poursuivre une course apostolique parce que le Tibre au courant gonflé par les pluies d'hiver n'était plus guéable, fit un signe de croix, puis traversa le fleuve en marchant dessus comme sur un chemin. Trois siècles plus tard, saint PEDRO DE ALCANTARA n'agit pas autrement pour franchir le Tage en crue.

Le bienheureux ANGELO DA ACRI (1669-1739), capucin italien, fut un grand prédicateur populaire et l'apôtre de la Calabre. Bien qu'il exerçât de hautes charges dans son Ordre, il participait avec une ferveur contagieuse à toutes les manifestations de la piété populaire. Un jour, le clergé et les habitants de

¹Jean-Michel SALLMANN, *Naples et ses saints à l'âge baroque (1540-1750)*, Paris, P.U.F., *Ethnologies*, 1994, p. 279.

Mendicino, localité proche de Cosenza, l'invitèrent à conduire une procession à travers champs, au terme de laquelle on érigerait solennellement trois croix sur la colline de Santa Maria, en souvenir du Calvaire :

L'une des croix, celle qui devait être au milieu, très grande et d'un bois très dur et encore vert, se trouva si lourde que cinq prêtres très robustes ne pouvaient réussir à la soulever de terre. Le Bienheureux s'avança souriant : « Laissez-moi, dit-il, je vais la porter. » Et prenant la croix dans ses mains, il l'éleva sans difficulté : puis, la déposant sur ses épaules, il commença à marcher. Le peuple, stupéfait, criait : « Miracle ! Miracle ! » Tous voulaient voir la merveille et se jetaient à genoux¹.

Si remarquable qu'elle soit, la prouesse n'a peut-être rien de surnaturel, sinon aux yeux des Calabrais pour qui tout est miracle. En revanche, ce qui suit l'est probablement :

La procession devait traverser une petite rivière. Tout le monde passait sur le pont. Le Père Ange, toujours chargé de son énorme croix, voulant sans doute se mortifier davantage, prit le chemin le plus mauvais et le plus difficile et s'avança résolument vers la rivière. O merveille ! malgré l'abondance des eaux, il traversa le torrent à pied sec, et comme s'il n'eût fait qu'effleurer la surface liquide. Arrivé sur l'autre rive, tous purent constater que pas une goutte d'eau n'avait touché ni son habit ni ses sandales².

Ce privilège n'est point réservé aux seuls hommes. La pénitente MARIA DE LA ROSA (+ 1632), tertiaire franciscaine de Cartagena, en Espagne, multipliait les miracles autour d'elle : une fois, par temps de famine, elle fit apparaître pour une pauvre femme et son enfant un pain tout frais, qui ne s'épuisa pas pendant plusieurs jours ; toujours pour un motif de charité - elle allait visiter un malade -, elle traversa à pied sec une rivière dont les eaux étaient gonflées par une crue. Sa contemporaine et consœur italienne MARIA ZOCCHI, de Chieti, qui entreprenait de fréquents pèlerinages aux sanctuaires de la région, et même plus loin, malgré une santé fragilisée par les effroyables pénitences auxquelles elle se livrait, connut la même aventure :

¹R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 260.

²*Ibid.*, p. 260.

*La tertiaire ne pouvait même pas retirer son cilice sans crainte d'arracher des lambeaux de peau [...] (elle) se rendit au pèlerinage de Lorette, pieds nus et en franchissant les fleuves sans se mouiller*¹.

Sans doute a-t-elle marché sur les ondes, mais il est possible qu'elle ait eu recours au moyen qu'employait le capucin GIUSEPPE DA LEONESSA en pareilles circonstances :

*Il prêchait le carême à Acumole, dans la région d'Ascoli, évangélisant en même temps les pays circonvoisins. Un jour, il était parti pour se rendre dans une paroisse que la rivière de Tronte sépare d'Acumole. Il la trouva si enflée et si rapide que personne n'eut le courage de la passer à gué, même à cheval. Après une fervente prière, il étendit sur les eaux son manteau sur lequel il monta avec son compagnon et, en un instant, ils se trouvèrent sur l'autre bord de la rivière*².

Le saint n'innovait pas. Nul n'ignorait, qui fût quelque peu familiarisé avec les *Vies* des saints, que déjà au XIII^e siècle saint PIERRE NOLASQUE (1180-1249), fondateur des Mercédaires, aurait franchi de la même manière l'étendue de mer qui sépare Palma de Majorque de Barcelone, afin de se rendre aux ordres du roi Jaime d'Aragon. Et, bien que l'épisode ne mérite guère de créance - on attribuait un miracle semblable à son contemporain JEAN DE MATHA (1160-1213), fondateur des Trinitaires (voués, comme les Mercédaires, à la libération des esclaves chrétiens des Maures), or « *les renseignements que nous avons sur sa vie ne sont souvent pas crédibles* »³ -, de tels récits indiquent que ce type de miracles était déjà bien inscrit dans la tradition hagiographique et ne concernait pas uniquement l'Ordre de saint François. Mais c'est bien chez les franciscains, en la personne d'ERVASIO DE TOLEDO (+ 1342), un frère lai espagnol, qu'est attesté le premier exemple de l'usage du manteau comme esquif : les biographes tardifs de Jean de Matha et de Pierre de Nolasque ont *recupéré* l'épisode au profit de leurs saints.

¹Jean-Michel SALLMANN, *op. cit.*, p. 272, 280.

²R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 60.

³Bénédictins de Ramsgate, *Dix mille saints - Dictionnaire hagiographique*, Paris, Brépols, 1991, p. 270.

Plus fort encore, l'exploit du Minime FRANCESCO LEMBO (1541-1629), un simple convers qui n'en fut pas moins « *l'image vivante de saint François de Paule* » :

*Parmi ses miracles, reste célèbre la traversée qu'il effectua de l'Espagne à la Sicile en traversant la mer sur son manteau*¹.

PEDRO REGALADO (1390-1456), réformateur franciscain espagnol, agrémentait l'épisode d'une touche digne des *Fioretti* :

comme, dans ses tournées apostolique, il était souvent accompagné de son petit âne, il le faisait monter avec lui sur son manteau, qui à l'occasion lui servait de nacelle pour franchir les eaux gonflées du Douro.

Le capucin FRANCESCO DA PRECETTO, connu pour ses nombreux miracles, procéda un jour de la même façon :

*Revenant avec son compagnon des environs de Terni, un lac arrêta leur marche. Il demanda au batelier de les passer. Sur son refus, il étendit sur les eaux son manteau qui servit aux deux voyageurs de barque solide*²,

tandis que GESUALDO DA REGGIO CALABRIA (1725-1803) marchait à pied sec sur les fleuves, entraînant lui aussi ses compagnons à sa suite :

*Un jour, il passa sans se mouiller, lui et le Frère Mansuet, le fleuve de Ammendolca. Arrivé sur l'autre rive, il se met à genoux, remercie Dieu et dit à son compagnon : « Ne soyez pas surpris, le Seigneur a permis cela parce qu'il veut que j'aille prêcher »*³.

Vaste intelligence, écrivain fécond, auteur d'un traité de philosophie en deux tomes et d'un cours de théologie en cinq volumes, sans compter des oeuvres historiques, apologétiques, morales, il était en outre un infatigable prédicateur que ses pérégrinations menaient à travers toute la Calabre. Appelé un jour en Sicile, et trop pauvre pour payer le prix de la traversée, il aurait étendu son manteau sur les vagues et traversé ainsi le détroit de Messine :

¹[Collectif], *L'Ordine dei Minimi nella luce dei santi*, Roma, *Postulazione Generale*, 1927, p. 76.

²R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 110.

³*Ibid.*, p. 419.

Malgré ses 75 ans, il continuait de prêcher. Pour ne pas manquer à son engagement de prêcher le carême dans l'église des Filippini de Messine, comme il n'avait pas trouvé d'embarcation qui pût lui faire traverser le détroit, il posa son manteau sur l'eau et, accompagné de son inséparable Fra Mansueto, il gagna ainsi le rivage opposé, à un peu plus de trois kilomètres. Une relation sous serment de cet incroyable événement fut écrite et signée par-devant notaire par des témoins. Ce ne fut pas l'unique fait de ce genre : déjà dans les années précédentes, il avait traversé par six fois au moins des rivières à pied sec, sur son manteau ¹.

Alors, pourquoi pas le détroit de Messine ? Après tout, la distance est moindre que de Palma de Majorque à Barcelone, ou de l'Espagne à la Sicile. Et saint FRANÇOIS DE PAULE (1416-1507) l'avait fait, lui aussi, en 1460 :

En plein jour, un certain Pietro Coloso, propriétaire d'une barge, était près d'embarquer de Catona pour la Sicile, avec un chargement de bois. Francesco, dans son grand amour de la pauvreté, n'avait jamais un sou sur lui. Il pria Coloso de bien vouloir le prendre dans son embarcation pour la traversée du détroit de Messine. « Volontiers, répondit le bonhomme, dès lors que vous me payez ! » - « Mais, mon bon frère, nous nous sommes adressés à votre charité précisément parce que nous n'avons pas d'argent » - « Que m'importe ? Si vous n'avez pas d'argent, je n'ai pas de bateau ! »

Le saint n'insista pas. S'étant retiré avec ses compagnons à la distance d'un jet de pierre, précisent les témoignages, il pria durant quelques instants, puis il se redressa vers la mer et la bénit :

Puis il étendit son manteau sur l'eau, en redressant un pan qu'il fixa à l'extrémité de son bâton comme une voile, et, absorbé en prière, il monta d'un pas assuré sur cette embarcation qu'il guida, tel un nautonier improvisé, vers la rive opposée. Des cris d'admiration et de stupeur s'élevèrent du groupe des personnes présentes, et Coloso, regrettant son avarice, s'empressa de l'appeler, mais en vain : Francesco, sans se retourner, poursuivait sa prodigieuse traversée. Il ne restait plus qu'au marinier, confus et repentant, à embarquer les deux compagnons du saint et à faire voile dans son sillage.

¹Mariano da ALATRI, op. cit., p. 255.

Les témoins qui déposèrent au procès de canonisation affirmèrent, sous serment, que du port de Messine on vit arriver quelque chose d'étrange par voie de mer, et que beaucoup de curieux s'approchèrent des quais :

Mais Francesco, qui les avait vus, eut le réflexe, pour se soustraire à leurs applaudissements, de dévier au-delà du phare vers un endroit désert appelé le sanctuaire de la Madone de la Grotte. Finalement, Coloso aborda et s'empressa d'aller rejoindre le saint pour se jeter à ses pieds, confessant son avarice et lui demandant pardon pour son incivilité¹.

Le nombre des dépositions, leur convergence, la qualité des témoins, et surtout l'éminente sainteté du père Gesualdo et de François de Paule, ne permettent pas d'écarter d'un revers de main ou d'une moue dubitative ces miracles, qui se sont produits non pas dans la période prétendument obscurantiste du Moyen Âge, mais en pleine époque moderne, et pour les plus récents, au temps où Napoléon dominait l'univers et imposait un joug de fer à la péninsule italienne. Gesualdo da Reggio Calabria estimait que les prodiges qui éclosaient autour de lui avaient pour but de fortifier la foi du peuple, afin de le soustraire à l'influence néfaste des jansénistes, mais aussi à celle des francs-maçons incrédules, contre lesquels il lutta durant ses dernières années.

La traversée du Saint-Laurent

Un épisode assez déroutant marque la vie du bienheureux FRÉDÉRIC JANSOONE (1838-1916), un franciscain français missionnaire au Canada. Il avait alors 55 ans. On l'avait appelé de sa paroisse au chevet d'une malade, dans un village situé de l'autre côté du fleuve. Trajet et situation géographique sont exposés de façon précise :

La soeur de Zotique, fille de M. Adolphe Petit, avait manifesté le désir de voir le Père Frédéric avant de mourir. Dans l'après-midi du 15 avril 1893, l'artiste-peintre alla chercher au presbytère du Cap-de-la-Madeleine le missionnaire pour l'amener au chevet de la malade, à Bécancour, situé en face du Cap, sur la rive sud du Saint-Laurent. Le voyage s'effectua par la traverse

¹Alfredo BELLANTONIO, *San Francesco di Paola*, Roma, *Postulazione Generale dei Minimi*, 1973, . 108-109 - Déposition des témoins IX et XXII, *Procès calabrais*.

d'hiver qui reliait le quai du Cap à Sainte-Angèle, paroisse voisine de Bécancour. A cet endroit, le fleuve mesure environ un mile et demi (2,4 km) de large ¹.

Après quelques heures passées auprès de la mourante, le père Frédéric regagne sa paroisse dans des conditions rendues plus difficiles par un début de débâcle :

Vers les neuf heures du soir, le fils de M. Rho, Zotique, reconduisit le Père par le même chemin. Il faisait un beau clair de lune. Le cheval s'engage sur la glace du fleuve. Déjà il a franchi à bonne allure la distance de près d'un mile (1,6 km), quand soudain il s'arrête de lui-même et ne veut plus avancer. Intrigués, les deux voyageurs descendent de voiture. Le franciscain est chaussé de bas blancs dans des sandales.

- Voyez cette mare d'eau à une quinzaine de pieds (4, 57 m), constate le jeune Rho. Je comprends maintenant l'arrêt du cheval. Le courant emporte, en plein chenal, des morceaux de glace.

- Comment se fait-il ? reprend le moine, tout pensif. Nous avons pourtant traversé cet après-midi.

- Cette mare d'eau s'est donc formée dans la soirée. Je vais vous reconduire par la traverse de Trois-Rivières.

- Non ! Retourne chez toi, ordonne le Père d'un ton décidé ².

La débâcle présente assurément de grands dangers pour quiconque voudrait traverser le fleuve à ce moment :

Le fleuve Saint-Laurent lui paraissait bien couvert de glace. Mais il faut bien connaître que les banquises de glace qui descendent au courant sont seulement juxtaposées et laissent ça et

là une grande quantité de petites mares qui, avec le froid et la neige, finissent par se solidifier ³.

Pourtant, le prêtre s'est engagé sur la glace brisée en morceaux que charriait le courant -

¹Romain LÉGARE et Constantin BAILLARGEON, *Le bon Père Frédéric*, Montréal, Editions Paulines, 1988, p. 361.

²*Ibid.*, p. 361-362.

³*Ibid.*, p. 364.

Le jeune homme avait bien vu le Père Frédéric marcher quelque temps sur les glaces, essayant sans doute de contourner l'espace d'eau libre en face duquel le cheval avait refusé d'avancer. Mais il ne pouvait savoir comment le Bon Père avait effectué le reste du trajet qui le séparait encore de la rive nord et du Cap. Cela devait lui paraître d'autant plus mystérieux qu'il avait bien vu, en plein chenal, le courant emporter les morceaux de glace en dérive. Le jugement populaire a vite trouvé son explication de l'énigme en disant que le Père Frédéric avait marché sur les eaux¹.

-, et il est arrivé sans grande difficulté sur l'autre rive, ce qui a donné lieu à la croyance populaire selon laquelle il aurait marché sur les eaux. Bien plus, il a atteint son but avant que son cocher eût regagné son point de départ, comme ce dernier l'a su plus tard :

Il apprit plus tard du curé Duguay que le Père Frédéric l'avait battu de vitesse : le missionnaire avait rejoint le Cap-de-la-Madeleine plus vite que lui-même sa maison de Bécancour.

En voyant arriver le Père Frédéric, le curé Duguay lui dit :

- Avertissez le cocher de mettre son cheval dans l'écurie, il s'en ira demain.

- Il n'y a ni cheval ni cocher.

- Comment êtes-vous venu ?

- J'ai traversé sur la glace.

- Mais il y a eu un commencement de débâche !

- Eh oui ! et je ne sais comment je suis rendu ici. Je me suis recommandé à la Sainte Vierge et me voilà !²

Le père Frédéric, dans son humilité, est toujours resté extrêmement discret sur les circonstances et les modalités de cette traversée du fleuve. Il s'est seulement confié quelque peu à son curé :

Parti à pied sur des glaçons assez épais pour porter des piétons, tout alla bien tant qu'il fit clair, car il pouvait éviter assez facilement les mauvais passages. Arrivé à la dernière partie du trajet à parcourir, il était déjà pris par la nuit noire. Il voyait bien les lumières de la Côte (rive nord), mais il ne distinguait

¹Ibid., p. 363.

²Ibid., p. 362.

*plus la glace ni l'eau. Il ne pouvait plus retourner en arrière, il constatait les dangers et ne pouvait plus les éviter : avancer ou reculer, c'était le même péril. Là, à ce moment, il comprit qu'il était seul et sans secours possible du côté de la terre*¹.

Face à la difficulté, il s'est confié à la Mère de Dieu :

*Dans cette situation pénible, il eut recours au Ciel. Il demanda à la Vierge du Cap de lui venir en aide et de ne pas permettre l'impression mauvaise que causerait la disparition sous les flots d'un franciscain qui s'était exposé involontairement au danger par charité : « Je suis le seul franciscain dans ma mission, au Canada. Marie, ma bonne Mère du Ciel (selon son expression ordinaire), c'est par charité pour le pauvre conducteur que j'ai entrepris cette traversée ! Venez à mon secours ! » Notre-Dame du Cap ne lui fit pas défaut en cette circonstance. Grandement ému des dangers qu'il avait courus, il me disait qu'il ne savait pas comment il avait atteint le rivage. Je compris, à son langage tout ému, que Notre-Dame du Cap était venue à son secours d'une manière providentielle*².

On n'en a jamais su davantage. Il semble assez difficile de considérer que le père Frédéric est arrivé à bon terme sans l'aide d'une intervention providentielle, sinon miraculeuse. Compte-tenu de la situation, d'une part, et de l'extrême humilité du père Frédéric, il n'est pas exclu qu'il ait effectivement marché sur les eaux entre des blocs de glace, d'autant plus qu'il n'a jamais démenti la rumeur populaire, se contentant de dire, lorsqu'on insistait :

*Le bon Dieu peut faire des choses beaucoup plus grandes que celle-là*³.

Plus tard, son Provincial regrettera de ne lui avoir pas demandé, au nom de la sainte obéissance, davantage de précisions. Un précédent à cette aventure, toujours au Canada mais deux siècles plus tôt, est narré par la bienheureuse Marie de l'Incarnation, l'ursuline pionnière de la Nouvelle-France au XVII^{ème} siècle : un certain frère BONNEMER, jésuite, qui se rendait de Québec à Sainte-Pétronille, s'aventura sur les blocs

¹Ibid., p. 364.

²Ibid., p. 364.

³Ibid., p. 363.

de glace charriés par le fleuve lors de la débâcle de printemps. Le fait se produisit le 6 avril 1652, et le religieux attribua sa sauvegarde à la Mère Marie de Saint-Joseph, ursuline morte deux jours plus tôt, qu'il avait invoquée au plus fort du danger :

Durant tout l'hiver, les glaces avaient porté, mais elles s'étaient fondues et minées par le dessous aux approches du printemps, en sorte qu'il ne paraissait plus qu'une petite croûte luisante qui s'était formée la nuit. [Le frère] crut que sous cette petite glace la grosse était cachée et qu'elle subsistait encore. Il poursuivit donc son chemin sans crainte ; mais, lorsqu'il fut avancé, notre chère défunte, qui l'accompagnait partout en la manière que j'ai dit, lui dit intérieurement ces paroles : « Arrête-toi ! » Alors il revint à lui et, ouvrant les yeux, il se vit tout entouré d'eaux. Il ficha son bâton sur cette petite croûte pour sonder s'il n'y en avait pas une plus forte au-dessous, mais il ne trouva que de l'eau. Il fut fort surpris de se voir dans un danger si inévitable. Pour l'éviter néanmoins, il s'adressa à celle qui l'avait si charitablement arrêté. Il se recommanda à elle et s'en retourna sur ses pas, mais avec tant de facilité et d'une manière si incroyable qu'il croyait marcher sur rien. Il m'a assuré qu'il chemina sur les eaux l'espace de plus de 300 pas à la faveur de sa chère bienfaitrice, qui, comme il l'a dit, l'a tiré d'un lieu d'où il ne pouvait sortir sans miracle ¹.

Si intéressant qu'il soit, l'événement n'a pas la même portée que le prodige accompli en faveur du bienheureux Frédéric Janssoone : le frère Bonnemmer était sans doute quelque peu distrait, et surtout il a été obligé de rebrousser chemin, donc de revenir sur le trajet qu'il avait jusque-là parcouru sans encombre. Le reste est littérature édifiante, à vrai dire fort en vogue à cette époque et dans le contexte héroïque des missions.

Pluie qui ne mouille pas

Le fait de n'être pas mouillé par la pluie est une autre forme de pouvoir sur l'eau. Un pouvoir que l'on pourrait qualifier de passif, puisque ce n'est généralement pas la personne

¹Abbé RICHAUDEAU, *Lettres de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation*, Paris-Tournai, Casterman, 1876, tome I, lettre cviii, p. 530-531.

concernée qui commande à la pluie de ne point la mouiller, mais Dieu qui intervient. Encore que. Il est quelques rares exemples où les serviteurs de Dieu ont, par leur prière, préservé des effets de l'averse de tierces personnes. Jean-Michel Sallmann voit en cette mystérieuse préservation un *topos* de l'hagiographie des théatins, congrégation religieuse fondée au XVI^e siècle en Italie par saint Gaetano da Thiene (1480-1547) et implantée surtout dans le royaume de Naples. Si le fondateur lui-même n'est pas crédité - malgré les multiples miracles qui lui sont attribués - de ce prodige spécifique, presque tous ses disciples sont réputés avoir été l'une ou l'autre fois protégés de la pluie de façon extraordinaire :

*Andrea Avellino traversa tout Naples sous la pluie sans se mouiller pour porter le viatique à un mourant, et à sa suite, Francesco Olimpio et Giuseppe Caracciolo l'imitèrent*¹.

Le prodige n'étant pas réservé aux théatins, le carme déchaux ANGEL DE LA RESURRECCCIÓN en fit une fois l'expérience :

*Un jour qu'il était en chemin pour prêcher une mission, un orage éclata soudain et il se mit à pleuvoir à torrents. Son compagnon lui dit qu'il serait plus prudent de retourner au couvent, d'autant plus qu'ils empruntaient un chemin encaissé et très dangereux. Le serviteur de Dieu l'écouta, puis, s'inclinant humblement sur l'âne qui le portait, il pria durant quelques instants et encouragea son compagnon à poursuivre la route. Ils arrivèrent au terme sans être le moins du monde mouillés, et sans avoir subi la moindre mésaventure*².

De même, sa contemporaine LUCIA GONZALEZ, tertiaire franciscaine de Naples :

Lorsque la tertiaire de Lecce Lucia Gonzalez voulut rendre visite au vénérable Giuseppe da Copertino qui résidait à Grottaglie, l'orage menaçait. Sa soeur et son beau-frère, qui l'accompagnaient dans ce voyage, lui déconseillaient de s'aventurer sur les routes par un temps pareil, mais elle ne voulut pas les écouter. Tant qu'ils marchèrent, l'orage n'éclata pas. Mais son confesseur lui avait donné la permission de s'absenter pour un jour seulement, et elle devait absolument rentrer à Lecce avant la

¹Jean-Michel SALLMANN, *op. cit.*, p. 279.

²JOSÉ DE SANTA TERESA, *op. cit.*, p. 215.

nuit. Entre-temps la pluie s'était mise à tomber avec violence, mais comme Lucia devait impérativement respecter sa promesse, tous trois reprirent le chemin du retour. Malgré les trombes d'eau, ils parvinrent chez eux aussi secs qu'ils en étaient partis¹.

La servante de Dieu MARIA ANTONIA DE SAN JOSÉ (1730-1799), fondatrice de la Maison de Retraite de Buenos Aires, était également préservée de la pluie, à l'occasion -

Dans les grands orages et les averses qui éclataient sur la campagne, elle restait indemne, les vêtements aussi secs que s'il n'avait pas plu. La tradition de la cité rapporte que, lorsqu'elle passait dans les rues ou sortait de chez elle, elle traversait la pluie sans être mouillée. Une fois qu'elle était dans la maison, elle passa dans la cour intérieure pour se retirer dans le jardin et y prier tranquillement, lorsque survint une violent orage accompagné d'une pluie diluvienne : quand ses compagnes se rappelèrent qu'elle était dans le jardin, elles l'appelèrent pour la faire rentrer : elles la retrouvèrent parfaitement sèche, comme si elle s'était tenue sous un toit².

- et, comme pour Lucia Gonzalez, ce privilège s'étendait à son entourage :

Une fois lors de son séjour à Buenos Aires, où elle avait organisé une retraite, celle-ci se déroulait dans une maison où il n'y avait pas de cuisine : on préparait les repas dans un patio intérieur à découvert. Or, il survint une pluie abondante, si bien que la cuisinière, ne sachant que faire, alla trouver la Mère : celle-ci lui ordonna de se rendre dans le patio et d'y préparer le repas, l'assurant que Dieu y pourvoirait. Quand la pluie cessa, les personnes qui vinrent la trouvèrent assise sur un banc, et les vêtements secs : elle avait fait la cuisine, comme la Mère le lui avait ordonné, et le repas était prêt à être servi aux retraitantes³.

La part que prend la servante de Dieu dans la préservation miraculeuse de sa cuisinière se rapproche du pouvoir qu'exercent certains saints sur la nature, mais il peut être tenu également pour une extension occasionnelle de la grâce qui lui est accordée fréquemment, l'un n'étant pas exclusif de l'autre.

¹Jean-Michel SALLMANN, *op. cit.*, p. 279.

²Monseñor Marcos EZCURRA, *Vida de Sor Maria Antonia de Paz y Figueroa*, Buenos Aires, Editorial Difusión, 1947, p. 100.

³*Ibid.*, p. 100.

A quoi peuvent bien servir de tels prodiges ? Le plus souvent, ils soulignent - tel un enseignement concret - l'importance que les serviteurs de Dieu ainsi favorisés accordent au primat de la charité : ils sont souvent préservés miraculeusement de la pluie (ou marchent sur l'eau) alors qu'ils se déplacent pour le ministère des âmes ou pour un motif de secours pastoral. Ils illustrent également la grandeur de la vertu d'obéissance, comme c'est le cas chez Lucia Gonzalez et chez Maria Antonia de San José. Le signe peut avoir une destination plus précise, comme pour une pénitente de saint VINCENZO PALLOTTI :

C'est précisément le fait d'avoir pu passer à sec sous la pluie qui, le 1^{er} janvier 1837, détermina Benedetta Gabrielli à entrer dans l'Apostolat Catholique.

Un soir, Don Vincenzo sortit avec Stefano Cocchi pour se rendre à l'ermitage du Janicule. Il faisait déjà nuit, et ils furent surpris par une pluie torrentielle ; or, bien qu'ils n'eussent pas de parapluie, ils arrivèrent tous deux parfaitement secs.

Une autre fois, il devait se rendre à l'Ospizio S. Michele pour y prêcher. On envoya à sa rencontre un petit clerc, afin qu'il le guidât. Or, ils furent surpris par une pluie diluvienne, et pourtant, ni l'un ni l'autre ne fut mouillé¹.

Ou bien il peut sembler totalement gratuit, attention délicate de la Providence divine en réponse à la générosité d'une âme :

Le 17 septembre 1901, Madame Brault revenait de l'église après la messe. « Il pleuvait fort, dit-elle, et je n'avais pas de parapluie. J'aurais dû être toute mouillée, je ne l'étais pas du tout. J'aurais voulu cacher cette attention délicate de mon Jésus ; mais mon mari me vit arriver. Croyant me trouver toute trempée par la pluie, il fut très surpris de voir mes habits parfaitement secs².

MARIE-LOUISE BRAULT accueillie avec sa simplicité coutumière cette faveur, une parmi tant d'autres que lui accorda le Seigneur durant sa vie de charité héroïque. De même, c'est sans se poser de questions que la petite VERONICA NUCCI

¹Francesco AMOROSO, *San Vincenzo Pallotti, Romano, Isola del Liri, Pisani, 1962, p. 400-401.*

²Louis BOUHIER, *op. cit.*, p. 123.

(1841-1862) connaît semblable expérience, lorsque, le 19 mai 1853, la Vierge Marie se montre à elle dans un pré aux environs du village de Cerretto (Toscane). Durant l'apparition, il pleut à torrents, et la Mère de Dieu explique à la fillette que les péchés du monde sont plus nombreux que les gouttes de cette averse. Lorsque cesse la vision, Veronica se retrouve agenouillée dans l'herbe trempée : ses vêtements sont parfaitement secs, alors que ceux de son jeune frère - qui n'a pas vu la Vierge et qui, dès le début de l'orage, s'est mis à l'abri sous une grange proche - sont tout mouillés. Par ce signe étonnant, la Mère de Dieu donne à la bergerette illettrée un enseignement qui se gravera dans sa mémoire, mais aussi elle indique peut-être prophétiquement que le péché n'aura guère de prise sur la fillette : celle-ci, devenue franciscaine à Ischia, mourra saintement à l'âge de 20 ans. Cette apparition, très limpide, est à l'origine d'un sanctuaire toujours très fréquenté.

Semblable préservation de la pluie est signalée à l'occasion des apparitions de la Vierge à Tilly-sur-Seulles, dans le Calvados (1896-1899) :

A plusieurs reprises, lors des apparitions, de violentes tempêtes se produiront : les personnes présentes seront complètement trempées, tandis que la voyante sera épargnée. D'après des témoignages multiples, Marie Martel ne recevait aucune goutte d'eau, sinon celles du parapluie censé la protéger et tenu par sa bienfaitrice, Madame Henry !'.

La voyante MARIE MARTEL (1872-1913) était assurément une très pieuse personne. Elle était sincère, mais a-t-elle eu d'authentiques apparitions ? L'Eglise ne s'est pas prononcée sur ce point. A lire le texte précédent, le prodige allégué n'est pas vraiment avéré : la voyante était abritée par un parapluie ; et comment distinguer, de celles qui mouillaient la voyante, les gouttes de la pluie et les gouttes qui coulaient du parapluie ? Le témoignage du père Carbonnier, curé d'Orcival, est plus convaincant :

L'eau tombait par torrents. C'était une véritable trombe. Il était impossible de tenir un parapluie, j'étais trempé jusqu'aux os : mes vêtements étaient aussi mouillés que si j'étais

¹Pierre-Marie GRÜNEISEN, *Présence mariale à Tilly-sur-Seulles*, Tilly-sur-Seulles, les Amis de Tilly, 1996, p. 67.

sorti de la rivière. J'avais dans la poche droite de ma soutane deux mouchoirs, dont l'un n'avait pas été déployé ; lorsque j'ai voulu les prendre, tous deux étaient trempés comme s'ils sortaient de l'eau. Marie Martel était à genoux, en extase. Elle marcha sur les genoux, et avança de plusieurs mètres dans l'herbe inondée d'eau. S'étant arrêtée, elle étendit le bras gauche [...] Elle resta le bras étendu pendant plusieurs minutes. C'est à ce moment que, voyant son bras étendu, j'ai constaté que ses vêtements n'étaient pas mouillés, qu'ils n'avaient pas reçu une goutte d'eau, alors que tous les autres étaient à tordre.

L'extase terminée, les personnes présentes me communiquèrent leur étonnement de ce phénomène extraordinaire, j'ai examiné de plus près Marie Martel, je vis sur son jupon, à droite, du côté où s'était tenue Mme Henry, une traînée d'eau d'environ 4 à 5 centimètres de large, provenant probablement de l'égout du parapluie de Mme Henry, qui avait essayé de s'en servir pour se protéger. Comme, en revenant du Champ, nous faisons remarquer avec étonnement cette protection extraordinaire contre la pluie, Marie nous répondit avec une telle simplicité qu'elle semblait nous dire que cela lui était habituel¹.

Il faut signaler encore le cas de MARIE EYMARD (1881-1973), à qui la Vierge serait apparue trois fois en septembre 1910, à Tourtres (Isère) et qui, lors de la troisième apparition, aurait été de la même façon protégée « miraculeusement » de la pluie. L'Eglise a dénié à ces faits tout caractère surnaturel. D'autres mariophanies alléguées, plus récentes, auraient été l'occasion de semblables préservations, mais les témoignages n'emportent pas vraiment l'adhésion.

Pour conclure cet exposé, voici le récit de ce qui arriva au bienheureux Diego Oddi en cette même année 1910 :

Quelques jeunes gens de San Vito étaient un soir en grand discussion près de la route qui mène de cette localité à l'ermitage, alors qu'un violent orage menaçait. Voyant passer Fra Diego, ils se firent la réflexion qu'il ne serait pas même parvenu à la hauteur de la scierie Theodoli, que la pluie l'aurait rejoint. Comme ils avaient engagé des paris sur la question, ils décidèrent de se rendre le lendemain matin à l'ermitage de Saint-François. Lorsque, le jour suivant, ils y allèrent aux nouvelles, ils appri-

¹[Collectif], Notre-Dame de Tilly, Caen, Les Amis de Tilly, 1966, p. 254-255.

*rent par les frères que Fra Diego était rentré la veille à l'heure habituelle, et parfaitement sec*¹.

Le saint religieux n'ayant jamais commenté l'événement, on ne sait s'il avait été préservé de la pluie de façon extraordinaire, ou s'il fut transporté en quelques secondes à destination avant que la pluie ne tombât. En effet, ce phénomène de célérité prodigieuse lui était, si l'on peut dire, assez familier :

Un soir, après la quête à Subiaco, quelques amis l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la cité. Ayant pris congé de lui, ils saluèrent un marbrier qui passait, puis se retournèrent pour regarder partir le religieux : ils le virent arrivé déjà à la hauteur de la gare, distante d'environ un demi kilomètre. Ils en furent stupéfaits et commentèrent l'incident comme quelque chose d'extraordinaire. A ce moment, une calèche déboucha du tournant de la gare et, lorsqu'elle arriva à leur hauteur quelques instants plus tard, ils demandèrent au cocher s'il avait vu Fra Diego. L'homme répondit : « Je l'ai croisé au pont Peppino », c'est-à-dire à quatre kilomètres de Subiaco !

*Cette façon de « traverser » l'espace et le temps accréditait auprès du peuple la conviction que le saint religieux cheminait avec les anges*².

Alors, préservation miraculeuse ou célérité - non moins prodigieuse - proche du phénomène de la translocation ? Celui-ci fera l'objet d'un prochain chapitre, dans le troisième tome de cet ouvrage.

Invulnérabilité au feu

Le christianisme connaît plusieurs exemples de préservation extraordinaire des effets du feu : de saints personnages ont été insensibles à la chaleur des flammes, invulnérables lorsqu'ils touchaient des braises ou marchaient sur le feu. Le prodige se retrouve dans nombre d'autres traditions religieuses, notamment celles qui pratiquent le chamanisme. En occident, le phénomène est étroitement apparenté, dans ses origines, à l'*ordalie* ou jugement de Dieu : dès le haut Moyen Age, une

¹Rocco GUERINI, *op. cit.*, p. 200.

²*Ibid.*, p. 200.

épouse accusée d'adultère était parfois amenée à démontrer son innocence en prenant, Dieu aidant, un fer brûlant ou des charbons ardents entre ses mains, ou en plongeant la main dans un récipient rempli d'eau bouillante, quand elle ne devait pas marcher sur des socs de charrue chauffés à blanc. Pareil traitement n'était pas réservé aux femmes, on recourait à l'ordalie en cas de meurtre, d'accusation calomnieuse, etc. On remettait à Dieu le soin d'innocenter l'accusé si les charges portées contre lui étaient sans fondement, et que l'on n'en avait pas la preuve matérielle : c'était un moyen de rechercher la vérité lorsque, en cas de litige, le tribunal manquait de preuve, et qu'il devait apprécier la valeur de la parole de l'une des parties contre celle, a priori tout aussi crédible, de l'autre.

Le légendaire chrétien médiéval est de ces récits hauts en couleur, mais la tradition des corps *respectés* par le feu remonte bien plus haut, et déjà vers le milieu du II^e siècle, le martyr saint Polycarpe de Smyrne fut épargné par les flammes du bûcher auquel on l'avait livré :

Les piles de bûches flambaient violemment : les flammes, formant une voûte, encerclèrent doucement le corps du martyr sans lui faire aucun mal ; si bien que ses persécuteurs, pour en finir avec lui, dépêchèrent un homme d'armes lui percer la poitrine d'un fer de lance. Le jet de sang teignit l'embrasement, mais quand saint Polycarpe eut expiré, le bûcher fut ranimé et son corps, sauf les os, fut réduit en cendres ¹.

Plusieurs cas d'ordalie sont cités par saint Grégoire de Tours dans le *De Gloria Martyrum* et le *De Gloria Confessorum*, du chrétien orthodoxe qui, pour prouver la fausseté de l'hérésie arienne, saisit sans dommage un anneau chauffé au rouge dans un brasier, ou d'un autre qui, dans le même contexte et toujours sans la moindre brûlure, récupère un anneau dans un chaudron d'eau bouillante. Au XII^e siècle, l'impératrice Cunégonde, épouse du très chaste (et impuissant) Henri II de Germanie - tous deux canonisés - aurait, sans en éprouver le moindre désagrément, foulé aux pieds des socs de charrue incandescents pour répondre à l'accusation d'adultère portée contre elle. La légende relate aussi l'histoire de la reine Emma, mère de saint Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre à la

¹Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 209.

même époque, qui aurait marché avec succès sur neuf socs de charrue rougis au feu, mais ce n'est que légende. Mais cette invulnérabilité ne concerne pas uniquement l'ordalie, et l'hagiographie est riche de faits du même ordre dans lesquels se déploie une sorte de gratuité divine, souvent dans un but apologétique.

Salamandres humaines

La salamandre, au demeurant charmant batracien, était autrefois réputée ne point souffrir les atteintes du feu, et François I^{er} en fit son emblème, plus glorieux certes que le porc-épic de son prédécesseur Louis XII, mais moins éclatant que le soleil qui allait, en la personne de Louis XIV, rayonner plus tard sur le monde entier. A cause des propriétés supposées de la bestiole, on nomma *la Salamandre* une certaine Marie Sonnet, janséniste bon teint qui, au début du XVIII^e siècle, se faisait suspendre au-dessus d'un brasier enveloppée en tout et pour tout d'un drap : les flammes ne lui causaient aucun dommage, et le *miracle* était censé rallier aux *convulsionnaires* du cimetière de Saint-Médard, à Paris, les catholiques hostiles à l'hérésie :

*La Sonnet ne s'exposait pas au feu quelques instants, elle restait étendue au-dessus d'un grand feu, supportée par deux tabourets de fer, le temps nécessaire pour faire rôtir une pièce de mouton ou de veau. Parfois, il lui arrivait de s'endormir*¹

Olivier Leroy, dans son étude sur les phénomènes d'incombustibilité du corps humain, a repris l'expression *salamandres humaines* pour désigner ces personnages que le feu ne semble pas atteindre le moins du monde.

L'un des exemples les plus solidement attestés de cette étrange invulnérabilité concerne un saint cardinal bénédictin de Vallombreuse, PIETRO ALDOBRANDINI (+ 1089), appelé justement par antinomie *Pierre Igné* (*igneus* : de la nature du feu, ou enflammé). Il n'était encore que simple moine quand son supérieur, saint Giovanni Gualberto, lui ordonna de se soumettre à l'épreuve du feu pour démontrer le caractère simoniacque de la nomination de l'évêque de Florence :

¹Olivier LEROY, *Les Hommes Salamandres. Recherches et réflexions sur l'incombustibilité du corps humain*, Paris, DDB, 1931, p. 24.

Deux grands monceaux de bois furent formés, de dix pieds de long chacun, un passage très étroit fut réservé entre eux. Les deux tas furent allumés et attisés jusqu'à ce qu'ils flambent avec force, et même ce petit sentier fut jonché de braises ardentes. Alors Pierre, ayant célébré la messe, se déponilla de sa chasuble, mais il garda les autres vêtements sacerdotaux et parcourut lentement le chemin entre les deux brasiers crépitants. Pas un cheveu de sa tête ne fut touché, son aube ne fut même pas roussie. Il allait revenir par le même sentier, mais la foule l'en empêcha : les spectateurs étaient convaincus que la volonté de Dieu s'était ainsi révélée. L'évêque simoniaque fut déposé, il donna plus tard des preuves de repentir sincère¹.

L'événement, qui s'est déroulé en 1062, est bien documenté. Deux siècles plus tard, le bienheureux GIOVANNI BUONO (+ 1249), fondateur des ermites de Saint-Augustin, réitérait l'exploit, non pour convaincre une foule, mais pour raviver la vocation vacillante de frère Giacchino, un de ses disciples. Ayant entrepris pour la communauté une instruction sur la bonté de Dieu et sa fidélité dans les épreuves que connaissent les hommes, il passa à l'illustration du propos :

Il se leva soudain et, s'avançant dans le feu, il se mit à piétiner les braises comme si c'étaient de l'eau, restant ainsi environ le temps qu'il faut pour dire le psaume Miserere. Puis, quittant le foyer, il se rendit à sa cellule et fit appeler Fra Matteo, ainsi que le déposant et deux autres frères du même Ordre dont il a oublié le nom. Il les exhorta à être les amis de Dieu et à L'aimer de tout coeur ; or, comme le témoin était convaincu que Fra Giovanni Buono avait souffert quelque mal des braises ardentes, il s'approcha tout près de lui afin de mieux l'examiner, et il observa si ses pieds, ses jambes ou sa tunique n'avaient point subi quelque dommage : il les scruta de très près, mais ne vit nulle trace de brûlure ou d'une quelconque lésion².

Il s'agit, comme dans le cas précédent, de défendre le droit de Dieu, ce que fit également la bienheureuse ANGELINA DA MARSCIANO (1377-1435), quand le roi de Naples Ladislao da Durazzo, excédé par les reproches qu'elle lui adressait sur ses luttes contre la papauté et les scandales de sa vie privée, la

¹Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 210.

²AA. SS. Octobre, vol. IX, p. 773 E.F. Déposition du père Salveti.

menaça de la déférer devant son tribunal et de la faire brûler comme sorcière : pour l'amener à de meilleurs sentiments, elle se présenta devant lui et, ouvrant son manteau, lui montra, ardentes et bien tassées contre sa poitrine, les braises qu'elle lui avait apportées en prémices du feu de l'enfer : le contenu entier d'un grand poêle ! S'il ne se convertit pas vraiment, le souverain la laissa désormais en paix.

C'est dans le même esprit qu'en 1498, à peine un mois et demi avant son martyre, le dominicain GIROLAMO SAVONAROLA (1452-1498), réformateur de Florence, accepte l'épreuve du feu à laquelle l'ont défié ses ennemis franciscains : Fra Domenico da Pescia s'est proposé pour être le champion de son supérieur mais, à force d'atermoiements et d'exigences, les franciscains arrivent à retarder l'ordalie jusqu'à ce qu'un violent orage éclate, la rendant impossible. Les franciscains sont d'autant plus soulagés que, convaincus que l'épreuve eût tourné en faveur de Savonarole, ils ont le plaisir de voir nombre de partisans de celui-ci lui tourner le dos, dépités. Le 23 mai suivant, Girolamo est pendu avec ses compagnons Fra Domenico et Fra Silvestro Maruffi, et leurs cadavres sont livrés aux flammes.

Dans tous ces exemples, il reste précisément l'*exemplarité* : le prodige est destiné à convaincre des tiers. Mais il est des cas où le phénomène semble totalement gratuit, comme ce qui arriva à sainte CATHERINE DE SIENNE :

Un jour où, comme je l'ai dit, notre sainte s'occupait des services les plus bas de sa maison, elle était assise près du foyer plein de charbons ardents et tournait des viandes rôtissant à la broche, ainsi que le font les dernières des servantes. Mais cette occupation extérieure ne diminuait en rien le feu de l'Esprit Saint qui brûlait intérieurement son âme. Elle pensait au Bien-Aimé de son coeur, et, lui parlant mentalement, elle tomba en extase et cessa tout mouvement extérieur. Sa belle-soeur Lysa, qui en rend encore témoignage, s'en aperçut. Connaissant les habitudes de la sainte, elle tourna la broche à sa place et la laissa jouir des baisers de l'Epoux céleste. La viande acheva de cuire, toute la famille prit son repas, l'extase durait toujours. Lysa fit tout l'ouvrage que faisait habituellement Catherine, et la laissa se délecter tout à son aise dans ses divines consolations. Elle se

rendit ensuite dans les appartements plus intérieurs de la maison pour y servir, comme de coutume, son mari et ses enfants. Quand, par ses soins, tous eurent commencé de reposer dans leurs lits, elle voulut veiller jusqu'à ce que la sainte revînt à elle, afin de voir ainsi la fin de cette extase.

Tout le monde semble avoir pris son parti des ravissements de la sainte, qui n'a plus rien à prouver à son entourage. C'est dans ce contexte blasé que, pourtant, surgit l'extraordinaire :

Après un bon moment, elle sortit de son appartement et vint au lieu où elle avait laissé en ravissement la sainte vierge du Seigneur. Elle trouva alors le corps de Catherine complètement affaissé sur les charbons ardents ; et le feu dans cette maison était toujours alimenté d'une grande quantité de braise, car on consumait beaucoup de bois pour cuire les couleurs. A ce spectacle, Lysa s'écria en se lamentant : « Hélas ! Catherine est toute brûlée ! » Elle s'approcha bien vite, retira la sainte du feu, et s'aperçut que la flamme avait laissé absolument intacts le corps et les vêtements : pas de trace, pas d'odeur de brûlure. Bien plus, on ne voyait pas même de cendres sur les habits. Et cependant, d'après le calcul soigneusement fait après cet accident, la sainte avait dû rester plusieurs heures sur ce foyer.

Si remarquable que soit l'incident, il se semble pas destiné aux proches de Catherine, convaincus de sa sainteté, mais aux étrangers et aux générations à venir. Raymond de Capoue, le fidèle biographe de la grande Siennoise, en tire une page d'apologétique, qu'il conclut ainsi :

Comprenez-vous, lecteur, quelle devait être la vertu du feu intérieur caché dans l'âme de cette vierge, pour qu'il pût annihiler complètement la vertu du feu extérieur. Ne vous semble-t-il pas que le miracle des trois enfants dans la fournaise se trouve comme révélé ici ? Et ce miracle du feu n'est pas seulement arrivé une fois pour Catherine, mais il s'est répété souvent¹.

Contrairement à ce qui se passe chez les personnages évoqués précédemment - dans le cadre notamment de l'ordalie -, le prodige est lié, chez Catherine, à l'état particulier qu'est le ravissement ou extase : dans cette altération de l'état de conscience ou EMC (état de conscience modifié), à l'insensibilité du sujet se joint l'invulnérabilité, deux éléments indissocia-

¹Bienheureux RAYMOND DE CAPOUE, *op. cit.*, p. 135.

bles du prodige. On retrouvera, dans une moindre mesure et sous une forme moins spectaculaire, le phénomène chez sainte BERNADETTE SOUBIROUS (1844-1879), dans le contexte des apparitions de l'Immaculée dont elle fut favorisée à Lourdes en 1858. Le phénomène fut observé lors de la dix-septième apparition, le 7 avril 1858 :

Il [le docteur Dozous] s'éponge, inquiet d'avoir pris mal en courant. Mais voici qu'un phénomène insolite mobilise son attention et lui fait oublier tout le reste. Bernadette tient, ce jour-là, un long cierge posé à terre que Blazy, son hôte de la veille, lui a fourni. Pour protéger la flamme contre le vent, ses deux mains sont montées le long de la tige qu'elle enserme entre ses poignets. Elle enveloppe la mèche allumée, comme entre les deux valves d'un coquillage.

A travers les doigts entrouverts, la flamme éclaire les paumes incurvées :

- Mais elle se brûle ! crie-t-on dans la foule.

- Laissez faire, s'écrie Dozous.

Il n'en croit pas ses yeux. Après l'extase, il examine les deux mains de la voyante, qui ne comprend rien à son manège :

- Non ça pas arrêté ! Il n'y a rien ! s'exclame-t-il.

La foi l'a gagné, d'un coup. Avec l'exubérance explosive qui le caractérise, il proclame le prodige au Café français, dans toute la ville ¹.

Ses propos ont été notés par le commissaire de police :

C'est un fait surnaturel pour moi, de voir Bernadette agenouillée devant la grotte, en extase, tenant un cierge allumé et recouvrant la flamme de ses deux mains, sans qu'elle parût ressentir la moindre impression du contact de ses mains avec le feu. Je les ai examinées. Pas la plus légère trace de brûlure ².

Une contre-expertise effectuée après l'apparition, alors que Bernadette n'est plus en extase, entraîne une réaction réflexe : l'adolescente sursaute et retire vivement la main quand on en approche la flamme d'une allumette, se demandant par ailleurs quel sens a cette plaisanterie de mauvais goût.

¹René LAURENTIN, *Vie de Bernadette*, Paris, DDB, 1978, p. 95.

²*Ibid.*, p. 96.

Des faits comparables - et bien plus impressionnants - ont été observés en 1932-33 dans le contexte d'autres apparitions mariales, à Beauraing, puis à Onkerzele, en Belgique. Dans le premier lieu, les expériences effectuées par les médecins sur les enfants Voisin et Degeimbre furent relativement anodins. En revanche, les tests auxquels fut soumise la visionnaire Berthonia Holtkamp sont impressionnants :

On s'étonnait à Beauraing de l'extase et de l'insensibilité des enfants, qui ne réagirent pas sous les coups de canif prudemment infligés ou la brûlure d'une allumette bientôt retirée. Lorsqu'on a suivi bon nombre d'expériences médicales faites en pleine lumière à Onkerzele et à Etikheve, on sourit de celles de Beauraing. L'unique allumette de Beauraing est remplacée par cinq ou six allumettes brûlant en même temps sous les mains de Berthonia Holtkamp, qui ne bronche pas et ne garde aucune trace. Elle reste de même insensible sous la brûlure du thermocautère, qui laisse cependant des traces persistantes. La petite lampe de poche de Beauraing est remplacée par une grosse lampe cylindrique, braquée à 2 centimètres sur un oeil qui ne cille pas et reste sans aucun réflexe¹.

Pourtant, si le caractère surnaturel des apparitions de Beauraing fut reconnu par l'autorité ecclésiastique compétente, les faits d'Onkerzele ont été dénoncés comme de fausses visions :

Malgré tous ces signes plus surprenants et plus émouvants qu'à Beauraing, je fus amené, dans le courant de janvier 1934, à rejeter l'explication surnaturelle des faits survenus dans le diocèse de Gand, que j'avais spécialement étudiés. J'y relevai des traces patentes de névropathie, d'hystérie et, chose plus facilement constatable à un profane en matière médicale, de simulation et de mensonge².

La simulation et le mensonge ne portaient pas sur l'insensibilité et l'invulnérabilité au feu, mais sur d'autres éléments des prétendues apparitions, et le médecin comparait fort à propos les phénomènes étonnants qu'il constatait, à ce qui

¹Gustave LEURQUIN, *Beauraing : notre réponse. Critique historique*, in *Etudes Carmélitaines*, mystiques et missionnaires, Paris, ODB, 19^e année, vol II., octobre 1934, p.315.

²*Ibid.*, p. 315.

faisait au XVIII^e siècle la célébrité de la fameuse Marie Sonnet, la convulsionnaire du cimetière de Saint-Médard. Le jugement de l'Eglise porte sur l'origine et la nature de l'extase, et non sur ses caractéristiques : un ECM peut tout à fait être mis en évidence chez une personne, sans qu'il soit d'origine divine. Il n'en présentera pas moins les mêmes caractères extérieurs que l'extase surnaturelle. Aussi les tests scientifiques pratiqués sur tel ou tel visionnaire - même à Medjugorje - *ne constituent jamais une preuve de l'origine surnaturelle de l'extase*, ils n'ont strictement qu'une valeur indicative. Ils sont susceptible simplement de signaler la réalité de l'ECM et de démasquer les extases simulées, comme on le voit fort bien dans le récent film espagnol *Visionarios* inspiré des fausses apparitions d'Ezkioga, au Pays basque, en 1931-33.

Peut-être est-ce là l'une des raisons - il en est d'autres - pour lesquelles les prodiges d'invulnérabilité au feu ont perdu de leur importance et se sont faits plus rares dans l'hagiographie depuis le XIX^e siècle. On ne signale plus guère d'exemples comparables à ceux, déjà ancien, de la vénérable DOMENICA NARDUCCI (1473-1553) qui, pour chauffer sa communauté, apporta dans ses mains nues les braises qu'on lui avait données dans une maison voisine du monastère, et d'ANDREA PEPOLI (1536-1621), un oblat des Minimes, qui

*ne se brûlait pas lorsqu'il maniait à mains nues le feu et les charbons ardents. Avec un petit flacon de vin, il désaltéra un grand nombre d'ouvriers qui travaillaient dans le couvent à Castellamare di Stabia*¹.

Faute de preuves plus évidentes de sa sainteté, la cause de béatification d'Andrea Pepoli a été interrompue assez rapidement. Il était un disciple de saint François de Paule, que l'on pourrait à juste titre appeler l'*homme salamandre*.

L'homme salamandre : saint François de Paule

Saint FRANÇOIS DE PAULE (1416-1507), fondateur des Minimes, est l'un des thaumaturges les plus extraordinaires que connaisse l'histoire de la sainteté catholique. Dans la biographie qu'il lui a consacrée, le père Bellantonio, postulateur général de

¹[Collectif], *L'Ordine dei Minimi* op. cit., p. 66.

l'Ordre des Minimes - un prêtre très rigoureux sur le plan historique, et plutôt critique en matière de miracles - signale un prodige presque à chaque page, obligé, comme il l'avoue, de s'incliner devant la solide documentation que fournissent les procès informatifs de la cause de canonisation : pas moins de quatre !

L'un des exploits les plus célèbres du thaumaturge calabrais est celui que l'on a appelé le miracle du four à chaux :

Le biographe anonyme et de très nombreux témoins affirment que le four où l'on cuisait la chaux pour les travaux du couvent était depuis vingt-quatre heures en proie aux flammes. Les pierres s'ébranlaient et se fendaient, commençant à céder et menaçant de faire s'écrouler l'édifice, avec la perspective de devoir suspendre les travaux.

Les ouvriers ne trouvèrent d'autre solution que de s'adresser à Francesco, lequel les exhorta à avoir confiance dans le Seigneur et leur ordonna de s'écarter. Ayant levé les yeux au ciel et murmuré une brève prière, il se signa, puis entra dans la fournaise au milieu des flammes, et, de ses mains nues, répara les fissures, puis ressortit, absolument indemne dans sa personne et ses vêtements ¹.

Dans son étude consacrée aux hommes salamandres, Olivier Leroy consacre plusieurs pages au saint, et Herbert Thurston souligne :

[Ces manifestations étonnantes] furent, de même, tenues pour une preuve particulière de la sainteté du pieux homme pour qui le feu n'offrait pas de terreurs. Elles présentent un intérêt spécial, car l'immunité aux brûlures semble avoir été coutumière à ce Saint, et parce qu'il paraît aussi avoir possédé la faculté de communiquer cette même immunité à autrui ².

Cela advint à Paterno où, lors de la construction d'une maison de Minimes, on avait, selon l'habitude, édifié un four à chaux. Il était déjà allumé, quand on vint dire au saint qu'il s'effondrait :

Dans un cas similaire, il voulut, en revanche, mettre à l'épreuve l'obéissance d'un religieux. Le four en flammes me-

¹Alfredo BELLANTONIO, op. cit., p. 53.

²Herbert THURSTON, op. cit., p. 211-212.

naçait de s'écrouler, à cause d'une grosse pierre qui allait céder. Francesco donna son bâton à l'un de ses ermites, que la tradition nomme Fra Santolino, et lui ordonna d'aller, au nom de la charité, le placer sous la pierre comme étau. Le religieux obéit et vit sa vertu récompensée par une participation à l'immunité du fondateur¹.

Les documents précisent que Fra Santolino était un tout jeune moine, auquel le saint dit de n'avoir pas peur de s'engager dans la fournaise. On ne sait qu'admirer le plus, du prodige ou de l'obéissance extraordinaire du moinillon. Il arrivait au thaumaturge de porter des braises dans ses mains, pour se réchauffer, croyait-on, en réalité pour stimuler la foi de son entourage. Cela se produisit lors de l'enquête ecclésiastique qu'ordonna le pape Paul II en 1470, car il craignait de se trouver - avec cette nouvelle famille religieuse en formation - en face d'une résurgence du courant illuministe des Fraticelles. A l'un des chanoines enquêteurs, qui reprochait au saint et à ses compagnons l'austérité de leur vie - « cela vous est facile, parce que vous êtes un paysan habitué à la dure ; si vous étiez de noble lignage, vous ne pourriez pas mener ce genre de vie » - , et qui mettait en doute les miracles attribués au fondateur, François répondit :

Il est tout à fait vrai que je suis rustique, et si je ne l'étais pas, je ne pourrais pas faire des choses comme cela. » Et ce disant, il se pencha vers le feu, qui était grand et brûlait à belles flammes. Il remplit ses mains de tisons et de charbons ardents et le garda ainsi, et se tournant vers le chanoine, il dit : « Vous voyez, je ne pourrais faire cela, si je n'étais un paysan. » Alors le chanoine se jeta à genoux devant ledit Frère François et voulut lui baiser les pieds et les mains, mais le Frère ne le lui permit pas².

Il lui arriva aussi plus d'une fois d'inviter l'une ou l'autre des personnes présentes à prendre des braises dans ses mains, mais il semble bien qu'aucune n'osa jamais s'y risquer. L'exemple donné par Fra Santolino est d'autant plus admirable. Un autre épisode mérite d'être cité :

¹Alfredo BELLANTONIO, *op. cit.*, p. 86. Déposition de Conforto de Affriento, témoin oculaire. *Procès calabrais*, témoin XX.

²Herbert THURSTON, *op. cit.*, p. 212-213.

Un certain Bernardino de Raimondo attesta que son maître l'avait envoyé à la forge pour faire ferrer une de ses bêtes. L'opération achevée, il restait un grand morceau de fer chauffé au rouge. Sur ce, Francesco, qui arrivait par hasard, demanda au maréchal-ferrant s'il lui restait assez de métal pour effectuer un travail semblable, qu'il voulait faire exécuter. L'homme montra la barre qui avait été chauffée, et Francesco la prit calmement dans ses mains. Tous s'écrièrent : « Père, ne faites pas cela, vous allez vous brûler ! », mais le saint répliqua : « Permettez, je le prends juste pour me chauffer. »¹.

Bien qu'il semble avoir été un spécialiste des fours à chaux, aucune forme de feu ou de chaleur n'avait sur lui la moindre prise :

Les incidents de cette espèce sont très nombreux dans la biographie de François de Paule. Nous apprenons qu'il mit son bras dans une marmite d'huile bouillante, un autre jour dans de la lessive en ébullition. Lorsqu'on lui apporta des braises incandescentes sur deux plateaux de bois, pour allumer du feu, il prit les charbons rouges à pleines mains et rejeta les plateaux. Il y a aussi l'histoire de certains bûcherons-charbonniers qui avaient si maladroitement recouvert de terre leur meule de bois, que les flammes s'échappaient par plusieurs fentes. François posa son pied nu sur chaque crevasse tour à tour, jusqu'à ce que l'on apportât de la terre fraîche pour boucher les ouvertures. Il prit de ses mains un gros morceau de chaux dans un four allumé et, une autre fois, quand le four se détériora, il y pénétra dix ou douze heures après qu'il fut ouvert, alors que d'habitude on estimait nécessaire d'attendre cinq jours qu'il ait suffisamment refroidi².

On pourrait multiplier les exemples, pour la plupart solidement attestés. Quelle est la signification de ces phénomènes extraordinaires dans la vie de saint François de Paule ? Le premier motif en est la charité : il vient en aide à de pauvres ouvriers en difficulté, en parant au plus urgent comme il le peut. Mais il y a également le témoignage qu'il porte ainsi de la toute-puissance de Dieu et de la légitimité de la mission dont celui-ci l'a chargé, comme c'est le cas lors de l'enquête ecclésiastique de 1470. Il y a, enfin, le souci permanent de raffermir

¹AA. SS., avril, vol. I, p. 175 A.

²Herbert THURSTON, op. cit., p. 213.

ou d'encourager la foi de ses frères en religion, parfois déroutés par l'austérité de leur vie, ou des autres chrétiens, qui se laissent séduire par le discours ambiant : nous sommes en Italie en plein épanouissement de l'humanisme qui, à côté d'un indéni-able essor de la pensée et de la culture, véhicule aussi des idées susceptibles de remettre en question l'enseignement de l'Eglise, et par là la dévotion populaire et la foi des humbles.

Le miracle discrédité ?

Herbert Thurston cite longuement un article paru dans *The Spiritual Magazine* de janvier 1872, consacré à un Noir qui fait montre d'une surprenante invulnérabilité au feu :

Un beau feu d'anthracite flamboyait dans un poêle à charbon ordinaire, une pelle de fer fut placée dans le foyer et chauffée à blanc. Quand tout fut prêt, le nègre retira ses souliers et plaça la pelle brûlante sur la plante de ses pieds ; il la garda ainsi jusqu'à ce que l'ustensile redevînt noir. Ses pieds furent alors examinés par les médecins (ils étaient trois, ce soir là), mais ils ne trouvèrent aucune brûlure et ils affirmèrent tous qu'aucune trace de contact avec une matière brûlante n'était visible ¹.

Ce n'est qu'un début, dans le contrôle qu'ont entrepris juges et médecins sur les propriétés étonnantes d'un forgeron du Maryland, aux Etats-Unis. On racontait de lui les choses les plus surprenantes :

Il accomplissait des exploits étonnants, comme de manier du fer rouge à mains nues, de le forger sans se servir de tenailles, il le mettait sur sa langue, etc. ².

Ces prodiges n'ont aucun caractère religieux. L'expérience se poursuit :

La pelle fut de nouveau chauffée au rouge, retirée du feu et présentée au nègre. Il tira sa langue aussi loin que possible et posa la pelle dessus, léchant le fer jusqu'à ce qu'il devînt froid. Les médecins examinèrent la langue, mais ne relevèrent aucun signe que cet homme eût souffert le moins du monde de ce fer

¹*Ibid.*, p. 217-218.

²*Ibid.*, p. 218.

ardent. Une grosse poignée de petit plomb de chasse fut ensuite déposée dans un récipient de métal et chauffée jusqu'à fusion. Le nègre prit alors le plat, versa le plomb fondu dans la paume de sa main, et le porta ensuite à la bouche, le laissant couler autour de ses dents et de ses gencives. Il répéta l'opération à plusieurs reprises, gardant chaque fois le plomb fondu dans sa bouche jusqu'à solidification. Après chaque opération, les médecins l'examinaient avec soin, mais ne pouvaient trouver dans sa chair rien qui révélât qu'il eût été atteint. Ensuite, il mit délibérément la main dans le poêle où brûlait un feu très vif, y prit une poignée de charbons incandescents et les montra autour de la pièce à toutes les personnes présentes, les gardant quelque temps dans sa main. Pas la plus légère trace de brûlure visible sur ses mains après qu'il eut rejeté les boulets dans le fourneau¹.

Le Noir expliquait cette invulnérabilité par une disposition naturelle remontant à son enfance -

*Je prends souvent mon fer dans la forge avec la main quand il est chauffé au rouge, mais cela ne me brûle pas. Déjà quand j'étais enfant, je n'ai jamais eu peur de tripoter le feu*².

-, qui se serait confirmée dans une situation particulière :

*Quand j'eus à peu près treize ans, Massa Emery me loua à un homme de loi, qui s'appelait Purnell. Il me traitait mal, et ne me donnait pas assez à manger. Je tournais autour de la cuisine un jour, et quand le cuisinier sortit, je bondis au fourneau, plongeai la main dans la marmite, et tirai une boulette de pâte cuisante. L'eau bouillante ne me brûla pas et je mangeai le pudding brûlant sans sourciller ; alors, depuis ce jour, j'ai souvent attrapé mon dîner comme cela. Bien des fois, j'ai ramassé la graisse fondue sur l'eau bouillante et je la buvais. J'avale mon café quand il bout, et cela ne me gêne pas plus que de boire un verre d'eau fraîche. Je l'aime toujours aussi brûlant que possible*³.

Rien, a priori, ne distingue ce cas de celui de saint François de Paule, hormis le contexte religieux et la signification que le thaumaturge calabrais attribuait à ses exploits. Peut-être

¹Ibid., p. 218.

²Ibid., p. 219.

³Ibid., p. 219.

a-t-il eu cette invulnérabilité innée, dont il aura pensé qu'elle était un don charismatique de Dieu, et qu'il aura mise au service de sa mission ? Cela ne change rien à la réalité et à la matérialité du phénomène, mais est-il vraiment miraculeux. Il constitue plutôt un signe, ordonné à la gloire de Dieu, et dans ce sens, il remplit le rôle que joue tout prodige relatif à l'expérience mystique. Certaines traditions religieuses autres que le christianisme ne s'y trompent pas, qui font de cette forme d'invulnérabilité un des éléments constitutifs de leurs rites d'initiation, notamment dans les fameuses marches du feu. Le docteur Glanvill Corney en fut plus d'une fois spectateur, aux Iles Fidji, avant la Première Guerre mondiale. La marche se déroulait sur des dalles de pierre chauffées au rouge :

Un jour, un jeune garçon de quatorze ou quinze ans qui y participait pour la première fois, ne put terminer le parcours des pierres brûlantes de la fosse, soit à cause de la chaleur, soit par manque de savoir, ou d'habitude à éviter le péril. Il sauta vivement hors de la file des hommes jusqu'à la bordure du parterre de feu, et j'examinai ses pieds séance tenante. Je n'y trouvai aucune espèce de lésion, quoique les pierres fussent assez brûlantes pour avoir transformé en quelques secondes un mouchoir en un petit tas de cendre noire et crépitante ; quelques dalles étaient encore rouges sur leur paroi inférieure, vers le milieu du puits ¹.

Il conclut :

Je ne peux m'empêcher de penser qu'un phénomène physique se produit : phénomène qui n'a pas encore été compris ou expliqué ².

Ets-ce que l'explication, dans ces cas précis comme dans celui, par exemple, de saint François de Paule, ne se trouverait pas dans la signification religieuse du prodige ? On serait tenté de le penser, à la lecture du phénomène de marche sur le feu organisé par un *Turc* (musulman) du nord de l'Inde, relaté par Mgr Despasture, évêque de Mysore, au sud de l'Inde, qui y assista en 1921-22 :

Ce fut ensuite le tour des musiciens du roi, parmi lesquels il y avait plusieurs chrétiens. Ils défilèrent trois par trois

¹Ibid., p. 231.

²Ibid., p. 231.

dans le feu. A ce moment, on apporta quelques charretées de grandes feuilles de palmier desséchées et on les jeta sur les braises d'où s'élevèrent aussitôt des flammes plus hautes qu'un homme. Le Turc persuada plusieurs employés du palais de traverser les flammes, ce qu'ils firent sans dommage. Les musiciens y repassèrent à leur tour. Ils portaient leurs instruments avec, au-dessus, leurs feuilles de musique. Et je remarquai que les flammes qui venaient lécher leur figure contournaient les diverses parties des instruments et effleuraient les feuilles de musique sans les enflammer[...]. A côté de moi se trouvaient deux Anglais : le chef de la police du royaume (un catholique) et un ingénieur. Ils allèrent demander au roi s'ils pouvaient aussi tenter l'expérience. Le roi leur dit qu'ils pouvaient le faire sous leur responsabilité. Ils s'adressèrent au Turc qui leur fit signe de s'avancer dans le brasier. Ils traversèrent sans apparence de brûlure. Quand ils revinrent près de moi, je leur demandai leur impression : « Nous sentions, dirent-ils, que nous étions dans une fournaise, mais le feu ne nous brûlait pas »¹.

L'évêque précise :

*Il ne peut être question d'hypnotisme ou de prestidigitation ou d'illusion d'optique : le feu était un vrai feu comburant, il consumait le charbon de bois et les feuilles de palmier qu'on y jeta par charretées pour faire des flammes*².

Surtout, ce qui est tout à fait intéressant est la conclusion de l'expérience :

*Quand le roi se leva pour indiquer que la séance était terminée, le Turc, toujours à côté du brasier, se tordait sur le sol, comme en proie à d'atroces souffrances. Il réclama de l'eau. Des domestiques lui en apportèrent qu'il but avec avidité. Un Brahme fit à côté de moi cette réflexion : « Il a pris sur lui la brûlure du feu »*³.

Cela n'est pas sans rappeler certains rebouteux de nos campagnes qui soufflent le feu et atténuent ou suppriment ainsi la douleur des brûlures de leurs patients, quand ils ne les guérissent pas tout à fait : certains d'entre eux « prennent sur eux » la

¹Ibid., p. 228.

²Ibid., p. 229.

³Ibid., p. 228.

souffrance causée par ces lésions. Cela s'apparente aux *maladies de substitution* qui feront l'objet d'un prochain chapitre.

La signification religieuse du phénomène apparaît peut-être de façon significative chez les mystiques contemporaines SYMPHOROSE CHOPIN et MARIA ELISABETH FLUHR. Toutes deux étaient capables, dans l'élan de la charité, de saisir à pleines mains des objets brûlants, de plonger la main dans des lessives bouillantes, sans pour autant en être affectées. En revanche, s'il leur arrivait de se brûler accidentellement, par maladresse, les effets en étaient des plus naturels : cloques, douleurs, etc. Ce qui constitue le miracle, dans le christianisme, n'est-il pas, précisément, cette inscription des phénomènes dans leur justification ultime, le mystère de la charité dont le Christ est la source ? il n'y a rien de semblable, par exemple, dans les prodiges allégués chez les spirites, et dont la réalité ne fait aucun doute. Herbert Thurston cite notamment les expériences réalisées avec le fameux médium DANIEL DOUGLAS HOME, dont je ne citerai qu'un exemple. Les faits se déroulèrent le 30 avril 1873 :

Mr Home alla vers la cheminée, retira le garde-feu et s'assit sur le devant du foyer. Là, il sembla tenir une conversation par signes avec un esprit. Il s'inclina plusieurs fois, et, enfin, se mit au travail pour magnétiser sa tête de nouveau. Il ébouriffa ses cheveux touffus jusqu'à ce qu'ils se dressassent tout droits, comme un balai, puis s'étendit délibérément et posa sa tête dans le beau feu vif. Ses cheveux étaient dans les flammes et, dans des circonstances ordinaires, auraient dû flamber d'un seul coup. Sa tête était dans l'âtre, et son cou au niveau de la barre supérieure. Ceci fut répété plusieurs fois. Il mit aussi sa main dans le feu, égalisa le bois et les tisons et saisit une braise ardente, qu'il tint dans sa main quelques secondes, mais il la reposa bientôt, disant que le pouvoir n'était pas suffisant. Il essaya de donner un charbon brûlant à Mr Crookes, mais ne put le faire. Il vint alors auprès de chacun de nous, pour que nous constations qu'il n'y avait pas d'odeur de fumée dans ses cheveux : il n'y en avait absolument aucune¹.

Nous sommes loin de la spontanéité d'un saint François de Paule, et même des participants aux marches sur le feu

¹Ibid., p. 224.

évoquées plus haut. Il y a une mise en scène du prodige, qui n'est pas attaché à la personne du médium mais dépendant d'*esprits*, d'un *pouvoir* dont on reconnaît les limites et les caprices. L'effet recherché n'est pas tant l'édification spirituelle des assistants que le sensationnel. On mesurera par là toute la différence entre le miracle chrétien et les prodiges spirites. Ces derniers, sortes de contrefaçons que d'aucuns n'hésitent pas à qualifier de diaboliques, ont certainement porté au XIX^e siècle un réel préjudice au miracle, en le ramenant à un banal tour de passe-passe comparable aux exploits (souvent entachés de fraude) des spirites et en lui enlevant toute signification d'ordre spirituel.

A n n e x e

La saint archevêque et la fausse mystique

En 1992 est paru, sous le titre *La messagère du Christ-Roi - Soeur Olive*¹, un ouvrage qui se proposait de présenter la vie et la mission d'une prétendue mystique bretonne, MARIE-OLIVE DANZÉ, en religion soeur Marie du Christ-Roi (1906-1968), qui fut durant une quinzaine d'années bénédictine du Saint-Sacrement, avant d'être exclaustree et de mener jusqu'à sa mort une existence plus ou moins errante marquée par l'échec de la mission qu'elle croyait avoir reçue du Ciel. Par sa spiritualité, et surtout les implications politiques de celle-ci, Marie-Olive Danzé se situe dans la lignée de la très suspecte Marie-Julie Jahenny (1850-1941), la visionnaire stigmatisée de La Frau-dais. Un passage de sa biographie fait allusion à ce qui aurait été une marche sur les eaux. Au mois de mars 1927, alors qu'elle est retournée dans sa famille à Plogoff pour faire signer à ses parents un document, elle demande à son père de l'accompagner sur la plage de la Baie des Trépassés :

*Et voilà que son père et elle se trouvent à marcher sur le sable, en bordure de la mer et tout à coup elle disparaît. Son père s'en étonne parce que le temps est beau et évidemment cela paraissait anormal qu'elle puisse se noyer et disparaître. Il cherche un peu partout, il ne trouve rien. Il se résigne par conséquent à retourner chez lui et annonce la noyade de la petite soeur. Alors, c'est l'affolement. On prépare déjà pratiquement le début de l'annonce de la mort.*².

Curieuse réaction : le père admet, sans en avoir la moindre preuve, sans chercher plus avant - et sans en avertir les autorités civiles et les garde-côtes - la mort de sa fille ! Or celle-ci reparaît soudain :

Voilà qu'on voit la petite Olive toute trempée arriver en courant jusqu'à la maison, environ 2 heures après [...] Elle a

¹Henri-Pierre BOURCIER, *La Messagère du Christ-Roi - Soeur Olive*, Montsûrs, Ré-siac, 1992.

²*Ibid.*, p. 284-285.

dit : « Voilà, pendant que nous étions sur la plage, le Seigneur est venu et il m'a emmenée sur les eaux de la Baie des Trépassés. Et pour confirmer ce que je vous dis, le Seigneur m'a remis trois marques qu'il a prises dans la Baie des Trépassés. Ces marques sont :

- 1) Les armoiries de Bretagne.*
- 2) Le cachet du Roi de Bretagne.*
- 3) Une fleur de lys.*

Trois choses très anciennes et qu'elle ne pouvait en aucun cas avoir elle-même. Et les parents, voyant ce miracle, acceptèrent tout de suite de signer le document ¹.

Outre la réaction du père, plusieurs détails *clochent* dans ce récit. Si les trois objets que le Seigneur aurait remis à la soeur suffisent à convaincre les parents de sa marche sur les eaux de la Baie des Trépassés, pourquoi la petite soeur est-elle toute trempée ? L'une des caractéristiques des marches sur les eaux relevant du miracle est précisément que les sujets n'en sont pas mouillés. D'autre part, l'apport de ces trois objets mystérieux - et improbables - nous renvoie aux légendes de Merlin l'Enchanteur ou à un très mauvais film pseudo-historique sans effets spéciaux. Il serait aussi très intéressant de savoir ce que sont devenus ces objets en apparence si importants. Et quel est leur lien avec la véritable mystique ? On retombe, avec soeur Olive, dans ce qu'il y a de pire en matière de vaticinations prophético-eschatologiques et de spéculations sur la *mission* de la France. Même l'extravagante Marie-Julie Jahenny n'a pas osé imaginer un tel scénario.

En revanche, par le cachet de simplicité qu'il revêt, le « miracle » d'immunité dont fut l'objet le bienheureux GIUSEPPE BENEDETTO DUSMET (1818-1894), archevêque de Catane, et plus tard cardinal, est bien significatif à la fois de la charité du prélat et de la gratuité de la toute-puissance de Dieu :

Au moment où le serviteur de Dieu passait à travers la propriété, un enfant tomba dans un des deux bras de la rivière Amenano qui traverse la propriété. Courageusement, le saint archevêque se jeta dans l'eau tourbillonnante, rattrapa l'enfant et le ramena sain et sauf sur la rive. Je vis l'enfant, évanoui, à qui on prodiguait les premiers soins pour lui faire reprendre

¹Ibid., p. 285.

conscience. Et l'émerveillement de la foule était à son comble, non seulement parce que l'archevêque s'était jeté au milieu du courant, mais parce qu'il en était ressorti les vêtements et les chaussures absolument secs. Tout le peuple avait remarqué le fait et exprimait son enthousiasme, et il voulut accompagner le serviteur de Dieu jusqu'à l'archevêché¹

L'incident se passe de commentaire, tant il est *transparent* dans sa signification. Le même Seigneur, qui a permis que l'archevêque sortît indemne de l'eau - signe du caractère divin du prodige, donné pour l'édification des fidèles - aurait permis que la petite religieuse bretonne fût, sans aucune raison ni utilité, « *toute trempée* » à la suite de sa prétendue marche sur les eaux ? On nous permettra de classer sans l'ombre d'une hésitation soeur Olive parmi les fausses mystiques, quand bien même elle aura été tout à fait sincère et convaincue de sa mission surnaturelle, confondant simplement les récits légendaire du pays d'Armor avec l'Evangile.

¹Tommaso LECCISOTTI, *Il cardinale Dusmet*, Catania, o.v.e., 1962, p. 581-582.

ch a p i t r e 7

Pouvoirs sur les éléments

Ce jour-là, le soir venu, il leur dit : « Passons sur l'autre rive » Et laissant la foule, ils l'emmènent, comme il était, dans la barque, et il y avait d'autres barques. Survient alors une forte bourrasque, et les vagues se jetaient dans la barque, de sorte que déjà elle se remplissait. Et lui était à la poupe, dormant sur le coussin. Ils le réveillent et lui disent : « Maître, tu ne te soucies pas de ce que nous périssons ? » S'étant réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : « Silence ! Tais-toi ! » Et le vent tomba et il se fit un grand calme. Puis il leur dit : « Pourquoi avez-vous peur ainsi ? Comment n'avez-vous pas de foi ? » Alors ils furent saisis d'une grande crainte et ils se disaient les uns aux autres : « Qui est-il donc celui-là, que même le vent et la mer lui obéissent ? »

(Mc 4, 35-41).

L'épisode de la tempête apaisée est un des miracles les plus spectaculaires de Jésus. Qui connaît quelque peu le lac de Tibériade - que les Juifs de l'époque appelaient alors simplement *la Mer* -, savent combien ses caprices sont violents autant qu'imprévisibles. Là encore, le Seigneur fait appel à la foi de ses disciples, que le signe vient conforter. L'épisode, sans doute assez impressionnant, a inspiré nombre de peintres qui, le plus souvent, montrent Jésus étendant les mains sur les flots déchaînés, dans un geste de sereine majesté.

Les Evangiles nous relatent plusieurs autres épisodes où Jésus agit en souverain sur la nature, pour en bousculer en quelque sorte les lois : lorsque, instantanément, il dessèche le

figuier stérile (Lc 21, 19) ; lorsqu'il obtient pour ses disciples une pêche miraculeuse (Jn 21, 4-6) ; lorsque, ressuscité, il entre toutes portes closes dans la pièce où se tiennent les apôtres (Jn 20, 19), et, bien sûr, lorsqu'il ramène à la vie les morts, le plus célèbre d'entre eux étant Lazare. En réalité, il ne va pas contre les lois naturelles, qu'étant Dieu, il a lui-même établies : il en infléchit ponctuellement le cours et le sens, sans en modifier le résultat. Ainsi, la résurrection des défunts, qu'à la suite de Jésus plusieurs saints ont eu le privilège d'opérer, n'entre pas dans le cadre de cette étude car elle relève du mystère ultime de la parousie et de la résurrection de la chair, article de foi, dont elle est un signe prophétique : la liberté de l'homme et sa destinée surnaturelle sont en jeu, qui de très loin échappent totalement à l'action immédiate des charismes des saints. En revanche, il est de multiples gestes miraculeux des mystiques qui témoignent de la liberté de Dieu et de sa toute-puissance sur la création. Déjà les manifestations étudiées dans les chapitres précédents ont donné quelque idée de la soumission du monde créé au dessein salvifique de Dieu. Les quelques cas exposés ci-après - la plupart, même récents, ont une saveur de *fioretti* - paraîtront à beaucoup extravagants : ils ne sont qu'extraordinaires, ils nous tournent vers le surnaturel, c'est-à-dire vers la contemplation du Créateur. En même temps, tout en illustrant la foi et la charité des saints qui en ont été favorisés, ils nous rappellent très souvent le respect que nous devons à la création, sortie de la main toute puissante et du cœur débordant d'amour de Dieu Créateur : ils sont une leçon d'écologie, car le Seigneur a confié la création aux soins de l'homme. A cet égard, le récit de la Genèse est explicite : l'homme est chargé de faire prospérer et de protéger la création. Aussi l'écologie n'est-elle pas le monopole d'une certaine gauche *branchée*, non plus que d'aucun parti politique, mais un devoir pour tout chrétien. Si chacun d'eux prenait plus à cœur les préceptes de l'Écriture, tous seraient davantage engagés dans la défense de l'environnement et la préservation de la nature, dont on oublie trop souvent qu'elle est pur don de la gratuité d'amour de Dieu.

Les éléments

Lorsque Dieu confère à certains de ses élus des pouvoirs particuliers sur les éléments, cela intéresse aussi bien les phénomènes atmosphériques ou les objets inanimés que les règnes végétal et animal : la création entière lui appartient, il en est le Maître, prodigue de ses dons. Quand - à la suite et à l'exemple du Christ - un saint opère le changement de l'eau en vin, quand il multiplie les pains, quand il marche sur les eaux ou foule aux pieds les braises, il manifeste la soumission de toute créature à la puissance de Dieu, mais aussi de la création entière à l'homme qui en est le sommet et qui, par délégation de l'amour divin, devrait en être le maître aimant. Les créatures servent la gloire de Dieu et le bien surnaturel de l'homme, c'est tout un : les prodiges que l'homme opère sur elles visent à le rappeler, en servant la charité, en confortant l'espérance et en encourageant la foi de ceux qui en sont les témoins. Même un miracle *banal* comme celui qui suit, peut y concourir :

Un jour qu'elle était à Vittoria pour quêter de l'huile, soeur Nazarena se présenta à la porte d'une olivaille. Elle vit les ouvriers debout autour du pressoir, les bras croisés, désespérés parce que la machine était tombée en panne : le moteur était endommagé. Que faire ? Elle s'approcha de la machine, la caressant doucement de sa main en souriant, murmurant des invocations. Comme rappelée de la mort à la vie, la machine se remit lentement en marche d'elle-même, jusqu'à retrouver sa vitesse normale, à la stupeur de ceux qui étaient là ¹.

NAZARENA DEL CROCIFISSO (1878-1954) était une petite soeur toute simple, proche des humbles et des pauvres, attentive à leurs soucis de tous les jours. Cette charité, toute en délicatesse, la rendit très populaire et lui permit d'accomplir jusque dans les milieux les plus modestes - manoeuvres, saisonniers agricoles, chômeurs, chiffonniers - un apostolat des plus féconds : on l'appelait affectueusement *Soeur Vive Jésus !*, formule de salutation qu'elle adressait à tout un chacun. Bien sûr, le « miracle » qu'elle accomplit sur le moteur nous semble insignifiant, mais il impressionna ceux qui en furent témoins : il était pour eux un signe de la familiarité que la religieuse entre-

¹Placido CAVARRA, *La Missionaria del « Viva Gesu »*, Ragusa, Ed. Paoline, Coll. *Gens Sancta*, 01972, p. 175.

tenait avec le Seigneur, et par là de l'authenticité de sa foi, tout comme il leur manifestait la part qu'elle prenait à leurs détresses, fussent-elles les plus *ordinaires*. D'autres prodiges, plus étonnants, n'ont pas d'autre but : servir la charité et par là tourner les hommes vers Celui qui est Amour, source de toute charité.

Tempêtes, orages et volcans

Plusieurs serviteurs de Dieu ont exercé une puissance spectaculaire sur les phénomènes naturels les plus impressionnants, ce qui ne manquait pas de marquer durablement leurs contemporains. A l'instar de Jésus, il leur est arrivé parfois de faire preuve d'une pouvoir souverain sur les éléments déchaînés. On le rapporte de saint GAETANO DA THIENE, le fondateur des Théatins :

Il s'embarqua sur l'Adriatique, et tout l'équipage put bientôt juger du grand pouvoir qu'il avait auprès de Dieu. Une horrible tempête s'étant élevée sur cette mer si féconde en naufrages, chacun se crut sur le point de périr : mais Gaétan ne perdit pas un instant sa sérénité ordinaire. Prenant un Agnus Dei qu'il portait sur lui, il le jeta avec confiance dans les flots irrités. Ceux-ci s'apaisèrent à l'instant. Le Saint ne manqua pas d'attribuer à la vertu de la bénédiction de l'Eglise un prodige aussi manifeste ; mais les témoins de cette scène ne se trompèrent pas en y voyant une récompense de la foi héroïque dont il avait fait preuve ¹.

Si, par humilité, Gaetano s'abrite derrière un *Agnus Dei*, le jésuite Francesco Pavone (+ 1637) recourt à l'intercession de saint François-Xavier pour opérer le même genre de miracle :

Alors que Francesco Pavone était en mission à Durazano et qu'il faisait un sermon dans l'église du lieu, une forte tempête se leva, accompagnée de vent, de pluie et de grêle. Les cultures étaient menacées, le peuple se lamentait et le vénérable invoqua l'aide de saint François-Xavier. Quand l'office fut terminé, les habitants s'aperçurent que leurs champs avaient été

¹F. DUMORTIER, *Saint Gaétan de Thienne ou le saint de la Providence*, Paris, Librairie Victor Lecoffre, 1882, p. 199.

*épargnés par le fléau alors que les villages voisins avaient été ravagés*¹.

La population ne s'y trompe pas, qui attribue au prédicateur - tenu pour un ami de Dieu -, et non au saint qu'il a invoqué, la préservation miraculeuse du village.

Saint Ignace de Laconi, le grand thaumaturge sarde, invoquait dans de semblables circonstances la *Consolata* (Madone de la consolation) envers qui il nourrissait une filiale dévotion :

*Il suffisait au frère de marmonner quelques paroles, pour que se calment les eaux déchaînées du beau golfe de Cagliari, pour la plus grande tranquillité des marinières, et qu'elles donnent du poisson en abondance à ceux qui vivaient de la pêche*².

Le récollet italien LEONARDO DA PORTO MAURIZIO (1676-1751) multipliait les prodiges de ce genre :

*Comme il était obligé, la plupart du temps, de prêcher en plein air, à cause de l'affluence de ses auditeurs, s'il arrivait qu'au moment du sermon le temps vînt à se troubler, le tonnerre à gronder et à jeter l'épouvante dans l'auditoire, il faisait réciter un Pater et un Ave, et soudain la pluie cessait, le ciel redevenait serein. C'est ce qui eut lieu à Monticelli, diocèse de Tivoli, à Port-Maurice et ailleurs*³.

Jean-Michel Sallmann souligne :

*De telles interventions sur la nature avaient lieu souvent au cours de missions d'évangélisation, quand les intempéries perturbaient le bon déroulement des processions ou que la communauté des habitants, désarmée par la survenue d'une catastrophe, s'en remettait pleine d'espoir en l'intercession du vénérable. Lors d'une mission à San Severino en 1667, Andrea da San Severino s'adressa à un orage menaçant et lui interdit d'éclater ; à Tolve en Basilicate, le jésuite Domenico Bruno éloigna un orage par une bénédiction*⁴.

¹Jean-Michel SALLMANN, *op. cit.*, p. 279.

²Mariano D'ALATRI, *op. cit.*, p. 144.

³Chanoine LABIS, *Vie de saint Léonard de Port-Maurice, missionnaire apostolique de l'Ordre des Frères mineurs récollets*, Paris, Casterman, 1868, p. 300.

⁴Jean-Michel SALLMANN, *op. cit.*, p. 279.

L'intervention du capucin piémontais IGNAZIO DA SANTHIÀ (1686-1770) est plus intimiste :

Un matin, vers 10 heures, le Père Ignace demande au Frère Eusèbe de Veneria, son novice, si ce n'était pas l'heure de l'office. « Mon Père, l'horloge du couvent est arrêtée, et je ne pourrais vous dire l'heure. » - « Allez, mon fils, et voyez le cadran solaire. » - « Mais, mon Père, il pleut à verse et le temps est très sombre. » - « Allez, vous dis-je ! allez, et voyez le cadran. » Le novice obéit, mais l'heure n'était point marquée ! « Alors, mon fils, vous ne savez point commander au soleil de se faire voir un instant ? » Le novice sourit : « Eh bien ! Père, comment devrai-je dire ? » - « Soleil, montre-toi ! » Le novice courut au cadran et, sous la pluie, avec grande foi, il proféra la parole suggérée par son Père Maître : « Soleil, montre-toi ! » Prodige ! Les nuages s'entrouvrirent et un rayon de gai soleil vint frapper le style dont l'ombre marqua 10 heures, tandis que la pluie continuait à tomber abondante ¹.

Au début du XIX^e siècle, le franciscain EGIDIO DI SAN GIUSEPPE (1729-1812) allie ce pouvoir - exercé à distance - à une étonnante faculté de double-vue :

Un jour de tempête, quelques pêcheurs qui se trouvaient au large ne parvenaient pas à regagner le port à cause d'un furieux vent contraire. C'était en été, et quelques heures de retard auraient empêché d'écouler le poisson, car celui-ci se serait détérioré irrémédiablement. Le patron du bateau, un certain Antonio Di Grazia, ami des frères, se recommanda intérieurement à fra Egidio, lui promettant que si le vent tournait, il lui offrirait une corbeille de poissons. A peine avait-il formulé sa prière que le vent tomba, et une demi-heure plus tard, les pêcheurs abordaient. Descendant de leur embarcation, ils virent avec surprise que le frère quêteur les attendait : leur répétant « Je veux ma récompense », il se dirigea tout droit vers le panier qu'il « savait » déjà préparé pour lui ².

Les saints de Naples avaient également le privilège de domestiquer le Vésuve, dont les brusques sursauts menaçaient constamment la cité parthénopéenne, à la plus grande frayeur des habitants, qui d'emblée se tournaient vers les serviteurs de

¹R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 280.

²Angelo Montanati, *op. cit.*, p. 104.

Dieu, les sommant en quelque sorte de préserver la cité. Ainsi, l'austère BARTOLOMEO ROSA (XVII^e siècle) , provincial des Minimes :

Au cours d'une éruption du Vésuve, qui menaçait également Castellamare di Stabia, il ordonna à ses religieux de se mettre en prière et de faire pénitence ; puis il organisa une procession dont, pieds nus, il prit la tête. Chantant des psaumes, tous se rendirent à la cathédrale. Là, il monta en chaire et exhorta les fidèles à la pénitence, quand, s'interrompant soudain, il s'écria : « Allons accueillir le Fils, qui vient à la rencontre de sa Mère ! » Sortant alors de la cathédrale dédiée à la Vierge, il alla, suivi de ses religieux et de la population, jusqu'au bord de la mer. Et là, admirable spectacle, apparut un crucifix apporté par les vagues. Le saint prédicateur le prit avec la plus grande révérence, le couvrit de baisers et l'emporta jusqu'au sanctuaire où il est toujours vénéré¹.

En même temps, l'éruption se calmait. Le saint barnabite FRANCESCO SAVERIO BIANCHI exerça la même autorité sur le volcan :

Après l'épouvantable éruption de 1794, qu'avait prédite soeur Maria Francesca, le géant s'était assoupi d'un long sommeil interrompu seulement par les rumeurs sourdes et les sursauts inoffensifs de 1799. Mais en 1804, il se réveilla avec la fureur d'un fauve affamé. De mai à août, il vomit des fumées qui se répandirent en vagues vers Torre del Greco, affolant les habitants. Un jour, un torrent de lave en ébullition s'échappa furieusement du cratère supérieur, véritable tempête de feu. Mais la crainte fut plus grande que les dégâts. La lave s'arrêta bientôt et se solidifia, telle une muraille de basalte. C'était une trêve, brève, très brève. Quelques jours plus tard se manifestèrent les signes précurseurs d'une éruption, l'eau se tarit dans les puits et la mer se retira. Le soir du 22 novembre, un tremblement de terre secoua la région, accompagné de longs grondements sourds. Le feu coulait à torrents et se répandait dans les cols qui entourent Torre del Greco. Mais la localité abritait alors le saint, hôte du couvent de la Visitation, dont son disciple le prêtre Pasquale Lombardo était l'aumônier. Au moment du plus grand péril, Francesco Saverio était en prière. Il fut impressionné par le remue-ménage

¹L'Ordine dei Minimi... op. cit., p. 64-66.

continuel de la maison, où l'on mettait à l'abri e mobilier. Sortant de sa chambre, très serein, il recommanda le calme, ordonna de poser une image de soeur Maria Francesca sur le toit et, accompagné des personnes présentes, il sortit sur une terrasse découverte. Joignant les mains, il pria, puis leva la main droite vers la lave qui dévalait et lui ordonna au nom de Dieu de s'arrêter. Ceux qui l'entouraient regardaient, stupéfaits : la lave s'arrêta aussitôt, n'avança plus d'un pouce. Torre del Greco était sauvée¹.

Le prodige se renouvela quelques années plus tard :

Toujours à Torre del Greco, le saint se fit conduire sur le lieu du désastre et, ayant prié avec le peuple accouru sur son passage, il leva la main et bénit la lave qui s'arrêta aussitôt, restant dressée comme un mur de pierre aride².

Enfin, peu de temps avant sa mort, on fit encore appel à lui, qui se trouvait alors à Portici, parce que la lave coulait de nouveau :

Cette fois, il ne se déplaça point. Prenant une image de soeur Maria Francesca, il ordonna qu'on la mit en face du fleuve de feu qui s'avançait. On lui obéit. La lave était arrivée jusqu'aux abords de la propriété dite villa du Cardinal. Elle s'arrêta tout près du mur, comme stoppée à la vue de l'effigie de la sainte, que l'on avait fixée sur le tronc d'un arbre³.

On n'appela plus alors le vénérable prêtre que « le saint du volcan ». Il invoquait, pour barrer le chemin à la lave, sa pénitente décédée quelques années plus tôt en grande réputation de sainteté (elle a été canonisée), la stigmatisée Maria Francesca delle V Piaghe. En signe de gratitude pour sa protection, le cardinal Sanfelice, archevêque de Naples, fit édifier en 1893 un sanctuaire dédié à Francesco Saverio, qui venait d'être béatifié.

Fait tout à fait extraordinaire, cette domination sur le Vésuve - tenue pour un privilège des hommes - fut concédée une fois à une femme, comme s'il n'y avait plus alors dans la cité de serviteur de Dieu digne d'intercéder auprès du Ciel :

¹Felice M. SALA, *op. cit.*, p. 54-56.

²*Ibid.*, p. 56.

³*Ibid.*, p. 56-57.

Même la carmélite Serafina di Dio - c'est rare chez une femme -, calma les tempêtes à Capri et arrêta une éruption du Vésuve¹.

Il est vrai que la carmélite en question - la vénérable PRUDENZA PISA (1621-1669) - passait pour une femme d'une vertu suréminente, à une époque où Naples était littéralement une ville de saints.

Sous le signe du feu

Si les saints sont capables de commander aux orages et à la tempête, s'ils ont le pouvoir de domestiquer le Vésuve, il ne devrait pas leur être bien difficile de maîtriser le feu, notamment lorsqu'il se propage à la faveur d'un incendie. Pourtant - hormis les prodiges d'invulnérabilité aux flammes ou aux braises - les miracles relatifs au feu sont plutôt rares, comme le relève Jean-Michel Sallmann :

Plus rare, mais il faut quand même le signaler, le pouvoir sur le feu qui permet à Vincenzo Cangiano et à Angelo d'Acri d'éteindre les incendies².

VINCENZO CANGIANO était un dominicain qui vécut au XVII^e siècle, dont on a retenu - hormis la grande vertu - qu'il éteignit une fois d'un signe de croix un incendie qui s'était déclaré dans son couvent. Quant au capucin Angelo d'Acri, que nous avons rencontré plus d'une fois au fil de ces pages, on lui attribue un miracle semblable ; mais il est resté célèbre surtout pour l'ardeur qui le consumait d'amour :

Il avait la coutume, après la messe, de boire, même en hiver, un grand bocal d'eau fraîche. Le Père Bonaventure de Rossano, étonné de cette pratique, prit la liberté de lui dire : « Mais quelle est donc cette soif qui vous tient, Père Ange ? Hier, il a neigé. Aujourd'hui, la gelée est très forte, nous sommes tous morts de froid, et vous buvez de l'eau ? » - « Vous ne savez pas, mon enfant, reprit le Bienheureux, que j'ai toujours dans la poitrine un feu très ardent qui me brûle et m'alère. »

¹Jean-Michel SALLMANN, op. cit., p. 279.

²Ibid., p. 280.

*Et le Père Bonaventure comprit que ce feu n'était autre que celui de la divine Charité*¹.

C'est un cas classique d'*incendium amoris* ou hyperthermie, comme ceux qui ont été exposés dans le premier volume. La servante de Dieu COSTANTE MARIA CASTRECA (1670-1736), abbesse capucine du monastère de Fabriano, en Italie, connaissait aussi ces brûlures d'amour, mais surtout elle se distingue par son étonnant rapport au feu. Cela débute très tôt :

*Elle avait un an environ. Tandis que sa mère la tenait sur son giron, il se détacha du bois qui brûlait dans la cheminée un brandon enflammé qui, éclatant en cinq éclats, alla frapper les mains, les pieds et le côté de la fillette, la marquant en quelque sorte, à l'étonnement des personnes présentes, des cinq plaies du Christ*².

Entrée, malgré les oppositions familiales, chez les capucines de Fabriano, elle connaît de rude épreuves, parmi lesquelles la moindre n'est pas celle du feu :

*Quand elle s'approchait des sacrements, elle voyait le confessionnal entouré de flammes, dont elle sentait l'ardeur ; elle voyait sa place au chœur jonchée de charbons ardents, qui se déployaient sous ses pas en une allée rougeoyante quand elle allait communier ; et alors elle ne pouvait s'avancer qu'en jetant devant elle de l'eau bénite*³.

Au terme de plusieurs années de vie claustrale marquées par la maladie, les purifications mystiques et l'incompréhension de ses supérieurs ecclésiastiques, elle est élue abbesse. C'est à ce moment que la communauté vote, malgré sa pauvreté, le dégagement d'une certaine somme pour construire un four à pain qui permettra une plus grande autonomie financière et de moindres frais. Madre Costante prie, car le monastère n'a guère les moyens :

Ayant fait venir un maçon pour réparer un mur qui menaçait ruine, tandis que celui-ci se mettait à l'ouvrage, un pan

¹R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 202.

²[Anonyme], *Compendio della vita della venerabile Serva di Dio Suor Costante Maria Castreca, abbadessa delle Cappuccine di Fabriano*, Padova, Ed. Antoniana, 1923, p. 7-8.

³*Ibid.*, p. 16.

de la cloison s'écroula, dégageant une large niche parfaitement adéquate pour l'aménagement d'un four, sans qu'il en coûtât un sou. Or, jamais on n'avait entendu parler de ce renforcement ¹.

Apparemment vouée par le Seigneur à tout ce qui a trait au feu, la Madre gouverne avec sagesse et prudence sa communauté. Elle connaît une expérience mystique qui l'unit à la Passion du Sauveur, jusqu'à la stigmatisation, avec des répercussions somatiques tout à fait extraordinaires :

Elle souffrait les tourments les plus atroces, éprouvant dans ses viscères un froid insupportable, tandis qu'extérieurement elle transpirait à grosses gouttes. Ce qu'elle souffrit dans les dernières années est indescriptible, elle ne pouvait être soulagée d'aucune façon : elle ne mangeait rien et quand ses soeurs, avec un amour filial, lui préparaient quelque mets exquis ou quelque boisson froide qui pût soulager sa gorge en feu, elle n'en pouvait rien prendre, car cela accroissait le feu qui la dévorait ².

Elle vivait littéralement immergée dans une mer de feu. Elle semait les miracles autour d'elle, obtenant de Dieu la guérison de nombreuses personnes qui avaient recours à sa prière, multipliant les vivres - l'huile, le vin, la farine, le poisson, les fruits -, et surtout exerçant sur le feu un étonnant pouvoir : elle ôtait le feu aux personnes qui s'étaient brûlées, d'un signe de croix elle arrêtaient un incendie, de loin elle éteignait les flammes qui ravageaient un champ ou une futaie. Morte dans un embrasement d'amour, elle poursuivit après son décès son oeuvre caritative, manifestant une sorte de prédilection pour les personnes atteintes de fièvres rebelles ou sujettes à des brûlures. Et, quand parfois elle apparaissait aux malades, c'était environnée de flammes et le coeur semblable à un tison d'où jaillissaient des torrents de feu. Sa cause de béatification n'a pas eu de suite, peut-être en raison de ces phénomènes insolites qui, en plein siècle des Lumières, ne pouvaient bénéficier d'un accueil favorable et qui, plus tard, la firent taxer d'hystérie.

En revanche, l'un des miracles retenus par la Congrégation pour les causes des saints dans la procédure de béatification de VICTOIRE RASOAMANARIVO (1848-1894), a trait au feu :

¹*Ibid.*, p. 30.

²*Ibid.*, p. 36.

Le miracle attribué à son intercession arriva en 1934, durant la saison sèche. Une femme mit involontairement le feu à de hautes herbes à proximité de son village. Un vent fort attisa les flammes en un foyer qui menaçait de détruire toute la communauté. Un toit de chaume s'était déjà enflammé, quand un jeune catéchiste sortit en brandissant une image de Victoria et en l'implorant de sauver le village de l'incendie. A ce moment, les vents tournèrent et le feu s'arrêta¹.

La vénérable PIEDAD DE LA CRUZ (1842-1916), une fondatrice andalouse, n'attendit pas aussi longtemps pour manifester la puissance de son intercession. Elle était morte depuis moins d'un mois, lorsqu'un violent incendie se déclara dans un dépôt de bois, menaçant la habitations alentour. Les religieuses de la vénérée Mère, assurées de sa sainteté - et donc de sa capacité à faire des miracles - retrouvèrent un scapulaire qu'elle avait porté durant sa vie, et se mirent en tête de le jeter dans les flammes. Un homme qui assistait au spectacle, s'offrit à aller au-devant du feu pour y porter l'objet :

Cet homme, plein de foi, baisa le scapulaire et, le porta à bout de bras pendant que nous étions agenouillées dans la rue, priant à haute voix. Nous récitâmes une station au Saint-Sacrement et trois Pater en l'honneur de notre vénéré Mère. Et, prodige ! un cri s'éleva : « Miracle, miracle, le feu s'éteint ! » La nuit était claire, pourtant une pluie très fine commença à tomber, éteignant les flammes : « Miracle, miracle ! » criait Pedro Cascales, l'homme qui avait jeté le scapulaire dans le feu. L'incendie s'éteignit, et nous rentrâmes chez nous, pleurant de joie².

Le lendemain, un jeune homme qui contemplait les ruines fumantes, avisa un objet qui attira son attention : il alla le chercher, c'était le scapulaire, resté intact au milieu des cendres. Le jeune homme, Antonio Serna Garcia, le conserva comme une précieuse relique.

Ces prodiges s'inscrivent dans une longue tradition où l'on voit un prêtre ou un simple fidèle opposer avec succès à un danger imminent une effigie sacrée, parfois le Saint-Sacre-

¹Kenneth L. WOODWARD, *op. cit.*, p. 224.

²[Anonyme], *Vida de la Sierva de Dios Madre Piedad de la Cruz Ortiz Real*, Murcia, Sucesores de Nogues, 1982, p. 253-254.

ment. Déjà sainte Claire d'Assise avait porter un ostensor renfermant l'hostie consacrée au-devant des profanateurs qui allaient, violant la clôture pontificale, envahir son monastère ; et saint Francesco Saverio Bianchi usait contre le Vésuve d'une image de sa pénitente Maria Francesca delle V Piaghe, lui attribuant le succès de ses entreprises : par conviction, assurément, car il la tenait pour une âme très proche de Dieu, ce qui était exact ; mais le peuple y voyait plutôt un signe d'humilité de sa part, et c'est à lui qu'il attribuait les miracles de protection qu'il obtenait par ce moyen.

Commander à l'eau

De tout temps, les saints ont entretenu avec l'eau une relation privilégiée : eau lustrale du baptême, pluie qui fertilise la terre et lui permet de produire son fruit, flots féconds de la mer, voie de communication particulièrement appréciée, onde purifiante, désaltérante, salvatrice, l'eau est la créature de Dieu préférée des hommes. Parfois, échappant à leur contrôle, elle sait se faire menaçante, et n'est plus don de Dieu mais châtiement. Alors, humblement, les serviteurs de Dieu prient et parviennent, la grâce aidant, à apprivoiser la rebelle. Lorsque se gonflent les eaux des rivières, les saints ne se laissent pas impressionner :

Sur le modèle évangélique, certains pouvaient marcher sur les eaux. Le capucin Angelo d'Acri traversait les rivières à pied sec ; les fleuves s'ouvraient devant les pas du jésuite Domenico Bruno.¹

Le frère lai PACIFICO GUIZO (+ 1630), un franciscain sarde, obtient de Dieu semblable miracle et en fait profiter ses concitoyens de Nuero :

Un jour qu'il était allé quêter pour le couvent dans une ville voisine, il rencontra sur son chemin une profonde rivière grossie par les eaux de pluie, et dont le gué n'était plus praticable. Un assez grand nombre de paysans attendaient sur le bord avec leurs chevaux et leurs voitures, et n'osaient s'exposer à une mort certaine. Frère Pacifique arriva, fit un signe de croix au-dessus de la rivière, et les eaux, s'arrêtant, formèrent tout à coup

¹Jean-Michel SALLMANN, op. cit., p. 279.

comme une muraille, tandis que le saint homme passait avec toute cette foule de peuple. Une autre fois, il franchit la rivière sur son manteau comme sur une nacelle¹.

La référence à Moïse ouvrant les eaux de la Mer pour faire accomplir au peuple de Dieu sa *pâque* - son passage - s'impose à la lecture de tels prodiges, que l'on trouve également dans la vie de saint GIOVAN GIUSEPPE DELLE CROCE (1654-1734) : à volonté, il ordonne à la pluie de cesser si elle devient dommageable aux récoltes, ou au contraire de se répandre si la sécheresse dure trop longtemps, il subit une averse sans en être mouillé, non plus que le frère qui l'accompagne, d'un signe de croix il ouvre un chemin dans une rivière dont les eaux s'écartent de part et d'autre, ou ramène dans son lit un fleuve que les crues font déborder. Un demi-siècle plus tard, le vénérable LORENZO DA ZIBELLO commande pareillement à l'eau :

En 1780, le Pô était sorti de son lit et avait envahi toute la campagne de Guastalla. C'était, pour la ville, une menace imminente. Les habitants effrayés se précipitèrent au couvent pour demander les prières et la protection du Serviteur de Dieu. Ils le trouvèrent à l'église en train de nettoyer les autels. Comme en triomphe, ils le portèrent sur les rives du fleuve, à l'endroit même où il était le plus menaçant. Le Père Laurent leva la main, bénit les eaux qui insensiblement rentrèrent dans leur lit naturel².

L'eau est aussi bénédiction, dont le manque se fait parfois cruellement sentir. Alors, les amis de Dieu vont la chercher, mystiques sourciers, et la font jaillir par charité, pour désaltérer les assoiffés :

Afin d'étancher la soif de quelques ouvriers, car il n'y avait pas d'eau dans les parages, Francesco en fit jaillir une veine d'un rocher. Aujourd'hui encore, la fontaine existe, témoin du prodige opéré par le saint³.

¹Mgr Paul GUÉRIN, *Le Palmier séraphique ou Vie des saints et des hommes et femmes illustres des Ordres de saint François*, Bar-le-Duc, Louis Guérin Editeur, 1872, tome 6, p. 308.

²R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 309-310.

³Alfredo BELLANTONIO, *op. cit.*, p. 100.

Néanmoins, FRANCESCO DI PAOLA - c'est de lui qu'il s'agit - se donne parfois la peine de creuser un puits, mais l'eau n'en est pas potable, qu'à cela ne tienne :

Ayant foré tout seul, ce qui était un énorme travail, il trouva au fond du puits une eau trouble et salée. D'un signe de croix, il la rendit claire et buvable. Puis, se tournant vers ses frères, il leur dit : « Béni soit le Seigneur, qui a daigné nous secourir dans notre détresse ! Mais rappelez-vous que quand les religieux auront construit une citerne pour recueillir l'eau de pluie, celle du puits redeviendra saumâtre ! » En effet, quatorze ans plus tard, l'eau du puits de saint François, comme l'appelait le bon peuple, retrouva son amertume.¹

Les frères de San Biagio, près de Messine, avaient craint de manquer d'eau, et leur manque de confiance en la Providence fut ainsi puni.

Une autre fois, voulant fournir de l'eau à son couvent de Corigliano Calabro, le saint se rendit dans les collines avoisinantes, jusqu'à trouver, à quatre miles de distance, un peu d'eau qui sourdait parcimonieusement entre les rochers :

Il bénit l'eau qui coulait en un mince filet : « Par charité, suis-moi, ma soeur ! » Et l'eau, comme si elle avait entendu, se mit à suivre le petit sillon que, du bout de son bâton, le saint traçait dans le sol, jusqu'à atteindre le couvent. Le ruisseau, que la tradition appelle l'eau nouvelle de San Francesco, existe toujours².

Saint GIROLAMO MIANI, que nous connaissons sous le nom de Jérôme Emilien, ne procédait pas différemment :

Girolamo n'est pas homme à se décourager. Il entre dans une grotte naturelle voisine et prie le Seigneur de bien vouloir, comme en d'autres circonstances, pourvoir aux besoins de ses orphelins. Il n'a pas encore fini de prier que, de la paroi rocheuse de cette grotte se met à sourdre de l'eau, qui dès lors ne cesse de couler. Miani attribué le prodige à l'innocence de ses protégés. Mais tous savent que c'est lui qu'il convient de remercier, que c'est à lui qu'on est redevable de ces miracles du Seigneur.

¹Ibid., p. 112.

²Ibid., p. 103.

L'eau de cette source, qui est toujours appelée « la fontaine du bienheureux », non seulement servira à abreuver les orphelins de la Valletta, mais elle procurera réconfort et souvent même guérison aux malades qui en boiront avec foi. Cela arrive encore, il existe à ce sujet une abondante documentation¹.

Plus modestement, c'est d'une simple pierre que FRANCESCO DA PRECETTO fait jaillir de l'eau pour désaltérer un pauvre :

Un jeune homme lui demanda à boire. Le Père François bénit une pierre d'où il sortit une eau fraîche et limpide².

De tels miracles se sont faits rares par la suite. L'un des plus touchants est sans doute le jaillissement de l'eau sous les doigts de Bernadette Soubirous, lors de la neuvième apparition de l'Immaculée à Lourdes, le jeudi 25 février 1858 :

Aqueró m'a dit :

Allez boire à la fontaine et vous y laver.

Ne voyant pas d'eau, j'allai au Gave. Mais elle me fit signe avec le doigt d'aller sous la roche. J'ai trouvé un peu d'eau comme de la boue : si peu, qu'à peine je pus en prendre au creux de la main. Trois fois, je la jetai, tellement elle était sale. A la quatrième fois, je pus³.

Quand ils n'affirment pas, telle ALOISIA LEX (1907-1984), la voyante d'Eisenberg, en Autriche, que la Vierge - désormais incapable de faire jaillir une source, comme à Lourdes - bénit purement et simplement l'eau du robinet, nos modernes visionnaires font appel à des entreprises de forage pour faire jaillir des lieux de prétendues apparitions le flot miraculeux qui authentifie leur mission : c'est ainsi (sur les indications de la Madone, prétendaient-ils) qu'agirent Rosa Quattrini, à San Damiano, et Enzo Alocci, à Porto San Stefano.

Les miracles des saints authentiques ne s'encombrent point de telles prétentions, qui effaroucheraient leur humilité. Quand le père JOAQUIN ROSSELLÓ (1833-1909), fondateur des Missionnaires des Saints Coeurs obtient une préservation extra-

¹Bernardino LAVALLIÈRE, *San Girolamo Emiliani, Padre degli orfani e degli poveri*, Siena, Edizioni Cantagalli, 1994, p. 100-101.

²R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 110.

³René LAURENTIN, *Vie de Bernadette*, *op. cit.*, p. 69.

ordinaire de la pluie, c'est de façon discrète, qui passe presque inaperçue :

Quand le père Rosselló était à Randa, où il prêchait une retraite aux Filles de Marie, mon frère Miguel l'accompagnait. Comme ils traversaient le village de Llorito, un orage épouvantable éclata. L'eau courait dans les rues, haute de plus d'une palme et pénétrant jusque dans le véhicule, dont la bâche ne servait plus à rien. Alors tous deux récitèrent un Pater en l'honneur de saint Raphaël, et la pluie cessa aussitôt. Quelque temps plus tard, un autre orage éclata. Il se mit à pleuvoir comme la première fois et, une fois de plus, l'eau atteignit une palme de hauteur dans les rues qu'elle dévalait. Alors ils récitèrent un autre Pater à saint Raphaël, et pas une goutte d'eau n'entra dans la voiture ¹.

Il pouvait ainsi attribuer à l'archange Raphaël protecteur des voyageurs², le miracle que sa prière obtenait.

Sa compatriote Francisca Ana Cirer semblait également commander à la pluie :

Un jour, la servante de Dieu voulut se rendre dans sa maison des champs avec Pedro-José Cirer. Le ciel, lourd de nuages, menaçait à tout instant de s'ouvrir en une pluie violente. Pedro-José en était convaincu et il dit à sa parente qu'il fallait se hâter pour éviter l'averse : « Il ne pleuvra pas, répondit Francisca Ana, il ne pleuvra pas tant que nous ne serons pas arrivés ! » Et ils poursuivirent tranquillement leur chemin. Il semblait que la pluie fût suspendue au-dessus de leurs têtes. À peine eurent-ils pénétré dans la maison, que l'orage éclata, avec une violence inouïe. Comme il se prolongeait, la servante de Dieu sortit sur le seuil et, levant les yeux vers le Ciel, elle s'exclama : « Mon Dieu, est-ce que cela ne suffit pas ? » À peine avait-elle parlé que, chose rare, il cessa instantanément de pleuvoir ³.

Elle la retenait de mouiller les personnes qui lui étaient recommandées, comme il arriva à la petite Margarita Carbonell, qui était venue la visiter et qui devait regagner son village :

¹J. Nicolau BAUZÀ, *Un hombre que creyó en el amor*, Palma de Mallorca, Misióneros de los SS. Corazones, 1968, p. 366.

²cf. Pierre JOVANOVIĆ, *Enquête sur l'existence des anges gardiens*, Paris, Le Jardin des Livres ; et Alix de SAINT-ANDRÉ, *Archives des Anges*, Paris, ML Editions.

³Francisco FORNÉS, *op. cit.*, p. 145.

Elle donna à la fillette sa capuche de laine, l'invitant à partir, bien qu'il plût à torrents : ainsi couverte, elle ne serait pas mouillée. Il pleuvait abondamment, sans interruption, mais la petite prit la route de Binisalem. L'averse dura tout le temps du trajet, l'eau ruisselait dans les champs, mais l'enfant arriva à Binisalem sans être mouillée, sinon quelques gouttes sur la pointe de la capuche, sur les chaussures et sur l'ourlet de sa large jupe. Et les gens du peuple s'écriaient, admiratifs : « Voyez, cette gamine n'est même pas mouillée », tandis que le pharmacien pouvait d'autant moins comprendre comment, malgré les rafales de pluie, tous ses vêtements étaient parfaitement secs, à l'exception du bas de sa jupe ¹.

Une autre fois, elle protégea de la même façon son père, à qui elle avait demandé d'apporter au couvent trois chariots de chaux :

Sur la route, les trois équipages furent surpris par une pluie torrentielle qui empêcha les bêtes d'avancer, si bien que celles-ci s'immobilisèrent au bord du chemin, tandis que Matías et ses compagnons étaient obligés de s'abriter sous les véhicules pour se préserver de l'orage. Ils considéraient que leur marchandise était perdue, mais leur surprise fut extrême quand, la tourmente étant passé et l'eau ruisselant encore sur le chemin, ils virent que non seulement la chaux n'était pas mouillée, mais que le pelage des bêtes qui tiraient les chariots était parfaitement sec ².

Le bienheureux JOSEPH GÉRARD (1831-1914), oblat de Marie Immaculée et apôtre du Basutoland, que les Africains appelaient *Ramehlolo* - Père des miracles - était tenu par ses ouailles pour un *faiseur de pluie* :

Il était prolixe quand il parlait de Dieu. Mais la pluie, par temps d'orage, joignait sa morgue à l'impatience de certains auditeurs, et ses grosses gouttes égrenaient d'interminables rosaires sur les toitures de zinc qui résonnaient comme des meropa (tambours). Redoublant, la pluie couvrait la voix du prédicateur, s'appliquait à lui faire écourter son sermon, lui mettait à néant ses menaces contre le péché, se flattait à la fin de le contraindre à vider la chaire.

¹Ibid., p. 144.

²Ibid., p. 185.

Rameblolo s'interrompait alors, joignait les mains et priait ; puis il sommait la pluie d'avoir à cesser son tintamarre. Et la pluie, docile comme un enfant bien élevé qui laisse la parole aux grandes personnes, étouffait peu à peu sa voix, puis se taisait. Et Rameblolo de prêcher, de prêcher à ne plus s'arrêter.¹

Il savait également la faire tomber, lorsque la sécheresse menaçait. Il le note dans son *Journal*, sans imaginer un instant qu'il y est pour quelque chose :

Depuis des mois il n'a pas plu ; sécheresse extraordinaire ; les ruisseaux sont desséchés. Une multitude (de) gens, hommes, femmes (et) enfants de la vallée (sont venus). Nous avons fait la prière (pour la pluie). Tous étaient bien contents, néophytes et païens. La pluie commença à tomber après la prière.

Le premier dimanche après l'Épiphanie on fit de même ; le lundi, bonne pluie.

Le dimanche, fête du Saint Nom de Jésus, les païens sont venus encore en foule, disant : « Ajoute un peu de pluie ! » Nous avons prié le lundi et le mardi : de bonnes averses sont tombées².

Les indigènes ne s'y trompaient pas, qui venaient lui demander davantage de pluie. Il commandait également à la grêle, comme son boy et disciple Paulus en fit un jour l'expérience :

Au premier ave, le ciel commença à se dégorger. Mais les voyageurs et leur monture évoluaient avec aisance au milieu de l'orage, comme protégés par un globe d'espace qu'une invisible main déplaçait au rythme des chevaux. Cela dura presque une demi-heure. La grêle s'entêtait sottement, fouettait l'air, hachait l'herbe ; mais sa fureur était vaine et ressemblait plutôt à un badinage d'enfant.

« J'étais si saisi de terreur devant pareil spectacle, a raconté Paulus, le compagnon de Rameblolo. Aujourd'hui encore, à quelque 40ans de distance, je crois contempler la merveille comme si elle était d'hier. Cette grêle, je l'ai vue de mes yeux : elle nous faisait place, puis recommençait à tomber derrière nous³.

¹Aimé ROCHE, *Clartés australes*, Lyon, Editions du Chalet, 1951, p. 331.

²*Ibid.*, p. 332.

³*Ibid.*, p. 332-333 - Paulus, *Procès de l'Ordinaire*.

Il passait également à sec les rivières en crue, ce qui lui valut son surnom :

- *Tu risques ta vie, lui crient un jour, de l'autre côté d'une rivière, deux païens qui ont vainement essayé de la passer à gué.*

Mais Ramehlolo fait fi de cette alerte, et son cheval se mouille à peine les sabots, alors que, 5 ou 6 heures plus tard, les poneys des indigènes avaient encore de l'eau jusqu'au poitrail.

Stupéfaits, les deux hommes questionnent :

- *Comment donc as-tu passé ?*

- *Il n'y avait pas de danger, leur explique Ramehlolo.*

La Vierge Marie était là ; et moi, je devais me hâter à cause des âmes¹.

L'explication de tels prodiges tient en ces deux réalités : la présence de la Vierge Marie (ou de son Fils), et l'urgence de la charité.

Objets inanimés

Capables parfois, à l'exemple du Seigneur, de commander aux éléments, certains saints ont *a fortiori* bénéficié à l'occasion d'un étonnant empire sur toutes sortes d'objets des plus usuels. L'étude de ce genre de prodiges risquerait de tourner à une nomenclature quelque peu hétéroclite et sans intérêt, si l'on perdait de vue le motif sous-jacent de ce qui semblerait à première vue être une série d'exploits plus spectaculaires qu'édifiants. Mais il n'est pas de vain miracle, dit un proverbe, et si déroutante que paraisse telle action, il importe de la relire à la lumière de sa finalité pour en comprendre la signification, sauf à n'y voir qu'un banal tour de passe-passe de caractère magique davantage qu'un signe donné par Dieu en vue de la charité. Alors qu'il s'apprêtait, sur l'ordre du pape, à gagner la France, saint FRANCESCO DI PAOLA fut l'hôte à Naples du roi Ferrante d'Aragon qui était curieux de rencontrer le thaumaturge dont il se disait tant de choses merveilleuses et qui, plus ou moins sceptique quant à l'authenticité de ces merveilles, justement, se faisait fort de surprendre le saint en flagrant délit d'humaine faiblesse :

¹Ibid., p. 324 - Désiré, *Procès de l'Ordinaire*.

Il lui présenta un plat rempli de pièces d'or, afin qu'il l'utilisât à la fondation d'une maison de son Ordre dans la cité. Cet argent, pensait-il, serait l'occasion de venir à bout de l'esprit de pauvreté du religieux. Francesco refusa l'offre avec politesse, et de façon à décourager toute nouvelle proposition de la part du souverain. Ayant remarqué le désappointement de celui-ci, il lui adressa, avec la franchise qui le caractérisait - surtout lorsqu'il s'agissait de défendre, devant Dieu et les hommes, les droits des opprimés et des pauvres - à peu près les paroles suivantes [...] :

« Cet argent que vous voulez me donner ne vous appartient pas. Il est le sang de vos sujets, que vous avez opprimés au prix d'énormes injustices. Je vous conjure, sire, d'amender votre conduite et de réformer votre gouvernement. Si vous ne ramenez pas dans votre peuple l'ordre, la paix et la justice, je vous le dis de la part de Dieu, votre trône sera abattu et il ne s'écoulera guère de temps que votre postérité ne soit balayée. »

Et, pour donner plus de poids à ses paroles, il prit une pièce d'or et la brisa entre ses doigts, en faisant jaillir du sang : « Voici le sang de vos sujets qui crie vengeance devant la face de Dieu ! » Atterré, le souverain promit de changer de vie. Mais l'histoire nous fait savoir qu'il ne tint pas son engagement ; et, comme le lui avait annoncé le saint, du vivant même de celui-ci, sa descendance s'éteignit ¹.

Le geste n'aurait guère eu de signification s'il n'avait illustré les remontrances du saint. Il en est de même dans tous les prodiges de cet ordre, quand bien même ils apparaissent comme des incidents purement gratuits, presque des jeux entre le Ciel et la terre. Très tôt, l'hagiographie en a tiré une argumentation apologétique qui dépasse de loin le pieux commentaire ou le simple récit d'édification, le langage des signes n'étant qu'une illustration - si spectaculaire qu'elle puisse se présenter parfois - du message de l'Evangile. Il en est de même pour tous les phénomènes extraordinaires dans la vie mystique, dont les plus étonnants restent toujours en-deçà du discours qui les sous-tend et de la cause première qui les motive : le mystère de la charité. Dans cette perspective, les miracles les plus déroutants qu'accomplissent parfois les saints, acquièrent leur exacte signification, quand bien même leurs formes insolites, voire extravagantes, déconcertent les théologiens.

¹Alfredo BELLANTONIO, *op. cit.*, p. 140-143

Rochers, colonnes, croix, bâton, épées

Parmi les charismes extraordinaires dont il était pourvu en abondance par le Ciel, saint Francesco di Paola en comptait de fort curieux, tel celui de rendre légers les objets les plus pesants. En 1454, il avait réuni la somme nécessaire à l'édification de l'église de son couvent, et les travaux débutèrent sous sa direction. C'est à cette occasion que commença de se vérifier ce mystérieux pouvoir :

Pietro Genovesi atteste que, tandis que l'on creusait pour les fondations, un énorme rocher affleura dans le sous-sol. Les tentatives de plusieurs ouvriers pour le remuer furent vaines, et on recourut à l'homme de Dieu, lequel - il était déjà midi - invita les ouvriers à faire une pause pour se restaurer. Comme ils se retiraient, il s'agenouilla et, les yeux levés vers le ciel, se mit à prier. Quand il se releva, le rocher s'était mû de lui-même, laissant le terrain dégagé, si bien que l'on pouvait poursuivre les travaux de soubassement. A leur retour, les ouvriers constatèrent avec stupéfaction le prodige ¹.

Avait-il fait se déplacer le rocher de lui-même, ou bien l'avait-il écarté de ses propres mains ? Les ouvriers ne virent que le résultat, et conclurent à la première solution, mais la seconde eût été parfaitement plausible :

Giovanni di Franco, de San Lucido, s'était offert à transporter des pierres, et sa surprise fut grande de voir le saint soulever avec une extrême facilité un rocher sur lequel il avait tracé un signe de croix, et de le poser sur ses épaules pour qu'il l'emportât. Or quatre hommes n'auraient jamais pu le remuer ; mais lui-même le transporta avec aisance ².

Il pouvait en effet communiquer ce pouvoir à volonté :

Une autre fois, Francesco demanda à Nicola Picardi, patricien de Paola, de porter de la carrière au chantier une colonne de granit (de 2 m de long et 25 cm de diamètre). Picardi se mit à rire et, s'excusant, lui fit observer qu'il faudrait un attelage pour charrier le fût. « N'en doutez pas, lui dit le saint, vous la porterez bien vous-même » ; et, la saisissant, il la lui

¹Alfredo BELLANTONIO, op. cit., p. 51 - Procès de Cosenza, témoin XIII.

²Ibid., p. 51 - Procès de Cosenza, témoin LVIII.

plaça sous le bras. Le distingué seigneur obéit, et tout se passa suivant la volonté de Francesco ¹.

Il fit de même bien des années plus tard, en 1483, lorsque âgé de 67 ans, il partit pour la France, où l'avait fait demander le roi Louis XI. Ayant débarqué en Provence, il y trouva la peste, et les portes des cités ne s'ouvraient pas aux voyageurs, par crainte de la contagion. Il put néanmoins pénétrer dans Bormes. Sa première démarche fut d'aller prier dans une chapelle dédiée à saint Roch, que l'on invoquait justement contre les épidémies :

Quelques ouvriers occupés à des réparations s'activaient autour d'une pesante colonne. S'approchant, Francesco la toucha et lui dit, comme si elle était capable d'entendre : « Par charité, tu dois servir à la gloire de Dieu en sa maison, sans obliger ces frères à déployer tant d'efforts ! » A ce geste et ces paroles, la colonne devint si légère qu'elle put être transportée avec une extrême facilité²

En quelques heures, la nouvelle du prodige fit le tour de la ville, et les foules accoururent pour voir le thaumaturge. Les autorités civiles lui demandèrent de bien vouloir prier Dieu de mettre fin à l'épidémie. Emu par la détresse des habitants, Francesco se mit à tracer le signe de la croix sur les malades et à les guérir, si bien que l'on vint jusque de Toulon implorer la cessation du mal. Il guérit également les pestiférés de Méous, où il s'arrêta quelques jours plus tard, puis poursuivit sa route vers Plessis-lès-Tours, où l'attendait le roi de France.

On pourrait multiplier les exemples. Une fois, c'est un énorme tronc qu'il déplace, une autre fois il tire un bateau envasé à l'embouchure du Tibre. Tout cela ne serait pas croyable s'il n'y avait eu des dizaines de témoins, qui déposèrent lors des différents procès instruits en vue de sa canonisation, quelques années à peine après sa mort.

On relate semblable prodige dans les actes de la procédure en vue de la canonisation de saint GIUSEPPE DA COPERTINO (1603-1663). Le prodige aurait eu pour cadre le monastère de Grotella, lors de l'érection d'un calvaire par les religieux :

¹Ibid., p. 52 - Procès de Cosenza, témoins XVII, XLV et LXXXVII.

²Ibid., p. 154 - Procès calabrais, témoin XXIII.

Deux croix étaient déjà placées, mais dix personnes, unissant leurs efforts, ne pouvaient soulever la troisième : celle-ci était très lourde et mesurait 54 paumes de haut (environ 12 mètres). Voyant cela, Joseph, plein d'ardeur, vola de 80 pas (environ 65 mètres) de la porte du couvent jusqu'à la croix, la souleva comme si elle était une plume, et la plaça dans le trou préparé pour elle ¹.

Qu'il soit lié à une des lévitations - incontestables - dont Giuseppe da Copertino était favorisé à une fréquence peu commune, ne change rien à l'exploit. Mais Thurston tient l'épisode pour fortement exagéré, sinon légendaire. Un siècle plus tard, on retrouve néanmoins un cas similaire chez le capucin ANGELO D'ACRI, dans les mêmes circonstances :

L'une des croix, celle qui devait être au milieu, très grande et d'un bois très dur et encore vert, se trouva si lourde que cinq prêtres très robustes ne pouvaient réussir à la soulever de terre. Le Bienheureux s'avança en souriant : « Laissez-moi, dit-il, je vais la porter. » Et, prenant la croix dans ses mains, il l'éleva sans difficulté ; puis, la déposant sur ses épaules, il commença à marcher. Le peuple, stupéfait, criait : « Miracle ! Miracle ! » Tous voulurent voir la merveille et se jetaient à genoux².

Ce pouvoir sur les objets inanimés s'exerce de mille façons, plus surprenantes les unes que les autres. L'histoire du bâton de saint GIOVAN GIUSEPPE DELLA CROCE est des plus connues, des mieux attestées aussi :

Quelques années avant sa mort (1734), alors que le vieil homme ne pouvait se mouvoir sans l'aide d'un bâton, il s'aventura dans la foule dense qui accourait là pour vénérer le sang de saint Janvier. Revenant de la grille de l'autel, sa canne lui fut arrachée des mains, et sans elle il était impotent. Il se tourna donc vers son cher San Gennaro et le pria de venir à son secours. Dans l'instant, il se trouva élevé au-dessus de la foule et, sans toucher le sol, il fut emporté jusqu'à la porte de la cathédrale. Là, il s'assit sur les marches, et quand un de ses amis, le duc de Lauriano, lui demanda ce qui lui arrivait, il répondit gaiement : « Rien, rien, j'ai seulement perdu mon coursier. » Le duc lui offrit alors son carrosse, mais le vieillard répondit :

¹Herbert THURSTON, op. cit., p. 26.

²R. P. CONSTANT, op. cit., p. 260.

« Non, non, il viendra, mon bâton va venir. » Pénétrant avec difficulté dans la cathédrale, le duc s'aperçut bientôt d'une énorme agitation dans la foule, qui criait : « Miracolo ! miracolo ! » et, levant les yeux, il vit le bâton du Saint qui voguait dans l'air, à un pied et demi au-dessus de la tête des gens. Puis le bâton vola hors de l'église et vint s'abattre auprès de son propriétaire ; celui-ci le saisit et s'en fut chez lui, pour échapper à la vénération empressée de ceux qui l'entouraient ¹.

Là, en revanche, Thurston tient le phénomène pour des plus crédibles. Peut-être eût-il accordé la même foi à l'aventure dont saint EGIDIO DA SAN GIUSEPPE fut le protagoniste, toujours à Naples, mais quelques décennies plus tard :

Un matin, alors qu'il se rendait à Capodimonte en calèche, il se vit barrer la route par deux soldats s'apprêtant à se battre en duel. Il descendit immédiatement pour tenter de les apaiser, mais, ivres de fureur, ils ne voulurent rien entendre. « Ah, vous ne voulez pas obéir ? » s'écria alors le frère, « Vos armes m'obéiront ! Qu'elles se brisent ! » L'un des duellistes déposa au procès : « Au premier engagement, nos épées se rompirent en même temps ». Et cela suffit à arrêter la rixe ².

Ce don extraordinaire paraît, à bien des égards, extravagant à nos mentalités. Certains, pourtant, invoqueront la puissance de l'esprit sur la matière, la télékinésie - elle devrait en certains cas être d'une formidable puissance ! - ou le fameux effet Uri Geller des années quatre-vingt du siècle dernier.

Mais ces arguments suffiraient-ils à expliquer ce qui advint un jour au bienheureux JOSEPH GÉRARD au cours d'une de ses tournées apostoliques en Afrique ?

Basile, ce jour-là, accompagnait Rameblolo. Ils longeaient ensemble la montagne, quand soudain la falaise qui les surplombait craqua.

- Père, cria Basile, nous sommes perdus.

Rameblolo releva à peine sa tête infirme. Le bloc fondait sur eux.

- Mon enfant, arrête ton cheval, commanda Rameblolo sans le moindre trouble dans la voix.

¹Herbert THURSTON, op. cit. P. 37.

²Angelo MONTONATI, *Egidio di Tutti - La leggenda del santo cercatore Fra Egidio Maria di San Giuseppe*, Torino, Ed. San Paolo, 1996, p. 103.

La masse aveugle roula, bondit, tituba un instant et s'écartela devant les cavaliers qu'elle encercla. Ils étaient sains et saufs. Tombant à genoux sur les bords du sentier, au milieu des éboulis de roches, ils murmurèrent alors leur gratitude à Dieu¹.

A l'heure actuelle, bien que les miracles de ce genre semblent s'être raréfiés, une mère de famille italienne, RITA CUTOLO (née en 1948), ferait preuve de pouvoirs comparables, encore que moins spectaculaires. Guérisseuse - par imposition des mains -, elle aurait reçu ce don, qu'elle exerce de façon tout à fait désintéressée, lors d'une apparition de l'archange saint Michel qui la guérit d'une tumeur au sein. L'énergie que dispense ses mains suffirait à soulever trois bouteilles pleines d'eau reliées ensemble ou d'autres objets simplement appliqués contre sa paume :

Mais le mystère, comme l'indiquent clairement les rares paroles que prononce cette femme, ne réside pas seulement dans ce pouvoir énergétique qui en fait un phénomène rare, sinon unique. Le mystère est aussi et avant tout d'ordre moral et spirituel².

Catholique pratiquante, nourrissant une particulière dévotion envers la Madone et Padre Pio (et, bien sûr, saint Michel), Rita Cutolo est avant tout une priante, attentive aux autres et soucieuse de mettre à leur disposition le don qu'elle a reçu de Dieu, et que la science est incapable d'expliquer.

Mais est-il nécessaire de chercher une explication naturelle à des faits qui n'en requièrent point, car ce qui compte est leur signification ?

Omelette géante, mais obéissant et pain béni

Les denrées ont souvent été, de la part des saints thaumaturges, l'objet d'intervention des plus étonnantes. La plus connue est la multiplication de pains ou d'autres aliments, présentée dans un précédent chapitre, mais il est d'autres *miracles* relatifs à la nourriture ou aux denrées usuelles, objets de consommation nécessaires dont le manque se fait parfois cruellement sentir. Les prodiges relatifs à ces objets ont pour fin

¹Aimé ROCHE, *op. cit.*, p. 333.

²Anna Maria TURI, *Guaritori, Santi vivi, Luoghi santi*, Milano, De Vecchi Editore, 1997, p. 151.

d'apporter une solution à l'indigence de ceux qui, ayant mis leur confiance dans la Providence divine, se sont faits pauvres avec les plus pauvres, et ont voulu partager leur condition, à la suite et à l'exemple du Seigneur. Mais ils sont parfois aussi le signe d'une sollicitude à l'égard des nécessités du prochain, une illustration charismatique de la charité agissante et opérante. Ainsi, les miracles qui éclosaient sous les mains de saint Egidio, évoqué précédemment :

Une paysanne qui venait vendre ses oeufs au marché, glissa sur une épluchure et tomba, entraînant dans sa chute la corbeille d'oeufs qu'elle portait sur la tête. Désespérée, elle contemplait le désastre, son maigre pécule parti en fumée. Fra Egidio passait par là : « ce n'est rien, calme-toi ! » Il s'agenouilla sur le pavé, recueillant les débris et les remettant dans la corbeille et, quelques instants plus tard, tous les oeufs étaient intacts. L'épisode se reproduisit d'autres fois, dans la via Toledo, devant le palais du prince de Stigliano, et dans le chemin de Bisignano, près de la route du port : là, il y avait quelques 200 oeufs, une omelette colossale, dont, comme par enchantement, il ne resta plus trace. Une fois, la mésaventure arriva à fra Egidio lui-même : « Le gardien m'avait chargé d'apporter au couvent un panier d'oeufs pour le repas du soir de la communauté. Je portais au bras gauche le panier rempli d'oeufs. Il avait plu pendant la journée, et la rue était trempée. Je glissai sur les pavés et tombai sur le panier, le coude en plein dedans, si bien que tout son contenu se brisa. Dans ma chute, j'invoquai saint Pascal, lui disant : « Mon cher saint Pascal, que vais-je donner ce soir aux moines ? Ce fut un vrai miracle de saint Pascal ! Mes frères arrivèrent pour m'aider, ils me relevèrent et recueillirent les oeufs, dont certains avaient roulé hors du panier, et il n'y en avait pas un de brisé ! »

Pour d'autres, il s'agira d'illustrer - par des actes constituant autant de *fioretti* - à la fois la pauvreté et la confiance radicale en la Providence divine. Ainsi l'histoire de la chandelle du vénérable DOMENICO ANTONIO DA ROMA (1745-1813), un capucin italien :

Un certain Thomas Caradonna, pénitent du Père Dominique, qui lui servait chaque jour la messe, l'accompagnait

¹Summarium du procès de béatification, Roma, 1844, p. 13.

régulièrement du monastère de Sainte-Claire au couvent des Capucins. Un soir qu'il faisait très sombre, on eut, pour retourner, besoin de lumière. Le Père prit simplement, vers la porte, un tout petit bout de bougie qui brûlait et touchait à sa fin. « Mais, mon Père, nous n'arriverons même pas à la porte de la ville, avec ce peu de bougie. » - « Ah ! répondit le Père, homme de peu de foi, homme de peu de foi ! » Et ainsi, ils arrivèrent jusqu'au couvent. « Eh bien, homme de peu de foi, vous voyez bien que la lumière a suffi ! » - « Oui, répondit l'autre, vous, vous faites des miracles, mais non pas moi ! »¹.

Ce qu'auraient pu dire également les religieuses de MARIA MADDALENA DELL'INCARNAZIONE, dans de semblables circonstances :

Un soir, on s'aperçut qu'il n'y avait plus d'huile pour l'éclairage. Que faire ?

- Mettez de l'eau dans les lampes, dit sérieusement la Mère.

Les converses repartirent en riant, convaincues que leur supérieure avait voulu plaisanter pour dédramatiser la situation. Mais quand la nuit tomba, elles revinrent à la charge :

- Mais, ne vous avais-je pas dit de mettre de l'eau ?

Et comme les soeurs hésitaient encore, l'une d'elle s'écria : « Pourquoi n'obéirions-nous pas ? » de fait, ainsi que l'avait dit la Mère, les lampes brûlèrent parfaitement².

Que s'est-il passé, l'eau s'est-elle transformée en huile, ou bien est-elle devenue, par Dieu sait quelle opération, soudainement combustible ? Les soeurs n'auraient pourtant pas dû hésiter à exécuter l'ordre de la Mère, car sa faculté de faire des miracles était notoire. De même, de quelle étrange alchimie relève la faculté qu'on certains serviteurs de Dieu de restituer à des aliments gâtés leur saveur et leurs qualités premières ? Saint Francesco di Paola ôta à une eau saumâtre sa salinité, pour la rendre potable. Le bienheureux Diego Oddi assainit les olives des soeurs Adoratrices du Précieux-Sang de Bellegra. La communauté, très pauvre, avait reçu un jour des olives fraîches que l'on mit dans la saumure pour les conserver, au terme des préparations d'usage. Mais bientôt les olives rancirent, se gâtè-

¹R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 457.

²Matilde Meda, *op. cit.*, p. 90.

rent et devinrent immangeables. La supérieure ne s'émut pas pour autant : « *Attendons le prochain passage de Fra Diego !* ». Quand le frère quêteur vint les visiter, elle lui exposa la situation :

Il regarda la jarre, observa les olives. Puis, entouré des religieuses, il se recueillit et se mit à prier, tout en entourant le récipient de son cordon franciscain. Soeur Rosa Germani, soeur Concetta Cavallaro et soeur Lucia Ciambella l'accompagnaient de leur prière, attentives au déroulement de la pieuse opération. Celle-ci étant terminée, le frère les rassura et les invita à avoir confiance en Dieu et en saint François. Puis il repartit, en quête d'âmes et de pain, à travers la campagne de San Vito. Quelques mois plus tard, les soeurs constatèrent un changement dans la jarre : les olives étaient redevenues parfaitement comestibles¹.

Les religieuses, enchantées, ne lésinèrent pas à distribuer ces olives miraculeuses à qui en voulait, d'autant plus qu'elles semblèrent pendant un certain temps ne pas devoir s'épuiser.

Parfois, le prodige a valeur d'enseignement, voire de correction fraternelle, comme cela est manifeste chez IGNAZIO DA LACONI :

Allant quêter sur le port de Cagliari, Ignazio vit un homme qui vendait de l'huile, qu'il tirait d'un tonneau. Il alla lui en demander un peu, « en aumône pour saint François », et, le marchand n'ayant pas de récipient, non plus que le frère quêteur, celui-ci le pria de verser son offrande dans sa besace de toile. S'étant exécuté, le marchand constata que « pas une goutte du liquide ne suintait de l'étoffe ». Emmerveillé par le prodige, il fit envoyer au couvent le tonneau entier, qui se conserva longtemps et qui était connu sous le nom de tonneau de Fra Ignazio².

Le saint frère quêteur eut une autre fois moins de chance, mais il ne se découragea pas pour autant :

Ayant avisé un troupeau de moutons, Ignazio s'en approcha et demanda au berger l'aumône d'un peu de fromage. Il essuya un refus grossier. Il se borna à dire : « Patience ! », puis s'éloigna, remontant la pente de la colline. « A peine eut-il tour-

¹Rocco Guerini, op. cit., p. 192-193.

²Mariano D'Alatri, op. cit., p. 146-147.

né le dos, que plusieurs fromages se mirent à rouler derrière lui, comme s'ils étaient animés ». Le berger avare comprit la leçon : il rejoignit le frère et ajouta encore d'autres fromages à ceux qui avaient « couru » derrière lui ¹.

En revanche, quelle leçon renferme le gracieux miracle qu'accomplit, comme en se jouant, l'humble frère franciscain GIUSEPPE GIRALDI (1853-1889), sinon un témoignage de la gratuité de l'amour de Dieu et de la joie franciscaine ?

Un beau jour d'été, il cheminait sur la route de Prato avec un sac de maïs sur les épaules, abanant et ruisselant de sueur. Comme il arrivait aux environs de Chiazzano, le sac lui échappa et tout le grain se répandit par terre. Voyant cela, des paysans qui travaillaient dans les champs voisins, accoururent et, compatissants, ils s'offrirent à l'aider à recueillir le maïs. Mais Giuseppino refusa, en les remerciant : « Soyez tranquilles, reposez-vous un peu à l'ombre, car vous êtes plus fatigués que moi. C'est moi qui ai renversé le grain, c'est à moi de le ramasser ! » Chose étrange : à l'émerveillement des assistants, il lui suffit de dire amen pour que tout le grain se regroupât en un tas prêt à être remis dans le sac ! Il chargea alors celui-ci sur ses épaules, et, tout joyeux, reprit sa route d'un pas alerte ².

Tout aussi pauvre et humble, le bienheureux FELICE DA NICOSIA était toujours joyeux malgré la croix que représentait pour lui son supérieur, le père Macario da Nicosia : celui-ci, voulant à tout prix en faire un saint, recourait aux moyens les plus contestables, allant jusqu'à l'humilier en public, le traitant de fourbe, d'hypocrite, de frère poltron, de trompeur des fidèles et autres *saint de La Mecque* ! Il n'en était pas moins convaincu de la très haute vertu du bon frère, et voulut un jour en montrer un exemple à une noble assemblée venue en visite au couvent. Sous prétexte de désaltérer ses hôtes, il appelle Fra Felice et lui enjoint d'aller puiser de l'eau à la citerne, dont il a pris soin de faire retirer le seau. Le frère revient pour signaler l'incident :

« Ah ! frère Misère, s'écrit le Père Macaire avec sa rudesse habituelle, vous ne vous tirerez donc jamais d'aucun em-

¹*Ibid.*, p. 147.

²Paolo GREGANTI, *I « Fioretti » di fra Giuseppino - Breve vita di Giuseppino Giraldi*, Pontelungo, Convento di Giaccherino, s.d., p. 34.

barras ? Quoi, parce que les cordes sont rompues et les seaux tombés au fond, il faudra que ces messieurs souffrent de la soif, n'est-ce pas ? Ce n'est pourtant pas bien difficile à tirer de l'eau ! Tenez, pauvre tête, voilà de quoi puiser, allez vite ! »

Il lui présente une cordelette et un panier fait de roseaux tressés :

« Soit, pour l'amour de Dieu ! » répond Félix, et il court vers la citerne. Les assistants étaient stupéfaits. Le baron et quelques autres, s'avançant vers l'escalier, observaient de loin les agissements de Félix. Ils le voient attacher tranquillement la cordelette à l'anse du panier, lancer celui-ci dans la citerne, et l'en retirer plein d'eau qu'il verse dans la bouteille. Ils le voient ensuite, observant que la bouteille n'est point remplie, plonger de nouveau le panier et l'en retirer encore plein jusqu'aux bords. Mais alors le baron se précipite vers Frère Félix et lui demande à boire à même le panier. Après lui, viennent les autres témoins. Tous boivent à longs traits : et le panier que leur présente Félix ne laisse pas suinter une goutte d'eau. Enfin, la bouteille étant remplie, le Serviteur de Dieu va la présenter à genoux à son supérieur, en disant : « Soit pour l'amour de Dieu ! » Puis, ayant baisé la terre, il se retire, toujours impassible. Tous les assistants, et le Père Macaire lui-même, étaient muets de stupeur¹.

Ils ne savent qu'admirer le plus, du prodige, ou de l'obéissance et de la joie inaltérable du religieux, malgré les avanies dont - à défaut d'eau - il était abreuvé :

J'ai constaté - relate Giuseppe Pontorno, docteur in utroque - qu'il était tourné en dérision, injurié et ridiculisé, appelé Frère Mécontent, mais jamais il n'a perdu sa sérénité coutumière. Le baron Giovanni Antonio Mario Speciale, témoin de visu, rappelle de Fra Felice qu'il avait « le visage toujours souriant et joyeux ; il était, dans sa conduite, plein de mansuétude, simple et confiant »².

Un jour, le Seigneur montra la faveur dont il entourait Fra Felice en opérant un miracle délicat, digne des Fioretti. Le religieux avait été appelé au chevet d'un mourant :

Avant d'entrer dans la chambre de l'agonisant, Frère Félix ôte sa besace et la jette sur un rayon de soleil qui perceait

¹R.P. CONSTANT, op. cit., p. 398-399.

²Mariano D'ALATRI, op. cit., p. 165.

par une petite lucarne. Elle y resta suspendue. Une petite fille fut la première à s'en apercevoir, elle alla appeler sa mère : « Maman, maman, criait-elle, venez voir : Frère Félix a jeté sa besace sur un rayon de soleil, pensant que c'était une poutre »¹.

Terminons ce paragraphe par la relation de deux miracles relatifs à la conservation exceptionnelle de pain. Le premier a pour acteur - l'auteur en est Dieu - le grand thaumaturge FRANCESCO DI PAOLA :

Comme Paolo Della Porta venait recevoir sa dernière bénédiction, il lui dit : « Cher frère, que t'accompagne toujours la grâce de notre béni Jésus-Christ : elle est le plus grand et le plus précieux de tous les dons ». Puis, retirant de sa manche un petit morceau de pain blanc, il le lui donna. Della Porta le conserva durant cinq ans dans un coffret, comme un souvenir d'autant plus cher qu'il exhalait un parfum suave. Un jour d'extrême disette, il se rappela l'existence de ce morceau de pain, qu'il retrouva parfaitement frais, et avec lequel il put nourrir durant trois jours sept membres de sa famille, qui étaient affamés².

L'autre miracle concerne saint GIROLAMO MIANI :

Un jour d'hiver, la neige est tombée en abondance sur la Valletta et sur les environs. Les rares sentiers qui mènent à Somasca et à la vallée de San Martino sont absolument impraticables. Il est impossible de descendre mendier de la nourriture pour les orphelins, ou d'en faire apporter de Somasca. Conformément à la volonté de Girolamo, on n'a conservé aucune provision, dès lors que l'on avait de quoi subsister au jour le jour. Ou plutôt, dans un recoin de la réserve, il y a encore trois pains. Mais comment nourrir avec seulement trois pains les 60 personnes qui se trouvent alors à la Valletta ?

Emiliani n'est nullement aussi angoissé que ses compagnons. Il ne se trouble absolument pas. Il s'éloigne à l'écart durant un certain temps. Quand il revient, après une prière très fervente, il ordonne que tous prennent place au réfectoire, comme de coutume. Lorsque chacun est à sa place, Girolamo se ceint les reins d'un tablier dans lequel il met les trois pains et commence à faire la distribution aux convives. Entre ses mains, les pains se multiplient, si bien que chacun en a un entier et qu'il peut en

¹R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 397.

²Alfredo BELLANTONIO, *op. cit.*, p. 131.

avoir en surplus. C'est un pain bis, de ceux qu'on cuit habituellement dans la vallée, mais il semble plus savoureux que jamais aux orphelins. L'un de ceux-ci - Martino Martinello - en conservera un morceau pendant plus de 25 ans, sans qu'il se corrompe ni se dessèche.

Devenu prêtre, il le distribuera jusqu'à épuisement à quelques malades, qui en recevront parfois la guérison, toujours un soulagement notable¹.

Hautement symbolique, le pain est porteur de la grâce de Dieu. Ces miracles, qui ont été bien attestés, ramènent au mystère du pain de vie qu'est l'eucharistie, source de tout bien-fait.

Portes et clefs

La bienheureuse CHIARA AGOLANTI (1282-1346), de Rimini, était réputée pour l'austérité de sa vie :

Elle devint tertiaire franciscaine et fonda un monastère, mais elle-même ne fut jamais moniale. Elle pratiqua de rigoureuses pénitences, dont certaines furent même estimées extravagantes par ses contemporains².

Non moins extravagantes étaient les facultés qu'on lui attribuait, notamment celle de passer à travers les murs de la cellule où on l'avait enfermée. Franchissait-elle vraiment les cloisons, ou bien les portes s'ouvraient-elles mystérieusement devant elle ? De même, pour le dominicain MARTÍN DE PORRÉS (1569-1637), humble convers du couvent del Rosario, à Lima, où il remplit durant de nombreuses années l'office d'infirmier. Parce qu'il était mulâtre, on le méprisait, mais cela n'altérait en rien sa sérénité :

Si prévenu qu'on fût contre lui, on finit par s'apercevoir que, en faveur de ses malades, le frère Martin faisait des miracles. Malgré les portes verrouillées, selon l'usage, aux deux extrémités du dortoir du noviciat, malgré les clefs aux mains du Père Sous-Maître, l'infirmier pénétrait partout, à toute heure. Jamais il n'était besoin de l'appeler. Répondant à la pensée la plus secrète du malade, il apparaissait dans la cellule sans qu'on

¹Bernardino LAVALLIÈRE, op. cit., p. 115-117.

²[Bénédictins de Ramsgate], op. cit., p. 119.

pût deviner comment il y était entré ; il apportait du linge, un fruit rafraîchissant, à celui que dévorait la fièvre, puis disparaissait aussi mystérieusement qu'il était venu¹.

Pour la tertiaire du Carmel CATALINA DE JESÚS (1555-1612), de Séville, c'étaient les portes des églises qui s'ouvraient de façon prodigieuse :

Un jour qu'elle était restée en oraison toute la matinée, elle avait laissé passer le temps et, lorsqu'elle avait désiré communier, elle avait trouvé toutes les églises fermées, car il était midi. Miraculeusement, les portes de la chapelle du couvent de la Victoria s'ouvrirent devant elle, et elle y reçut la communion des mains des anges²

D'autres motifs amenaient le Seigneur à opérer semblable miracle pour GIUSEPPE DA LEONESSA :

Durant ces carêmes, donnait-on de ces spectacles licencieux qui perdent la jeunesse, il apparaissait soudain au milieu des danseurs. Sa vue, sa parole indignée arrêtaient, comme par enchantement, ces réjouissances coupables.

Il apprit qu'il y avait un bal chez le gouverneur. Il s'y rendit à l'instant. On avait déjà fermé les portes du château. Devant le saint religieux, elles s'ouvrirent d'elles-mêmes. On fut tellement surpris de le voir paraître, que chacun se leva pour lui faire honneur. Son discours fut si efficace qu'on suspendit jeux, danses, festins et autres divertissements. On ne s'assembla, le reste du carême, que dans l'église pour assister aux offices divins, à la prière et aux prédications qui s'y donnaient³.

La vénérable ANNA KATHARINA EMMERICK (1774-1824) voyait, elle aussi, d'ouvrir devant elle les portes fermées à clef, mais c'étaient celles de l'église :

A l'époque où Anna Katharina était encore en service à la ferme, elle quittait souvent la maison dès le soir et on ne la voyait plus jusqu'au lendemain matin. Les gens commençaient à jaser. Le fermier prit avec lui son valet Bernard Eversmann, et tous deux la filèrent dans la nuit. Lorsqu'ils l'eurent suivie

¹M. C. de GANAY, *Les bienheureux frères convers de l'Ordre de saint Dominique*, in *La Vie spirituelle, ascétique et mystique*, Saint-Maximin, Ecole théologique, 5^e année, 49, tome IX, n° 1, octobre 1923, p. 58.

²JOSÉ DE SANTA TERESA, *op. cit.*, p. 397.

³R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 62.

jusqu'à l'église de Coesfeld, ils la virent pénétrer dans l'église, en ressortir au bout de quelque temps et se mettre à suivre les stations du chemin de croix. Après cet exercice de piété, elle revint pour visiter une fois de plus le divin Sauveur dans le Saint-Sacrement. Puis elle regagna Flamske à l'aube, pour y reprendre son travail. Le fermier ainsi que son valet eurent tout loisir d'observer, avec étonnement, le courage intrépide de la jeune fille, son amour et sa ferveur pour le Saint-Sacrement et pour les souffrances du Christ. Mais ce qui les surprit le plus, c'est que la porte de l'église s'ouvrait d'elle-même devant Anna Katharina et se refermait derrière elle dès qu'elle quittait le sanctuaire. Comme ils ne parvenaient pas à le croire, ils interrogèrent plus tard le sacristain, pour savoir si peut-être la porte était défectueuse, si parfois elle s'ouvrait et se fermait d'elle-même. Mais lorsqu'ils eurent acquis l'assurance que la porte était fermée à clef chaque soir, et que personne ne pouvait l'ouvrir, ils furent convaincus que cela se produisait de façon extraordinaire, et que le Ciel manifestait ainsi son assentiment aux pieux exercices de la jeune fille ¹.

Il y avait une bonne dizaine de kilomètres de Flamske, où l'adolescente était en service, jusqu'à Coesfeld, où elle allait prier dans l'église qui abrite le crucifix miraculeux très vénéré dans la région. D'autres personnes furent témoins de ces pèlerinages nocturnes et du prodige qui les accompagnait, et même d'autres merveilles :

Une fois, à 3 h du matin, elle avait accompli avec une pieuse amie le chemin de croix. Quand elles furent revenues du chemin de croix et qu'elles arrivèrent en priant devant l'église, le saint crucifix serait alors sorti à leur rencontre, tout paré de ses ex-voto d'argent. Son amie n'aurait pas vu le crucifix, mais elle aurait très bien entendu le tintement des multiples médailles d'argent qui y sont suspendues ².

La servante de Dieu GIUSEPPINA FARO (1847-1871) voyait également les portes s'ouvrir devant elle, plus prosaïquement celle de son jardin, quand il lui fallait échapper à la vigilance de son père, qui la voyait d'un fort mauvais oeil s'adonner aux oeuvres de charité, au lieu de se chercher un mari :

¹Hermann Josef SELLER, *Im Banne des Kreuzes - Lebensbild der stigmatisierten Augustinerin A. K. Emmerik*, Aschaffenburg, Paul Pattloch Verlag, 1974, p. 62.

²*Ibid.*, p. 63.

Un soir, rentrant d'une de ses habituelles visites aux pauvres, et ayant évité la rue principale pour ne pas rencontrer son père qui s'y promenait avec des amis, elle voulut rentrer - comme de coutume dans ces cas-là - en traversant un jardin appartenant à la demeure familiale. Quel ne fut pas son désappointement, et celui de sa compagne, quand elles s'aperçurent que, contrairement à l'accoutumée, la porte du jardin était verrouillée, et qu'il était impossible de l'ouvrir. Après avoir tenté en vain de la forcer, Giuseppina se tourna vers l'amie qui l'accompagnait et dit :

- Prions la Mère de Dieu, elle va s'en occuper.

« Nous nous agenouillons - rapporte Teresa Caudullo -, nous récitons un Ave, et avant même que nous nous soyons relevées, la porte s'ouvre d'elle-même ¹.

Le même prodige se rencontre dans la vie de l'oratorien GIULIO CASTELLI (1846-1926) :

Monsieur Luigi Vissichio, de Cava, raconte qu'un soir, alors que son père était à la fin de sa vie, il alla en avertir le père Castelli. Il était onze heures du soir. Comme d'habitude, le Serviteur de Dieu le suivit aussitôt et resta auprès du mourant jusqu'à trois heures et demie du matin. Monsieur Vissichio le raccompagna et, lorsqu'ils furent arrivés devant la porte des Filippini, le père Castelli frappa plusieurs fois, mais personne ne vint ouvrir. Monsieur Vissichio voulut de nouveau frapper, mais le Serviteur de Dieu ne le lui permit pas ; au contraire, il s'approcha d'une porte qui donnait dans le chœur de la chapelle, se recueillit un moment en prière, puis fit un signe de croix et poussa doucement la porte, qui s'ouvrit. Lorsque le Serviteur de Dieu fut entré, monsieur Vissichio, hors de lui à cause de ce qu'il avait vu, retourna chez lui et rapporta l'incident, qui produisit sur tous la plus vive stupeur ².

L'incident n'est pas isolé. Un de ses élèves de l'Oratoire raconte le fait suivant, dans le cadre de la procédure en vue de la béatification du serviteur de Dieu :

¹Rino GIACCONI, *«Lassù è volato un angelo»* , Vita di Giuseppina Faro da Pedara, Catania, Edizioni Paoline, 1975, p. 44.

²Fausto M. MEZZA, *Sotto l'olmo di Maria - Il Servo di Dio P. Giulio Castelli*, Badia di Cava, 1950, p. 319.

Un matin, je descendis à la chapelle plus tôt que d'habitude, pour y entendre la messe. Je rencontrai au parloir le frère Raffaele, pratiquement au bord de l'évanouissement. Il ne réussissait pas à parler, tant il était bouleversé. Finalement il me dit : « Histoires de fous ! J'ai rencontré le père Castelli, qui rentrait par l'escalier du portail, avec son chapeau et son parapluie. Il m'a dit qu'il revenait de Molina di Vietri, où il était allé assister un moribond. Sur le moment, je n'ai pas fait attention. Puis je me suis avisé que toutes les portes étaient closes, et que j'avais encore en main le trousseau de clefs, que je venais de prendre dans ma chambre, tel que je l'y avais déposé hier soir. Je ne comprends pas comment cet homme a fait pour sortir et entrer : la chapelle est fermée, le chœur est fermé, la porte des escaliers est fermé, et j'en ai toutes les clefs. Je le lui ai demandé, il a bredouillé quelque chose, mais je n'ai pas compris ». Laisant frère Raffaele, je suis allé vérifier que toutes les portes étaient bien fermées : elles l'étaient toutes. Alors je suis allé raconter aux autres ce fait merveilleux¹.

BÄRBEL RUESS (1924-1996), la voyante de Marienfried - elle vit par trois fois la Vierge Marie en 1946 - a connu le même type d'expériences, à l'époque qui précéda les apparitions. Elle était invitée par son ange gardien à consacrer certaines nuits à l'adoration, en réparation pour les péchés contre le Saint-Sacrement.

Un jour, une lettre anonyme arriva à la cure, dénonçant avec malveillance les activités nocturnes de la jeune fille :

L'auteur de la lettre mettait le curé en garde contre Bärbl : celle-ci se glissait nuitamment dans l'église pour s'y enfermer. Une fois, cette personne voulut l'y suivre, mais Bärbl, de l'intérieur, aurait fait semblant de vouloir ouvrir la porte, sans le faire².

Perplexe, le curé interrogea le sacristain :

Lorsqu'on lui demanda si chaque soir il fermait bien l'église, il répondit affirmativement. Lorsque le curé sollicita de Bärbl une explication, elle s'étonna : « Quand, tard le soir, j'ai

¹Ibid., p. 329.

²LISI GUTWENGER, *Die Seherin von Marienfried*, Stein a. Rhein, Christiana Verlag, 1999, p. 42.

voulu aller prier dans l'église, soit sur une invitation de l'ange, soit poussée par une motion intérieure, j'ai toujours trouvé la porte de l'église non verrouillée, et le sanctuaire tout éclairé. » Elle se rappelait qu'une fois quelqu'un avait tenté de forcer la porte de l'extérieur, et que lorsque elle-même avait voulu l'ouvrir de l'intérieur, cela lui avait été impossible¹.

La lettre anonyme, malgré les menaces - au demeurant ridicules - qu'elle recelait, n'eut pas de suite, la femme qui l'avait écrite s'étant repentie quelque temps plus tard. Elle était jalouse de l'ascendant que, s'imaginait-elle, Bärbel exerçait sur le curé.

En août 1978, la porte d'une chapelle proche du domicile de SYMPHOROSE CHOPIN s'ouvrait de la même façon mystérieuse lorsque celle-ci, étant encore une fillette ingambe, souhaitait s'y retirer pour prier. Pourtant, l'édifice était fermé à clef en permanence, car il était presque désaffecté, on n'y célébrait la messe qu'une ou deux fois par an. De même, durant l'été 1978, quand elle était en visite chez son amie Maria Elisabeth Fluhr, en Allemagne, la porte de la chapelle du cimetière - qui abrite un émouvant Christ aux outrages - s'ouvrait sans la moindre difficulté à la prière des deux femmes. Elles attribuaient cette action insolite à leurs anges gardiens, envers lesquels elles nourrissaient une vive dévotion.

On rencontre, au fil des récits hagiographiques, plusieurs exemples de ces ouvertures miraculeuses de portes : le premier récit de la tradition chrétienne n'en remonte-t-il pas aux *Actes des Apôtres*, lorsqu'un ange délivra les disciples du Seigneur de la prison où ils avaient été jetés sur ordre du grand prêtre ?

Mais pendant la nuit l'ange du Seigneur ouvrit les portes de la prison et, après les avoir conduits dehors, leur dit : « Allez annoncer hardiment au peuple dans le Temple tout ce qui concerne cette vie-là. » Dociles à ces paroles, ils entrèrent au Temple dès le point du jour et se mirent à enseigner (Ac 5, 19-21).

Quelque temps plus tard, saint Pierre fut délivré de la même façon :

¹Ibid., p. 42.

Or, la nuit même avant le jour où Hérode devait le faire comparaître, Pierre était endormi entre deux soldats ; deux chaînes le liaient et, devant la porte, des sentinelles gardaient la prison. Soudain, l'ange du Seigneur survint, et le cachot fut inondé de lumière. L'ange frappa Pierre au côté et le fit lever : « Debout ! Vite ! » dit-il. Et les chaînes lui tombèrent des mains. L'ange lui dit alors : « Mets ta ceinture et chausse tes sandales » : ce qu'il fit. Il lui dit encore : « Jette ton manteau sur tes épaules et suis-moi. » Pierre sortit, et il le suivait ; il ne se rendait pas compte que c'était vrai, ce qui se faisait par l'ange, mais il se figurait avoir une vision. Ils franchirent ainsi un premier poste de garde, puis un second, et parvinrent à la porte de fer qui donne sur la ville. D'elle-même, elle s'ouvrit devant eux. Ils sortirent, allèrent jusqu'au bout d'une rue, puis brusquement l'ange le quitta. Alors Pierre, revenant à lui, dit : « Maintenant je sais réellement que le Seigneur a envoyé son ange et m'a arraché aux mains d'Hérode et à tout ce qu'attendait le peuple des Juifs (Ac 12, 6-11).

L'intéressant, dans ce récit, outre la délivrance miraculeuse de Pierre, est l'état dans lequel il se trouve : les faits sont tellement hors du commun qu'il lui semble avoir une vision. Il lui faut se retrouver seul dans la rue, et libre, pour réaliser que tout est bien vrai.

Pouvoir sur le règne végétal

Les saints ont toujours aimé les fleurs, soit simplement pour leur beauté, soit parce qu'ils en faisaient des bouquets qu'ils déposaient par dévotion auprès des effigies de la Mère de Dieu ou au pied des crucifix. Ils ne sont pas insensibles non plus aux arbres - combien se sont retirés au profond des forêts, pour y trouver le silence et la solitude propices à leur oraison, et y établir des ermitages où, trop souvent et trop tôt à leur gré, on finissait par les découvrir -, qui rappellent à nombre d'entre eux cet *Arbre de Vie* qu'est la croix salvatrice. Les fruits aussi leur sont agréables, quand bien même c'est par un fruit (*pomma*) que le Tentateur séduisit Eve, faisant ainsi entrer le péché dans la création : nombre d'exégètes estiment que la fameuse pomme présentée par le serpent à la première femme était en réalité une figue, d'autres, plus rares, inclinent pour une

grenade. L'un et l'autre se défendent. Ils sont une des nourritures les plus agréables que le Créateur offre aux hommes, et certains, telle l'olive, précieuse entre tous, fournit cette huile aux usages sacrés autant que profanes. Le *Cantique des cantiques* regorge d'allusions, comparaisons et symboles se rapportant au règne végétal, et les Evangiles nous montrent Jésus évoluant dans un monde agreste, parmi champs et vignes, prairies et herbages. Et n'est-ce pas du blé qu'il a voulu tirer la substance même de l'eucharistie, ces hosties de pur froment qui, par le miracle de la transsubstantiation, deviennent réellement son corps ? N'est-ce pas du fruit de la vigne qu'il a voulu, par le même mystère, faire son sang précieux ? Aussi n'est-il pas étonnant que les végétaux aient joué, dans la vie de nombreux saints, un rôle important, qui ne fut pas toujours symbolique : qui sait que, sur son lit de mort, saint Jean de la Croix eut envie d'asperges - les savoureux turions de Castille -, comme saint François d'Assise désira goûter une dernière fois du massepain que savait si bien préparer, à base de miel et d'amandes, sa fidèle disciple Jacobea de Settisoli ? Tous deux furent exaucés, par une dernière délicatesse de Dieu à leur égard. Enfin, le légendaire chrétien n'a-t-il pas reconnu dans certaines fleurs et plantes autant de symboles des vertus que tout fidèle est amené à pratiquer ? La rose de la charité, la violette de l'humilité, le lys de la pureté ont été à ce point exploités par écrivains et artistes, qu'ils sont devenus des lieux communs, tout comme le lierre de la fidélité : « *Je m'attache ou je meurs* ». Mais sait-on que le rosaire était à l'origine une couronne ou *chapel* de roses dont on parait les statues de la Vierge, et qu'on le mua en un chapelet d'*Ave Maria* constituant la plus belle couronne pour la Reine du Ciel ?

Arbres de l'obéissance, plantes de la justice

Déjà dans les premiers siècles du christianisme, sont véhiculés des récits édifiants, tel celui relatif à JEAN LE NAIN, ermite dans le désert de Scété au V^e siècle : par obéissance, il plante un morceau de bois dans le sable et l'arrose pendant des mois. Le bâton finit par reverdir et devient « *l'arbre de l'obéissance* », illustrant la vertu du pieux anachorète.

Les anecdotes de ce genre ne manquent pas, dont on ignore la plupart du temps si elles sont légendaires, allégori-

ques, ou bien si elles correspondent à une réalité. Un exemple qui semble bien attesté est celui de DOMINGO DE JESÚS MARIA (+ 1643), tertiaire franciscain à Ergurgelo, au Portugal. Il planta, on ne nous dit pas dans quelles circonstances, son bâton de pèlerin dans la cour du couvent, et le bois mort prit racine, devenant un olivier dont les fruits étaient réputés avoir des pouvoirs miraculeux. Et est-ce par obéissance, ou simplement pour montrer aux incrédules la toute-puissance du Créateur, que le bienheureux GIOVANNI MARINONI (1490-1562), prêtre théatin de Naples, redonna sa fraîcheur première à un buisson de marjolaine qu'avait brûlé le soleil ?

Dans le domaine des interventions sur le monde végétal, les Théatins de Naples semblent avoir été crédités d'un grand savoir-faire. Le premier de la série fut Giovanni Marinoni qui fit reverdir un bouquet d'origan séché¹.

C'est dans un esprit de justice que d'autres saints personnages sont intervenus sur le règne végétal :

Domenico da Muro, qui avait coupé une grappe de raisin dans l'intention de la manger et qui s'était fait réprimander par le propriétaire de la vigne, dut la reporter là où il l'avait cueillie. La grappe se ressouda d'elle-même au cep. Aussi les paysans faisaient-ils appel à lui pour qu'il bénisse leurs terres et assure la prospérité par sa protection².

Le vénérable DOMENICO DA MURO (1632-1683) avait cédé à la tentation de la soif, qui lui fit dérober - peut-être sans le savoir - une grappe de raisin à un paysan. Il le dédommagea comme il put, par un miracle, signe que le Seigneur n'était point fâché contre lui. pour sa part, SAINT FRANCESCO DI PAOLA n'avait rien volé, au contraire ; ayant besoin d'un arbre pour tailler une poutre porteuse pour le toit d'une église, il se fit indiquer un endroit où il trouverait de grands châtaigniers. Il alla donc demander au propriétaire de la futaie l'autorisation d'abattre un arbre :

Au lieu de trouver le fermier, il tomba sur sa femme, qui bien volontiers lui fit don d'un châtaignier. La pauvre n'imaginait pas ce qui se passerait au retour de son mari. En effet,

¹Jean-Michel SALLMANN, op. cit., p. 280.

²Ibid., p. 280.

quand celui-ci revint et apprit la bonne action de son épouse, il devint furieux au point de la maltraiter, puis il courut vers le bois pour révoquer la donation faite à Francesco. Mais l'arbre était déjà coupé. Plus en colère que jamais, il se mit à insulter tout le monde. Quelqu'un en informa Francesco, qui se hâta de l'aller trouver pour le calmer. Mais ni les arguments, ni les prières n'eurent d'effet. Alors le saint sortit de sa poche sept châtaignes et, se servant de son bâton comme d'un soc, il les planta tout autour de la souche. Et on vit avec stupéfaction surgir de terre autant d'arbres qui, en quelques instants étendirent leur ramure au-dessus des témoins¹.

La dévotion populaire entoura bientôt les arbres du miracle d'une enceinte de pierre, ce qui n'empêcha pas les fidèles de piller deux d'entre eux, au point qu'ils crevèrent.

Quelque temps après cette mésaventure, tandis qu'il se dirigeait vers la Sicile, où il avait été appelé à prêcher, les habitants de la région de Terranova virent avec émerveillement que des violettes poussaient dans l'empreinte de ses pas. Ils lui firent le meilleur accueil et, étant dépourvu de tout, le saint demanda l'aumône d'un morceau de pain à un certain Nicola Sacca, mais celui-ci n'en avait pas, tant la misère était grande dans la région. Alors Francesco y pourvut :

« Donnez-moi votre besace, dit-il, car je suis certain qu'il y a dedans un pain. » L'homme s'exécuta, et, à la stupéfaction des personnes présentes, on y trouva un pain de froment tout chaud. Francesco traça sur la miche un signe de croix, et en distribua les morceaux. Tous furent rassasiés, et il en resta².

La charité, comme le souci de la paix - fût-elle conjugale - inspirent sans relâche le thaumaturge calabrais. C'est également ce désir de paix qui, un siècle plus tôt, a incité un autre Calabrais, le moine bénédictin GIOVANNI THÉRISTE (*le moissonneur*), mort en 1380, à hâter le mûrissement des blés et à les préserver de la grêle : la famine menaçant la contrée, les habitants commençaient à se soulever et à se piller les uns les autres. Une récolte anticipée et abondante, due à l'intercession de l'homme de Dieu, calma les esprits.

¹Alfredo BELLANTONIO, *op. cit.*, p. 92.

²*Ibid.*, p. 108 - Procès calabrais, témoin XXII (Bernardino, fils de Nicola Sacca).

Pour sa part, la clarisse FELIPA DE SANTA CLARA (+ 1610), abbesse du couvent de l'Alcazer, au Portugal, cherche également à restaurer l'harmonie parmi ses soeurs, après une période de tensions et de difficultés. Portée à la tête de la communauté, elle obtient de Dieu un miracle qui sera lu comme un signe : elle redonne vie à un oranger qui dépérissait sous le gouvernement de l'ancienne supérieure, en l'arrosant tous les jours et en lui commandant, au nom de Dieu, de porter du fruit : en quelques semaines, l'arbuste donne cinq fleurs qui se muent bientôt en autant d'oranges succulentes, dont les religieuses se régaleront. L'allégorie est claire : l'eau de la grâce, dispensée par l'autorité légitime, l'obéissance à Dieu et la dévotion à la Passion du Sauveur - les cinq plaies de Jésus, représentées par les cinq fleurs - assureront, sous le nouvel abbatiat, la prospérité spirituelle et matérielle du monastère.

Fruits et fleurs de la charité

Etudiant les prodiges attribués aux saints napolitains de l'époque baroque (XVI - XVIII^e siècles), Jean-Michel Sallmann se demande :

Pourquoi Angelo d'Acri éprouvait-il le besoin de faire pousser des figes fraîches en plein mois de mars ?¹.

Au-delà de toute tentative d'explication *raisonnable*, la réponse est assurément dans les paroles que prononça juste avant de mourir la sainte moniale capucine Veronica Giuliani, pour résumer une existence marquée de prodiges éclatants et de terribles souffrances : « *C'est l'amour qui a tout fait !* ». Le même amour, qui faisait s'écrier ANGELO D'ACRI : « *Qu'il est beau d'aimer Dieu ! Amour qui n'es pas aimé !* », le couronnait parfois de roses qui apparaissaient soudain à la vue de ses proches, et redonnait vie à un figuier rabougri qui se couvrait de fruits succulents : une pauvre femme mourante n'avait-elle pas manifesté timidement, au terme de l'hiver, qu'elle eût volontiers savouré une de ces figes au goût de miel qu'en plein été le soleil gonfle à faire se fendre ? Peut-être, ému de compassion, le capucin s'est-il rappelé l'ultime désir du séraphique Père.

¹Jean-Michel SALLMANN, *op. cit.*, p. 280.

Le théatin ANDREA AVELLINO procéda de façon plus naturelle, pour un résultat tout aussi merveilleux :

[Il] planta un noyau de pêche dans un peu de terre devant sa cellule. Chaque année, l'arbre produisait quinze fruits, quinze comme les mystères du Rosaire. Même si les fruits tombaient, il en restait toujours quinze sur l'arbre. Giuseppe Caracciolo qui occupa la même cellule, prit soin de cet arbre miraculeux dont les fruits et les feuilles étaient expédiés jusque dans les familles princières de toute l'Europe ¹.

Au XIX^e siècle, le vénérable GIUSEPPE GIRALDI (1853-1889) était mû également par la charité, lorsqu'il accomplit ce que l'on appela le miracle des châtaignes :

Un jour, Fra Giuseppino et Fra Feliciano, son compagnon de quête, frappèrent à la porte d'une masure à Baggio, un hameau des monts de Pistoia. C'était une fraîche matinée d'octobre bien avancé, vers midi, l'air était sec et piquant. Les deux frères, partis pour la quête annuelle dans les montagnes, demandèrent l'aumône d'une petite collation. « Chers petits frères, vous tombez bien mal, car nous sortons - dirent le mari et la femme âgés qui leur ouvrirent ; nous allons à notre châtaignerai qui est près de la route et, si nous n'y allons pas maintenant, les rares châtaignes qui seront tombées cette nuit et ce matin, les autres nous les prendront, or c'est là toute notre richesse. » Giuseppino leur répondit : « Bonnes gens, restez là et ayez confiance en la promesse que je vous fais : tant que vous aurez les petits frères chez vous, nul ne touchera à vos châtaignes. » Il en fut ainsi, et, ce jour-là, ils récoltèrent « une véritable avalanche de châtaignes », en si grande quantité et si belles, qu'ils n'en avaient jamais vu de semblables ².

Le petit frère franciscain n'avait pas trouvé d'autre moyen pour récompenser, au nom de Dieu, la charité et la foi de ces braves paysans. Multiplia-t-il et embellit-il à distance les châtaignes déjà tombées, ou bien les arbres donnèrent-ils subitement de magnifiques fruits mûrs ? Peu importe, mais l'une et l'autre solution sont possibles, quand on connaît les pouvoirs de Fra Giuseppe :

¹*Ibid.*, p. 280.

²Paolo GREGANTI, *op. cit.*, p. 38.

Dans une autre occasion, il multiplia les grappes de raisin sur les ceps (à San Sebastiano di Piuvica) et cueillit de succulents melons dans un champ où ils étaient loin d'être mûrs. Une autre fois, il fit trouver dans la maison de pauvres gens, du pain et de l'huile dans la maison qui était vide ¹.

Un autre franciscain thaumaturge, Diego Oddi, dut insister pour vaincre la résistance d'une de ses bienfaitrices. C'était la saint Michel *de printemps* (8 mai), et la communauté voulait fêter son supérieur, prénommé Michele. Fra Diego se demandait ce qui pourrait lui faire plaisir, et contenter tous les frères. Il eut l'idée de chercher, dans sa quête à Genazzano, des artichauts romains, de ceux que l'on apprête à l'huile d'olive et qui font une délicieuse entrée ; pour cela, il s'adressa à Vincenzo et Natalina Sebastianelli, de fidèles amis du couvent. On lui dit que Natalina venait de partir au marché, pour y vendre justement les quelques artichauts qu'elle avait cueillis le matin même. Fra Diégo alla prier la Madone dans son sanctuaire, puis il repassa chez les Sebastianelli. Natalina lui confirma qu'il ne restait plus rien dans le jardin, hormis quelques légumes loin d'être mûrs :

- Mais non, non, va, va en cueillir au potager, il y en a, des artichauts, à volonté !

Cédant, par respect, aux douces insistances du frère, Natalina prit sa corbeille et son couteau et se rendit d'un bon pas, mais à contrecœur, jusqu'au jardin. Arrivée à l'enclos, il lui sembla voir et ne pas voir dans les rangs quelque chose d'insolite au sommet des plantes. Incrédule, elle vit que les rangs ployaient sous le poids de gros artichauts romains mûrs à point. A chaque geste qu'elle faisait pour couper les légumes, le cœur lui battait très fort, tant la bouleversait le prodige ².

Fra Diego repartit avec une corbeille pleine d'artichauts, et il en resta encore en abondance à Natalina.

C'est pour la corriger de ses caprices que MARIA LUISA PROSPERI (1799-1847), abbesse des bénédictines de Trevi, accomplit semblable miracle en faveur d'une jeune personne du monde, Costanza Pellegrini, qui venait d'entrer comme postulante au monastère :

¹*Ibid.* p. 48.

²Rocco Guerini, *op. cit.*, p. 166.

Un jour de juin 1842, Costanza se promène dans le jardin avec la mère abbesse et une soeur converse. De temps à autre, elles s'arrêtent, contemplant les fleurs et les arbres chargés de fruits. A un moment, l'adolescente considère avec surprise certains fruits verts et durs qui pendent entre les rameaux, ignorant ce que c'est. La converse rit de cette méconnaissance : mais ce sont des prunes, qui l'ignorerait ? Des prunes ? Comme il serait agréable d'en manger une !

La pauvre soeur proteste : mais non, il n'y faut pas songer, les premiers fruits ne sont mûrs que pour Notre-Dame du Carmel, le 16 juillet, et on est à peine au début du mois de juin ! Costanza ne se laisse pas démonter : elle veut goûter aux prunes, insiste auprès de la soeur, tandis que la mère abbesse assiste, amusée, à la scène. Pour mettre fin à cet enfantillage, il n'est qu'une solution : si Costanza trouve une prune mûre, elle la mangera.

Evidemment, comme la bonne converse l'a dit, on ne trouve aucun fruit mûr, et l'adolescente, mortifiée, va marcher toute seule à l'écart dans une allée. La mère abbesse la suit du regard. N'attendons pas de sa part une solennelle réprimande. Non, rien de cela. Au contraire, elle rejoint par un autre chemin la jeune capricieuse :

- Regarde, regarde ! Il y en a une de mûre !

Effectivement, elle lui montre une prune toute mûre, nichée dans le feuillage. Elle la cueille elle-même et la lui tend, gonflée de soleil et colorée. La coupable, mortifiée, voudrait bien la remettre à sa place, mais il n'y a rien d'autre à faire que la manger¹

A la même époque, mais à Gênes, le capucin FRANCESCO DA CAMPOROSSO (1804-1866) obtint un prodige comparable en l'honneur de la Madone, envers laquelle il nourrissait une vive dévotion :

Chaque samedi, le Frère François passait au palais du seigneur Marchese. Le jardinier ou le domestique lui remettait régulièrement un bouquet de fleurs fraîches pour la Madone. Un samedi, le domestique vint lui ouvrir, mais de fleurs, point. Il y avait eu un mariage et l'on avait tout cueilli pour les époux. « Allez voir s'il n'y a pas quelques fleurs pour la Vierge ! » -

¹Ildegarde CABITZA, *Un fiore benedittino*, Donna Maria Luisa Prosperi, Firenze, Pax, 1980, p. 108.

« Je vous assure qu'il n'y a plus même un seul bouton. » Le Frère insiste. Plutôt pour lui faire plaisir, le domestique retourne au jardin et revient avec un superbe bouquet. « Voici, mon Frère ! vraiment, vous êtes un saint, et moi je me suis trompé ! »¹.

SYMPHOROSE CHOPIN était sans doute aussi une sainte, témoin le prodige qu'elle opéra un jour avec des fleurs. Etant venue avec une amie la visiter pour la première fois - c'était au printemps 1971 -, un jeune homme lui avait apporté un bouquet de roses, plus exactement une botte, achetée sur le marché. Il s'était même piqué à une épine, incident fréquent en pareil cas. Symphorose, souffrante, était alitée. Elle reçut les fleurs avec beaucoup de joie et, durant toute la conversation, les garda dans ses bras, contre sa poitrine, les effleurant de temps à autre de la main. Quand les visiteurs prirent congé, Symphorose, s'adressant au jeune homme, tira une fleur du bouquet et la lui tendit : *« Vous la placerez devant la petite statue de la Vierge que vous avez sur la commode de votre chambre »*. Très surpris, car il possédait effectivement une statuette de la Vierge qu'il avait, quelques jours plus tôt, déplacée d'une table de chevet à une commode, il prit la rose, et on se sépara. Alors qu'ils avaient parcouru une bonne centaine de mètres dans la rue, le jeune homme s'adressa à son amie : *« Ne m'attendez pas, je retourne chez Symphorose »* Et il revint sur ses pas en courant. Il lui sembla que la malade l'attendait : *« Excusez-moi, est-ce que je peux voir les roses que je viens de vous apporter ? »* Elle sourit : *« Rien de plus facile, maman vient juste de les mettre dans l'eau. »* Il examina les fleurs, une à une : les tiges étaient dépourvues d'épines, lisses, sans aucune trace, comme la fleur qu'il avait à la main et dont il avait senti soudain, alors qu'il était dans la rue, qu'elle n'avait plus d'épines. Comme il la regardait avec stupéfaction, Symphorose lui dit gravement : *« Petit Jean, à moi les épines, à mes frères les roses, à moi la croix, à Dieu la joie »*. Ce fut le début d'une amitié de plus de dix années, durant lesquelles *petit Jean* eut maintes occasions de constater que ce n'étaient pas de vaines paroles.

¹R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 466.

La sainte des fleurs

La bienheureuse FRANCISCA ANA CIRER pourrait être appelée la sainte des fleurs, à cause de la relation toute particulière qu'elle entretenait avec le monde végétal. Les visiteurs le savaient, qui venaient lui demander des fleurs quand bien même elle n'en avait pas, car elle les faisait apparaître aux endroits et aux moments où on s'y attendait le moins :

Sor Concepción del Corazón de Jesús racontait à une de ses soeurs, Catalina Ramis, de Ca'n Oratge à Inca (aujourd'hui moniale hiéronymite) que, fréquemment, le bois sec dans la cour du couvent de la Charité se recouvrait soudain de fleurs, et que d'un jour à l'autre, des rameaux secs se mettaient à fleurir à profusion¹.

Une fois, le curé et le sacristain furent témoins d'un prodige ahurissant. Comme ils quêtaient de maison en maison, ils arrivèrent au couvent de la Charité et décidèrent de jouer un tour innocent à la religieuse :

Ils frappèrent à la porte et demandèrent des fleurs à Sor Francisca Ana, qui était venue leur ouvrir. Elle ramassa quelques cailloux par terre et les leur tendit, en disant : « Prenez ! ». Ils s'étaient transformés en fleurs. Émerveillés, mais non satisfaits, ils lui en demandèrent davantage. Alors, saisissant dans le bûcher voisin un rameau desséché d'olivier sauvage, elle le leur donna : il s'était en un instant couvert de fleurs².

Tous n'étaient pas convaincus de la réalité de ces miracles, comme par exemple le curé de Sansellas et son vicaire Bartolomé Llabrés, qui vinrent une fois la mettre à l'épreuve :

Ils vinrent lui demander des fleurs. Elle leur répondit d'aller en cueillir, selon leur goût, dans le jardin, où elle les accompagna. Il n'y avait pas une fleur. Ils lui montrèrent alors un rameau sec contre un muret ; elle le cueillit et le leur tendit, il s'était converti en une branche chargée de roses superbes³.

Une fois, un orage ravagea tous les jardins du village, brisant et décapitant les plantes, si bien qu'il ne restait pas une

¹Francisco FERNÉS, *op. cit.*, p. 173.

²*Ibid.*, p. 174.

³*Ibid.*, p. 174.

seule fleur pour la fête du Rosaire, qui se célébrait traditionnellement le premier dimanche de mai :

A l'offertoire de la messe, on donnait une rose à chaque fidèle. Ennuysés par le manque de fleurs, les prêtres dirent aux organisateurs de la cérémonie : « Allez à la Charité, et soeur Francisca Ana vous en trouvera n'importe où. » Ils s'adressèrent donc à elle et, en effet, elle leur trouva des roses, largement plus qu'il n'en fallait pour satisfaire tous les fidèles¹.

La réputation de la religieuse avait fait le tour de l'île, et on parlait beaucoup d'elle, jusqu'à Palma de Majorque :

On racontait, par exemple, qu'une dame de Palma était allée la voir et que la servante de Dieu lui avait tendu un rameau d'asperge sauvage, transformé entre ses mains en une branche de roses dont elle avait fait cadeau à la visiteuse².

Les faits de ce genre ne se comptent plus dans la vie de la bienheureuse, on évoquait les prodiges qu'elle opérait comme un miracle continu. Un jour, quelques fillettes, qui avaient entendu évoquer les faits extraordinaires, allèrent visiter soeur Francisca Ana :

Elles lui demandèrent des fleurs. La bonne religieuse, toujours disposée à faire plaisir à autrui, leur répondit : « Quelles fleurs puis-je vous donner ? Il n'y en a aucune ici, en cette saison. » Mais comme les gamines insistaient, elle cueillit un rameau d'un chêne-vert voisin et le leur tendit. Merveille, il s'était instantanément couvert de fleurs³.

Un jour, étant sortie du couvent, elle rencontra le vicaire Bartolomé Llabrés, qui était occupé à débiter en bûchettes des branches de bois mort. Connaissant l'humour dont n'était pas dépourvue la bonne religieuse, il lui en tendit une : « Tiens, c'est pour faire cuire les escargots ! » Elle rit de bon coeur et la lui rendit, fleurie :

Du bois sec sortaient trois petites corolles très blanches et très fines, avec un pédoncule de quelque deux centimètres [...] La bûchette mesurait environ dix centimètres, les petites fleurs

¹Ibid., p. 174.

²Ibid., p. 174-175.

³Ibid., p. 175.

*paraissaient fraîches et comme jaillissant du bois, elles étaient petites, un demi-centimètre à peine, et très blanches*¹.

Ces fleurettes se conservèrent assez longtemps sans aucune altération. Une autre de ces fleurs fut gardée pendant plusieurs années dans un petit récipient de cristal :

*C'est un brin séché d'asphodèle, qui porte une petite fleur blanche. Celle-ci paraît fraîche, malgré les années écoulées. Son pédoncule, de quelque dix millimètres de haut, porte comme des barbes très fines. La fleur semble jaillir du morceau de tige séchée, comme si elle était une fleur d'asphodèle*².

Un jour, Francisca Ana accomplit en faveur d'une petite infirme, sujette à de fréquentes attaques d'épilepsie, un charmant miracle :

*Caressant avec bonté la fillette, elle lui demanda : « Te plairait-il de voir le jardin du Ciel ? » Comme la petite acquiesçait, elle l'envoya avec sa soeur aînée, regarder la vigne qui occupait alors le petit terrain où se dresse aujourd'hui la Via crucis. Les deux enfants y coururent, l'aînée - Maria Antonia - en tête, que suivait à grand peine sa soeur. Maria Antonia fut déçue : il n'y avait là que ceps noueux et sarments desséchés rassemblés ça et là en tas. Mais, sa petite soeur l'ayant rejointe, poussa des cris d'admiration : elle voyait, disait-elle un jardin magnifique, plein de fleurs et de roses. Comme Maria Antonia ne voyait rien, elle traita sa soeur et la religieuse de menteuses. Sor Francisca Ana, qui les avait rejointes, dit alors à la petite infirme : « Veux-tu une rose de toutes celles que tu vois, si belles ? Alors, vas-y, mais n'en cueille qu'une seule ! » La gamine s'avança parmi les pieds de vigne et, d'un geste décidé, cueillit une rose splendide là où son aînée ne voyait rien ; et elle vint, toute contente, la lui apporter*³.

C'était une dernière joie que la bonne religieuse voulait procurer à la petite malade. Celle-ci devait mourir quelque temps plus tard, toute réconfortée à l'idée d'aller bientôt dans le jardin du ciel qui, à la prière de soeur Francisca Ana, s'était ouvert durant quelques instants pour elle ici-bas.

¹Ibid., p. 176.

²Ibid., p. 178.

³Ibid., p. 177.

Pouvoir sur le règne animal

Lorsqu'on évoque les saints et les animaux, on pense d'emblée à François d'Assise et aux épisodes du sermon aux oiseaux et du loup de Gubbio, par exemple. Quelques souvenirs iconographiques viendront rappeler saint Jérôme et son lion, saint Antoine et son cochon, saint Roch et son chien. Ceux qui connaissent la vie de Jean Bosco penseront aussi au mystérieux chien Grigio, qui apparaissait toujours fort à propos pour sauver le saint des multiples dangers qu'il devait affronter dans ses courses apostoliques. Les plus érudits sauront pourquoi l'aigle est attribué à l'Évangéliste Jean, le lion à Marc et le taureau à Luc. .

Depuis les temps les plus anciens du christianisme, les exemples sont fréquents de ces rapports privilégiés entre les serviteurs de Dieu et les animaux. L'abbesse bénédictine Milburge de Wenlock (+ 715), en Mercie, parlait aux oiseaux, qui venaient en bandes joyeuses l'écouter et qui évitaient, lorsqu'elle le leur ordonnait, de manger les fruits du verger. Aidan, évêque de Lindesfarne (+ 651), rendit invisible un cerf poursuivi par des chasseurs, alors qu'il était encore simple moine à Iona. Un autre bénédictin, l'ermite Godrich de Finchale (1069-1170), conversait avec les fauves de la forêt, qui venaient se coucher à ses pieds. Saint Philippe Neri avait une petite chatte blanche à laquelle il était d'autant plus attaché qu'elle le distrait de ses extases : dès qu'il sentait le ravissement prêt de fondre sur lui, il se mettait à caresser l'animal et à jouer avec lui... mais cela ne marchait pas toujours. Les stigmatisées contemporaines Symphorose Chopin et Georgette Faniel, une laïque canadienne encore vivante, avaient chacune une colombe apprivoisée, d'une incroyable familiarité, qui leur obéissait comme si elle comprenait

Mais les rapports avec le monde animal étaient parfois moins idylliques, car il fallait protéger les cultures contre parasites et prédateurs, ou calmer des bêtes dangereuses :

Il semble qu'on ait affaire à une tradition franciscaine - rappelons que saint François parlait aux oiseaux - puisque Bonaventura da Potenza apprivoisait les merles à Ischia. Mais surtout le pouvoir du vénérable sert à détourner les effets destructeurs du monde animal sur la vie des hommes. Giovanni Andrea degli

Afflitti débarrasse le diocèse des Marseilles d'une invasion de sauterelles en 1688 ; Angelo d'Acri calme un cheval rétif et élimine la vermine d'une forêt qu'elle infestait, repousse une invasion de criquets et chasse du golfe de Naples les dauphins qui endommaient les filets des pêcheurs ¹.

Quelques exemples précédents ont montré que cette proximité avec le monde animal n'est pas le propre de la tradition franciscaine - sinon peut-être à Naples, à l'âge baroque - ; et l'histoire de sainte Radegonde (+ c. 1300), servante au château de Wattenburg, en Bavière, indique que la confrontation avec les animaux peut être dramatique : comme elle se rendait à l'hôpital d'Augsburg pour y soigner les malades, elle fut assaillie par une meute de loups qui la dévorèrent. Les martyrs livrés aux fauves dans les premiers siècles n'exerçaient pas non plus, sauf rares exceptions, un pouvoir sur les bêtes susceptible de les sauver.

Animaux amis, animaux hostiles

Le dominicain MARTÍN DE PORRÉS était connu pour son amour des animaux : d'instinct, ils venaient à lui lorsqu'ils étaient blessés ou maltraités, et, infirmier de ses frères, il se faisait également le médecin des créatures du bon Dieu. Il se trouva pourtant un jour confronté à un cruel dilemme ; des rongeurs ayant envahi le couvent, allant jusqu'à s'attaquer aux ornements liturgiques, aux cierges et aux linges sacrés après avoir dévoré une partie des provisions de la réserve, le prieur lui ordonna de les exterminer :

Cruellement partagé entre l'obéissance et la compassion, il s'avisa d'un expédient ? Ayant capturé un des petits délinquants, il lui tint ce discours : « Petit frère rat, va trouver tes semblables et dis-leur de venir ici. Je me chargerai de votre nourriture si vous cessez de causer des ravages dans la maison. » Puis il disposa sur le sol tout ce qu'il put réunir en fait de corbeilles et de paniers. Bientôt on vit arriver les rats et les souris, qui d'eux-mêmes s'y précipitèrent ; le frère les emporta au fond du jardin, où il leur donna la liberté (l'histoire ne dit pas ce que les voisins en pensèrent). De part et d'autre, l'engagement fut tenu : rats et

¹Jean-Michel SALLMANN, op. cit., p. 280.

souris ne reparurent plus au couvent et, de temps en temps, le frère allait leur porter à manger. Une vieille et naïve gravure rappelle le fait. On y voit la sacristie envahie par les rats, il y en a jusque sur les corniches, occupés à grignoter ce qui est à leur portée. Au milieu de la pièce, le frère, facilement reconnaissable au type de sa race, d'un doigt autoritaire fait signe à ses protégés de se réunir dans les récipients posés à ses pieds. Cette gravure semble être de peu postérieure à celui qui en est le sujet ; elle est très répandue dans les vieux couvents d'Espagne et d'Italie, où le Bienheureux est surtout regardé comme protecteur contre les dégâts causés par les rongeurs. En Italie, où l'on ignore son nom, on a recours à l'intercession du saint des souris, il santo dei topi¹.

Le franciscain GENEROSO DA PREMOSELLO (1729-1804) agit de la même façon avec les souris qui avaient envahi une maison. Connaissant son empire sur les animaux, les propriétaires l'avaient fait venir afin qu'il exorcisât les lieux, et il dit au confrère qui l'accompagnait de s'occuper des rongeurs à l'extérieur de l'habitation, tandis qu'il se chargerait de ceux de l'intérieur :

Comme si elles s'étaient donné le mot pour se rallier à son appel, les souris arrivèrent de toutes part et en si grand nombre qu'elles remplirent la maison. Puis elles disparurent à tout jamais².

Le bon frère avait pu éviter, en les envoyant Dieu sait où, qu'on les massacrat. Il fit preuve de la même sollicitude à l'égard de fourmis :

Une femme se lamentait de ce que les fourmis ravaageaient ses framboisiers. Le père Generoso lui dit : « Ne crains plus qu'elles viennent dévorer tes baies ». De fait, on ne les vit plus et elles ne revinrent plus jamais³.

C'est en faveur de la même - la femme de Roberto Vecchiani - qu'il multiplia le blé, quelque temps plus tard, quand une très mauvaise récolte fit craindre une disette :

¹M. C. de GANAY, op. cit., p. 60-61.

²Giuseppe VARETTA, *Il venerabile Servo di Dio P. Generoso M. Fontana, dei Frati Minori*, Santa Maria degli Angeli, Porziuncola, 1927, p. 111.

³*Ibid.*, p. 111.

Craignant que le grain ne suffît pas pour nourrir la famille, et même simplement pour de prochaines semailles, Roberto Vecchiani avait fait appel au père Generoso. Ayant contourné le petit tas, celui-ci avait dit : « Ne craignez rien. Ayez confiance en Dieu et en la Vierge très Sainte, qui vous consoleront. » Et le grain s'était révélé suffisant non seulement pour la famille, mais encore pour la quête des religieux et pour les pauvres¹.

Peut-être aussi pour les souris et les fourmis, qu'en bon disciple de saint François, il entendait bien faire obéir sans en arriver à des solutions extrêmes. De même, il est probable que le trinitaire espagnol MIGUEL DE LOS SANTOS (1591-1635) conclut également un pacte mystérieux avec les parasites qui menaçaient les cultures :

Un jour, un paysan vit ses champs envahis par une nuée de criquets, qui menaçaient de ravager une récolte des plus prometteuses. Il eut recours au saint, et les criquets, comme subjugués, dévorant toutes les mauvaises herbes et les plantes nuisibles, laissèrent intacts le blé, les légumes et les arbres fruitiers².

Le père GIULIO CASTELLI usait d'une autre méthode, le dialogue :

A Cinitella, le fermier Alessandro De Blasiis vit ses champs infestés par des insectes qui sortaient de nuit pour ronger les plantes. Il fit appel au serviteur de Dieu, le priant de venir bénir ses terres. Le père Castelli vint et demanda à voir un des insectes. C'était en plein jour, sous un soleil brûlant et, à l'émerveillement de tous, l'un d'eux, sorte de petit scarabée, sortit de terre et s'avança vers le saint homme : celui-ci lui tint un petit discours, lui ordonnant de ne plus causer de dommages aux cultures, et de faire passer le message à ses semblables. Dès ce moment, les insectes disparurent, et on n'en vit plus un de toute l'année³.

Plus expéditif, saint AGRICOLA (630-700), évêque d'Avignon, avait dissipé d'un signe de croix sans réplique une invasion de cigognes qui désolaient la cité. Moyen utilisé égale-

¹*Ibid.*, p. 111.

²ANGELO ROMANO DI S. TERESA, *Vita e scritti mistici di S. Michele dei Santi, Trinitario*, Isola del Liri, Macolce & Pisani, 1925, p. 115.

³Fausto M. MEZZA, *op. cit.*, p. 328.

ment en 1659 par le capucin espagnol JOSÉ DE CARABANTES (1628-1694) pour dissiper un vol de sauterelles toutes disposées à s'abattre sur les champs de Lugo. Quant à JOSEPH GÉRARD, il jouait sur l'antagonisme de deux espèces qui convoitaient le même bien, les plants de sorgho :

Quittez nos champs et nous laissez quelques grains pour vivre, ordonne Ramehlolo, un soir d'été, à une pléiade de larves grouillantes qui rongent le champ de sorgho de la mission !

Et voici que le lendemain, aux premières lueurs, arrive du septentrion, en escadrilles serrées et rapides, quelques milliers de ces oiseaux siffleurs, au plumage noir et blanc, aux ailes frangées de marron, si redoutés des indigènes. Après avoir tournoyé quelques instants sur la récolte, ils s'abattent sur elle d'un coup et n'ont d'appétit, ce matin-là, que pour la vermine maudite dont ils se soûlent¹.

Le saint capucin Padre PIO DA PIETRELCINA (1887-1968), sans doute le plus grand thaumaturge du XX^e siècle, se montrait en pareilles circonstances encore plus radical. Jeune prêtre, alors qu'il séjournait dans son village natal, un paysan nommé Domenico Fucci lui confia incidemment que son champ de fèves était envahi de puces, qui dévoraient feuilles et pousses nouvelles, risquant de ravager une récolte pourtant prometteuse grâce à des pluies abondantes. Tous les paysans étaient dans le même cas. Il demanda à Padre Pio s'il voulait bien venir bénir ses cultures :

Le lendemain matin à 11 h, Domenico l'attendait. Padre Pio avait pris son étole violette et de l'eau bénite. Ayant passé l'étole, il gagna le champ de fèves et commença à prier à haute voix, avec ferveur. Puis, s'avancant entre les rangées de légumineuses, largement il aspergea d'eau bénite les plantes couvertes de parasites : à son passage, ceux-ci tombaient à terre, comme foudroyés. Le paysan le suivait, abasourdi, incrédule :

- Ils crèvent tous !, s'écriait-il, tout joyeux.

- Eh, que crois-tu ? Que le Seigneur ne viendrait pas à ton aide ? Tu l'as invoqué avec foi, il t'a écouté. Il est écrit dans l'Evangile :

¹Aimé ROCHE, *op. cit.* Soeur Marie, *Procès de l'Ordinaire*.

« Demandez, et il vous sera donné ; frappez, et on vous ouvrira ; priez, et vous recevrez ». Dieu ne ment pas, il tient ce qu'il a promis¹

Domenico Fucci alla ensuite raconter à d'autres paysans ce qui était arrivé, mais ils se moquèrent de lui, jusqu'au moment où, l'ayant accompagné à son champ, ils virent que les plants de fèves étaient totalement débarrassés de ces mêmes puces qui infestaient les leurs. Alors ils eurent recours à Padre Pio qui, bénissant leurs champs, les débarrassa des parasites.

Le pouvoir des saints sur les animaux s'exerce aussi dans des conditions moins conflictuelles, à l'instar de ce qui advint à saint François d'Assise :

Dans les sombres forêts du Casentin, un jour, le Poverello s'était presque fâché :

- Frères oiseaux, taisez-vous un peu ! s'était-il écrié. On ne s'entend plus. Laissez-nous chanter notre psaume.

Le psaume chanté :

- Et maintenant, avait dit François, allez-y à plein gosier !²

Le capucin Serafino da Montegranaro entretenait avec les oiseaux des relations des plus pacifiques :

Au printemps, c'était une joie pour SÉRAPHIN de considérer les oiseaux voleter d'ici, de là, en quête d'un brin d'herbe, d'un fêtu de paille, d'un flocon de laine, d'un peu de terre glaise pour construire leurs nids. Alors, il leur faisait naïvement ses recommandations : « Gentils oiselets, soyez bien bons pour vos petits ! soignez-les ! qu'ils grandissent pour bénir et chanter à leur tour le Créateur ! » Et les oiseaux, comme s'ils comprenaient, battaient des ailes et venaient voleter autour de lui et semblaient, par leur joyeux babillage, promettre de suivre ses conseils³.

Et les tertiaires franciscaines TERESA⁴ et GIUSEPPINA⁵ COMOGLIO, deux soeurs qui vivaient modestement du travail de leurs mains, avaient hérité

¹Renzo ALLEGRI, *La vita e i miracoli di Padre Pio*, Milano, Mondadori Editore, 1999, p. 146-147.

²F. TIMMERMANS, *La Harpe de Saint François*, Paris, Bloud & Gay, 1942, p. 210.

³R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 52.

⁴(1843-1891)

⁵(1847-1899)

de leur séraphique père cette délicate familiarité avec les oiseaux :

On leur avait offert deux passereaux encore sans plumes. Elles les nourrissent et, lorsqu'ils eurent grandi, ils rejoignirent leurs congénères qui pépiaient dans les arbres proches de la maison de la famille Comoglio. Mais tous les matins, lorsque Teresa et Giuseppina se rendaient à la messe chez les capucins, les deux oiseaux les accompagnaient, voletant autour d'elle et leur faisant mille fêles. Elles eurent également deux tourterelles, qui les accompagnaient à l'église jusque dans le chœur, lorsqu'elles allaient prier. Teresa leur ordonnait de ne pas troubler leur oraison, et les oiseaux restaient sagement à les attendre durant tout le temps de l'office, sans émettre le moindre roucoulement¹.

L'existence de ces deux saintes filles est remplie d'épisodes de la même saveur toute franciscaine.

Pacte avec les poules, traité avec les boeufs

A une époque où la famille se trouvait dans une grande pauvreté, les soeurs Comoglio s'en remirent un soir avec confiance à la Vierge. Le lendemain matin, un chat se présenta à leur porte, tenant entre ses mâchoires un pigeon intact, qu'il leur offrit :

Dès lors, pendant un assez long temps, le chat alla tous les matins à la chasse pour elles. Lorsqu'elles revenaient de la messe, elles trouvaient à la porte de la maison quatre ou cinq oiseaux, parfois plus, que le chat leur présentait de sa propre gueule, un à un, sans les abîmer le moins du monde. Une fois, il apporta une bécasse, une autre fois un poulet².

Mère Maria Maddalena dell'Incarnazione mettait, elle, le poulailler à contribution quand le couvent se trouvait sans ressources. Bien sûr, il lui arrivait de multiplier les vivres, ou d'obtenir par sa prière l'arrivée impromptue d'un bienfaiteur apportant des victuailles pour la communauté, mais ce n'était pas toujours le cas, aussi fallait-il trouver d'autres moyens de subsistance :

¹Giovanni SANDIGLIANO, *Due Gigli - Le due Sorelle Teresa e Giuseppina Comoglio*, Torino, Postulazione O.F.M., 1933, p. 4.

²*Ibid.*, p. 5.

Une fois où la communauté criait famine, Mère Maria Maddalena eut une nouvelle trouvaille. Elle appela la soeur converse Felice, qui était chargée du soin du poulailler, et lui dit d'aller y prendre suffisamment d'oeufs pour nourrir la communauté, car il n'y avait rien d'autre dans la maison.

- Mais il n'y a plus un seul oeuf dans le poulailler, répondit la converse.

Usant de son autorité, la mère abbesse lui ordonna d'aller au poulailler et de dire aux poules que c'était un ordre : « Autant d'oeufs qu'il en faut aujourd'hui pour nourrir toutes les religieuses ».

Soeur Felice savait qu'il n'était d'autre issue qu'un miracle. Mais il fallait obéir. Elle se rendit auprès des pauvres volatiles qui, elles aussi, avaient besoin de pâtée, et auxquelles on demandait des oeufs, et un bon nombre, de surcroît !

La converse leur tint un beau discours : « Aujourd'hui, Mère Abbesse veut suffisamment d'oeufs pour suffire à nos besoins. Je n'y suis pour rien, c'est l'ordre de la Mère, et je dois obéir ». Puis elle s'éloigna. Quand elle revint à midi, elle trouva un nombre d'oeufs bien supérieur à ce qui était nécessaire, et la communauté comptait alors 38 religieuses¹.

Le miracle des oeufs se renouvela. Affamées elles aussi, les poules avaient cessé de pondre. Cette fois, Mère Maria Maddalena alla elle-même leur parler et, de ce jour, elles se remirent à pondre en quantité, et elles obéirent chaque fois que cela était nécessaire :

Une autre fois, comme elle avait promis un plat de macaronis à deux ouvriers qui étaient venus réparer le puits, la soeur cuisinière lui fit remarquer qu'il n'y avait pas d'oeufs : elle revenait juste du poulailler, où elle n'en avait trouvé aucun.

- Retournez-y, et vous verrez qu'il y en a.

Confiante, soeur Felice regagna le poulailler, où elle trouva une bonne quantité d'oeufs. Il semblait qu'un pacte d'amitié eût été passé entre les religieuses et leurs poules².

Les saints, connaissant l'empire que l'homme a reçu sur les créatures de Dieu dès lors qu'il les respecte, ont fait appel aux animaux non seulement pour leur subsistance, mais aussi pour en recevoir de l'aide dans leurs travaux. Au XVII^e siècle,

¹Matilde MEDA, *op. cit.*, p. 88.

²*Ibid.*, p. 90.

le franciscain FRANCISCO DE ESPARRAGOSA (+ 1654) était connu dans toute l'Espagne comme *le saint aux boeufs* : il exerçait un pouvoir étonnant sur les bovidés : lorsque ceux-ci tiraient des charrois de pierre ou de bois pour les constructions du couvent, ils obéissaient à sa voix, exécutant rigoureusement les ordres qu'il leur donnait ; ils passaient dans des chemins étroits entre deux champs de blé tendre sans en distraire un seul épi, et se pliaient docilement à toutes ses volontés. Les bouviers faisaient appel à lui pour passer le joug aux jeunes boeufs rétifs, pour apprivoiser les taurillons que nul ne parvenait à dompter. Le franciscain GIUSEPPE GIRALDI jouissait, au XIX^e siècle, du même pouvoir :

Un incident qui ressemble au délicieux épisode du loup de Gubbio raconté dans les Fioretti, arriva à San Pietro Agliana un jour de marché. Un taurillon, pris de peur ou pour un tout autre motif, s'était échappé de son enclos et, rendu furieux, galopait ça et là, renversant les étals, à la grande frayeur de tous. C'est alors qu'arriva le petit frère.

Des fenêtres, on lui criait : « Fuis, fuis et cache-toi, sinon l'animal va te tuer ! » Et lui : « Non, je n'ai pas peur, confiance, confiance ! » Le taurillon fonça sur lui. Levant son bâton, le frère l'arrêta comme s'il se fût agi d'un agneau, puis il dit à la foule : « Le voici, votre veau, venez donc l'entraver ! » Tous étaient ébahis¹.

Après la mort de sa soeur aînée, GIUSEPPINA COMOGLIO - qui connaissait de sérieux problèmes de santé - se retira pendant une année à la campagne. Le fermier qui lui offrait l'hospitalité avait des difficultés avec ses boeufs :

Il se désespérait, car il ne savait qu'en faire : ils couraient de tous côtés, gâtant les cultures. Giuseppina eut pitié de la détresse du fermier. Elle appela les boeufs, qui aussitôt s'arrêtèrent devant elle, et elle leur tint un petit discours : « Chers boeufs, Dieu vous a créés pour travailler et pour servir l'homme. Vous devez obéir à votre maître, qui vous nourrit. Si vous ne travaillez pas, vous désobéissez à votre Créateur ! » Baissant la tête, les boeufs allèrent d'eux-mêmes se placer devant la charrue, et, de ce jour, ils furent parfaitement dociles².

¹Paolo GREGANTI, *op. cit.*, p. 48.

²Giovanni SANDIGLIANO, *op. cit.*, p. 23.

L'oratorien GIULIO CASTELLI, pour sa part, fit un jour preuve d'une surprenante autorité sur des chevaux. A Cava dei Tirreni, pendant une nuit pluvieuse, deux chevaux tirant à grand peine un lourd chariot, gravissaient laborieusement la route en pente qui va du pont à la Madonna dell'Olmo et qui passe devant la maison des *Filippini*. Epuisés, ils firent halte juste devant la porte du couvent et le charretier se mit à jurer et à blasphémer. A ce moment, le père Castelli sortit et reprit sévèrement l'homme : *Puis il s'approcha d'un des chevaux et le toucha légèrement de la main, comme s'il le caressait ; aussitôt, les animaux se remirent en route d'un pas allègre, et le convoi s'ébranla, allant se perdre dans la nuit, tandis que le charretier, tout essoufflé, courait après ses bêtes pour les rejoindre. Le lendemain, le pauvre homme se trouvait encore à Cava ; il était au café et racontait à qui voulait l'entendre, son aventure dans les moindres détails, incapable de s'expliquer comment ce long et maigre prêtre surgi dans la nuit avait pu, d'un simple effleurement de la main, redonner à ses chevaux leur vigueur¹.*

Ces faits relatifs aux animaux, si étranges qu'ils paraissent, sont encore de l'ordre du crédible. Avec les prodiges suivants, nous entrons dans le domaine de l'extraordinaire, dont certaines manifestations ont été tenues par l'Eglise pour miraculeuses, tant elles dépassaient l'ordre naturel des choses.

Pêches miraculeuses et poissons crevés

Un jour, Fra Serafino da Montegranaro, étant allé quêter avec un de ses confrères, manqua l'occasion de faire une pêche miraculeuse. Les deux religieux étaient arrivés au bord d'un étang, et ils pensèrent qu'il serait bon de capturer quelques poissons pour le dîner de la communauté. Comment faire, sans ligne ni filet ?

Séraphin, à genoux, se penche sur l'eau, appelle les poissons : « Venez, ô créatures de Dieu, venez à moi ! » Et voilà que les poissons, gros et petits, sortant la tête hors de l'eau comme pour écouter, s'élancent vers le Frère, bondissent sur la rive, sautent dans la main qu'il leur tend et se glisse dans les manches de son habit. Alors se tournant vers son compagnon émerveillé : « Voyez, dit-il, comme ces petites créatures de Dieu sont obéis-

¹Fausto M. MEZZA, *op. cit.*, p. 321.

santes ! Ne serait-ce point dommage de leur ôter la vie ! Mieux vaut les laisser dans leur étang : ils continueront de louer le Seigneur ! »¹.

Les deux frères rentrèrent bredouilles au couvent, mais enchantés d'avoir vécu cette expérience hors du commun. Le franciscain PASCUAL DE LA PLAZA, en revanche, ne sut rester sourd aux lamentations de son ami Miguel Navarro, un pêcheur de Gandia, qui se désespérait de n'avoir pas pris de poisson depuis plusieurs jours : son gagne-pain tombait à l'eau, c'est le cas de le dire. Alors le frère lui fit jeter ses filets à un point de la mer sur lequel il avait tracé un large signe de croix, et Miguel retira ses pleins à craquer. Le prodige dura 25 jours. Le rédemptoriste VITO MICHELE DI NETTA (1787-1849) était un spécialiste de ce genre de pêches miraculeuses :

Tropea étant une cité maritime, et beaucoup de ses habitants gagnant leur vie comme pêcheurs, il n'était pas rare que l'on recourût à sa prière pour faire une bonne pêche. Une année, entre autres, il y eut grande pénurie de poissons, et le peuple se lamentait. On l'appelait l'année de la famine de mer. Un jour, quelques pêcheurs se rendirent chez le serviteur de Dieu, désolés mais pleins de confiance. Il les accueillit avec bonhomie, s'exclamant : « Confiance, mes enfants, confiance en Dieu ! » Et, sans rien ajouter, il bénit la mer. On jeta aussitôt les filets. Et voici que la mer se montra soudain riche et grouillante d'habitants, si bien qu'on retira les filets remplis et tendus à craquer. Comme c'était le 24 octobre, jour dédié à saint Raphaël, cette pêche fut appelée « la pêche de saint Raphaël »².

Les pêcheurs lui étaient reconnaissants de ses interventions en leur faveur et s'efforçaient de lui plaire, non seulement en se montrant fidèles à leurs devoirs religieux, mais en multipliant les attentions à son égard :

C'était le jour de la fête du serviteur de Dieu, et mon père, qui nourrissait pour lui une grande vénération, voulut lui offrir, ainsi qu'à la communauté, une journée de détente à la campagne. Le serviteur de Dieu n'accepta ni pour lui ni pour ses confrères.

¹R. P. CONSTANT, *op. cit.*, p. 52-53.

²Antonio DI COSTE del SS. Redentore, *L'apostolo delle Calabrie*, ven. Vito Michele Di Netta, Valle di Pompei, Scuola Tipografica Pontificia dei Figli di carcerati, 1914, p. 193-194.

Alors mon père, qui était propriétaire de plusieurs bateaux, proposa une partie de pêche dont le produit serait offert au couvent. On irait lancer les filets justement au large de la plage qui s'étale en contrebas du collège des Pères. Comme le projet ne déplaisait pas au serviteur de Dieu, mon père l'invita à se joindre à eux avec ses confrères. Ils promirent de venir, mais seulement après avoir terminé les confessions à l'église. Or, c'eût été une heure trop tardive pour entreprendre la pêche, aussi les hommes de mon père se mirent-ils seuls à l'oeuvre de grand matin. En vain ! Ils jetèrent les filets plus d'une fois, sans faire la moindre prise. Puis le serviteur de Dieu arriva, accompagné des pères, et il s'enquit aussitôt du produit de la pêche : « Hélas, répondit mon père, nous n'avons même pas pris une sardine ! » Le père Di Netta devint grave et ordonna : « Au nom de Dieu, jetez les filets ! » Et il indiqua l'endroit où l'on devait le faire. Les pêcheurs répliquèrent : « C'est justement là, père, et dans les parages immédiats, que nous avons lancé nos filets, toujours sans succès ! » Alors lui de répondre : « Recommencez, et ayez confiance ! » Ils obéirent et, cette fois, la pêche fut si abondante qu'il y eut de quoi en remplir six corbeilles¹.

Naples est aussi une cité maritime, et la pêche est une de ses principales ressources. Elle fait vivre un nombre important d'habitants, parmi les plus démunis. Les saints de la cité parthénopéenne sont souvent venus au secours des pêcheurs, leur obtenant de semblables « pêches miraculeuses » ou opérant d'autres prodiges, tels ceux rapportés au sujet de saint EGIDIO DA SAN GIUSEPPE :

Un matin d'avril 1786, un vendredi semble-t-il, passant par le quartier de Santa Lucia, qu'habitaient surtout des pêcheurs, il fut abordé par Di Grazia qui, bouleversé, lui raconta ses mésaventures : la veille au soir, il avait acheté à Terracina quatorze corbeilles d'anguilles vivantes qui, durant la traversée du retour, étaient toutes mortes inexplicablement. Il en avait déjà déchargé quatre corbeilles. Le frère, l'ayant accompagné à son bateau, lui dit en souriant, pour le reconforter : « Antonio, ne t'affole pas, les bestioles dorment ! » Le pêcheur le prit mal et se mit à grommeler. Suivant le témoignage de son fils Gaetano, il laissa même échapper un juron. A ce moment, fra Egidio tira de

¹Ibid., p. 194-195. témoignage de Mattia Barone Di Tocco.

sa besace sa relique de saint Pascal et, se penchant au-dessus du bassin plein d'eau de mer où étaient les anguilles, il l'étendit en répétant plusieurs fois : « Réveillez-vous, animaux du bon Dieu, ne faites pas désespérer cet homme ! » Le frère resta dans cette position durant un quart d'heure environ, « et, ajoute Gaetano, je me rappelle que la sueur ruisselait sur son front ; et nous tous, de ce peuple de marinières, nous étions agenouillés, et nous avons vu de nos propres yeux ressusciter ces anguilles, que nous avions vue auparavant crevées, sans qu'il en restât une seule morte. Et je dois ajouter que seules les anguilles dont s'occupa fra Egidio revinrent à la vie, alors que celles qui avaient été déchargées à terre dans les quatre corbeilles restèrent mortes ». Le fait connut un tel retentissement que, sur toute la plage de Santa Lucia, toutes les catégories de personnes en parlaient avec la plus grande stupéfaction¹.

Un miracle semblable se produisit une autre fois, destiné à servir de leçon au bon peuple de Naples, toujours enthousiaste en paroles, mais parfois plus lent à émouvoir dès lors qu'il s'agit de passer à l'acte :

Il y avait un rassemblement au coin de la rue. Au début, nous crûmes qu'il s'agissait d'une rixe, mais, poussées par la curiosité, nous nous approchâmes et nous entendîmes les gens dire qu'un poissonnier avait refusé à fra Egidio une aumône, et qu'à l'instant toutes les sardines qu'il vendait étaient mortes. Je m'approchai du baquet où étaient les poissons, et je vis qu'effectivement ils étaient crevés, le ventre en l'air ; en même temps, je vis des gens courir pour rattraper fra Egidio, qui s'en allait tranquillement. Le marchand était d'autant plus désespéré que ses confrères lui reprochaient d'avoir refusé une aumône au bon frère. Se rendant aux appels de la foule, fra Egidio revint auprès des sardines et, les voyant toutes mortes, il se mit à rire. Tous le priaient de les ressusciter, alors il prit son cordon, le plongea dans la cuve et dit : « Réveillez-vous, petits poissons », et je vis alors de mes propres yeux les sardines se mettre à grouiller, toutes étaient ressuscitées. Ce voyant, je me mis à pleurer de commotion, tout comme pleuraient mon mari et plusieurs personnes de l'assistance. Et tous criaient : « Miracle ! Miracle ! »².

¹Summarium du Procès de béatification, Roma, 1844, p. 484.

²Summarium du Procès de béatification, Roma, 1844, p. 421.

Avec ce genre de prodiges, nous abordons un domaine qui est un véritable casse-tête pour les austères théologiens de la Congrégation pour les causes des saints : d'une part, les faits paraissent tellement extravagants qu'ils risquent d'être ridicules et de jeter le discrédit sur la religion, d'autre part il est impossible de balayer d'un simple revers de main les témoignages sous serment recueillis dans le cadre des procédures de canonisation. Quelques exemples tout à fait ahurissants nous permettront de clore ce panorama des phénomènes extraordinaires sur le ton d'une *Légende Dorée* dont la lecture - celle des signes - parle aux humbles, qui ne s'étonnent de rien dès lors qu'ils croient que Dieu est Tout et capable de tout.

En guise de conclusion

Martinello, Catarinella et les autres

Jean-Michel Sallmann signale que le vénérable Domenico Girardelli da Muro, qui vivait au XVII^e siècle, ressuscita un jour des becfignes grillés¹. Le même miracle, extravagant en apparence, est signalé chez plusieurs saints franciscains, surtout à l'époque baroque, précisément, et pas uniquement dans le royaume de Naples. A priori, on peut se demander à quoi il rime. Quelle est sa signification ? L'histoire de saint FRANCESCO DI PAOLA apporte à ce sujet quelque éclairage :

Un jour, étant à table, [le roi Ferrante] fit apporter à Francesco, par son page Don Girolamo Cavaniglia, une portion de la friture dont il se régala. Quant le saint eut le plat devant lui, il traça un signe de croix et, les poissons ayant repris vie, il les mit dans deux récipients d'argent qui se trouvaient là. Il les fit rapporter au souverain, lui faisant dire qu'il eût, de la même façon, à remettre en liberté tant de malheureux qui croupissaient dans ses prisons².

Le même saint avait reçu en cadeau un agneau, qu'il avait appelé *Martinello*. L'animal s'était attaché à lui et le suivait partout, répondant à son appel par de joyeux bêlements, et folâtrant autour de lui :

Un jour, des ouvriers, tenaillés par la faim ou plutôt poussés par la gourmandise, capturèrent l'agneau, le tuèrent, le rôlèrent et, l'ayant mangé, en jetèrent la peau et les os dans un four à chaux. Quand Francesco l'apprit, il en fut profondément attristé, mais il affirma à ses proches que l'agneau était si obéissant qu'il répondrait encore à sa voix. Il se rendit à l'entrée du four à chaux et appela : « Martinello, sors ! » Chose incroyable, Martinello sortit tout joyeux de la fournaise, gambadant et bêlant³.

¹Jean-Michel SALLMANN, *op. cit.*, p. 280.

²Alfredo BELLANTONIO, *op. cit.*, p. 1400 - *Procès calabrais, témoin XCVIII* (Ambrogio Coppola, aumônier de la cour).

³*Ibid.*, p. 56.

Le miracle était-il destiné à illustrer, selon un mode extrême, le précepte de l'obéissance ? Un autre Martinello - un mulet, cette fois (l'agneau était mort entre-temps) - donna sur ce point une bonne leçon aux jeunes religieux qui entouraient le fondateur :

On se rappelle à Lauria un autre miracle. Martinello, le mulet que le saint emmenait avec lui au cours de ses pérégrinations, avait usé ses fers à force de trotter et peinait à marcher. Francesco s'en aperçut et, ayant trouvé un maréchal-ferrant dans un village, il lui demanda de changer, par charité, les fers du pauvre animal. L'homme s'exécuta, mais, ayant terminé son ouvrage, il exigea d'être payé : « Frère, supplia Francesco, je te l'ai demandé au nom de la charité, comme une aumône, parce que ni moi ni mes frères n'avons de quoi te payer. Mais sois assuré que le bon Jésus saura te récompenser de cette charité que tu nous auras faite. » - « Peu m'importe votre pauvreté - lui répondit grossièrement le maréchal - je vous ai rendu service et j'exige d'être payé ! » En vain, le saint s'efforça-t-il de l'apitoyer, l'homme se mit à jurer et à blasphémer. Pour le faire taire, Francesco se tourna vers le mulet : « Martinello, je te l'ordonne, restitue les fers à cet homme si peu charitable ! » En quelques ruades, Martinello envoya les fers vers l'homme qui, épouvanté et soudain calmé, s'offrit à les remettre au mulet. Mais Francesco n'y consentit point et reprit la route avec ses frères¹.

Là encore, les leçons sont claires, quand bien même illustrées de façon pour le moins extraordinaire. Toujours à propos de ce saint thaumaturge, il reste encore à conter l'histoire de la truite Antonella. L'archevêque de Cosenza, monseigneur Bernardino Caracciolo, séjournait au couvent des Minimes, et Francesco se demandait comment il pourrait honorer un hôte si prestigieux. Or, un bienfaiteur se présenta avec une corbeille de poissons. En compagnie de l'archevêque, le saint se rendit à la fontaine pour laver les poissons afin de les faire apprêter, et le premier qu'il plongea dans l'eau, se mit soudain à frétiller et à nager. C'était une truite, peut-être n'était-elle pas morte encore. Francesco la laissa dans le bassin de la fontaine, où elle vécut désormais. Il l'appela Antonella.

¹Ibid., p. 135-136.

Il venait la voir et la nourrissait de morceaux de pain qu'elle s'amusait à happer dans sa main :

Un jour, un ecclésiastique, qui connaissait les habitudes du saint, réussit à capturer Antonella à l'aide de quelques bouts de pain et l'emporta chez lui. Il la passa à la poêle, tout content à la perspective de ce repas inattendu. Francesco, qui avait eu connaissance en esprit de ce qui était arrivé, envoya un frère à l'ecclésiastique pour réclamer la truite. Mais le prêtre nia, joua l'indignation et, finalement, exaspéré, prit le plat de poisson et le jeta par terre. Conformément à ce que lui avait indiqué le saint, le frère recueillit les morceaux du plat et du poisson, et les rapporta à Francesco : « Pauvre Antonella ! Voilà à quoi t'a réduite la gloutonnerie de cet homme ! » Puis, ayant déposé les morceaux dans le bassin de la fontaine, il ordonna : « Par charité, reviens à la vie ! » La truite se recomposa et fit fête à son bienfaiteur¹.

Légende, dira-t-on, édifiante et à portée pédagogique, mais légende tout de même. Sans doute, et pourtant peut-être pas. Qui sait ? Ce qui arriva à Catarinella, au début du XIX^e siècle, est tout aussi incroyable, mais a été affirmé sous serment par des personnes qui en furent les témoins directs

Catarinella était la vache du couvent des franciscains de Santa Lucia, à Naples, où vivait Fra EGIDIO DA SAN GIUSEPPE. Elle était connue dans les quartiers populaires car, tous les jours, elle descendait d'elle-même se promener dans la ville, pour la plus grande joie des gamins qui jouaient avec elle : elle était de bonne composition. Les commerçants du marché lui donnaient un quignon de pain, un trognon de chou, quelque salade défraîchie. Catarinella était contente et, le soir, elle remontait au couvent avec Fra Egidio, quand celui-ci avait terminé sa tournée de quêteur. Alors il la trayait, et elle rentrait à l'étable pour la nuit. Or, un soir, Catarinella ne revint pas. On la chercha partout, en vain. Nul ne savait où elle était passée. Finalement, Fra Egidio eut comme une illumination :

Accompagné de Pasquale, le factotum du couvent, il se rendit chez un boucher des environs de la Pignasecca et lui demanda d'ouvrir la cave où il entreposait la viande fraîche. A la

¹*Ibid.*, p. 58.

vue du religieux, l'homme pâlit et se mit à trembler, au point que le couteau dont il se servait pour couper sa viande lui échappa des mains. Il demanda d'abord aux deux visiteurs de revenir un peu plus tard, car il avait beaucoup à faire. Mais le moine insista doucement : « N'aie pas peur, prends les clefs et une lampe, et descends avec moi dans la cave ». Le boucher dut s'exécuter. Un gamin, Luigi Minopoli, assista directement à la scène : il venait de porter quelques fagots au Conservatorio delle Pentite, un institut pour d'anciennes détenues, qui se trouvait dans les parages. Il est le principal témoin, qui, au procès de béatification, a relaté ainsi l'épisode : » Il fit ouvrir la grotte par son aide, avec lequel, ayant allumé une lampe, le serviteur de Dieu descendit dans la cave. Ce voyant, je m'approchai par curiosité et je restai sur la première marche de l'escalier menant à la grotte où, grâce à la lumière qu'il y avait en bas, je vis ce qui se passait. Je vis les quartiers d'une génisse, mais pas sa tête ni la peau. Je vis encore que fra Egidio ordonna à l'aide du boucher d'étendre par terre le cuir ou la peau de la vache, sur lequel il disposa les quartiers bien à leur place, puis la tête ; puis, se redressant, il bénit la génisse avec son cordon en disant : « Catarinella, au nom de Dieu, lève-toi ! » A ces mots, je vis la génisse devenir vivante, elle se leva, poussa un mugissement et suivit son maître hors de la cave. C'était en été, au moment du passage à l'horaire de nuit, donc vers 19 h. Quand le serviteur de Dieu descendit dans la cave, il n'y avait d'autre étranger que moi. Mais lorsque fra Egidio sortit de la grotte avec son compagnon, l'aide du boucher et la vache bien vivante, la nouvelle de l'événement se répandit comme un éclair, et une quantité innombrable de gens accourut, et la foule était indescriptible, tous se bousculaient autour du serviteur de Dieu pour couper un morceau de son habit »¹.

Heureusement, un carrosse passait : fra Egidio put se soustraire à l'enthousiasme de la foule et regagner son couvent, l'habit en lambeaux, tandis que Catarinella rentrait de son côté, comme d'habitude, escortée par une foule enthousiaste. Elle garda de l'aventure une fine cicatrice autour du col, comme la preuve de sa résurrection. Par la suite, Fra Egidio évita au boucher d'être traîné devant les tribunaux pour vol, ce qui lui eût valu les fers. Le miracle eut lieu en 1808/1809, et plusieurs témoins en entendirent le récit le jour même, de la bouche de

¹Summarium du procès de béatification, Roma 1844, p. 448.

Pasquale, du boucher et de son aide. Ce fut un vrai casse-tête au procès de béatification de Fra Egidio, d'autant plus qu'il y avait encore un témoin *de visu* et de nombreux témoins *de auditu*, qui tous jurèrent que les faits étaient véridiques... Bien sûr, ce n'est pas ce qui a fait la sainteté de Fra Egidio, mais l'histoire est digne des *Fioretti*.

Fin du Tome 2.

Le Tome 3 « Les Anges et leurs Saints » est disponible. Le Tome 1, mis à jour et enrichi, est également disponible ; il vous suffit de les commander chez votre librairie. S'il passe sa commande avant 17h, vous l'aurez le lendemain.

Vous pouvez aussi consulter la liste des libraires partenaires sur le site Internet des Editions Le jardin des Livres, www.lejardindeslivres.com

Vous pouvez également nous téléphoner.

Table des matières

Avant-propos.....	5
ch a p i t r e 1.....	7
Dimension religieuse du jeûne dans le christianisme.....	8
Fondements scripturaires du jeûne chrétien.....	9
Evolution du jeûne dans le christianisme.....	10
Du jeûne religieux à l'inédie mystique.....	13
Brève histoire de l'inédie.....	15
Légendes et réalités du Moyen Age.....	16
Phénomènes plus que saints ?.....	21
Trois allemandes au XIXe siècle.....	26
L'Addolorata de Capriana.....	31
La maladie.....	33
Le surnaturel.....	36
La sainteté.....	39
Figures contemporaines.....	41
Theres Neumann ou la preuve par les dents.....	42
Marthe Robin mangeait-elle ?.....	46
Dans la lumière de Fàtima.....	51
Quelles causes pour quels mécanismes ?.....	55
De l'inappétence à l'aversion pour la nourriture.....	55
Entre névrose et sainteté ?.....	60
Des causes surnaturelles ?.....	63
Signification du phénomène.....	66
Forme ultime du jeûne eucharistique.....	68
L'inédie, mode d'union au Christ crucifié et glorifié.....	72
Dimension pascal de l'inédie.....	76
Inédie et liturgie.....	81
Pédagogie séraphique.....	83
Neuvaines de jeûne mystique.....	85
Inédie totale.....	87
Fraudes et supercheries.....	88
Une gourmande biberonne.....	91
Inedia diabolica ?.....	94
Une jeûneuse contemporaine : Anna Eszet.....	102
A n n e x e I.....	108
Le jeûne dévoyé.....	108
A n n e x e II.....	113
L'étrange cas de Madame « R ».....	113
A n n e x e III.....	117

Vous avez dit agrypnie ?.....	117
c h a p i t r e 2.....	122
Miracles de l'amour.....	124
L'hostie qui lévite.....	125
L'hostie qui vole.....	129
Le corps et le sang du Christ.....	136
Ministres extraordinaires de l'eucharistie.....	142
Des saints et des anges.....	143
Marie et l'Eucharistie.....	150
Supercherries sacrilèges.....	158
A n n e x e.....	165
La signification des communions de Teresa Palminota.....	165
c h a p i t r e 3.....	168
Apports d'aliments, d'argent, de fleurs.....	170
Donateurs inspirés.....	172
Célestes bienfaiteurs.....	182
La cuisine des anges.....	188
Dans la lumière du Cantique des cantiques.....	194
Gages d'épousailles.....	196
Yvonne-Aimée de Jésus.....	200
Prodigalité de Marie ?.....	205
c h a p i t r e 4.....	222
Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour.....	224
Privège séraphique ?.....	224
Le vin de Fra Giuseppe.....	232
La banque du ciel.....	236
Pédagogie du miracle.....	240
Charité tous azimuts.....	241
Du bon usage des miracles.....	245
Prière exaucée.....	249
La table du Seigneur.....	254
Charité conviviale.....	255
Miracle à El Paso ?	259
Le Pain de vie.....	262
A n n e x e.....	266
Miracles de saints.....	266
c h a p i t r e 5.....	269
De l'eau transformée en vin.....	271
Histoires de vinaigre.....	273
Histoires de pierres et autres.....	274

A n n e x e.....	278
Changements de couleur.....	278
c h a p i t r e 6.....	282
L'eau apprivoisée.....	284
De différentes façons de marcher sur les eaux.....	285
La traversée du Saint-Laurent.....	290
Pluie qui ne mouille pas.....	294
Invulnérabilité au feu.....	300
Salamandres humaines.....	302
L'homme salamandre : saint François de Paule.....	308
Le miracle discrédité ?.....	312
A n n e x e.....	318
La saint archevêque et la fausse mystique.....	318
c h a p i t r e 7.....	321
Les éléments.....	323
Tempêtes, orages et volcans.....	324
Sous le signe du feu.....	329
Commander à l'eau.....	333
Objets inanimés.....	340
Rochers, colonnes, croix, bâton, épées.....	342
Omelette géante, maïs obéissant et pain béni	346
Portes et clefs.....	353
Pouvoir sur le règne végétal.....	359
Arbres de l'obéissance, plantes de la justice.....	360
Fruits et fleurs de la charité.....	363
La sainte des fleurs.....	368
Pouvoir sur le règne animal.....	371
Animaux amis, animaux hostiles.....	372
Pacte avec les poules, traité avec les boeufs	377
Pêches miraculeuses et poissons crevés.....	380
En guise de conclusion.....	385
Martinello, Catarinella et les autres.....	385

Attachée de Presse: Marie Guillard

Couverture : Patrice Servage

Illustration : Sainte Gemma Galgani

Achevé d'imprimer en janvier 2004 sur les presses
de la Nouvelle Imprimerie Laballery pour le compte
des éditions Le jardin des Livres

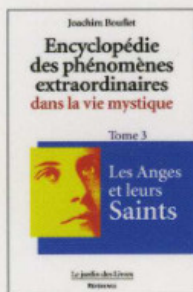
Boîte Postale 40704, Paris 75827 Cedex 17

Dépôt légal : Janvier 2004

N° d'édition : 010403

N° d'impression : 312106

Encyclopédie des phénomènes extraordinaires dans la vie mystique



Cette encyclopédie de Joachim Boufflet est un " incontournable ",
un livre de référence absolue.

Historien et consultant auprès
de postulants du Vatican,
Joachim Boufflet a un accès direct
aux dossiers de ces hommes et

femmes qui, par ces grâces étranges, sont, ou ont
été, amenés à vivre des phénomènes surnaturels.

***"Un pur chef d'œuvre du domaine
des études mystiques"***

*"Ce livre rigoureux (...) rend donc le double
service de révéler les merveilles cachées de Dieu"*
RENÉ LAURENTIN, **FRANCE CATHOLIQUE**

*"Un travail monumental à lire de toute
urgence"*
SERGE DE BEKKETCH, **RADIO COURTOISIE**

"Oeuvre monumentale et de référence"
GEORGE DAIX, **VIRGO FIDELIS**

"Un ouvrage passionnant"
BERNADETTE DUBOIS, **FEU & LUMIERE**

"Joachim Boufflet donne des exemples vérifiés"
FAMILLE CHRETIENNE

*"Cette somme irremplaçable, claire et vivante,
est un outil de travail merveilleux"*
L'INITIATION



www.lejardindeslivres.com

Couverture : Patrice Servage / Imprimé en France par Laballery

30 €